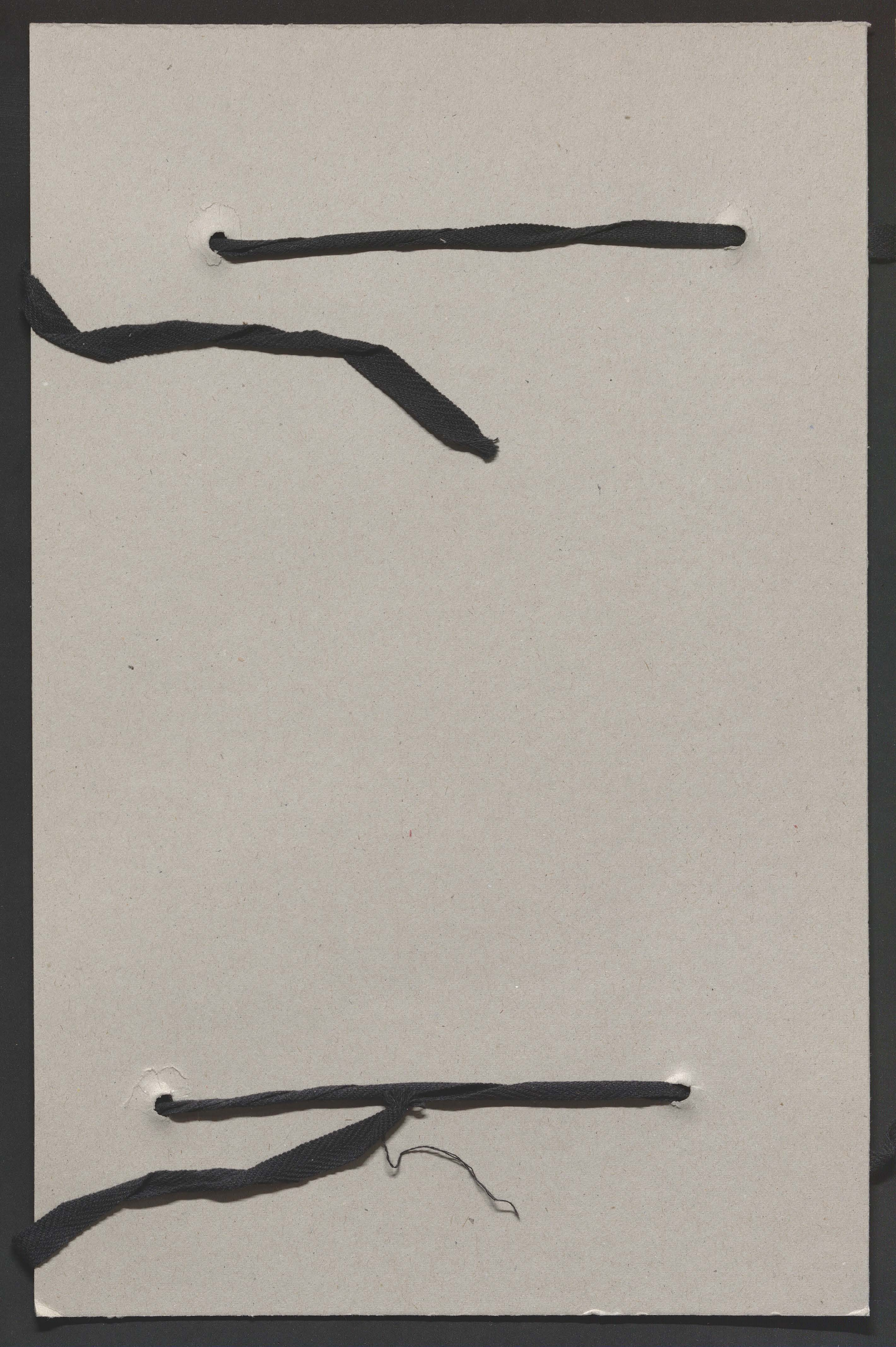
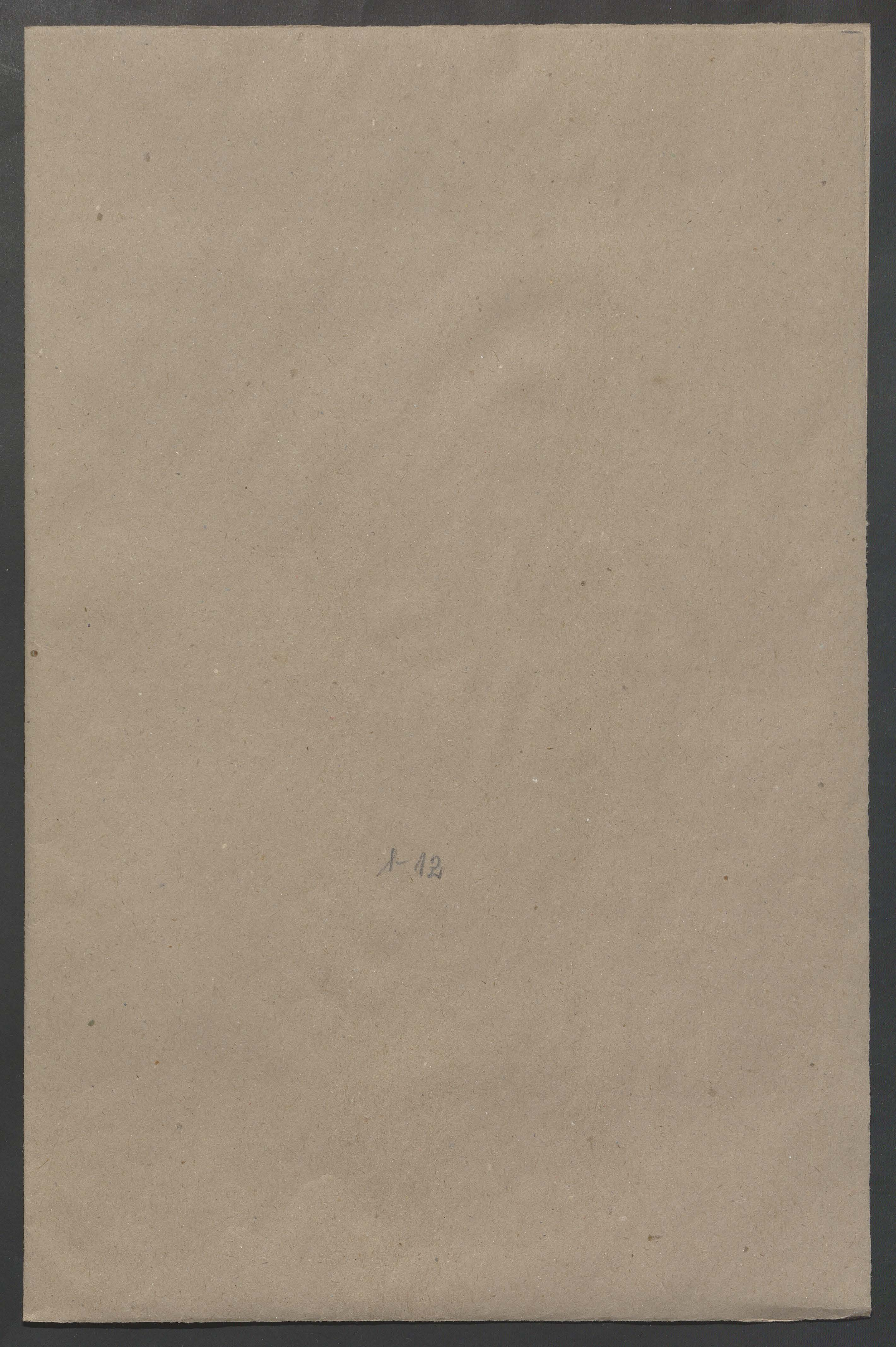
6122

IV




1-12

8

d'Oblau, ce 14e Aout, 1718.

Mon Cher General

J'ay receu Vostre derniere, par la quelle
Vous Vaulez bien me repeter l'état de mes
affaires, et me mander que Vous est sur le
point de terminer quelque chose par l'entre=
=mise de Mme. la Marquise de Bethune.
Sur quoy m'estant expliqué asses emple=
=ment par ma precedente, je né trouve
rien a adjouter, que de Vous prier encor
tres humblement, de ne pas vendre de
mes fonds avec perte, et de ne rien en=
=gajer absolument. Du reste comme je croy
le Sr. Pelucchi deja arrivé l'abas, et que je

me suis laissé dire vois aujourdhuy
fort cavalierement, que ma croy et
mon Epée ~~de~~ pourroyt bien estre perdus,
je vous conjurerai d'avoyr bien seul la de
sus, et en cas que ce malheur dut arriver,
de songer que come c'estoit a la succession
a delivrer les pieces, c'est a elle aussis
a me recompenser; si bienque mon
Epée ayent estois estimé $\overset{m}{50}$! dico cinquen=
tes milles equus especes, et la croij, $\overset{m}{20}$!
dico vints milles equus especes aussis,
il m'en reviendroyt $\overset{m}{35}$! dico trentes cin=

=ques milles escus especes, de la part
de S.A.R. Mgr Mon Frere; a quoy
80m livres destinés ne suffisent point
de beaucoup, ou il y a quarantes milles
du mien, pas mesme la some entiere
encor, destiné pour peluchi, ou il y a
aussi la moitié du mien; je vous suplie
si ce cas arrivast, de mettre pour le restent,
arret, sur tout ce quil y aura de plus claire
apartenent a S.A.R. puisque cela n'arrive=
=royt point de ma faute, mais du retardement
de la succession, ou bien du Plenipotenciers
de S.A.R. qui seule en doyt respondre, car

Mme. l'Electrice est quite de touttes les dettes; ainsi ayes la bonté de presser a terminer cete affaire sans plus de discus=
=sion, (c'entend ou a me faire avoir mes pierreries, ou a prendre les mesures que j'ay marques, avans vostre depart de Frende[?], et avans qu'on ay peut disposer des sommes ~~je vous~~ Mais particulierement ne menques pas s'il vous plait de mettre la main sur la somme de Peluchi, si il venoyt a nous menquer de parole. je vous prie aussi de ne rien dire a Mme. de Bethune que je vous escrit, puisque je ne puis luy repondre a present. Conserves moy toujours l'honneur de vostre estime, et soyes per=
=suadé de mon amitié[?], que je suis avec une parfaite, aussi bien que avec une particuliere considerasion.

Mon cher General, Vostre
tres affectioné serviteur.
Constantin, P. R. de P.

j'ay escrit une lettre et fait escrire une autre, a Msr. Dupont, touchant des emplettes de certaines dantelles, il y a asses long temps; c'est pourquoy je vous prie de vous infor=
=mer pourquoy je n'ay point de reponse, jusqu'asteur.

Собственноручное письмо Королевича Польскаго Константина (в иночествѣ переименовавшагося „Филей") — сына К. Яна Собѣскаго и жены его Марии-Казимиры.

Родился в 1680.

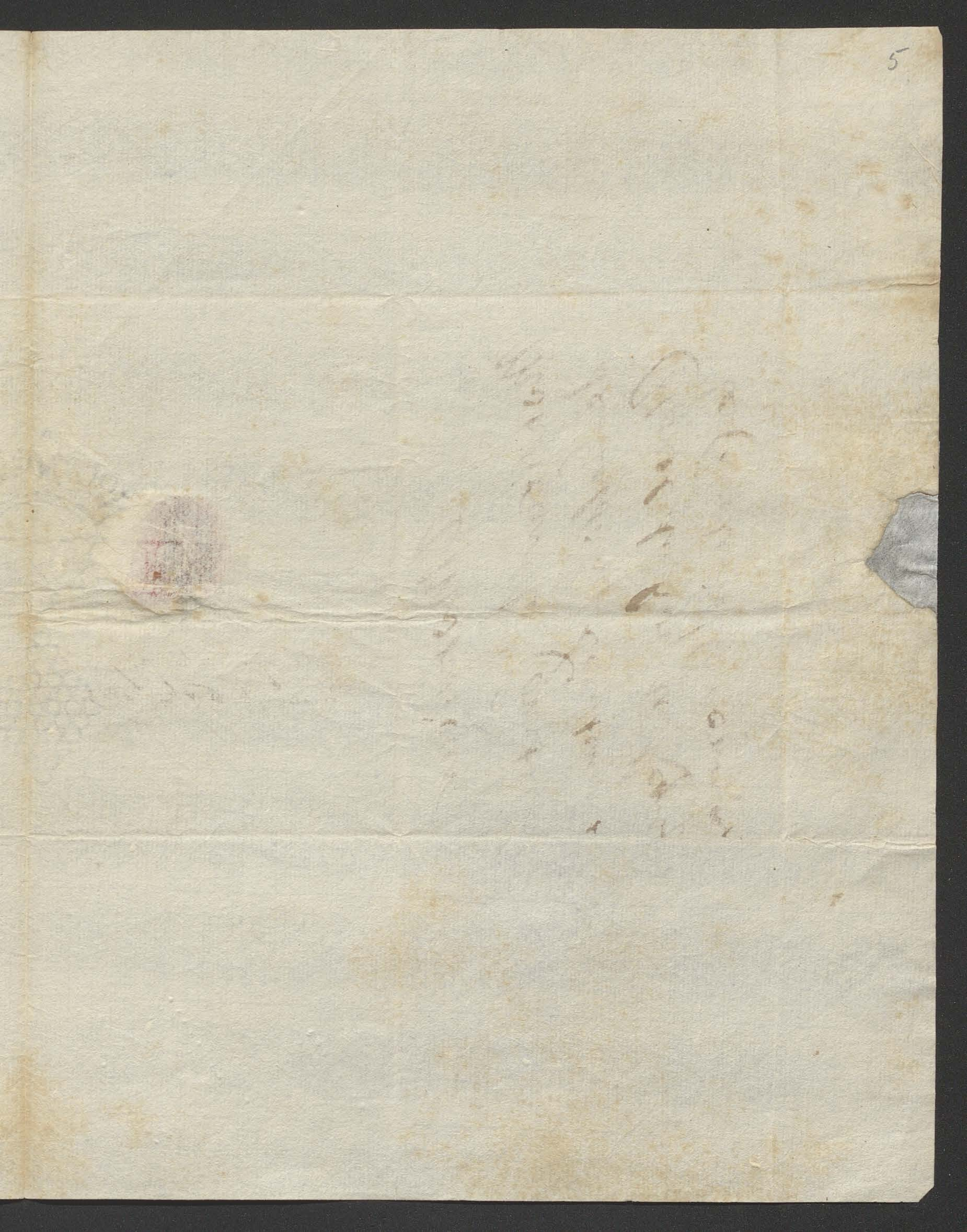
Умер в 1726.

7   +   4

Jay receu Mon Chere Comte vostre lettre du 17 de Ce Mois et vous rends milles graces de la consolation que vous me donnez des entretiens que vous avez eu avec Mr L. Je conte infiniment ladessu, Mais je ne vous parlerois plus d'affaire depuis que vous avez quitter la Cour, ce qui m'occupe presentement c'est le chagrin de vous voir si eloignee, je Sohaitte de tout mon coeur que vous trouviez par tout ce contentement qui doit toujours accompagner estre inseparable de vostre merite Donnez moy des vos nouvelles quand vous serez chez vous et Soyez assuree que je suis passionement Vostre tres affectionne

Stanislas Roy

Le 25 de Nov: 1724 Weyssenbourg



Coté et paraphé n.° 73
Juranny le 6 8bre 1813

A Monsieur

Monsieur le Comte
de Gassion Lieutenant
Colonel du Roy au Regt
de Cavalerie de Lenon[illegible]
à

2.3. No 48. 10

Grodno ce 3. Aout 1795.

Caro Ghigiotti. Je reponds à Votre Numero 54. du 29. Juillet. J'ai remis à ma Soeur de Cracovie Votre Lettre pour Elle.

Je Vous prie d'ecrire a Camelli que j'ai recu sa Lettre du 24. Juin, que le 1. d'Aout courant. que l'on continue à remettre sa Pension a son beau Pere Merlini toutes les mois, preci-sement pour acquitter peu à peu les Dettes que Camelli a laissé a Varsovie: et que Je suis dans l'impossibilité absolue de rien faire de plus pour Lui. Qu'ainsi Il tache de se tranquilliser en se soumettant come le fais, à la Volonté de Dieu. — et qu'Il Vous remercie de ce que Vous Lui avez au moins renvoyé sa Soeur.

Je n'ai point recu de Lettre de Littlepage depuis son depart de Vienne. Je suis entiere-ment de Votre Avis et de celui de notre Ami commun Gardiner (auquel Vous direz mil Amitiés de ma part) que Littlepage fera beaucoup mieux de ne rien publier sur son Avanture. Mandez Lui cela de ma part en lui — J'ai des indices que c'est

c'est le Hetman Rzewuski, qui l'a calomnié
a la Cour de Vienne comme Il a fait à
l'egard de bien d'autres personnes. Il a
reussi à obtenir divers avantages par ce
vilain metier de Delateur. Mais ne man
dez rien a Littlepage au Sujet de cet Rze=
wuski, car sa naïveté en feroit surement
mauvais usage. L'Expulsé de Peters=
bourg qu'Il a rencontré à Hambourg est
ce meme Makarty, qui a passé quelques mois
a Varsovie avec cette Française, qui a donné
un Concert Public sur le Theatre. Ce Makarty,
le quel est d'une bonne famille d'Irlande,
a eté melée d'une querelle que s'est attiré à
Petersbourg, par un emportement injuste
contre un Officier Russe, le Chevalier de Saxe
fils du Prince Xavier, le quel Chevalier avait
eté tres bien recu a Petersbourg, mais qui à
la suite de cette Affaire a eu ordre aussi
de vuider le Pays de la Domination Russe.
Le bon Böhler a bien predit a Littlepage
ou une Hidropisie, ou une Defiguration rebu
tante, telle que Vous m'apprenez qui
couvre actuellement son Visage, s'Il conti=
nuait

continuait le train de Vie, qu'il menoit à Varsovie. J'y ai joint mes frequentes remontrances, mais aussi inutilement que Böbler et Vous. Si Vous apprenez les demarches et Projets ulterieurs de Little, je vous prie mandez les moi.

Et que fait et fera finalement notre Cou Eurdinev ?

Il faut encor que je Vous mande que il Cameli, quendant le mois de Janvier dernier de l'Année precedente, j'ai fait payer qq. Ducats et q. florins a Chandoir pour Dette du dit Cameli

Vale et me Ama

[signature]

Tachez je Vous prie de faire parvenir avec Sureté, l'incluse a Mr. Ovacarelli par quelqu'une des Connoissances que Vous avez a Vienne. Car j'ignore la Rue et le Numero de sa Demeure. Et cette Lettre est importante pour Lui.

Num.o 48, et 49

Le Roi

3. et 5 Aout 1795

Repondû le 11 Août 1795

Num.o 58

Sur Comalli, et sur Littlepage.

8

11 Pragnę pospieszyć mi do
całey nayprędzey żeby
było u mnie przed
pierwszą dnii 5/16. Januar

5 Wyjezdzam z Ameriki w koncu tego miesiaca. 9

T. Kosciuszko

1798.

ARMÉE

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

ordre donné au c.en Fraise Commd.t la vénitienne de prendre ou bruler les barques qu'il trouvera entre Solt et Kurimat

Au quartier-général de Bauissef. le 20. Fructidor an 7.
de la République française, une et indivisible.

Le Général de Brigade ZAYONCHEK,

Au General divisionaire Dugua

General!

J'ai eu l'honneur de vous repondre à votre lettre du 11 du courant, par l'Aga de Janissaires d'Alfiery qui me l'a apporté, mais comme il pourra s'arreter quelque tems dans son village je vous ecris la presente, afin de vous instruire que cet Aga tout honnet homme, qu'il peut l'etre, habite un village des voleurs. C'est infalliblement son village de Soll qui a devalisé le courrier expedié du Caire le 2. Fructidor. Le même village a depuis attaqué plusieurs barques venants du Caire, et par plus tard que la nuit derniere il a assassiné quatre ou cinq turcs qui retournoient du Caire j'ai vu leurs corps portés sur des barques vers Minietti. Ce village est associé de celui de Kurymat et ils s'amusent à voler les passants. Soll est de la Province du Gal Rampon, Kurymat est annexé à celle de Behnesé et il me tarde de le punir. Il faudroit passer tous les hommes au fil de l'epée, et bruler les habitations.

Quant à votre lettre du 8 fructidor au sujet du village de Kolossané. Ce hameau est encore composé des mauvais gens, ils pillent les passants, et dernierement ils ont attaqué un village voisin et l'ont totallement brulé, je les avoit imposé pour cette action à mille pataquees pour la Republique, mais en consideration

de

de votre lettre je leur ai remis la moitié, pour la sûreté de la quelle l'Intendant Cophte gardera leurs bestiaux et quelques hommes de leur village jusqu'à ce qu'ils ayent payé.

Salut et consideration
Zayonchek.

2

11

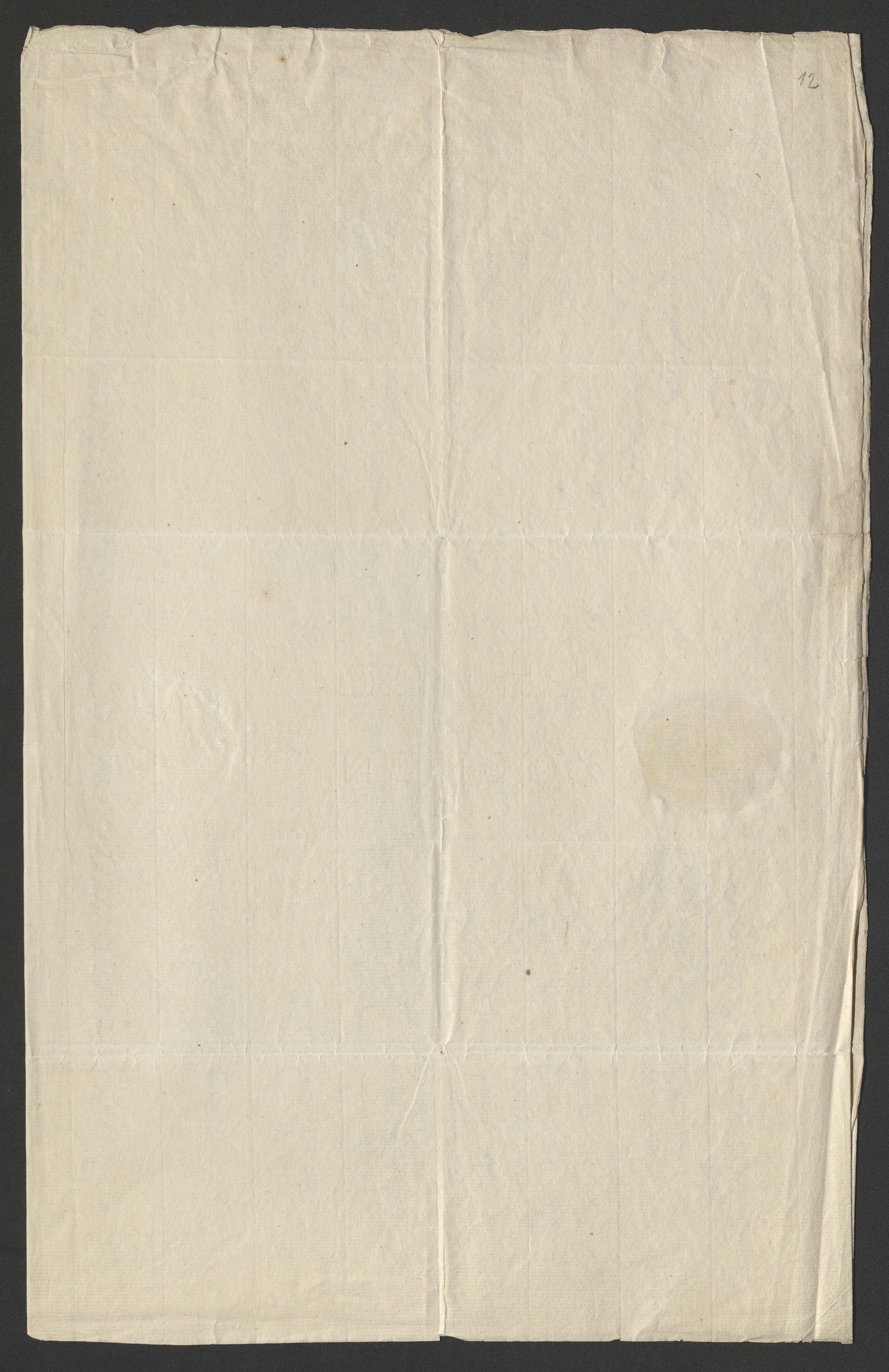
Auspiciis augustissimi & potentissimi
IMPERATORIS
Autocratoris omnium Rossiarum & &.

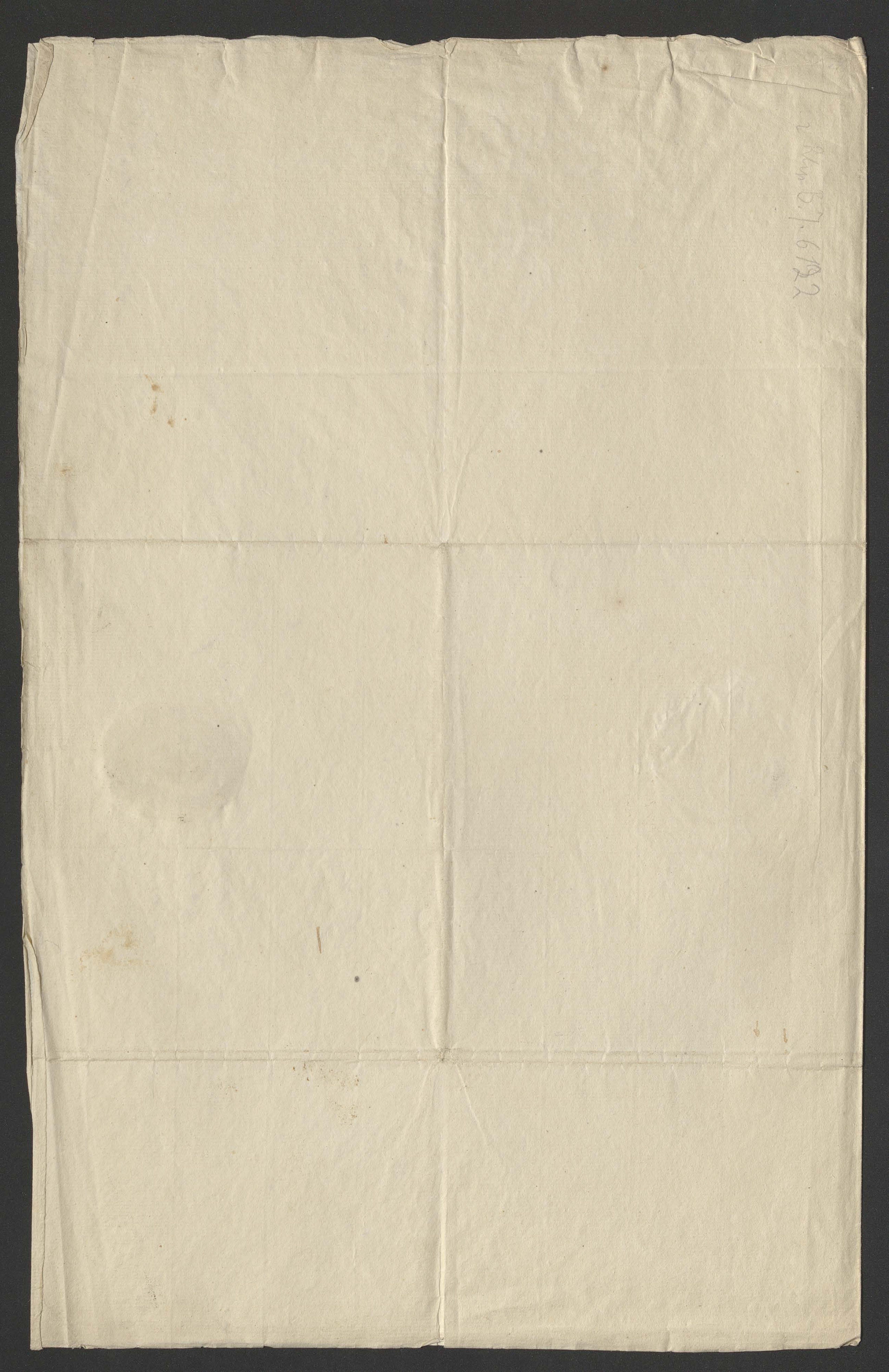
Nos Scholae Caunensis in Universitatis Caesareae tutela florentis Praefectus et Praeceptores testamur Generosum Dnum Bernardum Gedymin Jacobi filium ex Districtu Troensi oriundum aetatis suae nunc annum 19 agentem in Scholae nostrae Classibus a prima ad quartam, Linguis Litteris ac disciplinis quae in Scholis docentur addiscendis, diligentissimam dedisse operam diligentiaeq. suae in Doctrina Christiana et Ethica maximum Geografia optimum, Lingua polonica et Rossica magnum, Franco-gallica magnum in Phisica et Zoologia eximium, Botanica magnum, Mathesi elementari et Algebra maximum, Jurae naturae et Historia universali magnum, Arte delineandi maximum fructum percepisse. Eundem pietatem et obsequium in Praeceptores strictissimum, Legum observantiam exactissimam, mores mitissimos, bonarum Artium Doctoribus aeque ac Condiscipulis probasse. In cujus Sententiae nostrae fidem Litteras has manifestas Scholae nostrae Sigillo munitas Extradendas curavimus et Subscripsimus. Dat: Caunae in Collegio nostro Anno Millesimo Octingentesimo vigesimo Secundo. Calendis 7bris.

Josephus Nietawicki Mag. Philos.
a Colleg. Imp. Assessor. Phis. Mathes.
nec non Ling. Galli: Praeceptor

Stanislaus Dobrowolski Schol: Caunen:
Praefectus Magister Philosophiae a Collegiis
Imper. Assessor. mpp

Adam Miniewicz Praecept. Literaturae latinae et Histor.




B 7. 6192

83-21

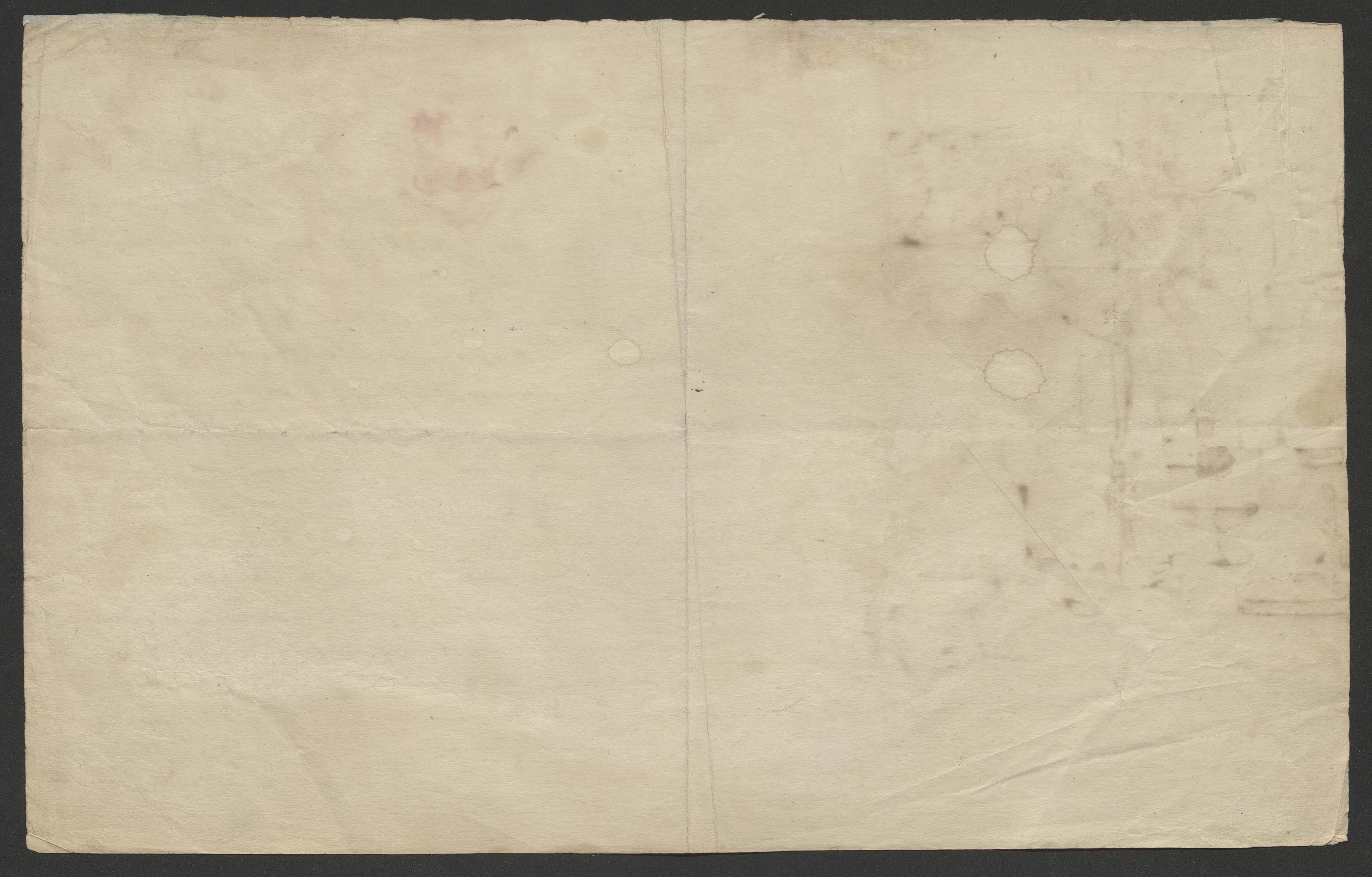
[Rysunki s' sobstvennoručnymi tekstami polskogo chudožnika Artura Bartelša] 13

Рисунки съ собственноручными текстами польскаго художника Артура Бартельса

1.

Pan Eugeniusz jeden z pierwszych lwów War-
szawskich, otrzymawszy pewnego poranku
dość nieprzyjemną wizytę Komornika Są-
dowego który stosownie do nie pamiętam

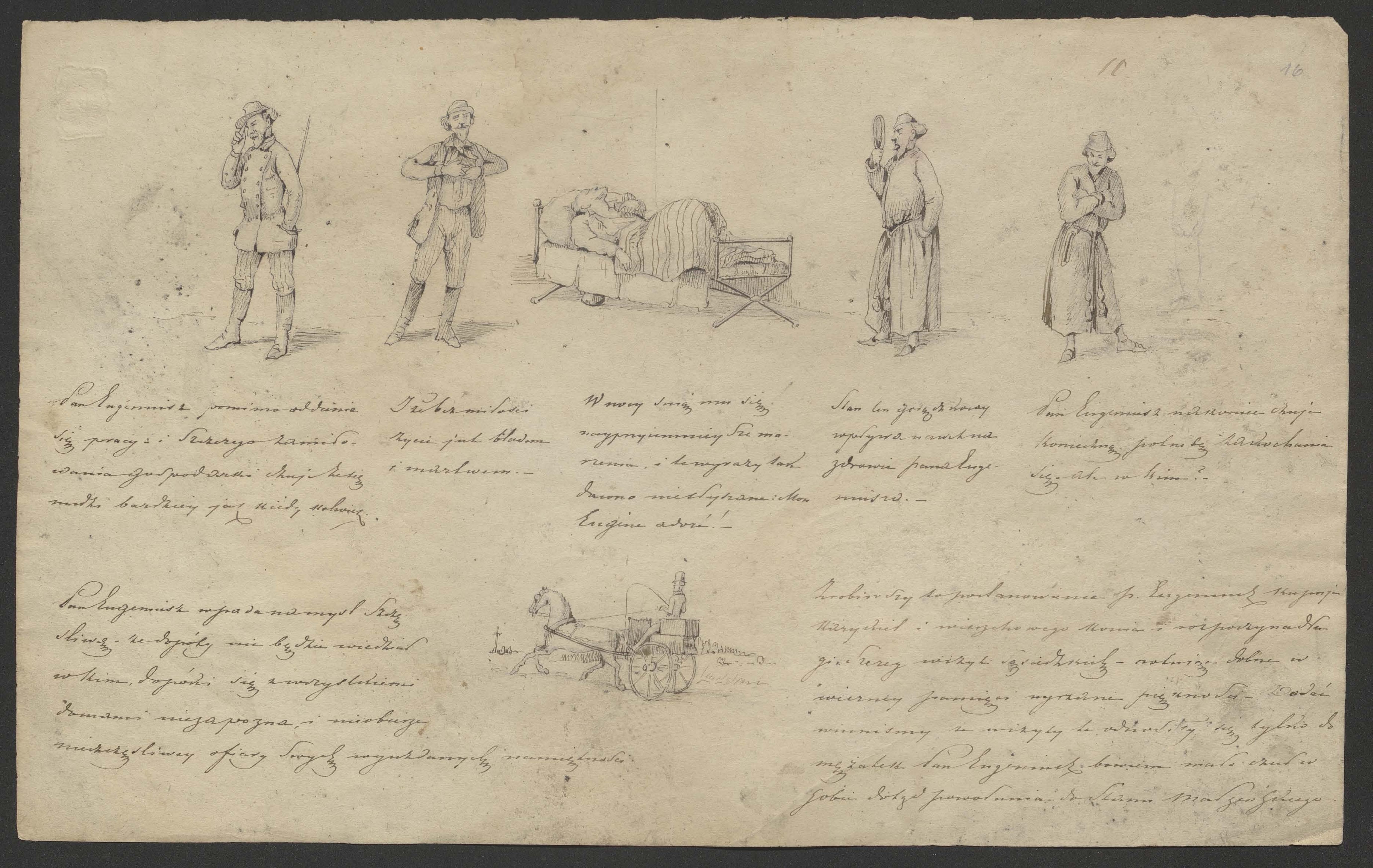
jakiego Artykułu Kodexu Cywilnego opisał mu za długi
wszystkie ruchomości prócz łóżka: także przy herbacie
prowadził Sam z sobą konwersacyą - Pytanie - Panie
Eugeniuszku, a co z tego będzie? Odpowiedź - Dalibóg nie nie wiem.
P: Czy masz pan pieniądze? O: Ostatnie 25 # przegrałem dzisiaj
w nocy w makao - P: Czy masz majątek albo przynajmniej
kredyt? O: pierwszy dawno zjadłem, a z drugim na zawsze się
poróżniłem - P: Masz przyjaciół? - O: Do wczoraj miałem ich
mnóstwo, dziś nie mam żadnego - P: Czy umiesz co? - Gadam
po francuzku - gram trochę na fortepianie, nieźle śpiewam
doskonale tańczę - znam wszystkie gry komerszyjne i hazar-
downe, i mam talent gadać o tem wszystkiem długo i wy-
mownie czego nie umiem i nigdy umieć nie będę - P: Jest
to coś - ale tego nie dosyć - czy umiesz od takiego czemkolwiek na
chleb zarobić? O: przyznaję ze wstydem że z tego wszystkiego co
umiem nic mi trochę wygody nie sprawi. P: A zatem coż
z sobą poczniesz? - O: posiadam jeszcze na Litwie bogatego Sta-
rego wuja, nie bezdzietnego niestety! ten mi dopomoże - P: Ale
przecież się nie nie da prócz nauk moralnych - O: Niepodobna
żeby mi prócz tego nie dał grana herbaty - w środku dnia obiadu
a pod wieczór znowu herbaty i kolacyi - nie mało myśleć jadę -



Pan Podkomorzy pokiwał głową, pomy-
ślał trochę – nareszcie rzekł – No Mo-
sanie, jakoś to będzie – Chodź Wa-
san, niech Waćpana zarekomen-
duję mojej żonie: – poczciwa
podkomorzyna aż się rozpła-
kała, a wzięwszy go za rękę
zaprowadziła do pokoju gdzie
zebrane było całe rodzeństwo –
Dzieci! zawołała – poznajcie
waszego brata Eugeniusza –

Otóż panie Eugeniuszu – mój syn Wła-
dysław kończy kurs medycyny w Univer-
sytecie Dorpatskim – a to moja córka Wan-
da skończyła pensyą i jest mnie teraz po-
mocą w gospodarstwie – to Michaś i Jaś
chodzą do szkół – to Marylka i Ignaś
jeszcze uczą się w domu – a to najmłod-
sze Oleś i Jutka nic nie robią, tylko nie-
pokoją w domu, bo wrzeszczą od rana
do nocy i ciągle chcą jeść – Kochajcie ich
panie Eugeniuszu – a wy dzieci kochajcie
i szanujcie waszego starszego brata i staraj-
cie się uprzyjemnić mu pobyt w naszym
domu. –

Pan Eugeniusz strawił półtory godziny
czasu nim kolejno wszystkich uści-
skał – wszystkich znalazł bardzo
dobrze, wyjąwszy najmłodszego
Olesia, którego z należnie się
~~[illegible]~~ znalazł, jak na tak
krótką znajomość nieco za obwas-
tem, a nawet zbyt poufałem –



Pan Eugeniusz pomimo oddania
się pracy: i szczerego zamiło-
wania gospodarstwa czuje teraz
nudki bardziej jak kiedy kolwiek.

Iż bez miłości
życie jest bladem
i martwem. –

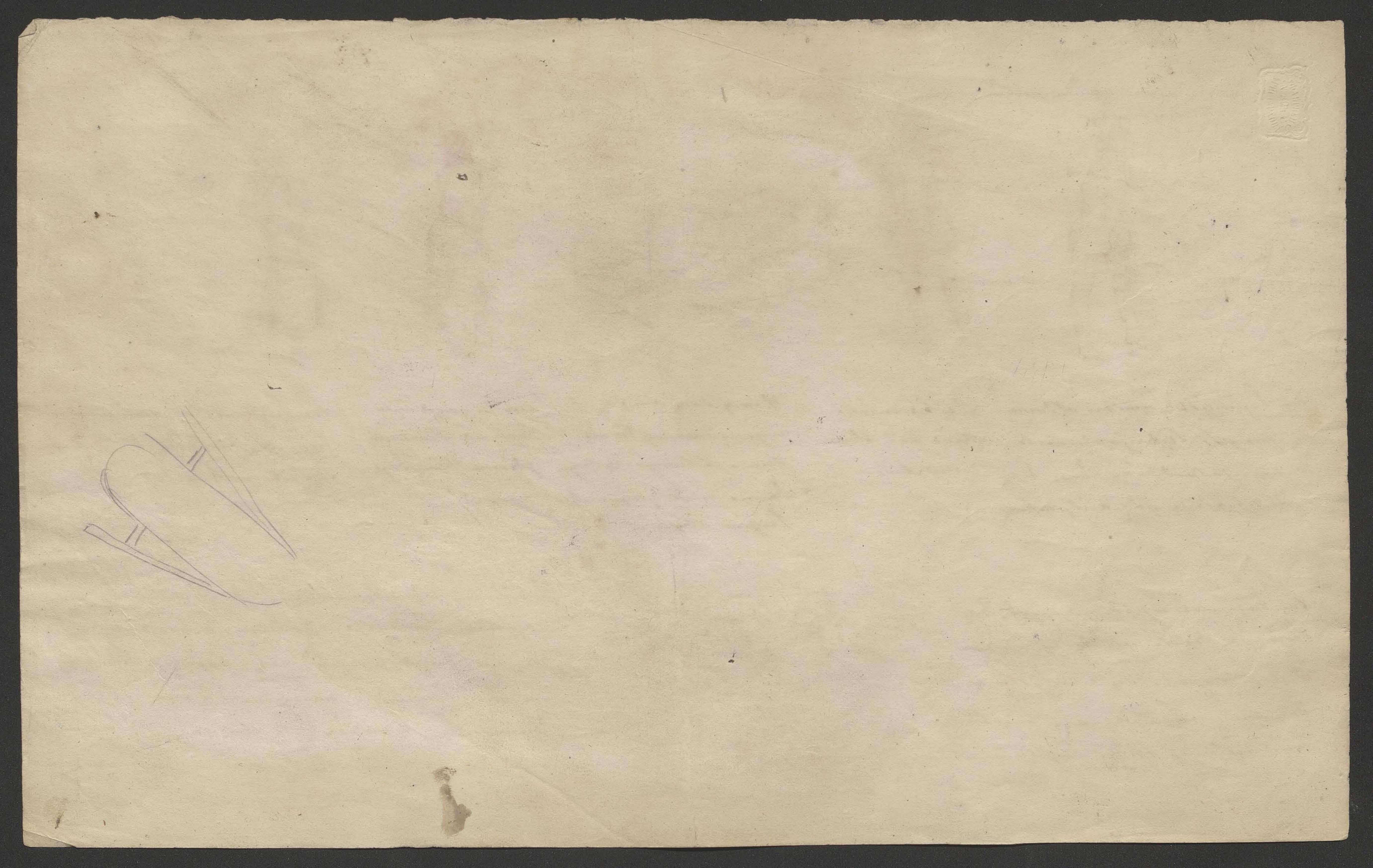
W nocy śnią mu się
najprzyjemniejsze ma-
rzenia, i te wyrazy tak
dawno nie słyszane: Mon
Eugène adoré! –

Stan ten gorączkowy
wpływa nawet na
zdrowie pana Euge-
niusza. –

Pan Eugeniusz nareszcie czuje
konieczność pobrania się i zakochania
się ale w kim? –

Pan Eugeniusz wpada na myśl szczę-
śliwą – że dopóty nie będzie wiedział
w kim, dopóki się z wszystkiemi
damami nie zapozna, i nie obierze
nieszczęśliwej ofiary swoich wygórowanych namiętności.

Zrobiwszy to postanowienie p. Eugeniusz kupuje
bryczkę i wierzchowego konia i rozpoczyna dłu-
gi szereg wizyt sąsiedzkich – wszystkie dobrze w
wiernej pamięci wyryte pięknością. – Dodać
winniśmy że wizyty te odnosiły się tylko do
mężatek pan Eugeniusz bowiem mało czuł w
sobie dotąd powołania do stanu małżeńskiego.



Marszałkowa /: za stara :/

Prezydentowa /: kulawa i brzydka :/

Chorążyna /: brzydka :/

Sędzina W.... /: chuda :/

Sędzina M.... /: za gruba :/

Deputatowa Z.... /: do namysłu :/

Pani F.... /: warta starania :/

Pani L.... /: z biedy można :/

Pani D.... /: nic nie warta :/

Sędzina K.... /: [illegible] :/

Sędzina K.... /: ładna :/

Rezultat jedenastu odbytych wizyt, wyjęty z Agendy pana Eugeniusza.

Po uczynionym wyborze, Pan Eugeniusz z dumą wskazał palcem ku stronie gdzie mieszkała pani Sędzina K.... mówiąc: Kobieto! jesteś moją! — poczem przystąpił do toalety —





Zrobił mil cztery drogi – i znalazł męża który go zapakował na cały wieczór do preferansa en deux – pani Sędzina od dwóch dni była u chorej matki – Wracając do domu po ciemku, koń oczywiście wywichnął nogę – i pan Eugeniusz rad nierad przez dwa tygodnie zaniechać był zmuszony swych zwodniczych zamysłów. –



Na trzeci tydzień znowu pojechał – znalazł panią swych myśli-[illegible] i małżonka który przez cały dzień nie odstąpił od żony na krok. – Wieczorem zapakował go znowu do preferansa.

13



Przy trzeciey wizycie pani Sędzina tak zajęta jest robotą że ani spoyrzy na pana Eugeniusza, który za każdą razą przeszywa ją płomienistym wzrokiem.—

4ta Wizyta — Nie ma Państwa w domu.—

po 5tey wizycie cała okolica z [illegible] dowiaduje się że pan Eugeniusz bałamuci panią Sędzinę. P. Eugeniusz dowiedziawszy się o tem postanawia wizyty swoje rzadszemi uczynić.—

pan Eugeniusz robi 6tą wizytę z radością w sercu, ponieważ dowiedział się że mąż wyjechał do Wilna — przyjeżdża i znayduje panią w ogrodzie z porucznikiem od Huzarów kuzynem P. Sędziego. P. Eugeniusz lubo przyjęty przez oboje jak pies w kręglarni tak sobie tę rzecz [illegible] — Albo Kuzynek Huzar jest tylko kuzynem, i to nic nie zmienia położenia rzeczy — albo Kuzynek Huzar jest czemś jeszcze więcey — w takim razie trzeba go odsadzić — i zostać samowładnym panem serca Sędziny.—

Pan Eugeniusz robi dwie jeszcze równie bezowocne wizyty — po których ochłonąwszy, robi następujący rachunek: Straciłem 10 miesięcy czasu, zrobiłem 64 mil drogi, skaleczyłem trzy konie — przegrałem 27 rubli w preferansa, na to, żeby przez osiem wizyt niepowiedzieć słowa o miłości, a w końcu dowiedzieć się że Jmość ma Amanta którego tem trudniey odsadzić że w charakterze kuzyna ma prawo wiecowości w domu. Z tąd wnioski:

1mo. Że rok Litewski równa się w zastosowaniu do miłości, tygodniowi Warszawskiemu.—

2o. Że rzemiosło uwodziciela na wsi, jest nayciężsem ze wszystkich ciężkich rzemiosł.

3o. Że na wsi nayłatwiey być cnotliwym.—

Nadomie postanowiwszy nay solen-
niey pomścić tak zbyt trudne rze-
miosła uwodziciela parafialne-
go. Pan Eugeniusz z ogromnym
zapałem oddaje się pracy i go-
spodarstwu — Dla pociechy zaś
rozrywki i towarzystwa kupu-
ie papugę i wyucza ią wyra-
zów: Mon Eugène adoré — Czego
nieraz wprawia w zdumienie trudne
do opisania.—

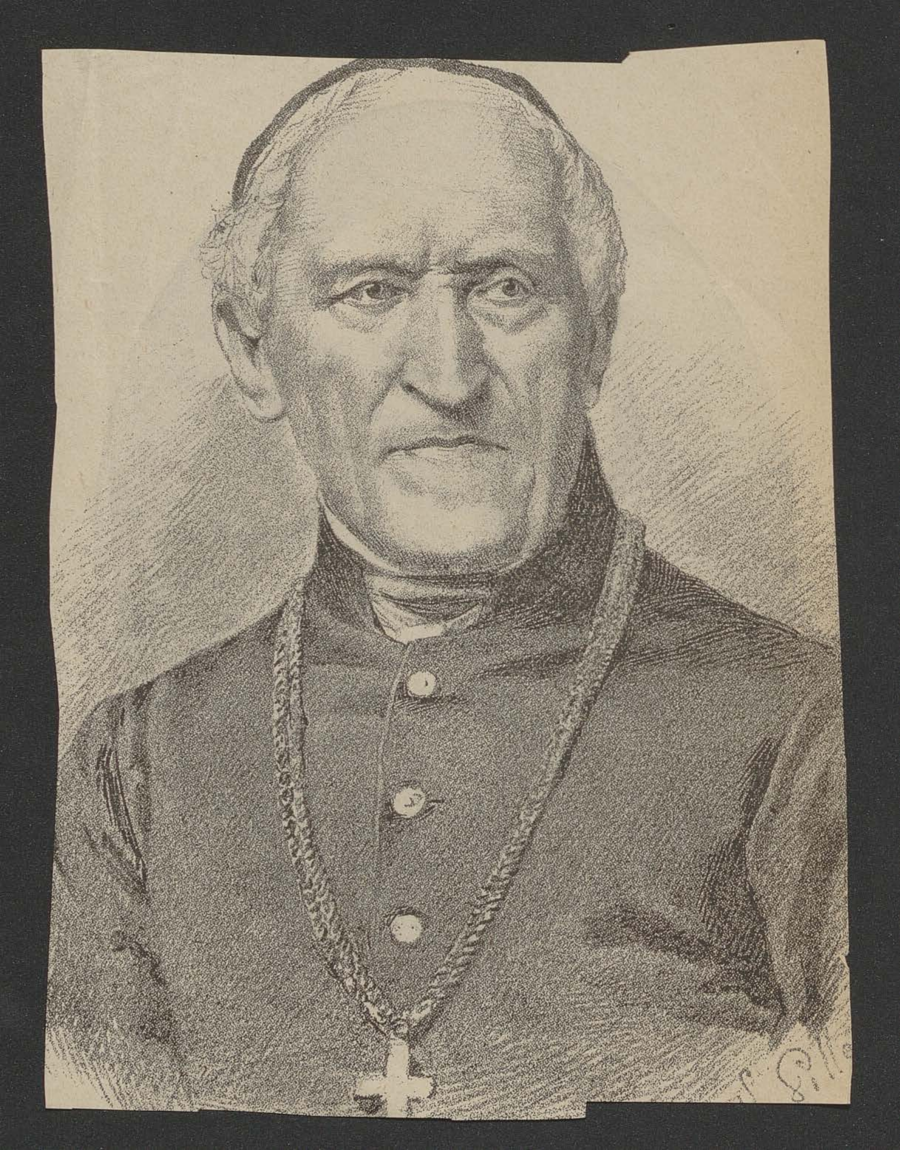
Dwa następne lata Pan Eugeniusz traci
na szukaniu miłości, ale już pour le bon
motif — czyli w widokach sakramentalnych.

ale pomimo naystarannieyszych
ogłaszanem propozycyi i pośred-
nictwa — pomimo nayenergiczniey-
szych manewrów, i nayekscen-
trycznieyszych póz — które do reszty
wycieńczają iego siły fizyczne i
moralne: młode i ładne panny
mało się rozczulaią zabiegami
gołego i pięćdziesiątą iuż wio-
sną obarczonego kawalera — tak
że Pan Eugeniusz zwątpiwszy
nareszcie o małżeństwie z mi-
łości — robi un mariage de raison
z pełnoletnią Panną Regentówną
która prócz 42 lat przynosi
mu w ofierze: nayczystsze
serce, i ciało — i sto pięćdziesiąt
tysięcy złpols. posagu.—

21



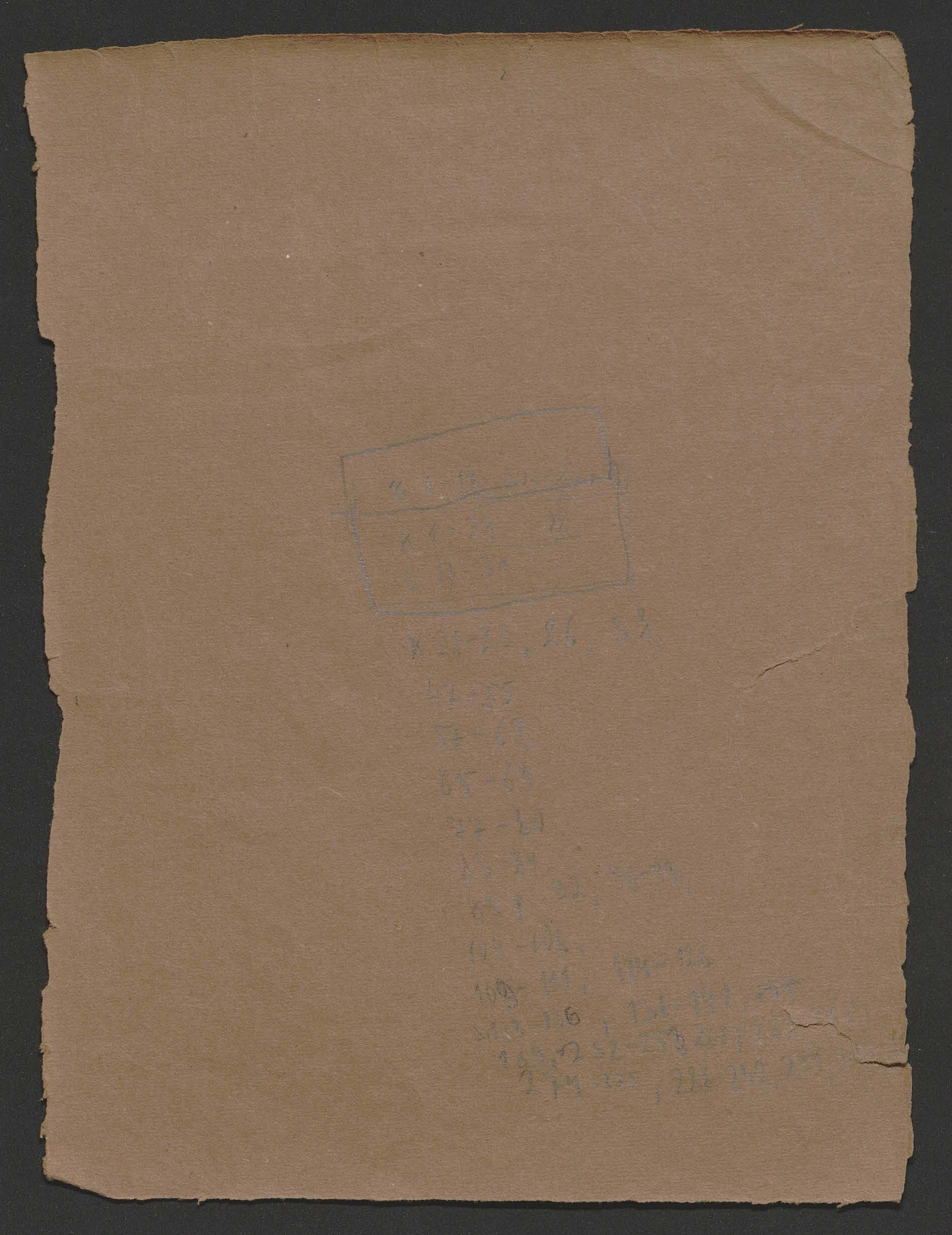
ARTUR BARTELS.



Бродзинскій

Казиміръ

Польскій писатель

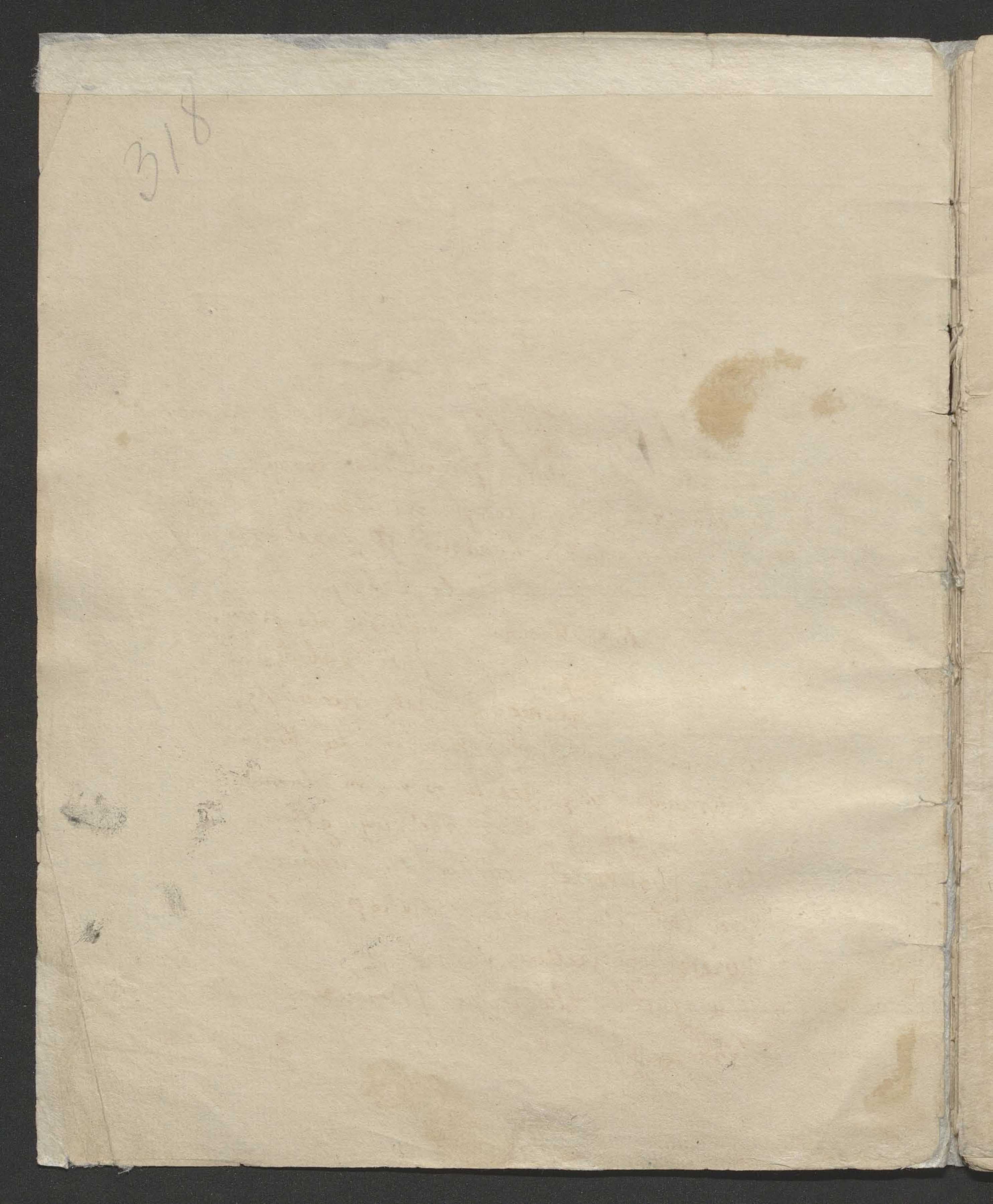


1/22

Wiesław,

sielanka krakowska.

poprawione.


318

I

Z żoną Stanisław wychodzi z komory,
wnosi do izby dwa pieniężne wory,
Czterysta złotych ułożył na ławie,
I tak powiada: "Zgarnij to Wiesławie!
„Jedź do Krakowa, a za te talary
„Kup mi dwa konie i wybierz do pary.
„Syn mój jedyny na wojnie zabity,
„Mnie schyla niemoc i wiek nieużyty,
„Nie mam z chudobą poufać się komu,
„Ty prawą ręką jesteś w moim domu,
„A skoro pomrę, tyś rodziny głową,
„Jeśli (daj Boże! córka się uchowa;
„Ma lat dwanaście, nie skąpo urody,
„Możesz ją czekać, sam-eś jeszcze młody—"
„Tak jest! dla ciebie (Bronisława powie)
„Strzegę tej córki, jakby oka w głowie,

"A cóż droższego mieć możesz od matki?
"Jednać to moje przed grobem dostatki."
Bronika matkę objęła za szyję,
I wstyd rumiany na jéj piersi kryje,
Lecz pusty uśmiech zwraca na Wiesława;
A daléj, smutna rzekła Bronisława:
"Miałam ja drugą, litościwy Boże!
"Oko się za nią przepłakać nie może;
"Zaledwie piąty kwitnął owoc sadu,
"Gdy mi zniknęła, jako cień bez śladu;
"Już to dwunastym liściem wiatr pomiata.
"Jak myśli matki zatruwa jéj strata.
"Gdy Moskwa polskie dobijała plemię,
"W pustkach wsie stały a odłogiem ziemie
"Okolnych lasów i wiosek pożary
"Gniewu bożego zwiastowały kary;
"Z wiatrem, co strzechy i konary walił
"Do nas wróg przybył i wioskę zapalił.
"Dzień to był sądu — śród płaczu i gwaru
"Wśród ciemnéj nocy, wichrów i pożaru

Razem

„Razem rolnicy ku obronie bieżą,
„Razem się wojsko ciśnie za grabieżą;
„W tej walce z dymem znikła nasza strzecha;
„Wtedy mi córka, jedyna pociecha,
„Znikła bez śladu. Przez długie ją czasy
„Chodziłem za nią na wioski i lasy;
„Ale jak kamień do Wisły rzucony,
„Zniknęła wiecznie, głuche każde strony;
„Co dzień do Kłosowa przychodzą oracze
„A ja dziecięcia nigdy nie zobaczę;
„Na świat szeroki próżno rzucać oko,
„Świat nie pocieszy i niebo wysoko.—
„Niech wola boska będzie boska chwała,
„Ciebiem ja za nię synu! wychowała,
„Bo gdzie sierota przyjęta pod strzechę,
„Tam z niebem bliższy Bóg zsyła pociechę.
„Może też moje utracone dziecię
„Podobnie kędyś na szerokim świecie
„Litości znalazło; żyje gdzie u matki
„Pomiędzy własne policzone dziatki.
„W takiéj ja myśli po ojców twych stracie

Ciebie

„Ciebie małego wychowałem w chacie
„Litość za litość — Niebieska opieka
„Tajnie nagradza wszystkie człowieka.
„A jeśli ziemia strawiła jéj kości
„Swobodna dusza w krainach przyszłości
„Igra wesoło przy niebieskiéj matce
„I łaskę nieba zwabia naszéj chatce."
Tu Bronisława zalała się łzami;
Rade trzy płyną za matki myślami;
Płakała zaraz i córka przy boku,
Lecz trzy mężkiemu nie przystojne oku,
Uryjąc Stanisław, karci smutek żony:
„Jaki los w niebie komu naznaczony,
„Próżno się troskać; Bóg siedzące wysoko
„Nad całym światem opatrzne ma oko
„Wszakci on ojcem ~~wszędzie~~ i na wieki wszędzie
„Co pod nim było, pod nim jest i będzie;
„Lepsze nad smutek ufanie pobożne.
„Idź! Wiesławowi przygotuj nadrożne.
„Ty wyjdź o świcie, a chroń się przygody,
„Bo zawsze wiele ufa sobie młody;
„Pożnieś twéj przyszłéj podarunek z drogi!."

Wiesław

Wiesław obojgu kornie ścisnął nogi
I wyszedł z chaty przeniknięony cały,
Że takich ojców niebiosa mu dały.

II.

Już wonny wieczór uśmiechał się ziemi,
Gdy wracał Wiesław z końmi kupionemi
Z przydrożnej wioski rozlega się granie
Słychać wesołe pląsy i śpiewanie.
Parskając konie biegą po gościńcu
Widać dziewoje przy ruciany wieńcu,
Biją drużbowie w podkówki ze stali,
A gdy wędrowca mile powitali,
Tak rzekł Starosta, rządca wesela:
„Dobrze to w każdym zyskać przyjaciela!
„Witajcież do nas, wy z Krzeszowskiej ziemi!
„Nie chciejcie gardzić dary ubogiemi
„Pożyjcie z nami, czem tu gospodarzy,
„Wdzięczna prac rola i dobry Bóg darzy.

Napatrzyce

1.2.2

"Napatrzcie się Krakowskim dziewojom,
"Wymyślnym tańcom i przecudnym strojom,
"Wreszcie i w tany sunąć nie zaszkodzi,
"Bo choć strudzeni, widzę żeście młodzi."

Nato Halina przystępuje młoda,
W całem weselu najpierwsza uroda,
Wstydzi się, wstydzi, jednak przed nim staje,
Ciasta z koszyka i owoc podaje;
"Obcy wędrowcze! jużci przyjąć trzeba
"Naszych owoców i naszego chleba!
A przytem uśmiech jakowyś uroczy,
Zwrócił na siebie wędrownika oczy;
I zwrócił tylko, że odtąd jedynie,
Okiem i duszą został przy Halinie.

Wchodzi do izby na wesołe tany
Z kubkiem od drużbów wrzestno powitany;
Potem starosta, zarządca wesela
W te słowa drużbom porady udziela:
"Jużci pierwszeństwo zostawcie obcemu
"Niech idzie w tany, niech też po swojemu

Skrzypkom

Wiesław się za pas ujął ręką prawą,
Zagaił wszystkich poważną postawą

„Skrzypkom zamci, dziewoję wybierze;
„Bo z obcym trzeba uczciwie i szczerze."

I wybrał druchnę, która wdzięk uroczy
Zwrócił na siebie wędrownika oczy,
Naprzód wychodzi, przed muzyką staje,
Halina w pląsach rękę mu podaje
Za nim się w koło młodzieńcy zebrali,
Nucą i biją w podkówki ze stali. #
W skrzypce i basy sypnął grosza chojnie,
Ojcom za stołem skłonił się przystojnie
Halina pląsa z miną uroczystą
W oburącz szatę ujęwszy kwiecistą!
On tupnął, głowę nachylił ku ziemi
I zaczął nucić słowy takowemi:

„Niechże ja lepiej nie żyję
Dziewczę! skarby moje
Jeśli kiedy oczka czyje
Milsze mi nad twoje.
Patrzyjże mi prosto w oczy
Bo widzi Bóg w niebie

Że mi ledwo nie wyskoczy
Serduszko do ciebie.

Bierze Halinę i tak w około
Przodkując drużbom tańczy wesoło
A gdy ku skrzypkom znowu powróci,
Staje i w pląsach tak dalej nuci:

" Czemuż ja w Proszowskiej ziemi
Małe zaznał dziecię
Byłbym między Krakowskiemi
Najszczęśliwszy w świecie.
Krew nie woda ludźmi włada,
Bo któż sercem rządzi,
Człowiek pragnie i układa,
A wszystko Bóg sądzi.

Halina w pląsach przed nim ucieka
On wciąż klaszcząc, goni z daleka
A gdy dogoni z ujętą wróci,
Staje i w pląsach tak dalej nuci.

„Nie uciekaj ptaszku luby
Moje sto tysięcy
Dogonię ja mojej zguby
I nie puszczę więcej.

Krzyży słowik w szumnym lesie
Gałązek się czepia,
Aż dognany, piórka niesie,
Gniazdeczko ulepia"

Sam teraz w pląsach przed druchną stroni
A ona za nim poskocznie goni
I dogoniony, gdy znowu wróci
Staje i w pląsach tak przed nią nuci:

Gospodarzu nie dasz wiary
Jak Konie opłacę,
wydałem ja twe talary,
Moje serce stracę —
Grajcie skrzypki! bo się smucę
W opłakanym stanie
Z konikami ja powrócę
Serce się zostanie."

Dłoń mu podała, a on wokoło
Przydkujące drużbom tańczy wesoło,
A gdy do nowej piosenki stanie
Skrzypek drżyminogi zakończył granie.

Na

Na to Halina zapłoniona cała,
Między teściowe za stół uciekała;
Wiesław staroście i matkom się kłania.
Słychać wokoło pokątne szemrania.
Długo się Wiesław gościnnie weselił.
Już się też dzionek nad górami bielił;
Pożegnał wszystkich w zasmuconym stanie
Wciąż mając w uszach i śpiewy i granie;
W sercu niepokój, a myśli jedynie
Krążą niewolne przy pięknej Halinie.

III

Pospieszał Wiesław i lasem i polem,
Ale się ostać nie może przed bolem,
Bo gdy chęć jedna raz serce osiędzie,
Daremny namysł i rozsądek będzie.
Przeto co myślał, co czynić przystało,
Stanowi wyznać otwarcie i śmiało.

Oczekiwany wjechał do podwórka
Wybiegł Stanisław i matka i córka;
Głaszczą koniki i wiążą u płotu
Cieszą się wszyscy z prędkiego powrotu

z radości

Z taniości kupna i z koników radzi;
Sam je Stanisław do stajni prowadzi,
Rychłą wieczerzę rozkazuje matce.
Skoro milczący, Wiesław usiadł w chatce,
Matka go z córką o zdrowie pytały;
Milczący, Bronice dał gościniec mały.
Przybył też razem i sąsiad ciekawy,
Dobry do rady, dobry do zabawy,
Jan, co za stołem nie jednym już siadał,
Jak mędrze myślał, tak i prawdę gadał;
Ale się wszystkim dziwno wydawało,
Że Wiesław smutny i mówi tak mało.
Wszedł i gospodarz, do stołu zasiedli
Skromną wieczerzę przy rozmowach jedli;
Matka zaś oka nie spuści z Wiesława,
Dziwną w nim jakąś odmianę poznawa.
„Powiedz nam (mówi) co tobie się stało?
„Że smutny siedzisz i mówisz tak mało.
„Milczący zawsze sam sobie zaszkodzi
„Nigdy młodemu smutność się nie godzi."
On spuścił oczy, wstydem się zapłonił
Stanisławowi do nóg się ukłonił,
I zaczął mówić słowy takowemi:

„Prawda

„Prawda, że szczerze trzeba ze starszemi,
„Oni pożywczej młodości wybaczą,
„Jnądrą radę zawsze podać raczą. —
„Czemużem w domu nie został na wieki,
„Wdzięczen łask tylu i waszej opieki,
„Przy waszym pługu chodził bym spokojny
„Ani bym zaznał trudnej z sercem wojny.
„Lecz darmo człowiek sam o sobie radzi,
„Jnaczej myśli Bóg o swej czeladzi;
„Prędkie, bez wieśu spada wyrok boski.
„Na mojej drodze pośród jednej wioski,
„Poznałem druchnę, któréj wdzięk uroczy,
„Zabrał mi serce i zniewolił oczy,
„J tyle sprawił, że odtąd jedynie,
„Sercem i duszą jestem przy Halinie.
„Ojcowie moi już królują w niebie,
„Wyście sierotę przyjęli do siebie,
„Nie żałowali ni troskiów ni chleba,
„Uczyli pracy i bojaźni nieba
„Dziś jedynaczkę córkę w swojej chacie,
„Dla mnie w zamęście i z wianem chowacie,
„Jeszcze, mówicie, byłem dzieckiem małem,
„Gdy ją w tych kątach sobie kołysałem,

Ai mię

„Ni mię niewdzięczność, ani harda dusza
„Odkryć przed wami tę boleść przymusza,
„Ale mi rada niedościgła w niebie,
„Was każe smucić, a zawstydzić siebie.
„Puśćcież mię puśćcie z rękoma gołemi;
„Pracować będę pomiędzy obcemi,
„Bo bez Haliny nic już nie zarobię,
„Niezdatny ludziom i nieznośny sobie;
„Prędkobym znalazł koniec życiu memu,
„Pobłogosławić chciejcież ubogiemu
„Bo tu przed nędzą nigdzie się nie schroni,
„Kogo przekleństwo dobroczyńców goni —
„Sprawcie! Bóg za to niech będzie nad wami!"
Tu Bronisława zalała się łzami,
Bronika patrzy dużemi oczyma,
Ciekawość tylko na jéj ustach trzyma
Uśmiéch pustoty; ale gdy ujrzała,
Że tu i Wiesław i matka płakała,
Wnet Bronisławę objęła za szyję
I łzy niewinne na jéj łonie kryje.
Stanisław milczące podparł siwą głowę
I po ojcowsku rzekł słowa takowe:

"Kiedy

"Kiedy twój ojciec żegnał ziemskie życie,
" Ciebie mi oddał jako za moje dziecię;
" Jak cię też kocham, i widzi Bóg w niebie
" Że nic milszego nie miałem nad ~~[illegible]~~ ciebie;
" A ty nie-pomny że mię starość gniecie
" Chcesz na przygody puszczać się po świecie;
" Chcesz mię opuścić, za to żem cię chował,
" Żem tobie córkę i dom mój chodował.
" Nieszczęście wniesiesz do każdego domu,
" Gdy mnie zostawisz śród żalu i sromu;
" Młody, niebaczny wziąłeś przed się drogę
" Ja cię przeżegnać, ja puścić nie mogę."
~~Tu żona płacząc wyszła z domu,~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
Tu żona płacząc wyszła za próg chatki
Bo czuła razem srom i miłość matki E
Jan z Stanisławem sam milczący siedział;
Gdy się namyślił, tak mędrze powiedział:
" Stary młodemu wyrozumieć nie chce,
" Młodego nerwość i swoboda łechce,
" Zwiąż go miłością i obsyp go zbiorem

On

E Za nią Bronika z trwogą; łzę w oku,
Wiesław ~~[illegible]~~ księgę, stał kornie na boku

„On dalej patrzy, bo mu świat otworem;
„Nieszczęściem jemu najmilsza niewola,
„Tak i na wiosnę ptak okrąża pola
„Płochy i ~~dumny~~ dumny, ufny w siłę młodą
„Rzeki i skały przebywa z swobodą
„Aż miłym głosem zwabiony, zostaje,
„I odtąd jedne zamieszkuje gaje,
„Gdzie swoje szczęście i pokój znachodzi;
„Te prawa mają, tę naturę młodzi
„Za nic już wszystko, gdy na całe życie,
„Wolną ma teraz drogę zagrodzicie.
„Nie w nim też może dla Broniki szczęście
„Z woli ma płynąć niewolne zamęście
„Jako kwiat czeka obcej ręki czeka
„I traf młodzieńca przyniesie z daleka;
„Dla tego dajcie wolność Wiesławowi,
„Dla tego, dajcie wolność Wiesławowi,
„O swojem szczęściu sam niechaj stanowi"
Na to Stanisław: „Mądrze wy mówicie,
„Ale nie znacie co to stracić dziecię
„Dla czego ojciec w troskach życie trawi
„Czem się lat wiele utroska, ubawi,
„~~Ze weźmie przybysz nieznany nikomu~~, z Czem

"Lczém żyć nawyknie i pracować w domu,
" To weźmie przybysz nieznany nikomu
" Weźmie dobytek krwawo dochowany
" Gołe i głuche zostawi im ściany.
" Gdzie zapomniani samotne łzy sączę,
" Gdy córkę z obcym obowiązki łączą;
" Przeto już dawne były myśli moje
" Abym ich przy sobie połączył oboje
" Ażeby matka kiedyś, po mej stracie,
" Teściny w obcej nie służyła chacie;
" Lecz myśl niczem, gdy Bóg nie dozwoli;
" Przeto Wiesławie! oddaję twej woli,
" Uproś-że Jana, wezwij jego rady,
" Może sam z tobą uda się na zwiady,
" Może się wszystko inaczej wyświeci
" Co wiatrem przyszło, to z wiatrem przeleci;
" Lecz, jeśli przyszła serce tobie święci
" Jeśli rodziny poznasz dobre chęci
" Uproś sąsiada, niechaj zacznie swaty,
" Jak syn synowę przywiedź mi do chaty.

IV.

IV.

Jdzie Jan z tęsknym Wiesławem na zwiady,
Wiesław daleko przed nim znaczy ślady
Bo go i miłość i młodzieńcza siła,
Przez góry, doły, prędzéj prowadziła.
A gdy przybyli gdzie mieszkała córka
Taką pieśń nucą za płotem podwórka:

"Kwiatami grzęda osuta,
"Kwitnie rozmaryn i ruta,
"Na okienku wianek leży,
"Jest tu córka dla młodzieży.

"Przyjdzie młodzian z obcych błoni
"Ojcu, matce się pokłoni
"Zerwie panna swoje kwiaty,
"Do teściowéj pójdzie chaty

"Raz ostatni rozmaryny
Uwieńczycie skroń dziewczyny,
Zielona ruto na grzędzie

Nikt

"Nikt się polewać nie będzie."

"Schludna chata, choć uboga;
Za szczęśliwą pomoc Boga,
Skrzeczy sroka na jaworze
Panna stroi się w komorze
Otwierajcież! przyszli goście
I życzliwie w dom zaproście;
Chociaż obcym będziecie radzi,
Dobra nas tu chęć prowadzi."

Wyjrzała oknem od kądzieli matka.
Skrzypła zapora, otwarta się chatka,
Wszedł Jan sędziwy, krzesłem okazały
Głową wyniosłą dosięgnął powały;
Jadwiga rzekła: "Witajcie nam goście,
"Siądźcie i z Bogiem dobrą wieść przynoście"!
Z komory wyszła Halina z rumieńcem,
Skłoniła głowę przed znanym młodzieńcem
A Jan powiedział: "Oj widzę że godne
"I starca drogi lica tak urodne"

Kiedy Halina słyszy taką mowę,
Rumianych wdzięków przybyło połowę;
Koszyk podróżny zdejmuje z młodziana,
Bierze i laskę sędziwego Jana,
Wnet czystą ławkę do stołu przynosi,
A matka gościa do spoczynku prosi;
Mówi do ucha wstydliwej Halince:
„Niech się roznieci ogień na komince
„Niech będzie rychło wieczerza gotowa!" —
Jan, gdy odpoczął, w te przemówił słowa:
„Niech gospodynię przeto nie obrażę
„Czyniąc, co dawny obyczaj nam każe;
„Ojców zwyczaje, toć krewieństwo nasze,
„Przeto weselcie! daj z koszyka flaszę,
„A gospodyni kubka nam udzieli,
„Mierne użyty trunek rozweseli
„Śmielszemi czyni ukrywane chęci,
„I tajność serca przed oczy wyświęci,
„Bo jak oblicze oglądamy w zdroju,
„Tak dusza wiernie wygląda się w napoju.
„Pszczółki na ziemi pierwsze gospodynie,
„One po całej opatrznej Krainie

Zbiorów

„Zbiorów szukały; ochronne przy zgodzie,
„Wzbudziły przemysł i w ludzkim narodzie:
„A jak na wiosnę gospodarna pszczoła,
„Gdy się sad bieli, i wonnieją zioła,
„Niesie w ul siostrze uzbierane miody,
„Tak niesie młodzian z rodzinnéj zagrody
„Kubek słodyczy przy życzliwéj chęci,
„Téj, którey serce niewolne poświęci,
„Bo równa pszczole jest miłość wieśniacza,
„Słodycz i zgodę i pracę oznacza!" —
Podała matka kubek na te słowa;
„Poszła do serca wszystkim Jana mowa;
Bóg go też wielkim rozumem obdarzył,
Już on nie jedno krewieństwo skojarzył,
Stawał tę bywał na każdem weselu,
I chrzesnym ojcem zwią go w domach wielu
Przeto, gdzie kolwiek przyjdzie w odwiedziny
Jest jakby w domu, u swojéj rodziny."
W podany kubek nalał wiesław miodu;
„Przyjmij tę kroplę z obcego ogrodu;
„Piękna Halino! jak tobie słodyczy,
„Na całe życie serce moje życzy;

Na to Halina pytającém, okiem
Patrzy na matkę; i ~~odsłoniona~~ odwrócona bokiem,
Białe odzienie zarzuca na głowę,
Tak zastaniona wypełnia połowę
Połowę wieśkow wypełnił aż do dna,
A jako zorza za gajem pogodna
~~Ona~~ Kryjąc się błyszczy rumieńcem Halina;
Jan dziewosłęby w te słowa zaczyna:
„Kiedy tak córka chęć życzliwą dzieli
„Już do was matko mówić mię ośmieli,
„Gdzie młodzież idzie za serdeczną władzą,
„Wnet ją z namysłem starsi doprowadzą;
„Młodość nie widzi, przyszłości nie bada,
„Jako w kochaniu, ufność w losie składa,
„A to ~~odd~~ odmienne, nieprzyjazne rzeczy;
„Szczęście więc starsi muszą mieć na pieczy
„Wszystko przewidzieć, w szczerości pogadać,
„A z resztą ufność na Boga zakładać —
„Poczciwych ojców widzicie tu syna,
„Chociaż pod ziemią śpi jego rodzina,
„Ma przecię ojców co litością zdjęci,
„Mając kmiostwa powinności w pamięci

Nie żałowali

„Nie żałowali dla scorty chleba,
„Uczyli pracy i bojaźni nieba,
„Sprawiał się godnie że go synem zowią,
„I części chudoby dla niego stanowią;
„Nie jest ci u nich gospodarstwo liche,
„Praca sierpowa nie idzie pod wiche,
„Co tydzień wniesie nie straci niedziela,
„Bóg też szczodrości pomocy udziela.
„Czystą pszenicę niesie czarna rola,
„Wełniste owce zabielają pola,
„W schludnych stajenkach bydełko się chowa,
„A cztery konie jeżdżą do Krakowa.
„Lich to poszli ja do was przychodzę;
„Poznał się wczesław z Haliną na drodze
„Jak pewne wieńce, i ojcom wyjawił
„Że swoje serce w jej sercu zostawił"
„Nato Stanisław rzekł mu słowem takiem
„„Jeśliś mi prawda w domu jedynakiem;
„„Lecz jeśli miła serce tobie święci,
„„Jeśli rodziny poznasz dobre chęci,
„„Uproś-że Jana, niechaj zacznie swaty,

"" Jak syn synową przywiedź mi do chaty"
" Te słowa matko! wiernie wam odnoszę
" I w imię ojców o córkę was proszę.
" Niechay Bóg dobre rodziny jednoczy,
" Nie chcę młodego wychwalać wam w oczy,
" Często pochwała, choć i słuszna, szkodzi;
" Bo lepiey, kiedy nie znają się młodzi!
" Za wcześnie już się a celu być mienią,
" Raz pochwaleni przestrogi nie cenią;
" Choć pracowity, choć posłuszny w domu,
" Bywał i wiestaw szpakiem pokryjomu:
" Zajechać drogę, choćby wojewodzie,
" Rej nad muzyką prowadzić w gospodzie
" Z karczmy rozpędzać cesarskie wojaki
" Tyżmać wędrownym góralom chodaki;
" To były dotąd jego obyczaje;
" Młodemu wszystko zarówno się zdaje,
" Bo jak na wiosnę pędzi potok w biegu,
" Pieni się, szumi, i wylewa z brzegu,
" Aż dalej, cicho płynie w swem korycie
" Tak młodzian siłę ✝ udarzon obficie

„ Musi wyszumieć, aż w troskach stateczny,
„ Jak jabłoń z czasem traci kwiat zbyteczny.
„ Zawsze też dobra i stateczna żona,
„ Resztę wychowu w młodzieńcu dokona,
„ Nauczy myśleć, jak dobytek zbierać,
Jak się na przyszłość niepewną obzierać.
„ To wam powiadam o naszym Wiesławie
„ Bom mu był świadkiem od dzieciństwa prawie.
Baczne Halina stojąca na boku
Śledziła prawdy w Wiesławowym oku;
Jan mówiąc prawdę wiedział, że nie ranił,
Dziewczęta lubią błędy, które ganił,
ale łza błysła w źrenicy młodziana,
Potem się nizko skłonił do nóg Jana
Skłonił się matce, milczący, pełen sromu;
J było długie przemilczenie w domu.
Wtenczas Halinie także łzy wytrysły.
Jako na wiosnę nad brzegami Wisły
Gdy wonny deszczyk obłoki wyleją
Kwiaty zroszone błyszczą się nadzieją,
A razem słońce za górami świeci
Tak gdy z otuchą łzę zronią dzieci
Jan z matką na nie poglądali z boku
Miła pogoda jaśniała im w oku.

Przeniosło matkę bogate zamęście,
Lecz nie Halinie bogate zamęście
Która sierota bez ojca i matki
Nie miała wiana ni rodzinnej chatki;
W szczerości zatem jak każe sumienie,
Takie Janowi czyni oświadczenie:
„Jest Bóg widzący na niebieskim dworze,
„Doświadcza ludzi w szczęściu i pokorze,
„Czy jego zniży, czy w górze osadzi,
„Zatrzy jak wszędzie człowiek sobie radzi. —
„Halina moja, co w ubogim bycie,
„Przepracowała dotąd ze mną życie
„Nie wierzy słońcu, które niespodzianie
„Przed nasze teraz zabłysło mieszkanie
„Na stan jej niski wysoka jagoda
„Nie dla niej ~~ręka~~ kmiecia ręka i zagroda.
„Bo nie ma ojców ani przyjacieli
„Coby o wianie dla niej pomyśleli
„Święto młodzieńcze! niech cię Bóg poświęci
„Za dobre serce i życzliwe chęci.
„Teraz słuchajcie o losie Haliny,
„I to do waszej odniesie rodziny.
Gdy się los zawrzął na polską koronę

„Szedł mój mąż z kosą ~~zb~~ na spólną obronę!
„I już nie wrócił. Obcy bez litości
„Grabili dwory, zapalali włości,
„Doznał co trwogę, kto pomni te czasy,
„Starce i matki pokryły się w lasy
„Ale i w lesie zajęły się sosny
„Był ci to widok straszny i żałosny,
„Gdy ta ostatnia gorzała ochrona,
„Na milę wielka rozciągła się łuna
„Dzieci i matki błądziły tłumami
„Przy drodze na to patrzyłam ze łzami
„Aże mi dziecię zastąpiło drogę
„Do serca płaczące — utulam jak mogę,
„Pytam o imię rodzinę mieszkanie
„Ale daremna prośba i pytanie
„Dziecię zaledwo znało swoje imię
„Mówiło tylko, że w okropnym dymie,
„Nieznani ludzie wiedli je do lasu —
„Więcej nic nie wiem aż do tego czasu
„Ja matka niegdyś, pamiętna na Boga
„Wzięłam sierotę choć sama uboga
„Wzięłam trosków, lecz była ich godna,
„Wyrosła zdrowa, pracowna, urodna,

„Obiedwie teraz pracujem na siebie,
„w jednych żyjemy troskach i potrzebie
„Bez skiby ziemi, jałówka dwie krówek
„Rzetka owręczeło, cały nasz dochowek.
„Brzmią tu wesela na każde odpusty
„Lecz to nie dla niej, nie dla niej od zapusty,
„Na których pannom kupują pierścienie;
„Tam gdzie stodoły i bogate mienie,
„Tam zalotnicy, nie zwabi młodziana
„Przybysza córka bez ojców i wiana,
„Jak była dotąd niebieska opieka,
„Tak przeznaczenia u Boga niech czeka
„Ufam, że póki niemoc mię nie strawi,
„Już mię Halina samą nie zostawi.
Na to Halinie łza z oczu wytryska,
Klęka przed matką i kolana ściska:
„O miła matko! tyś jest moje wiano,
„Choćby mi górę ze złota dawano
„Choćbym mieszkała w malowanym dworze
„Jedwabne szaty chowała w komorze
„Tobym bez ciebie przepłakała życie."
Tak się ścisnęły łzy obficie

A Jan milczący bacznie radość chowa;
Wykraść się chciały niecierpliwe słowa
Bo dusza pełną była ważnych myśli
Na twarzy tylko wesele się kryśli.
Chciał mówić Wrzesław, ale go Jan bacznie
Ostrzegł po cichu, i tak mówić zacznie:
„Ważne mi ważne, zwiastują się rzeczy,
„Jest Bóg co ludzkie sprawy ma na pieczy,
„Chwała mu wieczna! — Miła gospodyni,
„Niechaj z ufnością co powiem, uczyni,
„Bo z serca idzie szczera moja rada
„Uproście koni z wozem u sąsiada,
„A tę życzliwość chojnie mu wrócimy
„Bo wszyscy w drogę wybrać się musiemy
„Szczęścia spólnego wybiła godzina,
„Pozna Halinę Wrzesława rodzina.

V.

Wartko wóz toczą parskające konie
Mijają mostki i zgórki i błonie
Cała rodzina siedzi zadumana.

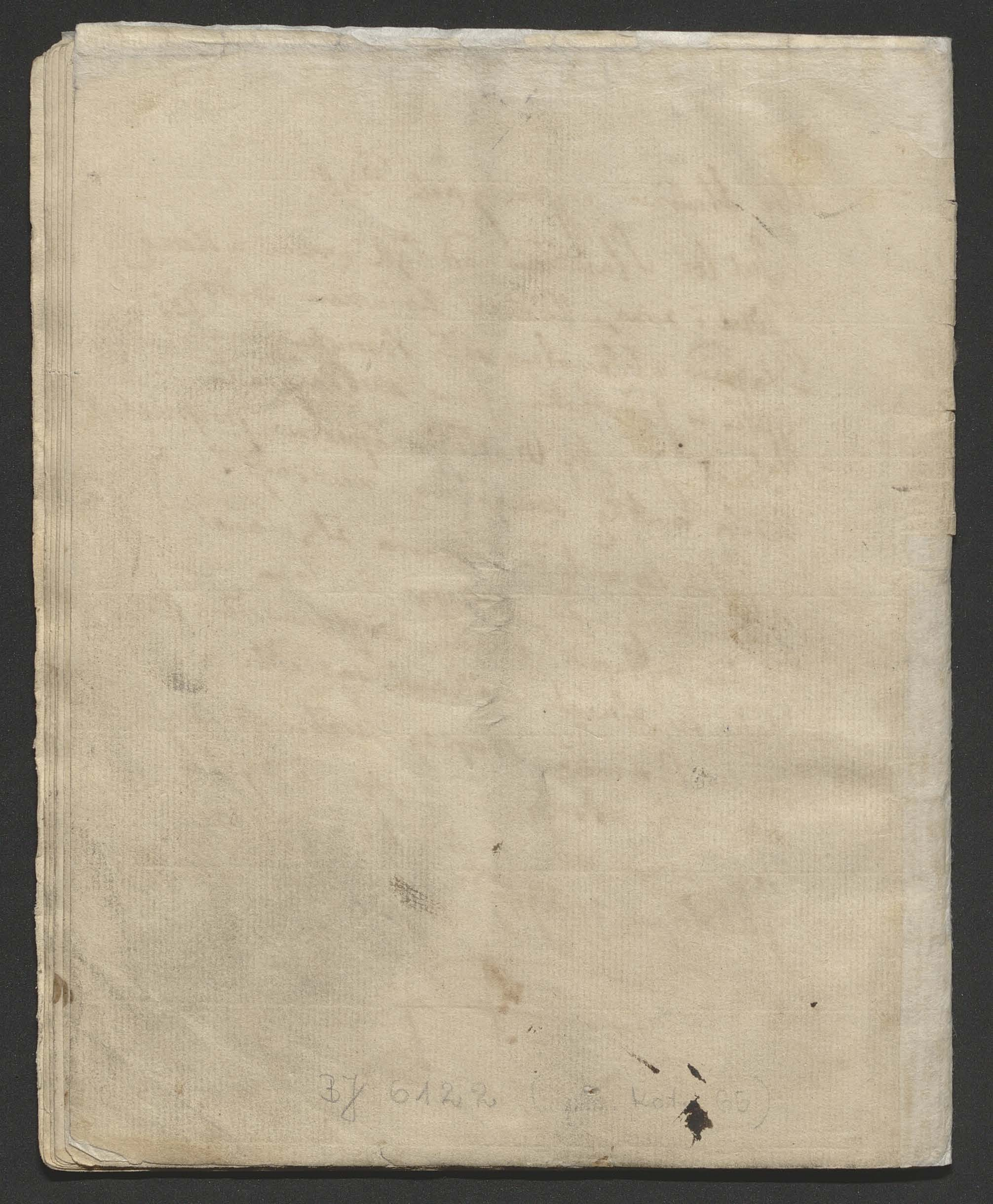
Wesołość tylko nie opuszcza Jana,
Bo radość w sercu utajoną żywi,
Że dwie rodziny wrychle uszczęśliwi.
Przydrożne lipy długie ścielą cienie,
Gore nad lasem niebieskie sklepienie.
I rzeźwą wonią tchnie wieczór pogodny
Jest blisko drogi gościniec wygodny.
Tam każą stanąć, bo choć wioska bliska
Jednak ją dzielą zarosłe stawiska
Przeto nim wokoł jadący okrążą,
Piesi ścieżkami trzykroć pierwéj zdążą.
Idą więc wszyscy ścieżkami wesoło;
A wóz pył wznosi okrążając koło.
Dziwnie Haliny twarz się uwesela
Swawolna, więcéj mówić się ośmiela.
Przebyli kładki i zaczepne krzewy;
Z błoni pastusze ozwały się śpiewy,
Które jéj bardzo do serca trafiły;
Tak na weselu nucił Wiesław miły.
A Jan uważnie pogląda jéj w lica,
Czy jéj nie będzie znaną okolica. —
Wtem uroczyście od Kościelnéj wieży

Dzwon na modlitwę głos po rosie szerzy,
Pobożnie wszyscy padli na kolana,
a twarz Haliny od zorzy oblana
podobną była do twarzy anioła
ale tęsknocie wytrzymać nie zdoła
Do dziwnych marzeń głos dzwonka ją skłonił
I nie zważaną łzę z oka jej zronił —
A idąc dalej na zgórku stangli
Już tylko wioskę jedno błonie dzieli
Z którego krzycząc swawolne pachołki
Spędzają na most i krówki i wołki —
Skrzypią z ról czarnych wracające pługi
A cała wioska, jako ogród długi
w kwitnących sadach niskie strzechy kryje
Z których dym lekki ku niebu się wije
A stary kościoł z blaszanemi szczyty
Ponad wsią, wyższy lipami zakryty.
Wieża, z której dzwon o milę donosi
Już pogrzeb piątym pokoleniom głosi —
gdy tak na wszystkie poglądają strony,
Jan się zapytał na laskę schylony.
„Jak ci się zdaje to nasze siedlisko? —
„Chata Wiesława już tu bardzo blisko.

Ale Halina w jedną patrzy stronę
Bijące łono, usta otworzone
Poznać dawały wcielkie zadumienie
Błogie się w serce cisnęło spomnienie
Nie mogła mówić, bo w takowym stanie
Każdy jéj oddech zajmowało łkanie.
Daléj przy miedzy naprzeciwko chaty
Stoi krzyż pański pochylony z laty,
Wokoło wierzby i zielona trawka,
Tam wiejskich dzieci niedzielna zabawka;
Tu jać Halina pada na kolana,
W dłonie uderza i mówi do Jana
„Mocny mój Boże! toć moja rodzina! —
„Gdzie moja matka, gdzie matka jedyna
„Jeśli już w grobie na grób jéj pójść muszę
„Tu utęsknioną niech wyzionę duszę —
„Tu się bawiłam, tu zbierałam kwiatki —
„Ale nie widzę rodzicielskiéj chatki
„Bo tu inaczéj wszystko dawniéj stało,
„Nie tak jak mi się w pamięci zjawiało".
Tu Jan o ziemię kij i czapkę rzucił
„Klęknął i pod krzyż łzawe oko zwrócił,

„Tu najprzód, rzecze, na kolana padaj
„Tu się nie pytaj ale dzięki składaj!
„Widzisz tę ziemię, jak jest wydeptana,
„Twoja to matka, matka żałowana
„W modłach za tobą tak ją wypłakała
„Bóg nas doświadcza, Bogu zawsze chwała
„Bóg litościwy i ciebie ratował
„I ojców twoich przy zdrowiu zachował
„Wzmogli się znowu po niszczącym boju
„Z sierotą dzieląc owoce pokoju.
„Chatkę i córkę stracili w pożarze
„Dziś w nowej chacie uściskają ciebie."
Klękła Halina, kiestewo za Haliną
A zamiast modłów łzy z oczu im płyną
Łzy, które częstsze od rosy widzieli,
Które jak perły liczyli anieli.
A kiedy wstała, już oczu nie kryje
Ściska kiestewa i Jana za szyję
Śpieszą w podwórko, lecz ojców nie było,
Patrzy Halina, co się odmieniło
Tak spodziewanych od pola czekali

Aby Halinie wypoczynek dali.
Już też Stanisław od tych wraca z Kosą,
Idzie i żona, Konicz krówkom niosą;
Naprzód z bławatem szła Bronka mała,
Gości w podwórku ojców wskazywała
Chciał Jan, by Wiesław naprzeciw pospieszył
Ażeby matkę szczęśliwą ucieszył.
Jak się witała rodzina złączona
Jedno drugiemu oddaje do łona
Jakie pytania, dzięki, odpowiedzi,
Jako się zbiegli ciekawi sąsiedzi
Jako Bronka starszą siostrę ściska
Nie znając straty, a czując co zyska,
Tego wam moi mili towarzysze,
Jakobym pragnął nigdy nie opiszę.



Do

Józefa Brykczyńskiego

jadącego do Włoch.

Jeszcze tych zima nie oddała Florze,
a już Hygea o ciebie zazdrosna
Bierze cię duchem nad auzońskie morze
Gdzie cię z balsamem prędsza czeka wiosna.

Szczęśliwie więc odjedź! – Czujna Abeona,
Hebe, co pomoc dla młodzianów święci,
Niech cię prowadzi od przyjaciół grona;
Za niemi moja życzliwość i chęci.

Staniesz na ziemi mirnego Saturna,
Kędy Który przed marsem z złotym uszedł wiekiem;
Wyroków ludzkich niezgadniona urna,
Dziwić się każe, płakać nad człowiekiem:

Wolności wzbójców zaszczepiły dłonie,
wkrótce tyranów wzniosły wolnych barki,
Pasterz z tyarą siadł na Marsa tronie,
Podbił umysły, rozkowawszy karki.

Umilkła ziemia – potęga Rzymianów
Jako Niobe we łzach skamieniała;
Wnet sztuka, ogień ukradłszy niebianów,
Prometej drugi głazy ożywiała.

Wszystko przemienne – sama tylko sztuka,
~~[illegible]~~ Ślubna z naturą wiecznie się odmładza;
Zaniemiał Kato i Pompej dla wnuka,
Lecz mówi dłuta, mówi pędzla władza.

Cyklop warsztatów odchodzące na Lemnie
Żelazną ręką obiut w gniewie miasta,
Głazem topionym dziś bucha daremnie,
Odjęta sztuka i wawrzyn odrasta.

Jinych, sztuk widok zapala do sztuki,
J twórczy ogień wznieca w młodzianie,
Polabia wyższa czekają nauki;
Do niebie z głazów nich mówią Rzymianie.

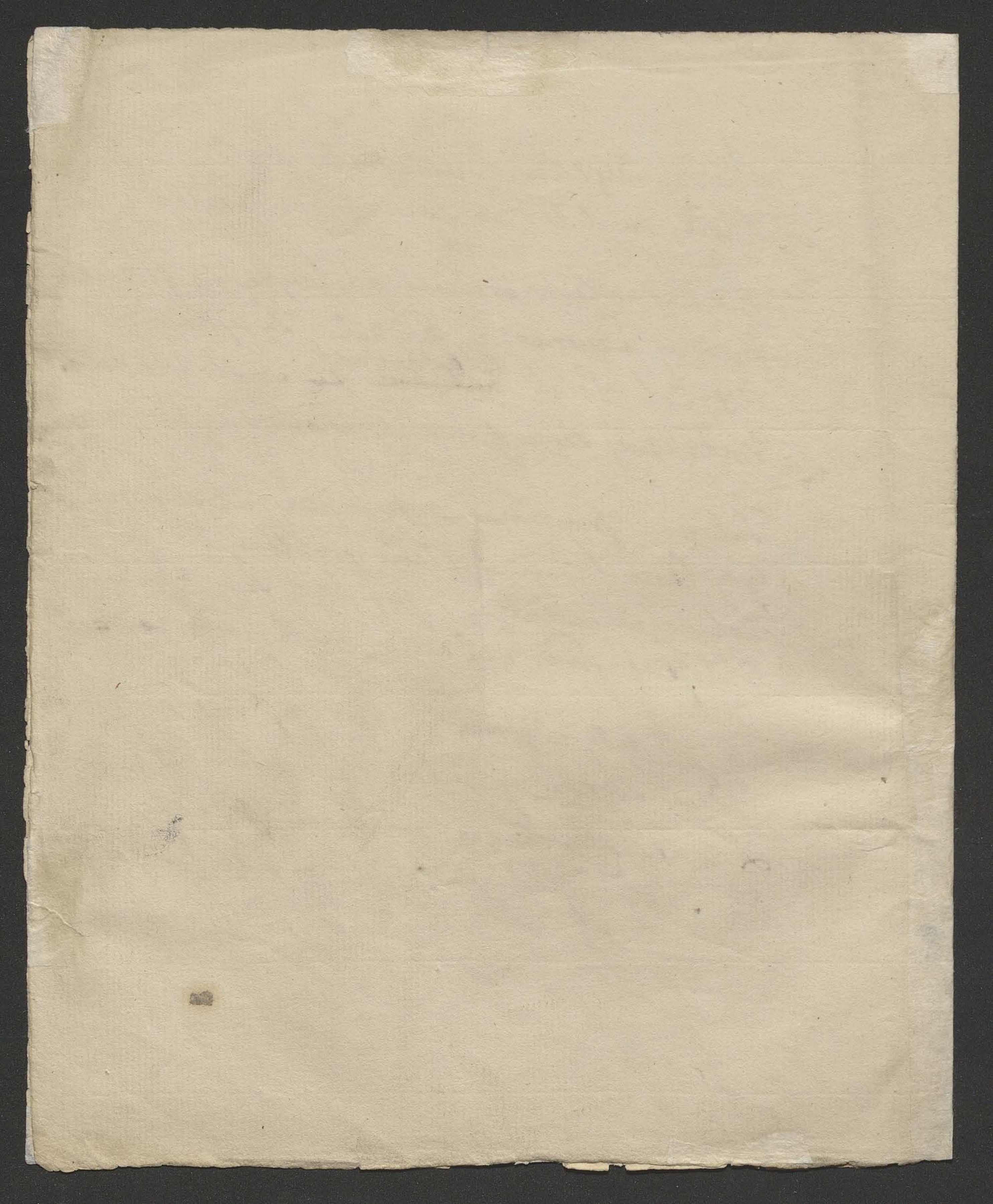
Czesi obyczajom, męstwo i prostota,
Uświetnia wolność i Marsa rzemiosło

Skoro miękkości ustąpiła cnota,
Złoto zwaliło, co żelazo wzniosło.

Niechże Włochów boskiem zachwyca cię pieniem,
Niechaj zdumiewa pędzel Tycyanów.
Ale jak Polak, szlachetnem ~~natchnij się~~ westchnieniem,
Natchnij się w gruzach wielkością Rzymianów.

Tak nam powracaj — Niechże utęsknieni
Gdy Ceres brzegi wiślane pozłoci,
Zobaczym ciebie — puhar się zapieni,
Chłopcy pod dzbanem niech czoło zapoci.

A ja gdy wiosna wróci gaj zielony,
Gdzie skromną lutnię dla rodaków stroję,
Zawieszę wieniec na cześć Adeony,
Za szczęsny powrót i losy ci twoje.



Matka i dziecię

W dzień zimowy matka miła,
Na łonie miała swe dziecię,
Nucąc mu mile, tuliła,
Jedyne skarby na świecie.

*

"Matko! dla czego te dzwony,
Tak smutno księża śpiewają?
—"Nie bój się mój ulubiony
Ktoś umarł, chować go mają.

*

—"Jak to ón umarł o mamo?
—"Na długie zasnął on spanie!
—"Będzież i ze mną to samo?
—"Nie będzie moje kochanie!

*

—"Księża tak brzydko mu nucą
a mama śpiewa tak pięknie,
Jeśli go oni ocucą,
Zapewne ich się przelęknie?

*

—"On się ocucić nie zdoła,
Aż będzie biła godzina,
Ojciec na niego zawoła,
Aniołka przyśle po syna.

—„Ale gdzie jego prowadzą?
—„Na cmentarz, zwałeś tam kwiatki.
—„Poco mu chodzić tam dadzą?
Zapewne niema on matki.

#

—„Ma on tam matkę niebożę!
Tam ona czeka go rada,
—„Jak ona czekać tam może,
Gdy taki zimny śnieg pada?

#

Nie chodź tam mamo kochana!
Oboje pójdziemy na wiosnę,
Będziesz w kwiateczki ubrana,
Ja z tobą, skoro dorosnę.

#

—„Zostań ty, pójdę ja sama,
Będziemy później przy sobie.
—„Nie chodź ty, dobra jest mama
I mnie tu ciepło przy tobie”.

#

To gdy dziecina zmówiła,
Ucichła snem umorzona,
Matka ją łzami zrosiła,
Całując, tuląc do łona.

Do
młodzieńca udającego się do nauk filozoficznych.

Surowo młodzian grecki był wprzódy badany,
Nim wstąpił poświęcony w Eleuzyjskie ściany;
Czyliż w tobie już do nich ~~dojrzała~~ odwaga dojrzała,
Gdzie skarb wątpliwy Pallas ateńska schowała?
Wieszże gdzie cię zawiodą marzenia spodziewne?
Że za szczęście wątpliwe chcesz zamienić pewne?
Pomyśl! czy w strasznej walce moc twoja dostoi,
Gdy zmysł z czuciem, a rozum z sercem się rozdwoi?
Czyż się nie trwoży hydra wątpliwości sroga
I nie lękasz się wewnątrz walczącego wroga?
Pojrzesz z sercem niewinnem, z zdrowemi oczami,
Zdjąć larwę z fałszy, która pozorem cię mami?
Uciekaj! gdyś niepewny wodza w własnem łonie,
Uciekaj z brzegu, zaczem przepaść cię pochłonie.
Wielu, gdy szli za światłem, gorsza noc opadła,
A dziecinność przy nocnej zorzy drogę zgadła.

1

Poeci starożytni

Ach! powiedz, gdzie się owi śpiewacy zadziali
Co skłonny lud ożywczém pieniem napawali?
Co bogów z nieba, ludzi w niebo ~~niosli~~ wiedli pieniem
I dusze jako na skrzydłach niosłi zachwyceniem?
Ach! żyją oni jeszcze, lecz strona ich głucha,
Brak czynów, by ją wzbudzić, brak czułego ucha.
Błogi szczęśliwych wieków śpiewaku! twe pienia
Z ust do ust, z pokolenia szły do pokolenia;
Jak przed bóstwem natedy lud przed tem się korzył,
Co mu pędzlem lub dłutem geniusz utworzył,
Czucie ludu wszczynało ~~pieśń~~ zapały wieszczowe,
I pienie z czucia ludu ognie brało nowe,
W słuchaczach śpiewak żywił i wzniecał zapały
Jak serca tchnieniem jego pieśni oddychały;
Ludom się zewnętrzne bóstwo niebieskie zjawiało
Które dziś w sercu ledwo uczuć by się dało.

Odebranie młota.

z Eddy Skandynawskiej.

Thor się obudził, nie znalazł młota,
Szuka daremnie, gniewny się miota
Potrząsa brodą, dłońmi silnemi
Rzuca wokoło gniewny syn ziemi.

I taką mową do Loka mówi:
„Usłysz przygodę zaszłą Thorowi!
„Nieba i ziemi zbrodnia nieznana! —
„Oto skradziono młot Asa pana."

Poszli do Fryggi błyszczącej sali
I taką mową z nią rozmawiali:
"Obdarz mię Fryggo płaszczem lotem,
Bo muszę spieszyć za Thora ~~lotem~~ młotem."

Frygga.

„Żądaj odemnie srebra i złota
Wszystko mieć będziesz, a szukaj młota"
Szybkiemi pióry, leci Lok zgóry,
I wnet się z granic bogów dostaje,
Między olbrzymie przybywa kraje.

Thrym, Król olbrzymów siedział na górze
Wiąże psom swoim złote obróże,
I koniom rżącym na głuche niwy,
Czesze ogony i gładzi grzywy.

Thrym

„Cóż robią duchy, co bogi w niebie,
Co w kraj olbrzymów sprowadza ciebie? —

Loke

„Duchom i bogom biada! trwoga!
Powiedz czyś młota nie widział boga?

Thrym

Jam go zakopał dłońmi własnemi,
Leży młot osiem głęboko w ziemi,
ale go w niebie nikt nie posiędzie,
Póki mi Freja żoną nie będzie."

Szybkiemi pióry, pędzi do góry,
wnet Lok rozstawia olbrzymie kraje,
I w grodzie bogów z piorunem staje;
W dworcu Thor drogę zaszedł posłowi
I taką mową do niego mówi:

„Jeśli poselstwo ~~twe~~ dobrze sprawione

Powiedz z powietrza wieści upragnione;
Często, siedzącym urywa się mowa,
Często, leżącym kłamliwe są słowa.

Loke

Nie nadaremne moje szukanie
Thrym, król olbrzymów ma twój młot Panie!
Rzekł, iż, go w niebie nikt nie posiędzie,
Póki mu Freja żoną nie będzie."

wnet oba poszli do Frei sali
I taką mową z nią rozmawiali:
"Frejo. włóż szaty weselne twoje
Do Joethunhejmu musiem oboje!"

Freja zgrzytnęła wstrzęsła się cała
Posada bogów pod nią zadrżała:
"Jeśli co Freję w tę podróż skłoni
Rzekną, że ona za tożem goni."

Wszyscy do sali przyszli bogowie
I z boginiami w długiej rozmowie,
Myślą i radzą, godzą się, kłócą;
Jak młot Thorowi wziętły powrócą.

Aż Hejmdall wyrzekł światłem odziany,
On znał już wszystko, jak inne Wany;
„Thor niech w niewieści strój się osłoni,
Klejnot błyszczący weźmie do dłoni,

Niech wiązka kluczów będzie mu dana,
Szata niewieścia słoni kolana.
W drogie kamienie strojny w około
Niechaj przepaską okoli czoło."

Kiedy tę mowę słyszą bogowie,
Thor bóg przeważny tak do nich powie:
„We wszystkich Asach szydny śmiech wznięcę
Gdy na mnie zocę szaty kobiece."

Nato rzekł Loke syn Laufejowy:
„Milcz lepiej Thorze z takiemi słowy;
Jeśli wrócony młot ci nie będzie
Wnet ród olbrzymów Asgard posiędzie."

W niewieście Thora ubrano szaty,
~~Dano mu rękę~~ Rękę ozdobił w klejnot bogaty,
I wiązka kluczów była mu dana,
Szata weselna słoni kolana,

W drogie kamienie strojny w około,
Świetna opaska około czoło.

A na to Loke syn Laufajowy,
Z takiemi jeszcze ozwał się słowy:
„Ja służebnicą wraz szatę kładę
Do Joethunheimu z tobą pojadę."

Z paszy na dworzec spędzają kozły —
Gdy Thora szybko w Joethunheim wiozły,
Jęczały góry, trzeszczały skały,
Płomienie ziemię obejmowały.

Na to król Thursów tak zapowiada;
"Wstańcie olbrzymy zpędzajcie stada
Bo z Noathunu w hołdzie od Thora
Do mnie przybywa Nioerda córa."

I złotorogie zpędzają woły,
Każe stać tożę olbrzym wesoły:
„Mam ja bogactwa nieocenione,
Zbywało tylko Frají za żonę."

W czas przed wieczorem stoły nakryją
Olbrzymy jedzą i piwo piją

Jeden

Jeden największy olbrzym u stołu,
Zjadł osim szczupaków, całego wołu,
Wszystkie łakocie dla bogów rodu,
Anyż Sifi wiadro wyciągnął miodu,

Na to Thrym olbrzym zachmurzył lice,
„Kiedyż, rzekł, tyle ~~piły~~ jadły dziewice?
Gdzie narzeczone boskiego rodu
Tyle przy ślubie wypiły miodu?"

Wtem się przybliża chytra służąca
I do rozmowy zdradnie się wtrąca;
„Osiem dni całych Freja nie ~~spała~~ jadła,
W żądzy by z Thrymem do stołu siadła"

Gdy Thrym zalotny chciał tknąć zasłony,
Odskoczył – wszystkie wstrząsły się strony,
„Jakim, rzekł, gniewem Freji twarz błyska
Zda się, że z oczu płomienie ciska"

Wtem jeszcze bliżej staje służąca,
I do rozmowy chytrze się wtrąca:
„Osiem dni całych Freja nie spała,
Na Jotunheimu także czekała"

Na to olbrzyma siostra przybywa
O dar weselny surowo wzywa:
„Daj mi te z ręki złote pierścienie
Jeżeli łaskę moję masz w cenie."

Wtedy król Thursów ten rozkaz daje:
„Młot mi przynieście, niech uczczę Freję
„Złóżcie miażgacza na Freji łonie
„I niech nas Warzy poświęcą dłonie."

Rozśmiał się w sercu Thor uciszony,
Kiedy zobaczył młot swój wniesiony
Chwyta go, naprzód mści się na Thrymie
Potem zmiażdża ludy olbrzymie.

Tej, co wołała o dar weselny,
Siostrze olbrzyma, dał cios śmiertelny
Piorun jéj błysnął na miejscu złota:
Tak syn Odina wrócił do młota!

1.

51 a 52 48

Poselstwo Skirnera

czyli

Zwiady Thora.

(z Eddy Skandynawskiej)

Skade

Wstań i pójdź Skirnerze do naszego syna
I doniéś mi szczerze, jaka jest przyczyna
Smutku i złości boga mądrości?

Skirner

Obelgi jedynie, wieczne zagniewanie
Wzbudzi w twoim synie, takie zapytanie
O smutku i złości, boga mądrości.

Skiner (do Freja)

Ty Panie nad pany, boskich ludów boże!
Jeśli twój poddany tyle wiedzieć może,
Powiedz mi o Fraju, zkąd ci dziś w zwyczaju,
W samotne twoje kryć się podwoje?

Frejr

Zkąd tobie młodzianie! te o bogów troski?
Jesteśli ty w stanie pojąć smutek boski?

Słońce

Słońce, co dzień wznieca, cały świat rumieni,
Dla mnie nie przyświeca, mej nocy nie zmieni.

Frejr Skirner

Może nie tak wielkie są Freja twe żale,
Ja troski twe wszelkie, miał niegdyś w podziale
W młodości chowani, wzajem sobie znani,
Dziś w smutku dobie, zwierzmy się sobie.

Frejr

W Gymmeru ustroniach widziałem dziewicę,
Chodziła po błoniach, a wdzięczne jej lice,
Tak mi się zdało jak ranne zorze,
Co oświecało lądy i morze.

Dziś ona Frejowi bardziej zda się miła,
Niżby młodzieńcowi przed wiekami była,
A duchy i bogi tak chcą koniecznie,
By ten skarb drogi, minął mię wiecznie.

Skirner

Niech na koń twój siędę, czarowne cienie,
Straszne płomienie na nim przebędę;
Daj mi twego miecza, co się sam wywija
Bogi ubezpiecza, olbrzymy zabija.

Frejr

Koń ci dany będzie; przez czarowne cienie

J straszne płomienie poniesie cię wszędzie,
Dozwolę ci miecza, co się sam wywija,
Bogi ubezpiecza, olbrzymy zabija.

—

Skirner &

Już też noc nastaje, czas w zamglone góry,
Przez rosiste chmury iść w olbrzymów kraje.

Powiedz ktoś przez drogi, który z tego wzgórza
Pilnujesz podwórza, przełazek i drogi
Jak dostąpić mogę dziewicy mię[?]danca,
Gdy przez całą drogę słysze psów szczekania?

Pasterz

Czyś ty już nie żywy, czyś śmierci zażądał
Prągnęc nieszczęśliwy, byś Gerdę oglądał?

Skirner

W takim odwaga, trwogę przemaga
Kto czeka gotów śmiertelnych grotów
Mnie życie dane, i dni onego
Do ostatniego odrachowane.

Gerda

Jakiż tęt podkowy wpada w uszy moje?
Zadrżał mur zamkowy, wstrzęsły się podwoje.

Służyca

Śmiały młodzieniec wjechał w dziedziniec,
Zsiadł tuż przy bramie i konia swego
Zapienionego, pasie po trawie.

Gerda

Nie broń mu wchodu, proś go w podwoje
I przynieś miodu; niech za stół siędzie
Chociaż się boję, że to on będzie,
Co mego brata zgładził ze świata.

Czyś ty ~~duch~~ syn niebianów, czy duch nieśmiertelny,
Czyś ty jeden z Wanów? mów rycerzu dzielny,
Co przez nocne cienie i straszne płomienie
Niosło w te ustronia, twojego konia?

Skirner

Ni ja syn niebianów, ni duch nieśmiertelny
Ani między Wanów; przecię koń mój dzielny
I przez nocne cienie i straszne płomienie
Nieuszkodzony, niósł mię w te strony.

Mam siedem i cztery złotych jabłek z sobą,
Dziewico Gymery, odbierz je tą dobą.

A Kochaj wzajemnie Frejá syna Skady,
On mię do ciebie przysyła w zwiady.

Gerda

Siedem i cztery jabłek przysłanych
Corka Gymery nie chce mieć danych;
Ani też wzajem kiedy być może,
Ażeby z Frejem dzieliła łoże

Skirner

Weź od Skady syna weź pierścień złocony,
Co z synem Odyna, był razem spalony,
Jest on takiej mocy, że dziewiątej nocy
Rodzi ośm osobnych, pierścieni podobnych.

Gerda

Nie chcę ja pierścienia, choć ma takie zlety,
Chociaż go płomienia z Balderem paliły,
Gierdzie w ojca domu, na niczem nie braknie
Nie zajrzy nikomu, ani złota takie.

Skirner

Widzisz ten miecz srogi, co sam się wywija
Wkrótce mi pod nogi spadnie twoja szyja
Gdy syna Skady, odrzucisz zwiady.

Gerda

Żadne mię twoje groźby nie skłonią,
Gdy miłości mojej, chcesz zyskać bronią
Niech na olbrzyma miecz twój naciera,
Wnet przed oczyma ujrzysz Gymera.

Skirner

Widzisz ten miecz srogi, co się sam wywija,
Spadnie mi pod nogi twego ojca szyja;
Olbrzym twój stary, nie ujdzie kary.

Ty mocą pręta, z czarów natchnienia,
Zostań zaklęta na me skinienia,
W świat ciemny, daleki, wyrwę cię z tej ziemi,
Żegnaj się na wieki z synami ziemskiemi.

Na orlej skale wiecznie osiądziesz
O świecie wcale wiedzieć nie będziesz;
Na śmierć powieki zwrócisz zbolała,
Śmierć cię na wieki będzie mijała.
Jak, gdy wśród trawy węża kto zoczy,
Tak ty od strawy odwrócisz oczy.

Gdy wrócisz ze skały, będziesz przedziwieniem,
Świat cię nazwie cały potwornem zjawieniem
Ród olbrzymów wszędzie w drodze cię osłoczy,
A każdy będzie w ciebie wlepiał oczy,

Będziesz więcej znana, niżeli stróż bogów
Gdy będziesz znękana u piekielnych progów.

Niesmak, dni samotne, tęsknoty i niedole,
Pomnożą stokrotnie twe chańby i bole. —
Siądź! zacznij rozpacze i płacz niewcześni
Słysz, jakieć przeznaczę srom i boleśni.

Z grozą i ~~strawą~~ przestrachem codziennie dręczona,
Pod olbrzymów dachem żyć będziesz stęskniona,
Do olbrzymów grodu przybędziesz co rana
Śród nędzy i głodu z wszystkiego obrana,
Miasto pieszczoty będziesz w ich domu,
Lać łzy tęsknoty, wzgardy i sromu.

Z Tharsem trójgłowym żyć musisz koniecznie!
Lub w łożu mężowym nie postaniesz wiecznie
Z rana do rana, żądzą nękana,
Tak wyschniesz żałośnie jak szyszka na sośnie

W bory się udałem drogą tajemniczą
I tam wyszukałem różgę czarowniczą —

Thor się tobą brzydzi, sięgnie gniew Odina,
Frej cię nie nawidzi; ciężka twoja wina.

Lew

Lecz zaczem niebianie dopełnią karanie

Niech usłyszą wprzody olbrzymy, bogowie,
Hrymthursów narody, Suttunga synowie,
Jako w tej dobie zabraniam tobie
Uciech dziewicy, ~~p[illegible]~~ i snu w łożnicy.

Hrimm-grimner, ma miano, olbrzym który na dnie
Umarłymi włada; temu będziesz daną,
Tam sługi jego w drzewnem korzeniu
Moczu koziego dadzą-ć w pragnieniu

To zawsze wszędzie, napój twój będzie,
To wola twoja, to wola moja,
Thursa naznaczę tem piętnem trojem:
Żądzą, niemocą i niepokojem.
Lub ~~[illegible]~~ wszystko ty zaiem(?) oszia(?)
Skoro wybierzesz Freja za męża.

Gerda

Więc bądź pozdrowiony, o młodzianie błogi
Przyjmij puchar drogi miodem napełniony,
Niegdym nie myślała o rodzie niebianów,
Abym kogo z Wanów kiedy ślubić miała

Skirner

c 52

~~54~~ 55

Skirner

Niechże bożki goniec, wiem poselstwa końce
Zaczem od ciebie, dowie się w niebie,
Kiedy z tobą łoże, Frej podzielić może?

Gerda

Barri jest nazwany, gaj Frajowi znany,
Tam córka Gymery, za dni pięć i cztery,
Niordu synowi, Łoża nie odmówi.

Frejr

Nim siędziesz Skirnerze, zaczem zdejmiesz siodło
Opowiedz mi szczerze, jak ci się powiodło?
Czy Gerda swe chęci Frajowi poświęci?

Skirner

Barri jest nazwany, gaj Frejowi znany
Tam córka Gymery za dni pięć i cztery
Niorda synowi ~~Ło~~ Łoża nie odmówi.

Frej

Pierwsza noc długa, nieznośna druga
Jakże trzecia nudną, do przespania trudną!
Ach! przez miesiące cały, krócej nocy trwały,
Niżli takowa nocy połowa.

Aby dalej.

Co tu wisły upłynęło,
Co tu znikło, życie wzięło,
~~Nimeśmy się w błogiej chwili,~~
~~Z końców świata zgromadzili.~~
Co tu jeszcze wody spłynie,
Co zasmuci i przeminie,
Nim się zejdziem wiekiem dalsi
Doświadczeniem i wytrwalsi.
Aby dalej, aby dalej!..
Bracie nalej.

Niegdyś, niegdyś piękne oczy
Serca nasze powaśniały
Ano teraz wzrok uroczy
Nie dobierze trafnej strzały.
Nie jednemu włosek siwy,
Smutny zwiastun się wykrada
Błyskiem mignął wiek szczęśliwy,
Dzisiaj troski zapowiada...
Aby dalej, aby dalej!
Bracie nalej.

Niegdyś, niegdyś piękna chwało!
Za tobą się uganiało,
Zdala byłaś ubóstwieniem
Ale z bliska próżnym cieniem;
Niech odewrzeją twoje wrota,
Kto chce zwody niech cię szuka.

Dość nam teraz cicha cnota,
Dla niej cicho serce puka.
Aby dalej, aby dalej!..
Bracie nalej.

Dziś cię widzę wieszczy wiosnę,
Latorośle nowe rosną,
Ściga przyszłe pokolenie,
My uchodzim w nocne cienie.
Starych pracą młodź pomiata,
Lecz i dawniej tak bywało,
Młodość zawsze panem świata
Dla niej roimy, co zostało
aby dalej, aby dalej..
Bracie nalej.

Deszcz ze śniegiem w oczy bije,
Tam tak ciemno – dziś co żyje,
Jak zaklęte w domu siedzi,
Ach! bójcie się gołoledzi.
Przeczekajmy, aż złe minie,
Z czarą czara, z sercem serce,
By ten ogień na kominie,
Aż w ostatniej zgasł iskierce.
aby dalej, aby dalej,
Bracie nalej!

Pieśń

w czasie ingressu Prymasa Królestwa Szczepana Hołowczyca.

na nutę U drzwi twoich..

U drzwi twoich stoję Panie,
Stoję z owieczkami memi,
Święte twoje rozkazanie,
Mnie oddaje straż nad niemi
Z niemi ci ofiarę wnoszę ...
O ich szczęście ciebie proszę.

=

Dałeś zaszczyt, dajże siły,
Bym Chrystusa szedł przykładem
Bym prowadził lud twój miły,
Jego słowem jego ~~przykładem~~ śladem
Niech znam słodycz tego trudu
Resztę wszystko daj dla ludu

=

Schylam Boże! siwe skronie,
Żebrzę słaby twej opieki
Nakłoń twe ojcowskie dłonie,
Pobłogosław nam na wieki,
Twoja łaska niech zaświeci,
Wnet poznają cię twe dzieci.

=

Zdarz pokojem całą ziemię
Oświeć niespokojne wrogi
Niech zgodzone ludzkie plemie

Zniesie niesie pod twe progi
Bratnia zgoda, miłość ciebie
Niech cię chwali Boże w niebie.

4. 59

Walka wewnętrzna.
myśl z Hiszpańskiego

Jak gdy jeniec chrześciański
Zdala dojrzy krzyż u żagli
A Korsarza głos pogański
Tem spieszniej do rudla nagli;

Tam z podziwem zwraca oczy
Rudlem dąży w inną stronę
Aże żagle noc otoczy
Co miały przynieść obronę.

Noc już wkoło rozwinięta
On na morze łzy wylewa
Głośniej brzęczą jego pęta,
Aż rudel, tak mu zaśpiewa.

„Czego płaczesz o mój miły?
„Ty sam sprawca twojej doli,
„Wszakże oto z całej siły
„Inną kierujesz w kraj niewoli."

Tak ja w więzach smutny stoję
Ujrzałem żagli do koła
Głośno brzęczą pęta moje
A rudel smutno mi woła:

„Czego płaczesz o mój miły
„Tyś sam sprawcą twojej doli
„Wszakże oto z całej siły
„Mnie kierujesz w kraj niewoli".

Tak ja w więzach smutny stoję
Wyglądam żagli do koła
Wały! co łzy me pijecie
Wiatry, które tchnieniem chyżem
Westchnienia moje niesiecie,
Ach! przynieście żagle z krzyżem!

Niech już zbawiciela zoczę
Niech opadną te kajdany,
Niech wolny na brzeg wyskoczę
Ujrzę kraj mój kochany.

Laska Proroka.

(według Herdera.)

Nieszczęsna Sunamitka ze łzami zaklina
Proroka Elizeja by wskrzesił jej syna
Lecz Prorok pysznie rozkazał słudze Gehazemu;
Rzekł mu: „opasz twe biodra i pójdź do Sunemu,
„Dotknij ciała tą laską, a jeśli szczęśliwy,
„Jeśli czujesz i wierzysz, syn jej będzie żywy"
Wnet Gehazy z radością w podróż się wyprawił,
Bo dawno pragnął, aby cudami się wsławił,
Lud mu drogę zachodzi, i pyta i bada —
„Zmarłego idę wskrzesić", dumnie odpowiada
Wnet za nim z miast i wiosek lud ciśnie się w tłoku
Wołali: będziem widzieć cud w nowym Proroku"!
Dumnie Prorok przed niemi do Sunemu dążył
A ujrzawszy zmarłego w koło go okrążył
Z powagą kładzie laskę na umarłe ciało;
Ale dziecię ni czucia ni głosu wydało,
Wnet więc przytyka laskę ku ustom, ku czołu,
Obraca w lewo, w prawo, od wierzchu, od dołu,
Dziecię zimne i martwe.
I tak miasto cudu
Stał zawstydzony pośród szydzącego ludu.

Na to Prorok Elizey przybył do Sunemu
Nayprzod rozeyść się kazał ludowi wszystkiemu
Potém kornie się modlił — wziął dziecię ~~[illegible]~~ na dłonie
I w gorącém objęciu trzymał przy swém łonie
Usta do ust i piersi do piersi przyłożył
I tak póty pozostał, aż co zmarłym duch ożył.

Niczém sama chęć chwały, nauki, i wzory,
Gdzie nie ma wewnątrz czucia i ducha pokory
Bez nich wiara, ni cnota ni sztuka nie będzie
Na próżno z dłoni ~~mistrzów~~ mistrza odbierasz narzędzie
Byś jak on cuda działał, jeśli ogniem świętym,
Jako on z woli nieba nie ~~będzie~~ jesteś natchnięty.

Człowiek i cień
z Herdera.

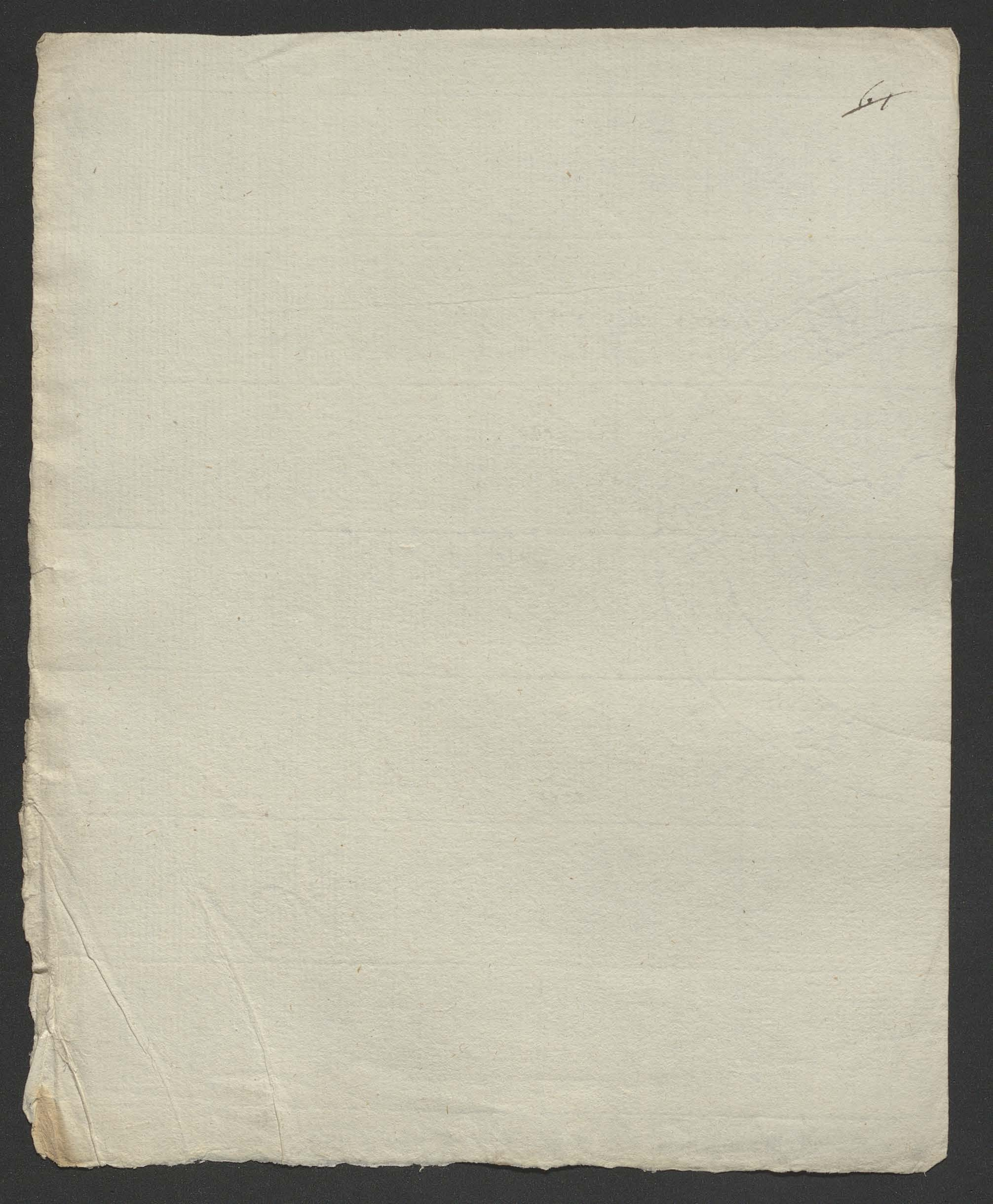
Człowiek

Toś ty za mną, to przedemną
Chcesz mię ciągle prześladować,
J twą postacią nikczemną
moją mi niczże malować.

Cień.

O! nie gardź twoim obrazem;
On jest tobie napomnieniem:
Gdybym nie szedł z światłem razem,
To ty wkrótce byłbyś cieniem.

Miej tylko słońce przed sobą,
wtedy ja w tyle zostanę;
Lecz zwrotem słońce za sobą,
Ja twój cień przed tobą stanę.


61

6. 62 58

Nawrócenie

Już ludzie ze mnie się śmiali
Żem śpiewał ~~w Tobie~~ w Panu nadziei;
"Patrzaj, mówią, co się dzieje!"
Cośmy z łaski jego doznali.

"Czy on jeszcze w gniewie srogi,
Czy już opuścił nad ~~[illegible]~~ wielki
Po co nędznym bez opieki
~~Po co nam teraz koniecznie~~
Te zimne wycierać progi?"

I wyszli z usty ściętemi,
Ci nawet, którzy kolana
Wyklęczeli w progach Pana;
I ja wyszedłem za niemi.

I gorycz zjęła mię sroga;
Bom był jak pająk milczący,
Na swych wnętrznościach wiszący,
Już bez ojczyzny i Boga.

9o

Ach! tego było mi ~~po~~trzeba,
~~Bym już w ten sposób~~ ~~abym i w duszy~~ Bym na czas w duszy (śmiertelnej)
Uczuł oto przedsmak piekielny
Nie mieć i ziemi i nieba.

Pójdę powrósło opaszę,
Moich przyjaciół ocucę
Z niemi do świątyni wrócę,
Tam wyznamy winy nasze.

Pan przypuści swoje dziatki,
Ojciec on jest, choć surowy
Bo zbłędził rozum ~~naszej~~ ich głowy,
Lecz to z miłości dla matki.

Tam z pieśnią łzy nam popłyną,
Tak świercze z łąki wyjęte
Do kaplicy wszłe święte,
Los swój śpiewają i giną.

65

17

Uczeń Czarnoksiężnika

z Goethego

Poszedł precz mistrz mój stary,
~~Teraz~~ Dawno miałem już ochotę,
Żeby zrobić jakie czary,
Jego duchom dać robotę.
Znam ja jego cuda
Słowa i zwyczaje,
Przeto mi się zdaje
Że i mnie się uda.

Dalej, dalej!!
~~Kąpiel~~ ~~wody nalej~~ Żywo skoro!
~~wody nawał~~ wody sporo,
Sporo kawał kąpiel nalej
~~w tej godzinie~~ Do zamian w tej godzinie
++ ~~Niech naptynie~~. Niech mi tutaj woda spłynie

Teraz z kąta mój ożogu,
Odziej mi się tym sukfałem,
Dawno służysz przy tym progu,
Teraz panem ja zostałem;
Słuchaj co chce Pan!
Miej dwie nogi zdrowe,
A na wierzchu głowę,
A na głowie dzban.

Dalej, dalej!
~~Kąpiel nalej~~!! Żywo skoro

Wody | nawad — wody sporo!
Spory | kawad — Kępiel nalij.
w tej | godzinie, Do zamiaru, w tej godzinie.
Niech | popłynie. Niech mi tutej woda spłynie.

*

Otóż jużci jest u brzegu,
Jako strzała w rzekę wpada,
Jako piorun szybki wbiega,
Przyniósł wody dzban nie lada.

Raz drugi i trzeci
Obrócił się tuż!
Odleci, przyleci,
Pełno wody już —

Ale dosyć
Dosyć tego! —
I do czego
Tyle nosić?
Otóż znowu! o ja głowa!
Wszak ja zapomniałem słowa;

*

Co poztworzy temu słowu,
Czem był dawniej, ma być znowu! —
Znowu niesie, znowu leje —
Co tu począć? — Oszaleję!

Co chwila przybywa; —
Tu już wody staw,
I zewsząd napływa
Jakby ze stu rzek.

Dłużej czekać ~~nie~~ +
Nic nie nada
Trzeba siekać,
To jest zdrada —
Coraz więcej strach mię tłoczy,
Co za mina co za oczy.

O przeklęty djable stary!
Wszak ja jestem jak w powodzi,
Nie ma temu końca miary!
Woda progi już przechodzi! —
Drągu niegodziwy!
Pojdzieszże precz ztąd? —
Słuchaj, pókiś żywy,
Wróć mi zaraz w kąt! —
Będzież tedy
Koniec kiedy? —
Jak cię schwytam
I przywitam,
Hej damaku, w sztuki setne
Jak [illegible] szablą zetnę.
Otóż znowu! już się wlecze,
Idźże ~~ty przeklęta [illegible]~~
I z usługą twoją djable
Czas już ~~jak się~~ po tobie zmierzyć szablę
Niech mnie z wodą jucha ciecze,
~~To mi zaraz [illegible]~~.
Tęgo! wyśmienicie!
Otóż z niego dwoich!

Teraz ~~przecię~~ czuję życie we mnie
~~Z nowu we mnie~~ wstąpił pełen duch. 65

Boże ~~drogi~~, drogi!
Coja robię? —
Czyli obie
Mają nogi,
Co za wielkie, straszne gbury,
Skoczą i rosną do góry.

Wciąż nowego draby kształtu,
Coraz więcej noszą wody;
Już zalane ganku schody,
Panie Mistrzu! ratuj! gwałtu!
Wszedł — „Jak się zbałem!
Pomóż tatku twe
Duchy wywołałem,
Ani odejść chcę.

„Hej! w rogu
w dawnej portie!
Przy tym progu
w kącie zostać
Aż znowu w swej potrzebie
Mistrz twój stary wezwie ciebie.

8 Krzesomysl.

Powieść Czeska.

Srebrem, a złotem jesteśmy pysznemi,
To są księżyce, słońca naszéj ziemi,
Jak niewolników mają nas na wodzy,
Żyć bez nich tylko ważą się ubodzy,
Ale bogaty bez końca ich łaknie,
Im więcéj zbiera, tem więcéj mu braknie.

Tak był bogaty niegdyś nad Czechami,
Książe Krzesomysl — kraj między ~~żyznemi~~ górami
Rozradzał drzewa, co mu owoc niosły
A pola złotem zboża mu zarosły.
Rzeki ziarn złotych wyrzucały mnóstwo,
Które w dań jemu płukało ubóstwo.

Lecz on w gór głębie wdarł się po dostatki,
I tam wyrywał wnętrze starej matki.
Po srebro, złoto w gorach zagrzebany,
Większe od siebie kaź koże bałwany
I dla bożyszcza swego góry sprożył;
Lecz więcéj przegnął im więcéj namnożył,
Odtągiem ~~tr~~ leżą ogrody i łany,
Wszystko lud w ciemne jaskinie zagnany,
Przestali śpiewać za pługiem oracze;

Lecz Król nie słyszy o ludu potrzebie
Kiedy dla złota w skarby się zagrzebie.

Wnet rychło i niebo zagniewane razem,
Jak serce Króla, stało się żelazem,
Deszczu nie daje – więdną pola, sady,
Aż z ~~[illegible]~~ suchej ziemi wystąpił głód blady
Ten się z ubóstwem i Księciem jednoczy,
I lud nieszczęsny w wnętrze ziemi tłoczy.

Ze wszystkich ~~[illegible]~~ włości gromadzi się rzesza,
Z płaczem do grodu Księżęcia pospiesza:
„Daj ojcze chleba, daj dla naszych dziatek!
„Bo mrą przy piersiach zgłodzonych matek,
„Wróć nas do zagród, daj opuścić jamy,
„Niech zamiast w górach, po polu gzrebamy
„Bo będziesz miał skarby z gospodarnych dzieci" –

Nie słuchał przecięż Książe głosu dzieci –
Lecz inny ojciec wysłuchał ich żale,
A ten już dawno zamieszkał w swej skale,
Doszła go ludu nędza i pokora –
Słuchajcie dziwu! –
Jednego wieczora
Chodził po puszczy Korymiewo cnotliwy,
Uczciła ludu, opiekun prawdziwy,
Był on mu gwiazdą pośród nocy ciemnej,
I często prośby ale nadaremnej,
Użył do ~~Króla~~ Księcia – Czując żal głęboki.

62

68 / ~~69~~

Mowił do siebie – "gdzież obrócę kroki
"Pojdęż do króla kamiennego grodu,
"Czyli do domu, do mieszkania głodu.

Aż stanął przed nim, mąż wyniosły, siwy
Białego konia ujęwszy się grzywy,
Któremu oko piorunami błyskało,
A z nozdrzy potok ognisty wytryskał,
I rzekł do niego: "Koń ten, jest dla ciebie,
"Rennik mu imię, wołaj go w potrzebie,
"A teraz pospiesz, ~~zakop~~ zatkop gór pieczary
"Bo z nich morowe wschodzą się pary."

Tak mąż powiedział i w górę się kryje
Koń rży ochoczy i kopytem bije.
wdzięcznie go głaszcząc Horymierz nań wsiada,
Leci jak strzała i do gór przypada –
Koń rży i tupa – wnet duchów tysiące
Alfy i karły widać pracujące;
wnet w jamę z jękiem cała góra leci. –

Północ na niebie, mile księżyc świeci;
Do króla grodu pędzi koń, jak strzała:
Ledwo poranna zorza zawitała
Już jest ~~Horymierz~~ Krzesomysł i książęcia sługi,
A po dwudniowej dopiero podróży
Ze skargą jego przybyli oszczerce:
"Biada! Kto wyrwie śmiał Królowi serce!

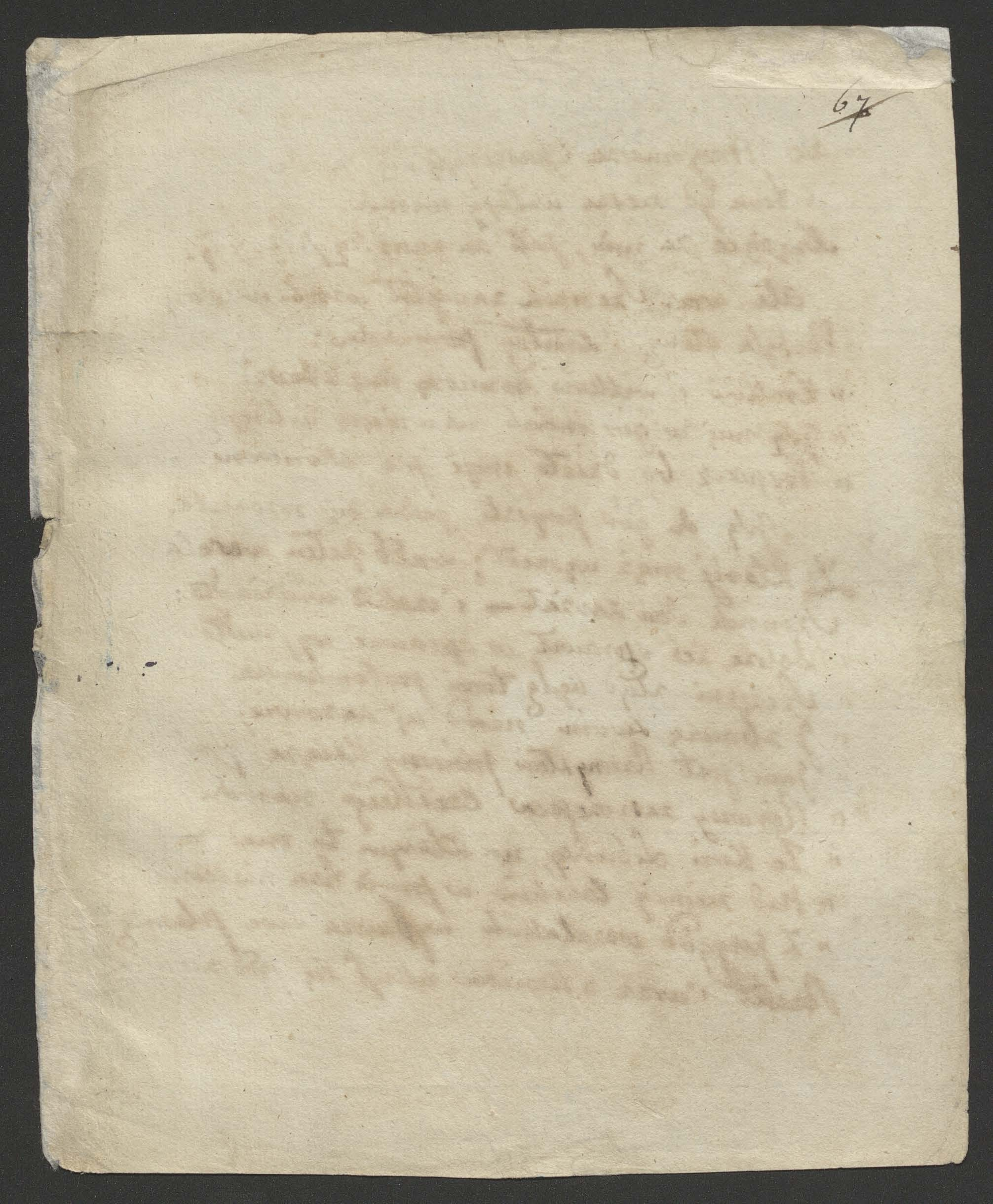
Daremnie za nim proszę przyjaciele:
"On tu był wczoraj; któżby mógł tak wiele
"Ujechać drogi jednej tylko nocy;
"Rozważ o Królu! w czyjéjże to mocy,
"~~Jamy~~ Jamy zasypać i talce zniesć skały" —
— Nie — jutro umrze, gdy zejdzie dzień biały." —
Dzień wschodzi, śmierci zbliża się godzina,
Nagle Hoymiecz sobie przypomina
Głos męża z góry: "ten koń jest dla ciebie
"Szczmik mu imię użyj go w potrzebie." —
—"Królu! nim na śmierć prowadzony będę,
"Dozwól mi, mówi, niech na koń mój siędę,
"Na koń mój miły, "bramy nie przekroczę
"W podwórzu tylko wkoło nim zatoczę."
Rozśmiał się Książę, za nim dworskich wielu:
"Pospiesz się skory opole niszczycielu!
"Na głupią twoją prośbę zezwalemy.
"W około tylko zamknijcie mu bramy" —
Smutny Krzesomysł zwolna zwrócił kroki,
Kędy koń smutny, ale jasno-oki
Czeka na niego i mówić się zdaje:
"Czyś mnie zapomniał?" — Lecz gdy go poznaje,
Zarżał, grzbiet podał, juści w jednéj chwili
Górą za rygle, za zamek się wzbili,

Do Hoymiecza —

Do Horymierza spuszczają się grodu,
A tam go rzesze witają narodu
Krążące za nim, jak za matką pszczoły.

Ale wraz Szemik zamglił wzrok wesoły
Pochyla głowę i smutny powiada:
„Kruków i wilków rozniosą mię stada,
„Gdy mię w gór moich nie wrócisz uchronę,
„Pospiesz, bo dzieło moje już skończone.”

Gdy do gór przyszli, jedna się rozdziela,
Z której mąż wyszedł; wnet pełen wesela
Szemik doń zarżał — i rzekło widziadło:
„Dobrze, żeś sprawił co sprawić wypadło,
„Szczęśni ztąd będą twoi potomkowie,
„I zbawcą twoim naród cię nazowie;
„Jam jest Przemysław pierwszy książę grodu
„Pierwszy zaszczepca czeskiego narodu;
„To koń Libussy, na którym tu ona
„Nad ziemią Czechów w powietrzu niesiona,
„Z przygód wszelakich wybawia swe plemię”—
Rzekł i wraz z koniem ukrył się pod ziemię —



1

79 64 76

Kassandra.

z Schillera.

Radość była w Ilionie,
Nim wielkie mury runęły,
Po lutniach błądziły dłonie
Głosem pieśni echa tchnęły;
Wszystkie wolne spoczywały
Po łzawych bojach prawice,
Gdy Peleja syn wspaniały
Pryama ślubił dziewicę.

Wawrzynami zdobiąc czoła,
Lud zewsząd ciśnie się w gwarze,
Spieszy wszystko do kościoła,
Tymbryjskie święcić ołtarze
Wszędzie krzyki radości wznosza,
Brzmią pieniem bachanckie grona,
Jedna tylko była dusza
Tajnym smutkiem zasłoniona.

Smutna gdy się wszystko cieszy,
Kassandra sama zostaje,
Zapomniana, skrycie spieszy,

A cieniste apolla gaje;
Pod ~~—~~ najgłębszy drzew uchronę
Z rzewnemi tulę się łzami,
Świętą z oczu drze zasłonę
Porzuca, depce nogami:

„Wszystko wykrzyka radośnie,
Każde serce szczęściem pała,
Rodzicom nadzieja rośnie
Siostra się moja przybrała;
Ja tylko łzami się poję,
Mnie stronią słodkie mamienie,
Bo ja widzę, jak zniszczenie,
Skrzydłami leci na Troję;

Ach! pochodnię płomień nieci,
Nie Hymen trzyma ją wierny,
Ku obłokom płomień ~~sic~~ leci,
Lecz nie jak płomień ofiarny;
Uroczystość zgotowana,
Ale w ~~[illegible]~~ czuwającej duszy,
Już słyszę gniewny krok Pana,
Co smutno ucztę zaprószy.

A mnie łają że łzy ronię,
Szydzą z mego wyrzekania,

W niewidziane puszcz ustronie,
Niesie muszę skargi i łkania;
Wesoły się ze mnie śmieje,
Szczęśliwy znieść mię nie może —
Trudneś mi wskazał koleje
Surowy Pytyjski boże!

Poco było mnie niewieście,
Objawiać prawdy twe święte,
W tem na wieki ciemnem mieście
Gdzie wszystkich zmysły zamknięte!
Czemu wiedzę nieskończenie,
To czego nie cofnę wiecznie? —
Stać się musi przeznaczenie,
Złe musi przybyć koniecznie.

Mogęż zedrzeć to pokrycie,
Za którem wszystko zastrzasza?.
Omamienie, to jest życie,
A wiadomość - to śmierć nasza! —
O jak ta jasność przemiła,
Zdejm ją Boże z myśli mojej;
Być narzędziem prawdy twojej,
Za wiele na śmiertelnika.

Wróć błędne zmysłów wzruszenie.
Oddaj mi dawną ciemnotę!
Straciłam wszelką ochotę,
Odkąd twoje prawdy głoszę.
Mnie przyszłości dałeś życie,
Lecz wziąłeś moment szczęśliwy,
Lecz wziąłeś chwili użycie, —
Ach! odbierz dar twój zwodliwy.

Odtąd, jak Kapłanki dłonią
Czczę twoje ołtarze wieszcze,
Ni ja ubrefiłam wonią,
Ni splotłam włosów mych jeszcze,
We łzach mi upłynął wiek młody,
Smutek strawił moje lata,
Przewidziane ziomków szkody,
Przez moje serce godziły.

Widzę grona szczęsnej młodzi,
Wszystko się kocha, swawoli,
W latach gdzie użyć się godzi,
Mi nie znam oprócz niedoli.
Mnie daremnie kwitną wiosny,
Nic mojo nie widzi oko;
Któż tu może żyć radosny,
Kto w życie ~~wg~~ patrzy głęboko? —

Szczęsna Polixena płocha,
Co w lubym złudzona błędzie,
Najlepszego z Greków kocha,
Sądzi, że żoną mu będzie,
Tysiąc układów ma w głowie,
Nie posiada się z radości,
I Wam nawet w górze bogowie!
We śnie swoim nie zazdrości.

Jam także tego poznała,
Którego serce me żąda,
Oko jego ogniem pała,
Wzajemnych ogni wygląda,
Ja bym w ślubne z nim okowy,
~~Poszła pod jedno~~ Szła pod ubogie poddasze;
Ale staje duch Styxowy
I rozrywa dłonie nasze.

Do mnie wszystkie larwy blade
Z Erebu Hekate żenie;
Czyli wstaję, czy się kładę,
Przedemną stawają cienie;
Nawet pomiędzy młodzieży
W swobodnej chwili uciechy
Stają — srogie wycia szerzą —
Ach! nie ma dla mnie pociechy!

Błyszczą stale pokrwawione,
I tysiąc żądzą krwi płonie—
Ach! nieszczęsna, w którą stronę
Przed okropnością się schronię?—
Ni nie mogę ukryć oka,
Wiem, widzę, co mię nie minie;
Muszę dopełnić wyroku,
I zginę w obcej krainie."

Tak, gdy jeszcze skargi czyni,
Słychać nagle głos potężny
Od dalekich bram świątyni;
Nie żyje Achilles mężny;
Eris tuszcze węże swoje,
Bogowie uciekli sami;
I czarne na całą Troję,
Obwisły chmury z grzmotami.

Gołębie

Dwa gołębie w ciemnym gaju,
Miłości były obrazem,
W słotnej jesieni, czyli w maju.
Szczęśliwe były, bo razem.

*

Niczem dla nich świat był cały,
Z sobą się tylko cieszyły,
Strzelca się nawet nie bały,
Zginąć razem, zmówiły

*

Aż z dalekiej przybył drogi,
Gołąb oznany ze światem
W sztuce dworskiej wyuczony,
Pod szyją błyszczał szkarłatem

*

Brzydkie było jego oko,
Ale miał układ przyjemny,
Umiał malować szeroko,
Co tylko czuje wzajemny.

*

A samiczka prawie płocha
Nie pomna męża i dzieci,
Już mu wierzy, już go kocha
W nieznane strony z nim leci.

Zosia

Zdrajca stygnie wnet z miłości,
Codzień zwiedzioną zasmuca;
W inne gniazda znowu gości,
Znieważa, gryzie, porzuca

*

Zwraca nędzna lot do domu,
Znosi obelgi i słoty
Obok nędzy, obok sromu,
Najgorsze w sercu zgryzoty.

*

Już ojczyste widzi strony
Bory radosną też łąty;
ale gniazdo już zniszczone,
Z piórkami wiatry igrały.

3 — 33 — 68

Alfred i Malwina.

z Szyllera (Ritter ~~—~~ Toggenburg)

Rycerzu! siostry niewinnej,
Wierną ci miłość wyznaję;
~~Lecz niechaj miłości ...~~
Nie żądaj miłości innej,
Bo to mi boleść zadaje.
Spokojnym niech cię zobaczę,
Wracasz czyli idziesz w drogę;
~~Bo poco~~ co znaczą te ciche płacze,
Ja ~~zr~~ wyrozumieć nie mogę

—

To kiedy słyszy w milczeniu,
Tajna go boleść przenika,
Ściska siostrę w uniesieniu,
Dosiada konia i znika.
Szle do Helwetów krainy,
~~Gromadzi~~ Zagrzewa poczet zaciągnięty,
Spieszą w grody Palestyny,
Na piersiach błyszczy Krzyż Święty.

Na czele swoich orszaków,
Większej dobił się chwały,
Zawsze kity ich szyszaków,
Pośród wrogów ~~pod~~ powiewały.

Zwalczył liczne muzułmany,
Imię jego było trwogą —
Ale ciężkie serca rany,
Niczém się zgoić nie mogą.

Za pokojem w bojach goni,
~~Lecz~~ Rok już znaleźć
~~Lecz dogonić~~ go nie zdoła,
Przed tęsknotą się nie schroni
Więc porzuca mężnych koła.
Na okręcie z podróżnemi
Od Joppy brzegów odpływa,
Płynie do kochanéj ziemi,
Gdzie jéj tchnieniem wiatr powiewa

Przybył przed jéj zamek miły,
Puka w bramę z uniesieniem,
Lecz gdy drzwi się otworzyły,
Te słowa słyszy ze drżeniem:
„Już ona świata się zrzekła,
„Teraz niebu zaślubiona,
„Zakonne szaty oblekła,
„Wczora przed ołtarz stawiona.

Na to z ojcowskich podwoi,
Wychodzi w cichéj rozpaczy.
Już on nigdy ani zbroi,
Ani konia nie zobaczy.

Zrzeka się chwały rycerza,
Schodzi z zamku nie poznany
Miasto hełmu i pancerza
Włosianą szatą odziany.

Stawia chatę na dolinie,
U podnóżka owej góry,
Gdzie w czarnych świerków gęstwinie
Bielą się klasztorne mury.
Tam, czy wieczór, czy poranek,
Ciągle patrzy na mur święty,
Siedział samotny kochanek,
Cichą nadzieją zajęty.

Tak wieczory i poranki,
Tak przesiadywał dzień cały,
Patrzył się w okno kochanki,
Aże szyby zabrzęczały,
Aż ujrzał lubą Malwinę,
Gdy jak anioł cicha, miła,
Poglądając na doliny,
Głowę z okna wychyliła.

A tak znowu pocieszony
Szedł spokojnie na posłanie,
Spał nadzieją utulony,

24

Aż jutro ranek nastanie.
I tak wiele dni przeczekał,
Tak przesiedział lat nie mało,
Ani bolał ni narzekał,
Aż okno zabrzęczało.

Aż ujrzał lubą Malwinę,
Gdy jak anioł cicha, miła,
Poglądając na dolinę,
Głowę z okna wychyliła.
I tak jednego poranka,
Ujrzano siedzące ciało;
Umarłe oko kochanka
Jeszcze się w okno patrzało.

Sen.

Osobliwy sen ja miałem
W ziejącym wonią ogrodzie,
Postać Elmiry widziałem,
Aniołom równą w urodzie.

Pod mojem okiem wyrosła
Jak róża w majowym ranku,
Kwiat nadziei w ręku niosła,
Strojna w liliowym wianku.

Z nieba boginie zstąpiły
Ją darem zaszczycą,
Wdzięki na młode jej lica
Wszystkie powaby wywiły.

Wesołość jej wieniec składła,
Skromność dodała uroku,

Roszdek

Rozsądek, dowcip, w jej oku,
Dobroć na ustach osiadła.

Gdy tak stała ubóstwiona,
Zleciał psotnik ze strzałami,
Uwiesił się u jej łona,
I swywolił skrzydełkami.

Przy niewinnej z nim zabawie,
Na mnie uprzejmie spojrzała —
Znikło wszystko — a na jawie
Czuję, że we mnie tkwi strzała.

Obchód zwycięztwa

z Szillera

Gród Pryama padł nawieki,
Mury Troi w gruzach leżą,
A szczęściem pijane Greki
Zobciążone grabieżą,
Siedzą na wysokich nawach,
Wzdłuż Hellespontu pieśń nucą.
Przecież pokrwawych wyprawach,
Do pięknej Grecyi wrócą. —
Zacznijcie pieśni Achiwy!
Oto już w ojczystą stronę
Nasze nawy odwrócone
Ujrzymy ojczyste niwy!

A w długich rzędach płaczące,
Branki Trojańskie zasiadły,
Boleśnie w piersi się bijące,
Włos rozpuścily, pobladły:

W dzikie wesołości pienia,
Smutne mięszają odgłosy,
Śród ojczyzny zatracenia,
Swoje opłakują losy:
"Już nie usłyszym o tobie!
Żegnaj Kraju ukochany
Pod obce idziemy pany;
Szczęśliwi co leżą w grobie."

Wysokiej Olimpu radzie
~~Kl~~ Kalchas ofiarę zapala,
Pierwszą cześć niesie Palladzie,
Co stawia miasta i zwala;
Wzywa Neptuna co ziemię
Wodnemi pasami ściska,
Bogu, co na ludzkie plemię
Groźną Egidą połyska;
"Już przetrwane, wywalczone,
Długie ciężkie nasze boje,
Czas wykonał drogę swoję
Wielkie miasto zwyciężone."

10.

96 ~~98~~ 72

Sąd Królewskiej

Powieść czeska

Cóż za dziewica na krasnéj dąbrowie
Siedzi i myśli? — w koło niéj Czechowie
W liczbie dwunastu o wyprawach radzą.
Mądra to córka po mądrym jest Kroku,
Ona kraj czeski trzyma dziś pod władzą,
I sądzi wszystkich — raz w ostrym wyroku
Ciężko skazała możnego Rożana;
On się rozgniewał i szablą trzy razy
W ziemię trzaciwszy, rzekł takie wyrazy:
„Klęska nam Czesi, klęska zgotowana.
Jedna kobieta wszystkich w jarzmie gniecie;
Krótki jéj rozum, chociaż długie włosy,
Lepiejby zginąć, niż służyć kobiecie."

Smutna Libussa na takie odgłosy
Zgryzła ~~[illegible]~~ w milczeniu skargę obelżywą,
Choć była dobrą, była sprawiedliwą,
I matką wszyscy zwali ją Czechowie.

„Krzywdaż wam Czechy, tak że łzami prowicę,
Że was kobieta i kocha i ~~sągdzi~~ sądzi,
Niechaj że teraz król już wami rządzi;
Miejcie jastrzębia zamiast gołębicy."
Cichy gniew oblał jagody dziewicy,
Wstała i rzekła: tak! jutro o świcie
Będziecie mieli, jak sobie życzycie!"

Kamieniem wszyscy zawstydzeni stali,
Uczuli wszyscy, jak źle nagradzali
Wierność i miłość – w obawie do rana,
Czekają wszyscy żądanego pana.

Długi czas możni czynili zachody,
O tron Libussy, o przecudne wdzięki,
Dawali złoto, klejnoty i grody;
Nie chciała przecież tronu ani ręki,
Kogóż obierze? ~~ciekawi~~ czekają ciekawi,
Dzień bowiem przyszły króla im objawi.

Nadszedł poranek, ale powolini
Libussa jeszcze nie zmrużyła oka,
Lecz do ~~B~~bogini Klimby ~~a wysoko prosi~~, modły czyni,
Która nakoniec tak rzekła z wysoka:
„Powstań Libusso! wyrok się przychyla,

73

~~9~~ 97

Słuchaj, a uczyń, co ~~tobie ogłoszę~~ co każe bogini:
Tam za górami, kędy płynie Biela,
Niech biały koń twój szuka króla wszędzie,
Który ci mężem, ojcem królom będzie;
Dwa białe wołki pogania przez rolę,
W ręku ma różgę swego pokolenia,
A na żelaznym posila się stole —
Spiesz córko! przyszła chwila przeznaczenia."

Spieszy Libussa, staje w Czechów radzie,
Zdjęła koronę i na ziemi kładzie,
I wolę bogów w tej ogłasza mowie:
„Spieszcie wszyscy Czechy, waleczni mężowie!
Tam za górami, kędy płynie Biela,
Niech biały koń mój szuka króla wszędzie,
Który mi mężem, ojcem królów będzie;
Dwa białe wołki pogania przez pole,
W ręku ma różgę swego pokolenia,
A na żelaznym posila się stole;
Spieszcie! bo przyszła chwila przeznaczenia.

Spieszą, płaszcz niosą, niosą i koronę;
Tętni koń przodem, kopyty rączemi,
I biały orzeł szybuje nad niemi;
A gdy przybyli w nakazaną stronę,

~~90~~

Nad Bili brzegiem koń za górą staje,
J rży przed mężem, który skiby kraje –
Zdziwieni stoją – Oracz zadumany,
Białemi wołki pilnie orze łany,
J suchą różgę trzyma w prawej dłoni,
Głośno go zdala wszyscy pozdrowili,
Lecz on tem silniej białe wołki goni,
J nic nie słucha – "Witaj w szczęsnej chwili!
Bogów kochanku, cudzoziemcze błogi!
Tyś królem naszym –" Na barki płaszcz drogi,
Na głowę złotą koronę mu wdziali.
"Obyście! mówi, na zawsze mi dali
Skończyć to pole, dobrze by wam było,
Lecz przeznaczenie prędko się zbliżyło".
J zatknął zaraz suchą różgę w ziemi,
J białe wołki od pługa odprzęga,
"Idźcie! zkądeście, już wy nie mojemi!"
Wraz para wołków obłoków dosięga,
Aż wewnątrz ~~w otwór~~ bliżej spuściła się góry,
Z której otworu tryśnął zdrój ponury
Co dołem płynie – Nagle różga w ziemi
Trzema zakwitła gałęzmi świeżemi.

Stół Królów

Zamilkli wszyscy i stoją zdumieni,
Mądry Przemysław (to on imię nosi)
Chleba i sera dobywa z kieszeni,
I gości siedzieć na murawę prosi,
Na pługu obiad kładzie, miasto stołu;
"Z Książęciem waszym chciejcie jeść pospołu!"
Dziwią się wszyscy istocie wyroku;
Jest stół żelazny, trzy rózgi zielone,
Kwitną przed nimi — Lecz dziwny ~~wypadku~~ widoku!
Wraz dwie gałązki pod trzecią schylone,
Uschły zupełnie — Dziwią się posłowie,
Aż oracz w takiej odezwał się mowie:
"Niechaj was rózga cudowna nie dziwi,
Jest to ród Książąt; wiele krwi wyleją,
Aby panować, a przecię zwiędnieją;
A jeden tylko kraj swój uszczęśliwi —."
"— Lecz cóż żelazny ten stół zapowiada?" —
"— Czyż wy ubodzy poddani nie wiecie,
Przy jakim stole zawsze Król zasiada?
Król jest żelazo, a wy jego woły,
Co ujarzmione na chleb mu robicie —"

„— Powiedz nam Panie! czemu niewesoły,
I gniewny byłeś, żeś nie zorał pola? —"
„— Obym go skończył — gdyby chciała dola
Żeby Libussa później was przysłała,
Nigdyby nigdy, wróży bóstwo święte,
Kraina wasza nędzy nie doznała;
Lecz woły moje już w górach zamknięte"
To mówiąc, powstał; siada na koń biały,
Przed rumak, z nozdrzy pianą mu przyskały;
Król korą z lipy obwite miał nogi,
I to obuwie sam zszywał ubogi;
A kiedy ciżmy kładli mu Książęce,
Z białego konia ujął ich za ręce:
Z białego konia zostawcie mi nogi,
„W lipowej korze zostawcie mi nogi,
Którą sam sobie zszywałem ubogi,
By ślad był wnukom i synom podany
Jak niegdyś ojciec Królów był ubrany." —
Jechali za nim — a król tak łaskawie,
Tak mądrze mówił, że wszyscy mniemali
— Boga oglądać w Królewskiej postawie

Gdy do Libuszy dworu przyjechali,
Ta ich przyjęła w licznych dziewic gronie,
Wraz go za pana i męża przyjęła,
A lud z radością sadza ich na tronie.

Rząd ich był błogi, długi i łaskawy.
Nadali piękne prawa i ustawy;
Obuwie stało, jak pamiątka święta
Wzniosły się włości i rózga kwitnęła;
Błoga rolnikom czeska ziemia była —
Póki Libussa z Przemysławem żyła —

Biada, ach biada! — już rózga uschnęła,
Z lipy obuwia nikt więcej nie cenił,
I stół żelazny w złoty się zamienił.

Do Towarzyszów

Bijcie młodzieńcy w Czarno-lasu strony!
Jak dźwięki lutni, wijają swobody,
Jako na czoło wieniec zarzucony
Zwiędnie kwitnącej żywości Lecha młody!

—

Wywodźcie tany przy murach Łobzowa!
I tutaj pamięć Kazimierza została
Do róż się schyla w laur wieńczona głowa
Zgodnie się dzielą i miłość i chwała

Niech się ~~w~~ ~~las~~ w las kryją bielańskie
kapłany;
W murach zamkniętej łatwej szukać cnoty,
Ona i gaj zwierzyniecki różany
Nie rada stroni młodzianów pustoty.

~~[illegible]~~ Czujmy wesołości pomiędzy trudami
Weseli w pracy, spokojni śród zgonu,
Sławę kochajmy, a zadrżą przed nami
Dumni najezdcy i mury Teutonu.

Muza

Jestem córką cichej wioski,
Pasterki mię wychowały,
Nie zaznałam żadnej troski,
Przebiegając łąki, skały.
Raz siadłam obok strumienia,
Ubrawszy czoło kwiatami
Snułam po myśli marzenia
Przyjemne, lubo ze łzami.
Wnet jakby się jawnie śniło,
Bóg mię nieznany zachwycał,
Błędne senne w łonie biło
I zorze oblało lica;
Rozrzewnienie, miłość błoga,
Cisnęła się z głębi łona,
Chciałam nieść uścisk do Boga,
I ziemię objąć w ramiona.

#

Składam ręce, wstanę, klęknę
Tylko nagłe serca bicie,
Wszystko mi się zdało piękne,
Wszędzie i rozkosz i życie.
Przez niebo powiodłam oko,
Chcę nieba do serca zbliżyć,
Padłam na ziemię, głęboko
Pod ziemię chciałam się zniżyć.
Rzekłam: "cały ~~się~~ świat mię rusze,
A tylko ja nic nie wzruszę."

Tęskliwe

Tęskliwe uczułam chęci
W świat chciałam wytchnąć mą duszę.
Zdala rącze nadzieje,
Złote rozciągały pasy,
I wskazywały koleje,
w dalekie ~~Przez obce~~ pola i lasy..

Dla wszystkiego serce święte,
Dla wszystkiego z ufną wiarą,
Kij podróżny wzięłam w życie
Szłam za moją lubą marą;
Wszystko mi boskie w około,
Zdobiło wonią i kwiatem
Na wszystko patrzę wesoło,
Całym cieszyłam się światem.
Świat mi rozkwitał przyjemnie,
Bo mnie serce rozkwitało,
I zdawał się kochać we mnie
Bo też serce w nim kochało!
Co mi przeszłość uroniła
Tom znalazła w nadziei;
Takem ciągle wianki wiła,
Świeże po zwiędłych z kolei.

Szczęśliwy w młodości kwiecie
Kto niewinność w sercu mieści,
Wszystko kocha jako dziecię,
Wszystko wtedy z nim się pieści—
O lube chwile wiosenne!
Dla czego wiecznie nie trwacie?

Dla czego

Dla czego ~~tyle~~ ~~po~~ tyle przemienne
Dajecie pamięć po stracie?
Sercu memu, tak się zwięcie
Zawsze o bliźnich marzyło,
Rzucałem się w ich objęcie,
I dobrze mi wtedy było.
Kiedy się smutek podzieli,
Jakże się mniejszym wydaje!
Jakże przybywa wesela,
Gdy podzielone zostaje!
Chciałem odkryć serce w łonie
Lecz mię pojąć nie umieli,
Zimne czułem moje dłonie,
Bicia serca nie słyszeli.
Z pieśnią więc żyjąc jedynie,
Myślałem, że z jej odgłosy
Czucie się moje rozpłynie
~~w ziemię i między niebiosy~~,
Między ziemią i niebiosy.
Jak motyl, który szczęśliwy
Póki skrzydeł nie uroni,
Swawolny obiega niwy
Siada pasterce na dłoni
Opuszcza mokre obłoki;
I na świeży kwiatek spada,
Unosi się nad potoki,
Wieczorem na grobach siada,

Tak ja niewinności chwile
Płoche pędziłam, nie stałe
Szczęsne jak lotne motyle
Lecz jak motyle nie trwałe.

#

Dziś się budzę, już nie wcześnie,
Już po miłem omamieniu,
Piękności młodym kwitnie we śnie
Szczęście tylko w omamieniu.
Boleśnie serce się zasmuca
Gdy słyszy zimy powiewy
Ozdobny wieniec porzuca,
~~[illegible]~~ Miłosną w koło przestały śpiewy;
Tak wszystkie złudzenia błogie
Odstrasza rostropność nasza,
Odsłaniające prawdy srogie,
Lube sny snu wystrasza.
Próżno gałązek doganiać,
Które już drzewo utraca;
Próżno się do snu nakłaniać...
Żaden już sen nie powraca.

#

Bóg was żegnay! lube mary,
Słodko ja byłam zmamiona,
Wam została na ofiary,
Wiosna dni mych wyłożona.

Juzia

16 20 [Lindego] 109

Do . .

Że przez Pana wieczności słowo wyrzeczone,
Co w niezmiernościach ~~światło~~ życie rozciągnęło,
Za którem światów mnóstwo niezliczone
Pod stopę jego cisnąć się poczęło:
Wszechmocny władca stworzenia
Odbiera hołd podziwienia.

Lecz gdy mąż w chęciach wielki a tak stały w sile,
Co pracą spełnia zamiar przedsięwzięty,
~~Chwi~~ A w pracy samej trafia w każdą chwilę;
Na los szalony i czas nieugięty:
Ten śród walki i ofiary
Gdy równie szczery jak stały,
~~Chw~~ Sławienne Pierna zamiany,
Godzien jest chwały.

~~Jedn~~ Geniuszu, rycerstwa czy kunsztu zawody
Wtedy osięgają całość,
Kiedy natury zawody
~~Rozwija~~ Wspiera odwaga i stałość.

W każdym do sławy zakresie
Wielkość na walce się wspiera,

Kto wiernie sławy odniesie,
Wiernie zwycięstwa odbiera.

Mars pod dębem tarczę składa,
Rozkosz go przy dłoniach pieściwą,
Ale myśląca Pallada
W zbroi spoczywa, chociaż pod oliwą.

Jak słońce boskiem promieniem
Z ziarna rozwija niebotyczne drzewa,
Tak kogo boskiem płomieniem
Miłość ojczyzny zagrzewa,
Ten czując natchnienie święte,
Spełnia dzieła niepojęte.

Uniosłeś nam drogie szczątki
Zmarniałych ojców pieśniarzy
Jedne niestarte pamiątki
Szarpanej zewsząd ojczyzny
Tak, gdy w nieszczęśliwą Troję
Zdradzy Ulissa wniosły pożogi
Eneasz wziął na barki swoje
Ojca i ojczyste bogi.

Niechaj sławiem pokolenie

Wiecznie twoje dzieło słowa,
Ozdob jak dary nieskończenie:
Praca to jest alcydowa.

—

Lecz gdzie są Alcyda słupy,
Gdzież dziś słupy Bolesława?
Istnem mieniem nie są łupy,
Kamieni granic nie nadawa.

Język jest granicą świętą
Stwoi Chin odwieczny mur się zawali
Mowa zostanie nietknięta
Na nię zaborca nie wynajdzie stali.

№ 11

Beraton,

Ostatnia Duma Ossyana,

Zatocz błękitny bieg twój, strumieniu,
Po wązkiéj dolinie Luty!
Ocień ją, zgórku gajami osuty!
Ty ją w południe odwiédź, promieniu!
Na téj skale oset rośnie,
Wiatr nim potrząsa żałośnie,
Głowę z włosy sędziwemi
Schyla miotany ku ziemi;
Zasmucony żali się prosi:

„Czemu mię wiatry budzicie?
Krótko postrzy mi życie;
Już mię niebo deszczem rosi;
Nie długo, wieczór, nad zdrojem
Polecicie z liściem mojem,
A wędrowiec, gdy usiędzie,
Rzuci okiem po téj skale,
Lecz daremnie szukać wszędzie,
Kwiatka wcale
Już nie będzie!"

Podobnie kiedyś na zgórku Kony,
Daremnie będą szukać méj strony;

Już jej nie będzie słyszał myśliwy,
Zaszumią wiatry przez głuche niwy,
„Niema już, niema Syna Fingala!"
Zawoła obcy, przybyły z dala;
Wojenne jego strony przebrzmiały,
Głuche milczenie zaległo skały,
I wóz niezdatny pod zamkiem stoi,
na którym jeździł w rycerskiej zbroi.

Wtedy Malwino przybądź zapłakana,
w Luty dolinie grzebać Ossyana;
Tu się ku gwiazdom podniesie mogiła,
Tu kwiaty z rosą będziesz mu nosiła. —

Gdzież-to jest moja Malwina?
Któraż ją kryje dolina?
Jesteś tu blisko Alpinie?
Powiedzże mi o Malwinie!
Kędyż Toskara dziewica,
Piękna i z głosu i lica?
W dolinach Kony
Panują cisze,
Malwiny strony
Nie słyszę.

Radość

Kantata

Chór

Stań radości między nami!
Niech się tobą upojemy;
Tylko kiedy cię czujemy
Czujem związek z niebiosami.

Śpiew

Radości od światła do cnoty,
Od spoczynku do prac leci
Od nauki do prostoty,
Od starców spieszy do dzieci;
Dziecka strzeży w niewinności,
Żywym czuciom w młodym wieku,
Obok prawy z mężem gości,
Przy zasłudze w późnym wieku.

Głos

W jej oczach widać pogodę sumienia,
Niewinności różą jej lica zrumienia,
Szczerości zwiastuje w przyjacielskim kole

W

W nieszczęściu męztwo cechuje na czole;
Nad zbiegłym wiekiem w żalach się nie kwili,
Ufa przyszłości i używa chwili.
Ona najwierniej świadczyca o Bogu,
Rozsiewa kwiaty z niebieskiego rogu,
Stając przy cnocie, męstwie i rozumie,
Do wieńców chwały kwiat dobierać umie;
Młodzieńcom róże przy liliach dzieli,
Z laurami godzi bluszcz Syna Semeli,
Z cierniami walki kwiat nadziei spoi,
I kłosy pracy bławatami stroi,
Każdy śmiertelny wypija z jéj czary,
Napój niecnoty a cnoty nektary.

Chór

Stań radości między nami!
Niech się tobą upoimy,
Tylko kiedy cię czujemy,
Czujem związek z niebiosami.

Śpiew

Ona pomijając grody,
Lubi stawać przed prostotą;
I łańcuchem wiecznej zgody
Skromne szczęście łączy z cnotą.

Głos

Ale zamilczcie o ziemskie pienia —
Cóż to za jasność wzlata sklepienia?

Cienie uchodzą przez śmiejące niwy,
Na wozie tryumfalnym dąży dzieci szczęśliwy.
Już, już bławatem ustane niebiosy
Krążą w blasku korona światowładnej chwały,
Nektar ofiarny tryska w kropelkach rosy
I złote wieńce padają na skały,
Już, już niebo odemknięte,
Zstępuje bóstwo radości święte.
Opadajcie ziemskie chmury!
Niebieskich głosów za nią zbliżając się chmury.
Czuć już ożywność jej promieni dzielnych
Bijcie o! serca śmiertelnych —
Już się spuszcza w ziemskie progi,
Jej światłości uśmiech błogi
Już się na każdego twarzy
Rozkoszenie zarzy.

Chór

Powitaj niebios bogini!
Już serca tobą przejęte,
Powitaj w ludzkiej świątyni,
Czujemy siły twe święte.

Głos

Precz starcze! który ścigasz z tego świata,
Kłopse godziny i lata,
Nie patrzym na granicę która życie dzieli;
W objęciu spólną drogą idziemy weseli.
Niech na godziny, miesiące,
Rachuba twoja życie podziela

My liczym chwile życie dające,
Chwile zasług i wesela.
Prowadź na twojej łodzi śpiewające grono!
Dla dusz słabych jesteś drogi,
Niewątpliwy pośród drogi,
Widzimy gdzie ty dążysz — na wieczności łono.
Nawet do ciemnej jej bramy
Bez trwogi króli zmierzamy,
Tu jest nieśmiertelność druga,
Bo jest miłość i zasługa. —
Lecz bytność twoja, radości bogini,
Jak każdą chwilę, chwilą nieba czyni,
Równie wieczności jest razem
I zakładem i obrazem.

Chór

Żyj radości między nami!
Niech się tobą upojemy.
Tylko kiedy cię czujemy
Czujem związek z niebiosami.

Śpiew

Czemu trwałe troski świata,
A szczęście ~~szybko~~ szybko ulata?
Czemu szczęście zapomnieniem,
A badanie udręczeniem....

Głos

Radości

22

1.26

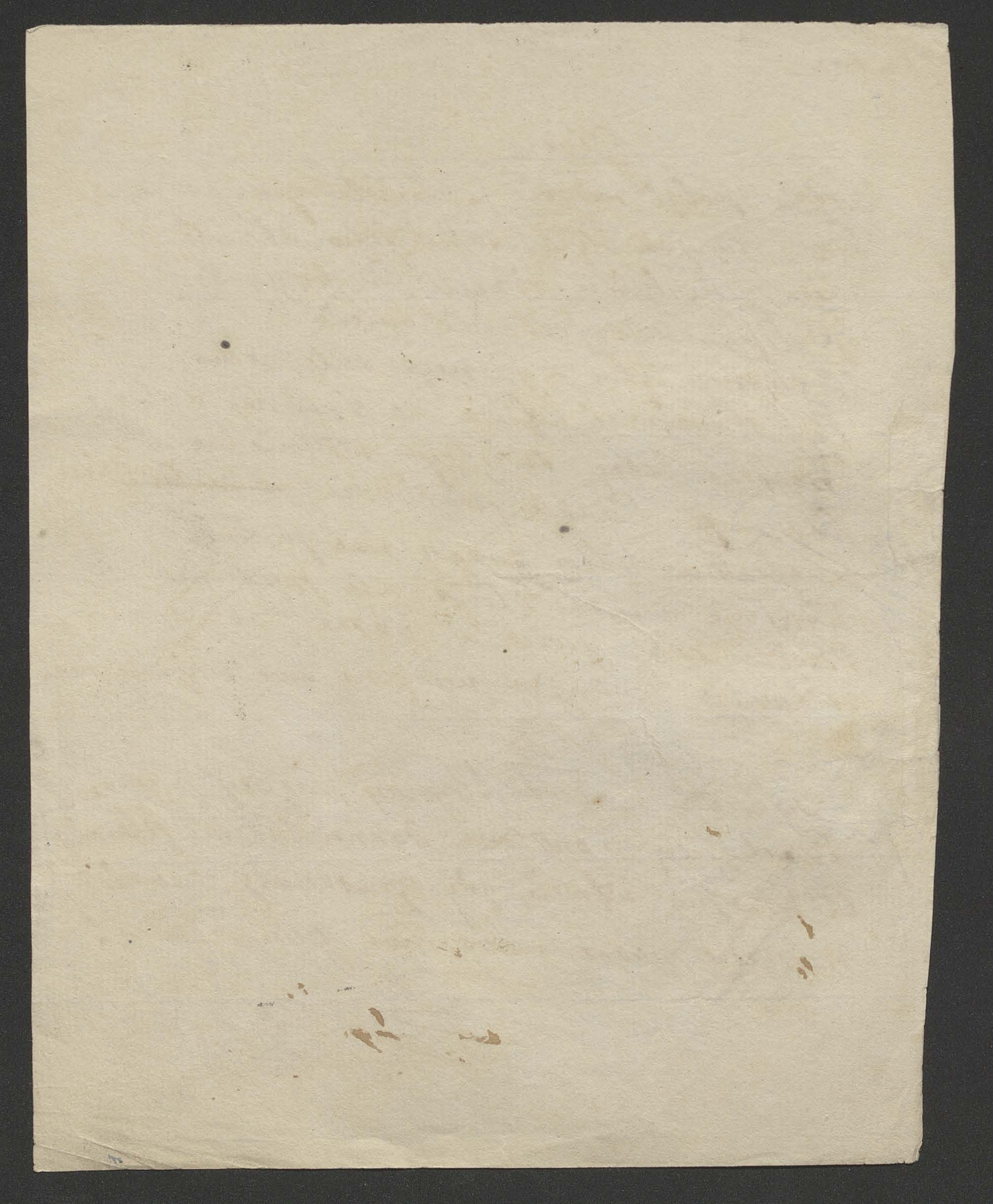
84

Głos.

Krótki pobyt radości u śmiertelnych progów,
Zjawi się jak błysk, znika jako strzała,
Czémby się ludzie różnili od bogów,
Gdyby tu skrzydeł nie miała?
Zstępuje tylko z górnego sklepienia,
By stwierdzić ufności na trudnej kolei,
Przynosi iskrę świętego płomienia,
Zajmuje ludzkie pochodnie ~~na ziemi~~ nadziei,
W przelocie tylko różdżką nas potrąca,
W krainie czasu długo nie postanie,
Budzi nas, jużci w górze jaśniejąca
Wskazuje tęsknym wieczne swe mieszkanie.

Chór

Święta radości! bywaj między nami,
Niechaj cię w cnotach dozna ludzkie plemię,
A krzepiąc ufności, gdy opuszczasz ziemię,
Nadzieje nasze unoś nad gwiazdami.



A choć się troszczył o swe dziecko wiele,
Lecz za nie niechciał rzucić służby Pana.
Właśnie tej samej pory w mieście Juta
Zniknęła z dzieckiem Elżbieta pobożna:
I choć szukała zbirów czerń zepsuta,
Lecz nigdzie znaleść jej niebyło można.

nie–

Trwał Zachariasz w modłach i pokucie
I własnej śmierci dziwne miał przeczucie.
Chociaż ten kapłan z Abija przemiany
Był sprawiedliwy przed obliczem Boga:
Choć w przykazaniach pańskich jego droga,
I całe życie przeszło bez nagany;
Jednak przed zgonem chciał dla oczyszczenia
Panu ofiarę nieść całopalenia.

Już był w przedsionku cielec postawiony
Głową ku świętej kościoła budowie;
W szaty kapłańskie starzec obleczony
Kładnie swą rękę na ofiary głowie,
Aby zań była przyjemną Jehowie.
Tam ofiarniczy w cielcu nóż utopi,
Palec swój we krwi omoczywszy kropi
Siedmkroć przed pańskiej świątnicy zasłoną;
I krwią tą samą jeszcze zarumienia

Rogi ołtarza wonnego kadzenia:
A całą wylał krew niedotoczoną
Pod całopalnym ołtarzem z kamienia.
Tłustość i nerki na ołtarzu płoną
Ku wdzięcznej woni wielkiemu Jehowie.
Cielca ze skórą nieśli Lewitowie
Z przedsionków Pańskich na miejsce popiołu,
Aby ze stosem drew spalić pospołu.

— I mnie, rzekł potem, niech przyjmie Jehowa,
Choć tę ofiarę dłoń bezbożna poda. —
Stało się kiedy wymówił te słowa,
Weszli w przedsionek, żołnierze Heroda,
I zawołali; — Król się ciebie pyta,
Gdzie twoja żona z dziecięciem jest ukryta? —
Na to spokojny starzec odparł śmiele;
— Jestem kapłanem i teraz w kościele
Służę przed Bogiem. Z służby oddalony
Jakże mam wiedzieć o schronieniu żony? —
I z tém odeszli żołnierze Heroda.
A w duszy starca anielska pogoda
Tak jasną bożą twarz mu opromienia,
Że trudno było patrzeć bez zdumienia.

— Już, rzekł, nadchodzi kadzenia godzina,
Los na mnie włożył tę posługę Pana;
Przy niej zwiastował Anioł przyjście Jana,
Przy niej poniosę śmierć za mego syna.

~~[illegible] dla syna.~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~

Odn—

Wróg niech mój żywot obali, rozgniecie!
Nie tak wędrowiec w skwarze cienia żąda,
Nie tak najemnik końca dnia wygląda,
Jak duch mój pragnie spocząć w lepszym świecie!

— Skąd ci to, rzekłem, wszak w pańskiej świątyni
Nikt tak okropnej zbrodni nie uczyni? —
A Zachariasz nic nie odpowiadał;
Patrzył w zasłonę dzielącą świątnicę:
Jakby z niej jakie boże tajemnice
I ścieżki ciemne przyszłych czasów badał.

— Aleć wiem dobrze, rzekł znowu po chwili,
Że zbawca żyje, co ten świat odnowi:
Darmo się Herod zatracić go sili,

Bo trudno wiergać przeciw ościeniowi.
I ciebie, synu, dobry Bóg zachowa,
Radości moja i kwiecie wesela,
Głosie pustyni, twe ogniste słowa
Zwrócą ku Panu synów Izraela.
Lecz potém zbrodnia twéj zapragnie głowy,
Wielki przed Bogiem Eliaszu nowy! —

Ledwie to wyrzekł, a mgła zasępienia
Nagle przyćmiła pogodę oblicza;
Lecz znowu jakaś radość tajemnicza
Rajską błogością twarz mu rozpromienia,
I tak słodkiego zachwytu użycza,
Że poraz drugi tą pieśń dziękczynienia,
Co z przyjściem Jana natchnął mu Jehowa,
Z ust popłynęła w te pamiętne słowa; —

— Błogosławiony Pan Bóg Izraela,
Że lud nawiedził chcąc dla odkupienia;
Błogosławiony, że wzniósł róg zbawienia
W domu Dawida sługi, wielbiciela.

Ziszcza w dobroci objawione słowa
Usty proroków, co od wieku byli,
Że wyrwie z ręku wrogów i zachowa
Od wszystkich, coby nas nienawidzili.

I dla potomków łaskawie odnowi Ko—
Starą swą litość z ojcami naszemi:
Wspomniał na dawne przymierze tej ziemi,
Na to co przysiągł był Abrahamowi.

Tak bez bojaźni, gdy spadną okowy,
W świątobliwości i wszelakiej cnocie
Będziem przed zbawczém obliczem Jehowy
Służyć po wszystkie dnie w naszym żywocie.

A ty, dziecinko, nawrócisz lud mnogi,
Ty będziesz więcej jak prorokiem zwana:
Boś ty Aniołem poprzednikiem Pana
Dla zgotowania jemu prostej drogi.

I ty obwieścisz, że nauka błoga
Oczyści z grzechów całe ludzkie plemię
Przez te wnętrzności miłosierdzia Boga,
W których Pan raczył nawiedzić tę ziemię.

Siedzącym w cieniach, Wschodzie, przy twym zdroju
Pierzcha noc grzechu i śmierci pomroka;
Boś się dla tego zniżył z tak wysoka,
By nas wiódł drogą światła i pokoju. ——

Tymczasem zbrojne Herodowe posły
Zachariasza odpowiedź odniosły.
W gniewie król swoich zbirów śląd na nowo
Niesie to starcowi strasznej groźby słowo; —
f. 18. — Mów prawdę, kędy dziecko się twe chroni.
Miecz krwi nie próżno dzierżę w mojej dłoni. —

Już się zaczęło zmierzchać światło dzienne;
A w domu bożym przed święta zasłoną
Kute ze złota i siedmioramienne
Mnóstwem oliwnych lamp świeczniki płoną.
Lud Izraela tłoczy się, dokoła
Ogromnych kolumn świętego przedsienia,
I na drzwi patrzy zakryte kościoła,
Wznosi modlitwy w godzinę kadzenia;
Bo Zachariasz sam jeden w świątyni
Wdzięczną ofiarę z rzeczy wonnych czyni.

Ołtarz kadzenia złotem powleczony
Stoi u samej tajemnej zasłony,
Co ubłagalnię i arkę oddziela.
Gdy na ołtarzu złotą kadzielnicę
Złożył ten święty kapłan Izraela,
Gdy kłęby woni zalały świątnicę,
I gdy mąż boży stojąc u ołtarza
Świętą modlitwę za swój lud powtarza:
Nagle Heroda zbrojni służebnicy
Bocznemi drzwiami weszli do świątnicy.

Starzec ich widząc smuci się, że mogą
Znieważać kościół świętokradzką nogą,
Lecz wielką w duszy spokojność zachowa.
Wtém rzekli oni; — Król ci szle te słowa;
„Mów prawdę, kędy dziecko się twe chroni?
Miecz krwi nie próżno dzierżę w mojej dłoni.” —
A święty kapłan ozwał się w te słowa;
— Wiedzieć nie mogę, świadkiem jesteś Boże,
Kędy się teraz moje dziecko chowa.
Król, jeśli zechce, krew mą przelać może,
Lecz duch mój pójdzie cieszyć się u Pana,
Bo krew niewinnie zostanie przelana. —

136

Wtém otoczony nagle od zbrodniarzy,
Postrzega miecze dobyte w ich dłoni,
I nieotwiera ust, ani się broni,
Kroku niecofa, nie zmienia się w twarzy:
Lecz, jak baranek u Pańskich ołtarzy
Pod ostrze miecza, kornie szyję skłoni:
A jako śnieżna lilia podcięta
Spada bielutka starca głowa święta.
Tak z modlitwami ludu wieczornemi,
Z kadzidłem, które na ołtarzu płonie,
Razem uleta duch jego od ziemi,
Rzewny jak modły, a wdzięczny jak wonie. 1)

Tymczasem czeka lud Zachariasza,
(Dziwiąc się co go zatrzymywać może;
I między tłumem wnet się wieść rozgłasza,
Że pewno znowu ma widzenie boże.
Gdy na czekaniu czas niemały płynie
Kapłan Mohali wszedł w samą świątynię.
Zdumiał się widząc straszne krwi potoki,
A w nich pływały święte starca zwłoki.
I oto z góry jakiś głos zawoła;
„Krew się nie zmyje aż mściciel powstanie."
I słychać było w świątyni dokoła
Nawet kamieni bolesne stękanie.
Wstrzęsła się ziemia i wybiegł z kościoła,
Lecz w trwodze słowa przemówić niezdoła.
Wszyscy kapłani z krużgankowej sieni
Wbiegłszy w świątnicę ujrzeli zdumieni
Tylko krew zsiadłą, jak kamień stwardniałą,
Bo już w kościele znikło święte ciało.

Nim ona z dala budzi swe dziatki
J każde głos jéj rozumie;
Słysząc go, tęskni rozproszone grono
Na matki łono.

Mowa moja jest serdeczną,
Jedną zawsze, wszędzie wieczną,
Co nie mogą wyrzec słowa,
Poda sercu moja mowa.

Malarstwo

Co na czas srogie odbiera rozstanie,
Za czem utęsknia przyjaźń i kochanie
Co czas w lat wiośnie jak różę zagładzi
Co śmierć do bramy zniszczenia wprowadzi,
To czarodziejskim darom mojéj ręki,
Winno swą pamięć, obecność i wdzięki.
Jedną chwilę, brzemienną w wiekopomne dzieła,
Która lotem znikając, promień swojéj chwały,
Dla potomnych przez wieki na świat rozciągnęła,
Pędzle moje na gruzach czasu zatrzymały.
Zawsze wierna i piękna jedną znam naukę:
Tworzyć z sztuki naturę a z natury sztukę.

~~Tan[illegible]~~

Taniec

Mnie skromniejsze kwiaty stroją,
Wiosna życia za mną bieży,
Radość była matką moją,
a bóstwem jestem młodzieży.

Gdy mię wzbudzą lutni strony,
Osładzam rolnika prace
Dzieli przy mnie złagodzony,
Wesołe królów pałace.

Jestem wesela obrazem,
I jego wodzą różową,
Wdzięki i sztukę łącząc razem,
Przenośni jestem wymową.

W każdej chwili obraz mienię,
Zbyt ~~ul~~ ulotne moje trwanie,
Odmienia mię głosu brzmienie,
I nikną, gdy on ustanie

Równe młodości ma skinienia:
Słuchający uczucia prawa,
Z niemi razem się odmienia:
I z niemi razem ustawa,

Drammaturgia

W wieczne szranki przeszłości wielu już ~~cofnione~~ wtrącone
Cofam, wiodę do światła przez nocy zasłonę,
Królów i bohaterów przez czarowną władzę,
Budzę z grobu i przed was sędziowie! prowadzę,
Tu cześć wielkich mężów zapomniana chwała,
Której przesąd lub zazdrość zajaśnieć nie dała,
Tu cnota [illegible] powtórne ofiary
Zbrodnia ~~wlecze~~ wlecze się z grobu na powtórne kary.
Jak z brzegu bezpiecznego na tonące nawy,
Patrzy tu widz na męże i losy i sprawy;
Drży o los jego w walce, z nim razem się wznosi,
Albo za nim łzy leje, lub z nim tryumf głosi.
Cnót w grobach, a wad szukam między żyjącemi —
Jak człowiek, od człowieka różni się na ziemi! —
Gdy z mieszanej strony mym wydanym obrazem,
Jak jeden ~~płeć~~ ród jest wzniosły i zniżony razem!
Jak godny losów swoich, gdy w stworzonym wymiarze
Litość go wszędzie broni, a śmiechem sąd karze! —
Jak ludzi wszystkich jestem zwierciadłem lub wzorem,
Tak wszystkich kunsztów bywam ogniskiem i zbiorem,
Tu każdy w harmonijnym węźle zmysły mami,
Poezya żywemi mówi obrazami,

– Tu za dźwiękiem malarstwo kreśli ruch istotny
J za pędzlem malarskim spieszy dźwięk polotny.
Jestem więc zwierciadłem i mistrzynią razem,
Świata rzeczywistości i czarów obrazem.

Gracye

I my, jedyne Eurynomy córy,
Spajamy wieńcem helikońskie chóry,
Kiedy z lutniami muzy wesoło,
Tańczą w około.

Promieniem Febus ozłaca niebiosy,
Bławatne kwiaty zdobią pełne kłosy,
Kwiat i zieloność, wdzięki zamieni,
W owoc jesieni.

Schylone kwiaty w poranek na łące,
Kropelki rosy zdobią błyszczące,
Zorza wieczorna stroi w ~~ciemn~~ złote pasy
Ciemne już lasy.

Gdy słowo boskie światem odetchnęło,
Piękności dokładne uwieńczyło dzieło,
Sam się Bóg przejrzał w dzieł swoich przestworzu
Jak słońce w morzu.

Udziałem życia jest piękność znamieniem,
Jej potęgą wszystko utwierdza tyczeniem,
Ogień chodzący dzielna jéj władza,
Życie odmładza.

Lecz jak

Lecz jak w piękności istotne jest bycie, 133
Tak w zmiennych wdziękach piękności tkwi życie;
Ona zgodnemi zjawia się zmiany,
Jak nasze ~~tany~~ tany.

Krytyka

I ja równie do wieńca dobranego staję;
Sztuce geniusz ogień, a mnie światło daje;
W jej ja zapale moją pochodnię rozniecam,
Prowadzę w uniesieniu, przepaści oświecam,
Dzielę z nią wszystkie trudy przez przyjaźni władzę,
Nie zniżam, lecz ją wznoszę, nie władam lecz radzę;
Wyrok mój na sądowej wszystko ważąc szali
Nie pogardza ~~przez~~ z przesądu, z słabości nie chwali.

Chór

Niech się nasze chęci podwoją,
Mnożąc piękne ducha płody,
Niech nas wieczny węzeł spaja
Nie niewoli, ale zgody.

Duma nad grobem.

Kogo nadzieja zwodziła,
Kto nie miał szczęścia do ludzi,
Kogo wyczerpana siła,
Próżną już walką nie łudzi,
Ten wszędzie idzie ku tobie,
Po opiekę cichy grobie!

Tobie znosi król korony,
Pęta więzień uwolniony,
Laskę żebracy ubogi
I skąpiec kruszec swój drogi;
Wszystko to złoży pospołu
Ręka grabarza do dołu.

Oczy co ogniem się tliły,
Krew, co burzyła człowiekiem,
I te uwodzące siły
Górą i morzem dalekiem
Gdzież są teraz? w ciemnym lochu
Uchowane w garstce prochu.

L.K.

Liche namiętności szczątki,
Uwiędły nadziei kwiatek,
Samej próżności pamiątki,
Łez niedolanych ostatek,
Otóż całe nasze mienie,
Co przynosim w to schronienie.

Grabarze stoją u grobu,
A ludzie od kończyn obu,
Z trudem, przemysłem i bronią,
Przez prochy ojców się gonią,
Ziemię zmierzywszy i w celu,
Do ich wracają opieli:

Dziś przyszłości za wiek liczem,
Wiek przeszłości jest nam niczem,
Duch w tęsknocie ~~a przyszłości~~ i wspomnieniu
~~I a wspomnieniu marnie gości~~
Żyje tylko w omamieniu;
Tak gdy próżne mary chwyta
Pęknie ~~obecność~~ chwila niesyta.

Tak jako, bóstwo z daleka
Szczęście w przyszłości się zjawia,

Lecz jak cień mija człowieka
I ~~zdumionego~~ złudzonego zostawia,
By znowu w bożkowa przystani,
Widział w przeszłości, co traci.

Czasu pędzone ofiary
Pierzchliwe chwytamy mary,
I nie znamy życia wcale
Jak przez tęsknoci, albo żale
Wszystko jest tylko polotne,
Nie obecne, nie istotne.

Ludzie! życie na tym świecie,
Bezdenne jest to naczynie,
Wy dzień i noc w nie lejecie,
A dzień i noc z niego płynie,
Nie spełnimy nigdy miary;
Danaidek cierpim kary.

Wielkość kończym na pozorze,
Moc badania na pokorze,
Piękne czucie na marzeniu,
Siły tylko na walczeniu
Na toś my wszystko poznali,
Aby widzieć, jak my mali.

Za zbyt wielcy na tej ziemi
Byśmy na tem przestać mieli;
Lecz się czujem zbyt słabemi
Byśmy więcej mieć nie chcieli:
Trzeba dodać, co ujęte
Doskonalić, co zaczęte.

Cóż że szczęście ktoś nie zgoni,
Gdy zgonione wnet uroni? —
Nie nam jeszcze są te lata,
Więcej one są dla świata;
Co nie można sobie sprawić,
Zacząć innym i zostawić.

Któż bez tego przekonania
Łożyłby drogę dla ludu?
By, kiedy go czas pogania
Chciał obcego szukać trudu?
Aby ciężar niósł nie sobie,
I legł pod nim wreszcie w grobie?

Gdyby myślał ten na groby
Kto chce użyć życia doby,
Którąż by kropla słodyczy
Nie zniknęła mu w goryczy?
Bo cóż jest mienie, użycie? —
Walka z życiem lub o życie.

Kto chce czasu dobrze użyć
Na dwoje go musi dzielić
Przez swą wielkość światu służyć
Przez swą płochość się weselić.

Wielkość nasza jest dla świata
Płochość dla nas wieńce splata.

Dwa nas bóstwa uskrzydlone
W przeciwną mijają stronę:
Z przeszłością rozkosz stawa,
Do przyszłości dąży sława
Ku cnej sławie mierząc wodze
Chwytaj wielkość po twej drodze.

2 94

140

Geniusz

z Szillera

— „Pytasz czy ~~[illegible]~~ wieczne słowa, które mędrce głosi,
„W które tłum uczniów wierzy i w niebo wynosi,
„Czy istny spokój tylko ~~wiadomem~~ na wiedzy spoczywa?
„Szczęście z prawem na słupach systemu ~~spoczywa~~ igrywa?
„Nie ufać że skłonności, co radzi tajemnie,
„Prawu, które natura sama wlała we mnie?
„Aż gdy to wieczne pismo stwierdzi pieczęć szkolna,
„I w okowy prawideł pójdzie dusza wolna?
„Powiedz: boś już wstępował w ten podziem grobowy,
„I z zgliszczy zniszczenia powróciłeś zdrowy,
„Ty wiesz, co w sobie mieści ten grób słów bez ducha,
„Czy tam, u mumij mieszka śmiertelnych otucha?
„Pójdęli tą ciemną drogą? chociaż słuszna obawa,
„Pójdę przecież, gdy znajdę w niej pokój i prawa. —

Przyjacielu! znasz pewnie Saturna wiek złoty?
Są o nim pieśni pełne dziecinnej prostoty,
Gdy jeszcze u śmiertelnych świętość przebywała,
I czysta dusza, uczuciem dziewiczém gorzała.
Gdy ciche prawo potrzeb ~~[illegible]~~ jednakie i stałe,
Żądze ludzkie, wodziło jeszcze nie zbujałe,
Gdy jeszcze ufne czucie, zdrowe i stateczne
Wskazywało, jak zegar, tylko prawdy wieczne?
Wtedy światowych oczu prześwięconych [illegible]

Tego, co w życiu było, w grobach nie szukano.
Równie wszystkim pojętne wieczne prawdy były,
Równie otwarte źródło, zkąd życie się czyły.
Lecz znikły piękne czasy — ~~Do~~ Dowodność zuchwała,
Gospodarnéj naturze ~~prostéj~~ mir boski zmięszała,
Z czucia wyborżonego znikła boska mowa,
W piersi wyszlachetnionéj znikły ~~[illegible]~~ większe słowa.
Tajemnie tylko w sobie czysty duch je czuje,
I boskich jéj podań, słowo mistyczne pilnuje.
Tu jest badacz zaklina; gdy czysty się korzy,
Utraconą naturę mądrość mu otworzy. —
Jeżeliś szczęsny tego nie stracił anioła,
Jeżeli wierne czucie ostrzegać cię zdoła,
Gdy czystą widzisz prawdę w twem oku niewinnem,
I głos jéj nieskażony brzmi w sercu dziecinnem,
Gdy od rokoszu wątpień twój umysł daleki,
I takim, jak jest dziś, zostanie na wieki,
Gdy walka uczuć nigdy ~~sędzi~~ sprawy nie wytoczy,
Zdradzieckie serce światła rozumu nie zmroczy,
AM Wtedy pan niezmierności bogactwa posiędziesz
Precz z nauką! nie ona, ty uczyć ją będziesz.
Ni dla ciebie ustawy, którémi gmin żyły,
Co ty czynisz, ty kochasz, to jest zakon święty.
Co twa świętość dłoń czuje, święte rzekną słowa
To potomność za ukaz najświętszy przechowa,
To zdumiałe umysły ~~wszechmocnie~~ wszechmocnie poruszy,
Ty tylko nie znasz Boga, co włada w twéj duszy,
Ni sił, którémi korzysz duchów miliony;
[illegible] Spokojny ~~[illegible]~~ przejdziesz przez świat zwycięzony.

Pogrzeb Przyjaciela

Na łonie nocy dzień smutny
Obumarłą złożył głowę,
Nas gromadzi żal okrutny
Na modlitwy pogrzebowe.

Noc wstępuje w dniowe ślady,
Prace lata jesień roni
Za radością smutek blady
a Za ~~nadzieją~~ życiem śmierć nas goni,

Po jakiejż smutnej kolei
Nieba ludzi wyprawiły!
Iść po cierniach do nadziei,
Trafić w bólach do mogiły.

Z łona szczątków spróchniałych gałązka wychodzi,
Na grobie dawnych ojców śmiertelnik się rodzi;
Cmentarzem jest ta ziemia, gdzie ciemnie królowa
Wysłane sobie twory ku zatracie chowa,
Z jej zniszczonej ofiary robak utworzony,
Żyje zniszczeniem, aby wnet żywił zniszczony.

z grobami

Z grobami tylko ziemia pod gwiazdami krąży,
Rój stworzeń, co ją okrył, ku swym grobom dąży,
Czas kolebkę przegrodzeń chyba na mogile,
Koło niego pracowne przelatają chwile
W kołowie wszystko skrzydły trącają tajnemi,
Co ma przed niemi upaść, co powstać za niemi;
Tak ludzie przeciągający za ojców koleją,
I kolebki i trumny niosą za nadzieją,
Dziś różą, dziś cyprysem uwieńczeni smutnie
Tu biją w dzwon pogrobny, tam w weselne lutnie.

Śpiewo rzucony w młodej wiośnie
Tchnieniem ożyje i zginie;
Myś w nadziejach jak dąb rośnie,
Ale jako iskra minie.

Jeńcy śmierci! my w niewoli,
Idziemy płakać u jej bramy,
Wywołuje nam powoli,
Co cenimy, co kochamy.

Zadrżała posada głucha,
Już zniknął drugi ukochany

Verte

Do Zosi.

Z wiosną się ziemia uśmiecha,
Młodym rozkwita uciecha
Zdradne dziewczę na twym łonie,
Już się swawolnie ~~uśmiecha~~ kołysze,
I na lica które płonie,
Wszystkie zwycięstwa już pisze

Czas dobiega
I ostrzega,
Że gdy spłyną
Prędko ~~pr~~ miną.

Słońce promieńmi złotemi
Wonnej uśmiecha się ziemi;
Zefir młode kwiatki pieści
Wabi się ptastwo po lesie,
Po topoli liście szeleści
Pióreka gołębek już niesie,

Czas dobiega
I ostrzega
Że gdy spłyną
Prędko miną.

Zefir omdleje w dolinie,
Róża kwitnąca zaginie
Przyjdą na nas smutne lata,
Kiedy zmorzona upały,
Płocha dziecina skrzydlata
W cieniu porzuci swe strzały.

Czas dobiega
I ostrzega
Że gdy sprzyja
Prędko mija.

/ 97
152

6

Radosław,
~~Duma~~ Powieść Morlacka.

Ledwo rano jutrzenka nad górami świeci,
Gdy jaskółka do króla Radosława leci,
Śpiącemu jeszcze, takim wyśpiewuje głosem:
„* Powstań Królu! nieszczęście twoim było losem,
„Kiedy się położyłeś i śpisz aż do rana;
„Już ci tobie równina Kotaru zabrana,
„Odpadły krajom twoim i Korbów i Lika
„J żyzny brzeg Cettyny, co morza dotyka."
Gdy to słyszy Radosław wnet na syna woła:
„Wstań synu! zewsząd wojska zbierajmy do koła,
„Odpadła krajom naszym i Korbów i Lika,
„J żyzny brzeg Cettyny, co morza dotyka."
Czesław na ten głos ojca gniewem zapalony,
Pospiesza i wyprawia posły w różne strony,
Mnóstwo wojsk nagromadził, i młodej piechoty,
J dalmackiej konnicy pióro-lotne roty.
Błogich mu rad udziela ojciec przy wyprawie:
„Złoto wojska mojego wybierz, mój Czesławie!
„Uderz na Kroatów, gdy niebo pozwoli!

„Jeśli Banus Selimir pójdzie do niewoli,
„Miast i wsi nie zapalaj, nie przedawaj jeńca,
„Nie ~~myj~~ miej złości tyrana, lecz zapał młodzieńca!
„Posłom ~~Korb~~ Korbowi i Liku, ale żadnej chatki
„Nie daj zniszczyć w ojczyźnie miłej tobie matki;
„Ja pójdę nad Kołtarem zgromię przeciwnika,
„I nad brzegiem Celtynu, co morza dotyka.
Tak się dzielą na strony Królewscy ~~bojanie~~ bojanie;
Jadąc głoszą o zakład rycerskie śpiewanie;
Nie długo, znikła siła Solimira Bana,
Pod ogniem Czesława, jak liść rozsypana:
Ale ~~Banus~~, Czesław nie pomny ojca zalecenia:
Pali włości, i miasta w pustynie zamienia:
Giną dzieci na dzidach, starcy pobijani,
Niewolnicy żołnierzom dowolnie rozdani.
Król Radosław zaledwo nad Kołtarem staje,
Chętnie mu się i prędko cały lud poddaje.
Lecz biada! przeciw niemu, wnet wojsko powstało,
Że tyś, co pod Czesławem wolności nie miało,
Że nie mogło miast palić, Kościołów odzierać,
Hańbić córek Kołtanu, i jeńców zabierać.
Koronę Radosława zdeptawszy zuchwali
Wielbionego Czesława Królem obwołali."
On z północy na zachód, z południa do wschodu,

Takiemi rozkaz słowy wołać do narodu:
„Ten kto ojca siwego przyniesie mi głowę,
„Państwa mojego ze mną podzieli połowę".
Gdy to słyszy Milutyn, jeden z niewolników,
Dwunastu sobie zbójców wybiera ze szyków;
Wściekły, wszystkie Kotaru przebiega dąbrowy,
Ojca Króla swojego szuka siwej głowy.
Ale Bebi litośna, skalista bogini,
Ze szczytu skąd do Króla taki głos uczyni:
„W smutnej Królu nieszczęsny widzę cię potrzebie,
„Syn twój zbójce wyprawił, i szukają ciebie;
„W złej godzinie musiałeś syna twego spłodzić,
„Co na śmierć twą głowę odważa się godzić."
Król słysząc głos przyjaźny płacząc w dłoń uderza,
Biegnie polem, przed synem morzu się powierza,
W głąb się rzuca, rozgarnia zapienione wały,
Aże na szczycie zimnej ochronił się skały —
Kto by słyszał bez drżenia przekleństwa i żale
Starca pośrodku morza, i na zimnej skale!
„Srogi Czesławie niegdyś moja chwało,
„Któregom długo wypraszał u nieba,
„Gdy mi cię niebo ubłagane dało,
„Tobie okrutnie zabić mię potrzeba!
„Synu niewdzięczny, niegdyś ukochany,
„Niech cię tak morskie wzniosą bałwany,

„Jako śmierć ojca twego nie daleka,
„Której na zimnej szale się doczeka!
„Niech noc wieczysta osiądzie twe oczy,
„Niech grad piorunów w koło cię otoczy!
„Jeśli się w ziemi zagrzebiesz wnętrznościć
„Niech ziemia w gniewie wyrzuci twe kości!
„Potomka też niech niegdy twoje;
„Niechaj nieszczęście ściga cię na boje;
„Weselne gody zakończ na żałobie;
„~~wesel~~ Teść twój samotny niech siedzi po tobie;
„Niech kraj Dalmacki nie daje ci wina;
„Niech białe zboże truciznę ci rodzi;
„Niech głodem dręczy bezbożnego syna;
„Co na siwego ojca głowę godzi!"
Gdy się tak nieszczęsnego płacze rozlegały,
Mały okręt Łatynów płynie obok skały,
Dobrzy to byli ludzie, nieszczęsnych obrońce,
Siwy król ich zaklina na księżyc i słońce,
By go wzięli na okręt do brzegu Łatynów;
A ludzie, mieli serce bogobojnych synów,
Uszanować nieszczęście mieli w obyczaju:
wzięli króla na okręt do swojego kraju.
Szedł Radoszewo do Rzymu, tam godnie uczczony
Król Sławian, Ζemotomira wzdał z drugiej żony.

31 261 99

Sen

Osobliwy sen ja miałem! —
W ziejącym wonią ogrodzie,
Postać Elmiry widziałem
Aniołom równą w urodzie.

Pod mojem okiem wyrosła,
Jak róża w majowym ranku,
Kwiat nadziei w ręku niosła
Strojna w liliowym wianku.

Z nieba boginie zstąpięty,
Każda ją darem zaszczyca,
Wdzięki na młode jej lica
Wszystkie powaby wypięty.

Wesołość jej wieniec kładła,
Skromność dodała uroku,
Rozsądek, dowcip w jej oku,
Dobroć na ustach osiadła.

Gdy tak stała ubóstwiona
Zleciał psotnik ze strzałami
Uwięzł się u jej łona
I swewolił skrzydełkami.

Gdy niewinnej z nim zabawie,
Na mnie uprzejmie poglądała —
Znikło wszystko — a na jawie
Czuję, że we mnie tkwi strzała.

Wiosna

Już się bieli sad ogrodu
Skrzętne pracownice miodu,
Ponad zboża, po za lasy,
Spieszą znosić w ul zapasy.

Po niewoli, wesoło płynie
Igra potok po dolinie
W żółte kwiaty brzegi stroi
Odmłodzone łąki ~~str~~ poi.

Zakwiecone moje strony,
Pójdziem znowu w gaj zielony
Świeża wiosna niechaj skłania
Świeży umysł do śpiewania.

Ty też Wando! wychodź z chaty
Włóż na głowę wdzięczne kwiaty
Tobie pieśni, z tobą wiosna
Tobą dusza jest radosna!

Na zgon Xięcia Adama Czartoryskiego, Generała ziem Podolskich.

Jak ostatnia kolumna w murach zawalonych
I ty iuż padłeś synu czasów upłynionych
Znowu wytrysły żalu zaclepłane źródła
Pamięć synów tyranka, zmarłe dni przywiodła
Zmarłe dni ojców naszych — Ona serce ściska
Jak owych co ze krwawej Troi rumowiska
Ostatnie cieszcze ciało ziomka wydostali,
Ostatnię nad Skamandrem mogiłę sypali —
Przeciągnij za ojcami cieniu uwielbiony
Jak noc co za dniem idzie trąc uradza plony
Połącz się z Hektorami za Stygową tonią,
Tam nawet twzy sędziowie łzę nad wami zronią!
A ty o Lacka ziemio, ty moia Niobe!
Masz-li swawolnym echom głosić twą żałobę?
Skałą bądź, by przechodzień o łzy twe nie pytał
By serca nierozdzierał, i w niem ran nie czytał!

Jak zimny, niemy kamień patrz na twoie dziatki
Niech cię mija iak skały, kto nie zna też matki! —
Ty grobowy ich stróżu! iuż w palmowe gaie
Poszedłeś w nadsłoneczne, bezsąsiednie kraie
Z starymi Zamoyskiemi całko wschód słoneczny
Jasną przyszłość oglądasz, tę w który odwrócony,
Niepomszony wyroku trzyma księgę świętą
Wtaknioną od ziemian, nigdy nie pojętą.
Czas szanować dni których twórca ci przymnożył
Na łono matki ziemi powoli cię złożył
Bo on dany przy wchodzie wraca wiek dziecinny
By człowiek tak świat żegnał, iak witał niewinny.
Jam cię dopiero zeznał, gdy nad zastęp polonem
Już u granic wieczności poświęcił cię szyrzonem,
Nie zeznałem cię wtenczas, ~~kiedy~~ kiedy nasza Sparta
Z grobu twarz wychylała na złomkach oparta.
W wymuszonym obrazie na myśli mi stawa,
Żwa Nestorska zdrowość, wymowa i sława
Jakoś malować czasy znikłe tabę sławne,
Latosny zgon oyczyzny i boleśći dawne

Uporne walki toczę z niezłegdnemi chęci
J coś iescze mógł dojrzeć w omglonéy pamięci.
~~Tak~~ ledwo rozpoznaiem z sędziwych Karpatów
W todi równie podobne do rozsianych kwiatów
J ~~tak~~ ~~kiedyś~~ niegdyś mgłą zaydzie scena dziejów świata
Jak owa pamięć starca, co z dniami ulata.

Obyżmo próbę przeszłości prześledzić bądź w stanie
W którey iak w niezbłaganym naszym Oceanie
Potonęli ojcowie — wzdętane wały
Szczątki tylko dla synów na brzeg przynaszały —
Ze łzami na nie patrzę — tak od snu wzdrowany,
Porzuca Zamek ojców, co niegdyś warowny,
Brzmiał przodków turniejami, chmury dźwigał wieży,
Dziś gruzy sklepów cego roztoczone leży
Całuie z Zamku cegły, łzy zrosi i rzuci,
Bo już gmachu dawnego żadna dłoń nie wróci.

Gdybym mógł pwaliczać twoie czyny sławne
Oby coś na brzeg Wandy wrócił Muzy dawne! —
Tyś to w ów grób, gdzie prawość naddziadów upadła

Gdzie krwawy gwałt, przedayność i chytrość zasiadła
A pod murem żebrały wdowy i sieroty
Przyniosłeś astrcę mosięgą wiek złoty. (x)
Gdy pod tarczą Pallady naród seym otworzył (xx)
Tyś iak Mojżesz twą laskę cudownie umnożył
Płód bezrzędny iuż matki w przekleństwie wydany
Który paszczę złusgbny własne szarpał rany
Który żądłem przerywał Laokonów rady
I skrwawiony się zwodząc pod progi Pallady.
Tyś .... ley palec ni ustał! Klucznico Saturna
Tam, gdzie pod strażą iego świętą stoi urna,
Tam Klio poniesz reszty, aż kiedyś naocznie
Prawomocna Nemesis swe sądy rozpocznie –
Dość nimi zastęp sława twoia błyszczy,
Którą choćby czas zatarł, owocu nie zniszczy.
Ty niewdzięczny świadek oyczyzny niedoli
Widziałeś każdą ranę, z kąd przyszła, gdzie boli.
Tyś zerazy

x) iako marszałek Trybunału W. X. L.
x) r. 1764 Seym konfederacyyny pod iego laskę zniosł
liberum veto

Gdyś zarazy przestrzegał, obłąkanie leczył
I wreszcie byt nagrobny słowy zabezpieczył.
Gdyś przestrogę mogące przyjął niebios hasło
Kiedy grom?. że światło Westy zaniedbane zgasło
Gdyś go Nummy kapłanie na nowo roznięcił
By powieść chwil na groby pogodniej zaświecił
Gdyś znalazł bohatyra w Sarmackich rycerzach
Co słowę Polski wzniósł po obu półsferzach...

Od ego wieku ostatnich, gdzież obrócić oczy
Ponura noc przeszłości zewsząd widoki mroczy —
Dom twój błyszczy jako ołtarz ojczystych Penatów
Jako światło u portu rozbitych Sarmatów.

Opowiedzcie to za mnie, wy sędziwi wieszcze,
Coście tę noc narodu spamiętali jeszcze
Jako się w gościnności Sławiańskiej podwoie
Z różnorzędych powiatów smutny braci roie
Tu wódz o krańce świata strzaskany broń składał
Pielgrzymki i niepłatne trudy opowiadał
Tu od nurtów Wandali o te brzegi wonne
Odbiły się pieśni łabędzi przedzgonne
Tu był ów dąb Dodoński, z którego w zniesienia,

Tenia czekał w popiele swego odrodzenia
Wieszczowie, co tu złotych dźwięk godzili lutni
Tu na wierzbach płaczących zawiesili ją smutni
Tu Synowie do nowéj świątyni sybili
Rozmarnowie po matce pamiątki znosili
W téj arce zatopioną ziemię opłakano
W téj arce gołębicę z gałązką szukano.
Tu przypominanie cnoty zabaczone winy
Tu był brata znalazły i Jakuba syny.
I wyście patriarchy żarnali orawze
Nie jedna wasza córka dziś nad Lechem płacze
Bo i wy, czemuż tu byćie niemacie wspomnieni,
Zawsze tylko do dziatu cierpień przypuszczeni
On wam płagowe znowu swobodami chłodził
I twarde imię Pana z ojcowskiem pogodził
Tu ochrona Sławii, tu siérot opieka
Tu przepraszał opatrzności nieufny kaleka.
Bo kto Polsko żegnając jeszcze twarz odwrócił
Bo kto Polsko żegnając jeszcze twarz odwrócił
Tu skarbów mu przyrzucił.
I użalony, do cnót skarbów mu przyrzucił.
Twój ziemi, których serca szlachetnie gorące
Już godne, bez cierniste zastępi królią

Słuchaycie! co płacząca Muza zapowiada:
"Nie wszystkim równe pole dała niebios rada
Co kolwiek padło komu z przeznaczeń wyroku
Tem niech służy, cały sługa boskiego widoku
W iedney nawie płyniecie, lecz różnie zwięgu,
Nie od was zawisł przedział, ale od was chęci
Kto sam z siebie nie zdoła, niech się z wyższym łączy
Rzeka, strumień i kropla do morza się sączy
Ponikł z pod ziemi nawet szczérą trawkę rosi—
Każdy do bezmierney sławy niechay rękę nieco wznosi
Jakk się kropla za kroplą łączy z Oceanem.
Tak zapomnienie naszym ostatecznym stanem
~~Po pustyniach się~~ Gdy uderza słowa z góry brzmiąca
W pustyniach się
Ptaka ię echo z skały na skałę potrąca,
Ci im daléy, tem cisziy— nie każdy bądź dbały
O słowę, dość, by twoie owoce zostały—
Niedość iest w drodze cnoty znóy po licach ronić,
By tam, po ~~burzy~~ trudach pod płaszcz boski się uchronić
Wierzaycie! iest i tutay nieśmiertelność druga,
Imie zniknie, lecz żyie miłość i zasługa

Milion zruci liściu dąb, potem sam padnie
Śmierć równie narodami, cóż człowiekiem władnie
Lecz to, co skromna cnota do zasługi przyczy.
To żyć, i to tylko z Bogiem się potęczy.

Kamień Królewski.

powieść Słowiańska.

Rolnik

Któż to tam idzie jakby w majestacie?
Za nim wiewają proporce, sztandary,
Nie znać w nim pana po ubogiej szacie,
Z kory obuwie, kapelusz ma stary,
Laskę pasterską tylko wszak trzyma,
A koń pługowy przed jego oczyma,
I wronie chudy, czarny wół pędzony;
Lecz za nim poczet świetnie ustrojony
Wiewają kity i błyszczą pancerze
Wszystey od złota od srebra rycerze
~~Pod każdym koń pyszny stąpa w złotym~~
Pod każdym rumak dzielny w złotym rzędzie.

Poseł ziemski

Król to jest ojcze, co dziś tron zasiędzie!

Rolnik

Co Królem naszym? — jemu jest Król Kamienia
Na mojej roli — kto zająć go zdoła?
Jam Król mych dzieci i domu i mienia
Król chleba, którym zebrał w pocie czoła.
On ojcem ludu? — Jeszcze on gotowy
Być ojcem sierot, opiekunem wdowy?

Będzież on sędzią sprawiedliwym Kmieci?
Tarczą ~~wolności~~ swobody i dobra swych dzieci?

Poseł ziemski

Być nim obiecał.

Rolnik

A gdy tron zasiędzie
~~A gdy~~
Czyż dość odwagi i cnoty mu będzie
By dobru ludu serdecznie oddany
Ubogim został, jak teraz odziany!
By z czarnym wołem i pługowym koniem
Jako ja czoło zaprószył nad błoniem
I wesół śpiewał?

Poseł ziemski

Amen — takim będzie.

Rolnik

Nim więc na moim kamieniu zasiędzie
Niech się okaże królem w imię boże!

Król

Sześćdziesiąt srebrnych szelągów i złotą
Dam ten kapelusz, obuwie i szatę
Wolnem ogłaszam twe pole i chatę.

Rolnik

~~Więc ci mojego dozwolę ka~~
Więc tobie na tron odstąpię kamienia
Bądź sędzią, królem — Sądź według sumienia!

Niechaj pochlebstwo i pozór cię nie ćmi,
Miłością panuj, ojcze między dziećmi
W potrzebach twoich bądź nieba obrazem
~~[illegible]~~ Dobrocią zmuszaj nie gwałtów ukazem.

Poseł Ziemski

Weź teraz o Królu! wstąp na twą stolicę
Miecz obosieczny weź w twoję prawicę
W południe w północ, na zachód i wschód
Wznieś go gdzie stoi, gdzie mieszka twój lud
Daj znak przysięgi i słowa tę mów:
Że będziesz ojcem i sierot i wdów
"Że będziesz wiary i prawa obroną
Pogromcą złoczyńców, a cnotliwych uchroną
W południe w północ na zachód czy wschód
Gdziekolwiek wezwie poddany i lud.

Król

Królewskim mieczem znak daję do koła
Przysięgę składam na Boga i lud
W północ w południe na zachód i wschód,
~~Gdziekolwiek lud mój na ojca zawoła~~
Gdziekolwiek lud mój na ojca zawoła
Niech niebo, ziemia wysłucha mych słów
Będę puklerzem i sierot i wdów
Będę obrońcą i prawa i wiary
Czułym szafarzem i łaski i kary

Bądź dla wszystkich jak ojciec dla dzieci
Zkąd kolwiek głos ich wzgle usza doleci
Jak ciebie pragnę x mieć sędzię o Panie!
Tak mi dopomoż.

Lud

Tak niechay się stanie.

/

288

Widzenie
na górach Karpackich.
r. 1821.

Noc była – ciemna ziemia niosła mię po świecie
Siedzącego na zimnym gór Karpackich grzbiecie;
Pode mną pola miasta i skały i chmury,
Bezdennością się zdały w wzruszeniach natury.
Sam w zimnej mgle czuwałem – straszna samotności!
Gdzie echo śpi zamarłe i wiatr nie zagości,
A myśl, wnet się unosi po świata przestworzach,
Wnet z trwogą błędna krąży po ciemności morzach,
Sama tworzy widziadła i niemi się tyka,
Własnej się swej odwagi i wolności lęka.
Cała błędząca utkwiła na groźne opoki,
Co wieków upłynionych widziały potoki,
Czy Neptun, rzekłem z miejsc tych ustępował nieba,
Czy Pluto w gród Jowisza wdzierał się z Ereba,
Czyli barki olbrzymów te niezmierne skały,
W gniewie jedną na drugą z piekła wyrzucały?...
Czy wy bogów siedliska, czy olbrzymów rodu
W strasznych gruzach świadczycie rozległość ich grodu?..
Żelaznym snem śpi przeszłość, jak ta noc milcząca..:
Dumne i zimne świadki pokoleń tysiąca!

Długo-ramienna straży Stawskiej niegdyś ziemi,
Więc i pamięć przeżyłaś za ludźmi zbiegłemi? —
Rozszarpany pod tobą przetwór ziem ogromny,
I ogniwo z ojcami przerwał lud potomny;
Nie przemoc, nie zaborca wygubia lud bratni,
Ale własna niepamięć daje cios ostatni.
To gdym dumał, w przepaści jeziora przedemną,
Księżyc zdawał się podróż odbywać podziemną,
A po tle wody złote prowadząc promienie,
Sępne skały poświecał i przenaszał cienie.
Wiatr jak duch z szumem pędził rozgarniając kłody,
Drżał księżyc, gdy długiemi skrzydły dotknął wody,
A z rozpadlin a około roznosząc szmer głuchy,
Zdawał się szepcząc krzyczeć z powietrznemi duchy,
Nagle, uczułem lubość i przestrach głęboki.
Aż w tem, widzę tłumami ścigane obłoki,
Z księżycem przerwisk się toczą przez skały i lasy,
~~Ku~~ Księżyc z góry złotemi okolał je pasy,
Na powierzchnię jeziora gromadzą się razem,
I burzy mórz powietrznych zdają się obrazem.
Milczące walczą z sobą; ~~ten się~~ zmieniają postaci
Ten rozszarpan, ten niknie, ten się z drugim braci,
Inne porozrywane na dalekie smugi
Przez wierzchy ~~gór~~ drzew pierzchając rozciągły pas długi

Te

Te z osobna się kładzą na krzewy i wrzosy
~~D~~ Ledwie tylko po sobie zostawuję wozy.
Wnet stekiem chmur, jak morzem przepaść zapełniona,
Zimna ciemność w około. Aż oto z jéj łona
Dziwny zjawia się widok – zdało się, że zorze
Rozświeciło przedemną to krążące morze,
Widzę, jak wszystko w różne ~~zmienia się~~ postaci się zmienia,
Tysiączne mglistej twarzy rozpoznaję cienia,
Postać dzika w połowie, w połowie spaniała,
Otuchy tchnęła w serce, gdy trwogę wrażała;
Tłum widmów się przesuwa, nagle w takim tłoku,
Że żadne nie trwa, nie da dośledzić się oku.
~~wś~~ Wnet, jakby za mgłą!, pole poznaję otwarte.
Siedzą ~~bardowie~~ ~~bojany~~ lutnie na puklerzach wsparte,
Dźwięk ich słychać, jak wiatry na wiosnę świszczące,
Z okolnych mogił duchy zchodzą się milczące,
W tem bard najstarszy, który Bojanem się zdawał
Trącąc struny, taki głos ku cieniom wydawał:
„Ojcowie setnych plemion po sławiańskiéj ziemi!
Gaśnie już pamięć wasza między potomnemi;
Znikną, znikną i oni, jako my zniknęli,
Gdy wieczne zabaczenie od nas ich oddzieli;
Od Łaby aż do Wołgi niezmierne przestworza
Od Karpatów, na wschodnie i zachodnie morza,

Przeżegaliśmy niegdyś mirne panowanie
Czcili prostéj i wszystkość i walczyli za nie
Z pieśni pomiędzy twemi szukaliśmy sławy,
Marzanna z wieńczonemi odpływała nawy;
Kłosem złoto zamorskie rola nam zwabiała
Zobronnéj tylko tarczy wznosiła się chwała.
Jak się dziś przerodziło jednoszczepne plemię
Głuche tylko mogiły świadczą jego ziemię,
Już nad Łabą wezera, wśród Bezimirskich gajów
Przebrzmiał język, starty ślad dawnych obyczajów..
Jeszcze przestwór ogromny północy i wschodu
Uchował bratni język i znamiona rodu;
Lecz i ten, wrychle cechę naszo-rodną straci
Jeśli zapomni spólnych i ojców i braci.
Wy duchy ojców! Krzyczcie pośród waszych dzieci,
Niech między niemi światło postępne się nieci,
Ale i na was, wskazdéj niechaj baczą chwili,
Nie będą, czém być mogą, nie pomnąc, czém byli;
Mówcie wciąż do ich serca:
Jak z najwyższej mocy,
Na przemian krąży ziemia wśród światła i nocy;
2 ~~Tak i narodom okres blasku naznaczony~~
Jako rola z odłogu w czasie wyda plony,
1 Tak i narodom okres blasku naznaczony;

I wasza idzie kolej, czekajcie jej godni,
Wyżsi światłem, od naszych zasad nieodrodni!
Czynną mądrość kochajcie, pokój i cierpliwość,
Z obronnem męstwem ludzką potęgujcie żywość,
Czcijcie pracę rolniczą, prawdę i prostotę,
W was oświata uczcieni nam wrodzoną cnotę.
Ojciec nasz, za swe gniazdo straszydeł nie roztoczył,
Ani oręż zaborczy obcych ziem ubroczył,
Z roli braliśmy łupy pługowego znoju,
Wiara tylko nas zmogła i miłość pokoju.
Przyjdą czasy, krwawemi doświadczeniem ślady,
Że światło wróci ludy do naszej zasady,
Wy zaś w sobie je żywcie, a byt wasz wrócicie,
I ~~ziemie~~ po bojach braterskim węzłem się spoicie,
Nieszczęścia, co was wsławią, nauką się staną!
~~Zwiąż~~ Liczcie je tylko losów kolejną przemianą;
Spólną bytność za główne zamierzajcie cele!
Wiele bierzcie od obcych, lecz chrońcie się wiele.
Uczcie się wytrwać w pracy, w żądzy chrońcie zbytku,
Z rolniczego przemysłu szukajcie pożytku
Ale ~~precz~~ precz od was chciwość z podłością złączona,
Nie żelazo was obce, lecz złoto pokona.

Zdala niechaj was miękkość i próżność omija
I układna obłuda, co tuląc zabija,
Zawsze jedni, ci sami wśród różnych kolei,
Mężni i wolni w duszy, nie traćcie nadziei.

Zniewieściałość młodzieńca wszczęła ciężkie boje
I dary obcych zmogły długo-mężną Troję;
Nie Ajax to, nie mężne Mirmidonów roty,
Nie zbroja ją ~~prze~~ przemogła Wulkana roboty,
Ale zdrada odniosła uporne zwycięstwo;
Daremna stałość ludu i Hektora męstwo,
Gdzie ufność z zdradą walczy — Trojanie to sami
Śmierć ciągnące łańcuchy wieńczyli kwiatami,
Sami mury łamali i przez ~~[illegible]~~ wolne błonia
Nieszczęściem brzemiennego wprowadzili konia —

Tak bard śpiewał, już dalszy głos mię nie dochodził,
I obłok co raz ciemniej ten widok obwodził;
Powoli wszystko znikło — I stałem zadumany.
Wkrótce i skały uwieńczył jutrzenki świt rany
Zorze różane pasma rozciągnęły w złoto
I słońce nad krąg ziemski wybłysło złote.

Brat i Siostra.

Brat

W kącie szkolna teka leży,
Tęsknota już mię z domu woła,
Czas niezwrotny prędko bieży,
Mnie zatrzymać nic nie zdoła.

Siostra

Moje już lalki stargane,
Matce być mogę przy boku;
Raczej ja w domu zostanę
Czekać mojego wyroku.

Brat

Muszę widzieć Rzym wspaniały,
Gdzie ojczyzny życiem żyli,
Tam to umiał syn dla chwały
Święcić życie krótkiej chwili;
Muszę przebyć skały, morze
Mnie nauką wszystko będzie,
Dla człowieka jest przestworze,
Los potrzeba ścigać wszędzie.

Siostra

Nasi tu leżą wodzowie,
Także ojczyznę kochali,
Śpiewak domowy opowie
Sławę ich serca i stali.

Nigdy ja domu nie rzucę,
Miła mi grzędka, choć mała,
Tu niech się cieszę i smucę,
Kędym kwiateczki posiała.

Brat

Mnie się w nocy śnią wojny,
Drży mi serce, gdy je słyszę,
Dla ojczyzny młodzian zbrojny,
Mieczem swoje pamięć pisze.
Muszę wsławić plemię moje,
Wolę imię, niżli życie;
Pójdźcie wrogi staczać boje
Grób w mej ziemi wywalczycie!

Siostra

Matka i ojciec są starzy,
Tęskny im czas tego świata,
We dnie i w noc mi się marzy,
Jak im osładzać ich lata;
Cichym ja pracom i cnotom
Będę poświęcać się cała,
Szyła sukienki sierotom,
Chorych, ubogich wspierała.

Brat

Jeden Bóg jest ojcem świata,
Cała ludzkość jest rodziną,
W każdym stanie widzę brata,
W każdej wierze niebios syna.
W czasie życia, chcę go użyć,
Niech do działu każdy stawa;
Mam-li władać, albo służyć,
Muszę słuchać, żądać prawa.

Siostra

Dobrze mi z ojców mych Bogiem,
Tajne się moje życzenia,
Składać przed jego chcę progiem,
Żale i tęskne marzenia;
Trzeba się poddać i ~~prosić~~, znosić
Bóg to w mądrości uznaje
Trudno-li szczęście wyprosić,
Niech cierpliwość sam daje.

Brat

Pełna kwiatów każda łąka,
Do słodyczy wszystkie nęcą,
Wolny niech się motyl błąka,
Łatwo wszystkie kwiatki święcą;

W kochającym żyjem świecie,
Trzeba kochać, czas ubiegnie,
Lecz i wolności miłej pieśnię,
Ta miłości nie ulegnie,

Siostra

Liczba motylów nie mała,
Płocho się każdy z nich bawi;
W domu ja będę czekała,
Póki się dobry nie zjawi.
Temu się poddam, zawierzę,
Zniosę cierpliwie przywary,
Wiernie kochając i szczerze,
Zmuszę do statku i wiary.

Brat

Niech cię zwabi tobie miły,
Pójdziesz z nim na końce świata,
Nad twą bojaźń i nad siły
Rzucisz ojca, dom i brata.

Siostra

Serce kochane i stałe
Lwa jagnięciem uczyni,
Wolność porzucisz i chwałę
Przy niem żyć będziesz w pustyni.

Dumny członek Senatu, że ~~w sejmowym grodzie~~ wśród Królów grodu,
Głosem długo zamilkłym mówił do narodu,
Gdy wróci do ~~ojczyzny~~ rodziny, do przyjaciół koła,
Już się mową ojczystą wywnętrzyć nie zdoła.

Tak więc Polak, miłością ojczyzny wsławiony,
Za którą z bronią obiegł wszystkie świata strony,
Czczony od ludzi, krwawo kupioną od świata,
Ostatnią swą puściznę, sam w domu pomiata.

Już to złe z dawnych wieków w naszych sercach gości
Czyli z cnót, czyli z naszych wylęgłe słabości:
Członki zostawiem, byśmy z jarzma się wyrwali,
Lecz z inąd sami byśmy w jarzmo się wpraszali
Tysiącé razy przed obcym krwią obroniem granice,
Serce, język, obyczaj, przedamy mu za nic.
Tak my od wieków, pierwsze wytykamy ślady,
Nigdzie nieznanej cnoty, i nieznanej wady,
Byliśmy walk za wolność i ojczyznę wzorem,
My wad wszystkich, lecz naszych nikt nie pójdzie torem,
Zaśniedmy pod oliwą pamiętni laurami,
Czego obcy nie mogli, zatraćmy sami.

Przy oddaniu Medalu
Kopczyńskiemu

Bogu winien wiersz zapały,
Co ~~On~~ jego serce podnosi,
Bohaterom cześć swej chwały,
Gdy wiernie dzieła ich głosi;
Lecz najwięcej winien mowie,
Ktorą uczucia poruszy,
Gdy w czarownej słów osnowie,
Duszę objawi dla duszy.

Jako morze, co się wznosi
Wsiąkając rzek miliony,
Obce lądy lądom znosi,
I tęczy świat rozdzielony;
Jako rodak każdej ziemi
Rzeki swoich znajdzie w nim wody;
Tak mowa węzły świętemi
Przez wieki spaja narody.

Ale jako zdrój po skale,
Małemi płynie wprzód ścieżki,
Potem dąży okazale,
Strumienie tęczy i rzeki;

Wnet brzegami dzieli kraje,
I obce toczy mi wody,
Tak granice język daje,
Cechuje każde narody.

~~W tym pobycie śmiertelnika,
Zatraty nic nie ominie,
Jako listek całowiek znika,
Jak całowiek naród zaginie;
Lecz na gruzach reszty chwały,
Trwa wiecznie kościół pamięci~~

Płaczą w gruzach dawnej sławy
Starożytne ojców grody,
Jak ~~przez~~ po morze przeszłe nawy,
Znikły bez śladu narody.
W prochu każde dzieło ginie,
Jak owi którzy je wznieśli;
Ale słowo nie przeminie
Które ręka wielkom kreśli.
Z łożysk dawnych rzeka wróci
~~Z brzegów rzeka dawne łoże rzuci~~,
Tryumfy przebrzmią po grodach;
Cnoty ojców syn powróci,
Tatonie naród w przygodach;

Lecz nie giną takie kraje
Gdzie pojąć uczą się syny,
Że granice język daje,
A trwałości światło i czyny.

Karta z nicości lud wróci
Przez nię, czem bywał, być zdoła,
Ona grobowce rozrzuci,
I z prochu iskrę wywoła.
Ona te ognie przechowa
Co niegdyś mówców natchnęły
Wzniosą Amfiona słowa,
Te mury, co już runęły.

Czuj twój język lacki rodzie!
Ty z posad ziemskich strącony,
Jeden wziąłeś na swe łodzie
Po matce skarb ocalony,
Za nadzieją z nim jedyną,
Morzami gnałeś wszystkiemi;
Póki Lethy nie przepłynie,
Duch jeszcze należy ziemi

Lnej

Znaj w języku obraz własny:
Obfity, jak twoje ziemie,
Jak twe serce, szczery, jasny,
I czysty, jak twoje plemię;
Wolny, pełen prawdy, siły
Gdy młodzież męstwem zagrzewa,
W śpiewie miękki, i tak miły,
Jak Polka, która nim śpiewa.

~~Wdzięczna w tym języku chwała,~~
~~Tym się go strzegli od [illegible]~~

pierwsze proby poetyczne K. Br: w młodzieńczym wieku pisane

III

List o Woyskowości 1809 r. (miał lat 13.) na wstępie w szeregi woyska

Gdy krew wrząca ku sławie i miłość oyczyzny
Karze ci się poświęcić na trudy i blizny
Niech zaraz wyższych stopni nie łudzi cię znamię
wstąp w szereg niech pod bronią zaboli cię ramię
Lubo więcey zręczności nim wieśniak posiadasz
Słabiey zato ~~nad~~ od niego twoją bronią władasz
On do zręczności, a ty nawykniy do siły
Równie Nieba między nas dary podzieliły
Z nim razem nie przykrz sobie sobie pod ciężarem broni
zmierzaj nogą forsowną po równinach błoni
powtarzana nauka niechaj cię nie trudzi
ni powaga kapralska przed frontem u nudzi
On się jasno choć prostym tłomaczy sposobem
On dziesięć lat w szeregu, stawał nad grobem
Doświadczenie zasługi, chęć dla kraju szczera
Niech od ciebie szacunek i ufność odbiera,
Luboć się prawdą śmieszny będzie zdawał w mowie
po wrono niechący z składny wymowie,
ale ten się wrono ten jasno tłumaczy
Kogo głos się zrozumie, kto obroty znaczy
Znoś wszystko, niech ta równość pociesza żołnierza
Cierp boto do zmniejszenia dalszych cierpień zmierza
Doświadczenie niech chodzi przed rozkazem wszędzie
Kto robił ten roboty dzielić umiał będzie
Niechaj wszystka wiek cały zdaje ci się bliski
Razem z prostym żołnierzem wypróżniay półmiski
Szanuj starych co w wszystkich już się ziemiach bili
W nas zniemie na rozmowy nie pożałuj chwili.

× Wiersz ten pisany był przez autora, w młodym jeszcze zupełnie wieku, bo miał zaledwie lat trzynaście, i myślał już o stanie woyskowym. Umieściliśmy ~~go jako~~ ten utwór ~~młodego~~ naszego poety, jako miłą rodzącego się jego talentu pamiątkę.

Karta 3.

Zniech niejeden tak bitwy jasno ci określi
Jaki ci, co według planu zwycięstwo odnieśli
Uważay ich natoży, skłonności zwyczaje
Nim, jak władać, – niech każdy czym włada poznaje –
Nie leń się czasem mając chędożeniem broni
Niech się dobrze zagrzeje pod tarciem twej dłoni
Sam ich części rozbieraj mażąc oliwą, składay
pyszny zato w szeregu lśniącą lufą właday
na próżno rzecz przy woysku umyślt przyozdobić
Kto – swey siły do trudów nieumiał sposobić
Azato tak się wydasz kiote broni twoj
Jak Achil przed Ulisem kupowaniem zbroj
Niech twoj szyszak błyszczący ku słońcu jaśnieje
Tilis się winim przyzwawszy wdzięcznie się rozśmieje
— Gdy z wrodzoney do konia jak polak ochoty
Zdrowie między ułańskie zezwoli weyść roty
na pierwszą chwałę jeźdźca pamiętay o koniu
On parskając pod tobą swawoli po błoniu
Kark łamiąc, pyszny mieczem co w twoey dłoni miga
Równym jako ty duchem, śmierć zwiastując sięga
Ogon wznosi gdy grzywę wiatr rozgania w pędzie
na głos trąb uchem strzyże ledwo stoj w rzędzie
wspina się nogą stąpa, – puszczony wypada
Podobien do szkockiego pod zbroją Syffada
Koń, jako rycerz wspólnie pod zbroją zagrzany
razem podległy z tobą na trudy i rany
Jak często koniom winni wojownicy życie
J Ty synu Tidydy Acheyski zaszczycie

Karta 4. 116

Konie twe przed Elektorem ocality losy
Za to tam gdzie plejady błyszczą podniebiosy
Tam gdzie z Kastorem przyjaźń poluxowa stała
Tam i wam Tetys mieysce wpośród gwiazd obrała —
pomniy by mu jednako zawsze ziarna dano
niech wonne niezmulone skubie z drabki siano
wolno niechaj pić stąpa, i wolno odwody
Zagrzany niech pożyje i odetchnie przody
i siodła nie pozbywa aż go oraz ochłodzi
Często parskając z tobą, niech brnie po powodzi
Szrotka zawsze po Jego niech się snuwa w tosie
Czasem niechaj tesz wolny pochula po rosie
I swierzego koniczu, niech pożuwszy troche
Krotką wolność na skoki ofiarnie płoche
Chrapiąc niechay grzbietem potęce przewija
I ochotny kutemi kopyty wybija —
Wiedzion potym do stajni ze swawolą stąpa
Na tedy niechaj twoja niebędzie dłoń skąpa
Tkaj siano za drabinę, on będzie jadł wiele
Służka chędogą słome niech pod niego ściele
Często z twojey dłoni siana lub niech bierze soli
przyzwyczajon do ciebie pozna cię powoli
Oczy na twoje przyjście i stąpa z rozkoszą
Zlizać będzie dłonie, które mu coś noszą
— Ujezili raz powolność i do pracy chęci
Trudnym cię obowiązkom przy działach poświęci
Do niech potrzeba więcey niżeli rycerza
Jowisz nawet marsowi piorunów niezwierza
Sam z górnego Olimpa z swey ie miotał dłoni
=

Karta 5.

Dzisiay Jowisz swą władzą tey powierzył broni
Ani pytyiskie strzały ani miecz stalony
Ani włosy meduzy, ni głowa gorgony
Nie przeszkadza olbrzymom doyść nieba tak blisko
Aż straszne Peliona i Ossy zwalisko
Niedosięgłe w swoim locie naztrącaią gromoty
Wrą morza, las goreie i pryskaią skały
piekła z cieniami, niebo z Bogami zadrżały
Tak jako wóz pogrzebny zwolna ciągnie ciało
Tak z łoskotem z bram miasta omierć żyiące działo — /nie dokonczony

Do przyiaciół

Niech o mnie w miastach w pałacach niewspomną
na wsi ja sławę chcę budować skromną
niechay przy żartach, niechay śpiewki moie
I rozkochane śpiewaią dziewice
A kiedy ziemne opuszczę mieszkanie
Tam za ołtarzem na kościołka ścianie
Gdzie z smętnych dziewcząt zwiędłe wiszą wieńce
I moię lutnię powieście młodzieńce
I ustroioną kwiecistym uplotem
Z nabawy wędrowcom pokaże ią potem
a z darny kwiatków zdięta wstęga biała
Będzie po strunach z wiatrem szeleściała —
I na Cmentarzu gdy wieczorną ciszę
Dzieci się bawiąc iey brzęki usłyszą —

Moje życzenie

Obym miał Argusa oczy — Bym się dość napatrzał Ninie
I bym zawsze skarb uroczy — Sam mógł pilnować jedynie
Niech mam Aegeona ręce — niechże mi użyć zupełnie mocy
Lecz je do pracy poświęcę — dla Niny we dnie i w nocy
Niech mam wszystkie dary nieba — złożcie się na mnie Bogowie
Jednak, wszystko wyznać trzeba — oczom Niny nie odpowie
Niech mam lutnię i głos Febów — niech na Tesalskie doliny
Nie pójdę budować Tebów — pójdę grać pod okno Niny
Złożcie się na mnie Bogowie — Aby dajcie serce moje
Jak ją kocham niech się dowie — I niech go przyjmie za swoje

Skąpiec

Obok niezmiernych pieniędzy —
Pewien skąpiec umarł w nędzy
I tylko szeląg na drogę mu dano
i to jeszcze żałowano —
Tak bowiem wszyscy dziedzice są czuli
Że zostaw skarby po sobie
Oni za tobą na grobie
Płakać twoi będą w śmiertelnej koszuli
Cień tego skąpca ponad Styx przychodzi
właśnie gdy Charon zbierał cło od łodzi
I odpychał bez litości, gołych gości.
gdy go od skąpca wyciąga — żal mu było szeląga
Więc tuż pod Charona okiem, — jednym skokiem
Rzuca się w wodę, jak duch ów powstaje
On płynie żywo i brzegu dostaje
Na widok tak nowy — zaszczekał Cerber trzygłowy
Zwyczajem okropnym furye przybyły
Kontrabandę pochwyciły —
Wiodą go do Minosa, zbrodnię tak wielką —

trzeba

Karta 7

Trzeba ukarać z przykładnością wszelką
Różne kary wmyśli — Minos w planach kryśli
Jaka mu ma być wyznaczona
Czy jak Tantala, czy jak Ixiona;
Czy przom... cierpienie — czy Ixiona kamienie
Czy toż jak Egipskie panny
Ma wiecznie lać wodę do próżnej wanny. —
Wreszcie rzekł Minos skarać go przykładnie
Nie jest też w piekle tak snadnie; —
Otwórz ci mu powrót w drogę
Lepiej go skarać nie mogę
Niech się wróci i zobaczy
Kto się jego skarbem raczy —

2 czerwca

Próżność za próżnością goni —
Rzeczy moj panie Antoni
Los zawsze zdradnie nas gałaci
niewart kłopotów

Wszyscy co do szczęścia mierzą
Budują z dziećmi z kart wieżę
Która im wyższa tym snadniej
prędko upadnie.

Bogacz co gardził nami
Liczył kmieci tysiącami
Ledwo co się spadkiem cieszy
Syn z nim w grób spieszy —

Co wczoraj pięknością wzięta
Świat na swym ustaśku ugnęta
Wiatr zadmuchnął i za chwilę
Już kwiatek w pyle.

naz

Karta 8.

118

Nasz wodz Jozef niezrownany
Dziś marszałkiem obwołany
Z chlubą bierze buław w dłonie
I dziś z nim tonie.

Ten co do Moskwy od Wilu
Orężem pokonał tyłu
Ląd poskromił, światimowie
Dziś wyspę owie

Tak jako poświst po lesie
Chwila przyszła i odniesie
Tak naszego tylko tyle
Co dadzą chwile

To nasze co teraz gości
Nie day mu w lichwę przyszłości
Która dymem próżnym płaci
A summę traci

Użyj poki czas wesela
Twoich masz przyjaciela
Dobrego w kłotce czas z tądzi
Zły cię dziś zdradzi

W młodości zaraz w poranku
Obryway kwiaty kochanku
Bo gdy kwiat z dniem nie przyjdzie
To ci kto podcydzie

~~[illegible]~~ a więc sobie nie suszysz głowy
Wysoko wznosić budowy
Ani cię niech mami oko
Abyś się drapał wysoko
Im kto jest wyżey, tem bliżey — być spadł niżey —

Ubiow

Do Fortuny

Karta 9.

Niepojęta fortuno wyśmiać trza twe dary
Tak jak Tysiąc z tych śmiejesz co spały ofiary
Bo gdy na rękach biedny że nie ma do straty
Jeszcze gorzej ~~na rzetka~~ na rzeka, jak stracił Bogaty

Świat

Ile Ojciec stawię tyle Syn przybywa
Pół ludów pieśń pogrzebną, pół nadzieję śpiewa.
Na pół się naszym globem wraz z jednym noc dzieli
połowie ludom Bóg, światła dać nie chcieli

Do F. B.

Z Literackich wiadomości
Doszła mię nowina miła
Że masz w domu nowych gości
Że żonka córkę powiła
Więc poeta w takim razie
Musi machać na Pegazie

Ach czemuż to nie syn przecie
Żebym ja mu przepowiadał
Jak on będzie słynął w świecie
Cnoty i mądrość posiadał
Że to drugi Cezar dzielny
Albo Tytus nieśmiertelny

Lecz gdy jest w płci pięknej rzędzie =

Karta 10.

113

Jtak dla niej kwitnie chwała
Chociasz krwi twoiej nie będzie
Będzie mężnych podbijała
wdzięczny uśmiech i twarz miła
To jej cała zbrojna siła

Więc jej tylko rzeczy trzeba
Niech ma gracyi wdzięk uroczy
przy skromności siostry Feba
Ale jak on piękne oczy
Niech ją piękności Bogini
Sobie podobną uczyni

Niech obfitości wszystkie rzeczy
Rośnie wenocie i ozdobie
niechaj naj~~...~~prędzej ujści
Radość Ojcu, swojeście sobie
Niech ją zawsze nazywamy
pięknym pamiętnikiem Mamy —

———

Bądźcie wy mądry jak chcecie
wszyscy męszczyźni na świecie
przecie tejsce nieumieli
zgadnąć szalet petroneli.
patrząc na piękność ciała niknąć jej przymioty
a piękność twarzy gasnie patrząc na jej cnoty kryjąc

Karta 11 6 Grudnia 1818 — Bayki

1. Badacz Próżniak wiele myślący
Gdy już nie miał nad czem siedzieć
Chciał się dowiedzieć
Jak wygląda śpiący
Siadł przed zwierciadło, wpatrzył się troskliwie
I zasnął szczęśliwie —

Taki bywa los człowieka
Który w badaniu głębokiem
Tego na sobie docieka
Co Bóg skrył przed jego okiem
Chcąc to wiedzieć przed czem właśnie
Same zamykają się oczy
A chociaż go noc zamroczy
Marny w noc ciemną i omamieniu zaśnie

2. Wrona Nie wiedzieć jak się to stało
Lecz też na tem tery mało,
Dosyć, że gdy do domu ~~powracała~~ wrona
W gniazdzie swoim zdumiona
Dwie orle jaje
Między własnemi zastaje
Być mogło, że orlicę w swojej sąsiadki
Długie zabawiły gadki
Gdy więc może późnym czasem
Wracała do domu lasem

niebędąc w stanie wrócić do domu
Zmuszona, była niewiedząc komu
powierzyć lube potomstwa nadzieje.—
ach cóż się wsercu wrony niedzieje
gdy nad spodziewanie wszelkie
widzi takie jajo wielkie
Na szczęście, rzekła wroniego rodu
a dla moiej chwały
niebo do takiego płodu
mnie przeznaczyć chciały
Takiem marzeniem zajęta cała
Troskliwie wszystkie jajka wysiedziała
Gdy się zwyczaynych dwoje wroniąt rodzi
Trzecie orlątko wychodzi
Cóż to za widok dla matki tkliwy
wszystko wdzięcznie okazało
Żywe choć to jeszcze małe
wzrok bystry dziobek krzywy,
ach godna podjąć największe starania
Dla dobrego wychowania;—
Gorliwie na pola leci
Znosi daje pożywienie
czywi przy tym własne dzieci
Lecz to tylko przez sumienie
Bowiem się cała — Dla orlątka oddała.

Karta 13.

gdy się raz wpolu dłużej zabawiła
a wpiśkciórzku wzrosła siła,
więc zprzywileju przemocy igłodu
A najwięcej swego rodu
Zdławił jednego przyrodniego Brata —
Zalała matkę ta strata
Cieszy się przecież, że Nieba łaskawe
Zachowały orlętko na szczęście i sławę —
Co mogła dały matka, coś się zebrać zdało
Skała w Kochanka, — lecz to wszystko mało
Znowu się krótko i zręcznie uwinął
I drugi braciszek zginął
Płakała biedna wrona
ale w orlętku obrona
On nagrodzi moje dziatki
On się pomści krzywdy matki
Stało się wszystko, jak Bóg naznaczył
Oby orlętko dochować mi raczył —
w niepokoju i bólu
Kręci się biedna po polu
Naprzętce jakieś takie uzbierawszy jadło
Spieszy, by znowu na dom nieszczęście nie padło
Ale niestety! Orlik nigdy niesyt
Gdy się mocy krzyt apetyt
podczas kiedy był karmiony
Udusił matkę drapieżnemi szpony
I tak się sprawił — że ani śladu zbrodni nie zostawił —

Ostatnie poezyie

Na piasku piszem naszeby z nadzieją
przyszłego domku rysy ornaramy
Awcatny losów wiedzione koleje
wpadają na nas nieznające tamy
J mogiłami wszystko nam zawieją

Szczęśliwy który spokojny w domu
Ojczyste grodzi pasieki
Kto nie niewinien nikomu
Od świata żyje daleki

Szczęśliwszy jeszcze kto z trzodą
z gaju wędruje do gaju
Kto z drużyną jak on młodą
z kraju żegluje do kraju

Życie drogą, my przechodnie
Nie ~~do~~ dla jednych miejsc ~~przykuci~~ stworzeni
W nich tę pieje duch niegodnie
na cel ~~mój~~ z dala się zieleni, ~~okiem niewzruszeni~~

Błogi komu Niebo dało
To najwyższe szczęście ziemi
pokój z sobą i ~~z bliźniemi~~ wszystkiemi
Kto na przyszłość patrzy śmiało
Kto nie ściga za czczą chwałą
Z tym wnętrznym szczęścia wrogiem
Komu czasu dość zostało
Żyć wewnątrz siebie i z Bogiem —

(podobno już drukowane w pierwszych 2ch Tomikach)

Karta 15v

mamidło

Wszędzie słyszę głos za cnotą
Oniey tylko zawsze mowa
Lecz to wszystko cnotą pozłotą
Celem wszystkiego są słowa

Co tylko błyszczy co szumi
Tem łatwo gmin pokonany
pozor być prawdą rozumi
J kłęcząc wielbi bałwany

Ten wszystko u gminu sprawił
Kto umiał sztukę pozoru
Choćby kraj na zgubę stawił
Gmin ślepy nieina wyporu-
niewie co jest co należy
za zmamieniem tylko bieży

L. . K.

posród obrzędow nużących
Sobie zmarły wsrod żyjących
Jak posąg z głazu ciosany
K. . w murach z. n. f.
Dni swe przesmucił w. K.
Sam od wszystkich oderwany

---

ciego i żebrak wypywa
na tem jemu tylko zbywa
po życia wrowiennym kole
musi jak na scenie chodzić
Jak na pastkach dać się wodzić
Zawsze umieć swoją rolę

wszystko mu zmierzą odważą
a nawet zapomnieć każą
że jest człowiekiem jak oni
Zimność nadzą, serca bicie
musi w sobie tłumić skrycie
Łzę szlachetną tajnie roni

Kiedy tylko zwróci oczy
wnet mu obłuda zaskoczy
wszystko oczernić umieją
Choćby najświętsze pragnienia
Nawet niebieskie sklepienia
piekielną szatą odzieją —

Do siebie pro..w. 4.

Naprzód naprzód odwróć oczy
Już nie pojźrzysz w zbiegłe lata
Cichych zagród mir uroczy
Już ci jako sen ulata —

w szczęściu innych szczęście twoje
zbądź się twych uciech niewinnych
od tąd zamknij serce swoje
wszystko składaj w serce innych
pójdziesz zasiać kwiat na grzędzie
Lecz nie tobie się rozpleni
Dłoń twa drzewa szczepić będzie
Lecz nie spoczniesz wśród ich cieni.

Od tąd poprzez niezmierne morze
z burzą twoja nawa płynie

Karta 17. Mija tylko ciore przestworze
na brzeg dawny niezawienie
Już Ty umarłeś dla siebie
Chociażże we wszystkim ożyjesz
wspomnienie tylko dla ciebie
które wgłębi serca skryjesz

O wspomnienie uroczyste
Tego co niegdyś się śniło
wszystko tam błogie i czyste
Jakoś bliżej serca było. —
Już ty porzuć kray uroczy
pomnij tylko o twym stanie
Naprzod, naprzod, odwróć oczy
Wiernie pełnij powołanie

Na świętych brzegach Jordanu
Arabskie ciągną wielbłądy
Turek rozpoczyna rządy
gdzie wierny lud służył Panu.
Syonskiej świątyni progi
Barbarzyńce depce srogi
na Synaj ciągnie lud podły
Ciebie Boże nieświadomy,
zabobonne czyni modły
J na to, milczą Twe gromy —

lub — A. M.

123 Karta 18

Wiersz ~~A. M.~~ przysłany z Drezna do owdowiałey Brodzińskiego żony

Z wschodu na zachód przeciąga tułacz polskiey ziemi
J łzami znaczy ślady — wzdychaniami drogę —
Gdzie burza i śmierć czeka tam myśli wytęży
Za znakami codziennie goni złowieszczemi
Mowa nam obca niesie żalu zapomogę
I pieśniom naszym są jęki pogrzebowe księży!

Tyś szczęśliwsza — łzy twoje nie w kamienie padną
Gdzie płyną, tam kwiat szczątki — i jak perły rosy
Wonie z róż wyciągają, tak mocą wszechwładną —
Łzy z krwią w woniach lotnych biją podniebiosy
Anioły je przyjmują w złocistey kadzielni,
Krwi własney, męczennika towarzyszą głosy
J Bóg rad tey ofiarze jak hostii kościelney!

Nasze datki są ziemskie — wspomnieniom — łza marna —
Przyjaciołom — rzecz zimna myślą ugodłona
Którą nawet rodzinna niewidziała strona,
Oto dowody serca — cześć nasza ofiarna!
Co mamy to dajemy — Tyś dar wynieść zdolna:
Na Jego smętnym grobie połóż go na chwilę
Pomnij o Nim i o nas w całey duszy siłę
A jak w ołtarzu, święta i latorośl polna
Tak dar nasz się wyniesie na Jego mogiłę.

Karta 19. (Do
Xiaz: Brodzińskiego wdzień Imienin (dnia 4° Marca 820.)
Uczniowie Klassy 6^{sty} Konwiktu —

O Ty! ktoryś nam wskazał nieomylną drogę
Jak mamy przezwyciężać przyrodzenie srogie
Jak umacniać zdolności w młodocianey porze
Jak czerpać nowe skarby, w każdym godnym wzorze
Ktory w nas wpajasz miłość Oyczyzny i Cnoty,
Ktory uczysz prawdziwie oceniać przymioty
I sposobisz Krajowi obrońcow uczciwy
Ktory nam prawą drogę wskazujesz do sławy —
Przyimij zacny Kazimierzu, w miłey dla nas dobie
Hołd ktory sama wdzięczność niesie dziś Tobie
Nienaruszy iey siła, czas iey nienaruszy,
Jey płomień niewygaśnie nigdy w naszey duszy
w każdym życia zawodzie w jakimkolwiek stanie
wierna po Tobie pamięć w sercach się zostanie.
by życie wieść będziemy w domowey zaciszy
pośrod lubey rodziny miłych towarzyszy
by się na nas sprzysięgną losy naybardziey
w jakkolwiek bądź odległe zapędzą nas strony
Zawsze wszędzie, — pod dachow nawet obcych cieniem
potążem Twoje Imie z Oyczyzny ~~Imieniem~~ wspomnieniem
Nic się oprzeć niezdoła tey szarowney sile —

Chocim

IV

Karta 20.

124

Choćbyś zawarem powieki, choć spoczniem w mogile
Wdzięczność Ci zachowamy, bez wdzięczności bez końca
J gdy się duch nasz wzniesie między górne słońca
Kiedy ujrzeć w niebian, nieśmiertelnych rzędzie
i Tam wdzięczności Ku Tobie jeszcze płatać będzie

Śpiewy mszalne przez Kra Brod.

1. Jezus przy wieczerzy schyłku
Chleb i wino błogosławił
j oboje dla posiłku
na pamiątkę swą zostawił
Weście wiernie chleb ten w darze
Ciało moje w nim uznajcie
To zas wino w tym puchare
Za Krew moją poczytajcie

2. — Ciało moje wam oddane
Daję światu na zbawienie
Krople Krwi zawas przelane
zgładzi grzechów przewinienie
Bierni cierpień moich płonu
Com ja zawrąt dokonajcie
A na wieczór mego zgonu
Wiecznie, wiecznie, pamiętajcie

3— Miłość wieczna przy tym stole
Miłość mojm jest rozkazem
Bracia! w tym miłości Kole
Aż do zgonu żyjcie razem

Gdy

Karta 21.

Gdy was miłości zbawcy uczy
Gdy wam drogi dał przykłady
Jemu święćcie wasze chęci
w jego postępujcie ślady —

7 — Jezus przybył z pocieszeniem
On chleb łamie w naszym zborze
On nam za swej śmierci cieniem
pokazuje życia zorze
Łaskę siłę pokój mamy
Idąc w drogę jego torem
gdzie niebieskie święte bramy
Dla cnotliwych są otworem
Jezu sprawco zbawienia
w serca nasze wstąp o panie
skończ bolesne utęsknienia
przez twe święte zamieszkanie

II Kynyie

1. Odgłosem wdzięcznych pieśni — Vu Tobie się wznosiemy
Przez ciebie zbawieni — Twój Chryste zgon święciemy
2. — Zebrani dziś pospołu — Składamy ci ofiary
z jednego Ojca stołu — Jednakie bierzem dary —
3. — Spraw Boże byśmy zgodni — jak Bracia wiernie żyli
Ofiary twojej godni — nauki twe święcili —

Chwały

Gloria III

1. Chwalę pana wdzięcznym pieniem — Ludy Anioły rozniecie
Ożywieni Jego tchnieniem — w kim i dla Niego jesteście
2. Przed nim koła czas zatrzyma — padną te światy i Słońca
Jemu tylko granic niema — Jego jest wieczność bez końca.
3 — Jemu słońce wdani świeci — Wiatry wyroki roznoszą
Ludy ziemskie jego dzieci — Cnotą ku niemu się wznoszą

Przed Ewangelią — IV

1. Powstańcie światłości syny — pokornem sercem przyjęte
Pan zgórny niebios krainy — Nauki głosi wam święte
2 — Uznajcie prawdę wtem słowie — my wszyscy Bracia jesteśmy
my wszyscy Jego synowie — miłością chwałę mu wznieśmy —

Sanctus V

1. Upadnij na kolana — Ludu czcią przejęty
Uwielbiaj twego pana — Święty, święty, święty —
2. Zabrzmijcie znami Nieba — Bóg nasz niepojęty
W postaci przy środ chleba — Święty, święty, święty.
3 — Powtarzay ludzkie rodzie — Bogiem przeni kręty
Na wschodzie i zachodzie — święty. święty — święty.
4 — Pan wszechmocny nawszewszędzie — Dla nas łaską wdzięty
Niech wiecznie wielbion będzie — Święty — święty — święty.

— — —

Dzieci

Karta 23.

Comunio VI

1. Dzieci niegodne tak wielkiey ofiary — z twego łonu dany biorą
Rzec do Oyca wznoszony podany — z ufnością i pokorą
2 - Panem Ty naszym i Oycem nawieki — Chociasz słabi pobłądziemy
Przeciż z pod twoiey niewyidziem opieki — Gdy cię pośrzód nas czujemy
3 - Niechay w Chrystusa idziemy przykłady — czyli w szczęściu czy w niedoli
On nam pokazał i wzory i ślady — Jak żyć według twoiey woli —

po Comunii i Agnus dei VII

1. Niechaj w Chrystusa idziemy przykłady
Czyli w szczęściu czy w niedoli
On nam pokazał i wzory i ślady
Jak żyć według twoiey woli
2 - Boży Baranku coś zmazał grzech świata
Aby lud twój żył bezpieczny
Miłoj się nad grzechem brata
Utwierdź wiarę, pokoj wieczny —

Credo VIII

Wierzemy w Boga jednego na wieki
Co karze zbrodnie, a cnoty nadgradza
Świat cały z Jego żebrnie opieki
w miłości Jego i mądrość i władza
— — Że nieśmiertelność u Boga nas czeka,
Dla ktorey czyniem na ziemi ofiary,
Że syna swego zesłał w ciele człowieka
Co nas nauczył cierpienia i wiary —

Offi:

Offertorium IX

1. przyimiy Boże tę ofiarę — którą za nas Kapłan święci
wzmacniay wiernie naszę wiarę — wspieray nasze dobre chęci
2. — Kiedy twoje słońce świeci — Tam gdzie ludzkie serca biją
niechaj znają twoje dzieci — niech jak Bracia wzgodzie żyją
3. Którzy już są przy twym tronie — Którzy żyją do tey chwili
Co po naszem przyidą zgonie — Spraw, by Boże w Tobie żyli —

Strumień szumiący

Chciał uttumić strumień szumiący rozpoki
Lecz on im więcey szumi, tym mniey jest głęboki

Węgiel

Jak węgla samey duszy chroń się w każdey doli
Spali cię gdy się zarzy, — gdy zimny osmoli —

Mądrość

Szczęśliwym ziem od głupców uczyć się niewstydził
Zawsze się tego chroniąc com w nich nienawidził.

Do wianka

Tu będzie zawieszę u progu iey chaty
Niech ją otrzęsą twe wonie różowe
Jeśli nie wyidzie ustroić cię na głowę
Tu pod Jey stopy rozsiy zwiędłe kwiaty.

Kto w niebie myślą żyje nie zda się do świata
Owiet lichy pichotnik, choć ku słońcu wzlata —

Lud jest to rzecz, której ~~mędrcy~~ głupcy niepojmują ~~mądrze~~ — a słowo którego mędrcy niepojmują —

Karta 1. Kazim: Brod: pierwsze proby poetyczne w młodzieńczym pisane wieku —

Kochany Dobrogoście sercu memu drogi
przyjmij w nim tyle szczery, ile jest ubogi
od serca on pochodzi dowcip go nie stroi
Dowcip własności serca dotykać się boi.
Lecz jakże mowy serca zaradzić potrzebie
Człowiek myśli dla innych czuje sam dla siebie
Serce mówić nie może, tłumaczy go myśli
myśl mało pojmie serce mniej więcej okryśli
Określone w tem tylko do innych dochodzi
w czem się albo z ich czuciem albo z zdaniem zgodzi.
Tak gdy się myśl przez wielki z dwóch zalet chlubi
niewymowne się serce samo w sobie gubi —

— — — — —

Przyjmij wierszyk na pośpiechu
Zacny mój panie Wojciechu
Jesteś zacny na łożycie
Lecz cóż zacność w naszem ~~tym~~ dobie
Chyba tylko ją skrycie
Umie się z nią cieszyć w sobie. —

Miej pociechę i w rozumie
Ma go, kto się w nim mieć umie,
Śmiej się z głupich synków ziemi
wytknij dumnych palcem z dała
mijaj katów, gardź podłemi
z uczciwemi żyj pospołu —

Nie miej sobie też za fraszki
Nie do siedzieć kiedy flaszki
tam się serce jasno kreśli — i sukni nie ma na nie
Ona z serca ona z myśli — Umie zwabić tajemnice —

przez K. Brodzińskiego

Rozdział 7^my^ dalszy ciąg z brulionu Autora mniej więcej podobny do oryginału wymundowanego zgubionego pierwsze 6 rozdziałów poprawne — od 7^go^ jak w brulionie następuje. Stały

7 — odtąd podług brulionów najrzetelniej mundowałem — Stały —

Bojem jest życie Człowieka
Dniem najemników dni jego pracy
Jako niewolnik na spoczynek czeka
A najemnik na dzień płacy
Tak mnie padły czcze miesiące
i noce smutkiem ciężące.
Do snu idąc czekam rana
Że mi przecię ulgę wróci
Że mi boleść mocą skróci
Noc przeminie nieprzespana
Ni poranek cierpień skróci
Jak łódka Szkarza po płutnie
Dni moje mijają smutnie
Zacoż się pastwisz nad nędzną ofiarą
Wszak mój żywot tylko parą
Raz mi nawiśniesz powieki
A już nie ujrzę ziemi na wieki
Widzący będą szukać mnie oczyma
Ty szukać będziesz lecz mnie już niema
Jako się obłok rozprasza i ginie
Tak człowiek znika w ciemnej krajnie
Już nie poznany nikomu
Nie wróci do swego domu
Więc też mym ustom nie wzbronię
Niech duch co cierpi wyzionie
Czyż to ja morze lub morska potwora
Żebyś mi stawiał i tamy i straże
Jeśli mówię z wieczora
Że mi folgę noc okaże
A ty mnie dręczysz i we śnie
I sny mnie dręczą boleśnie
Tak że we wszystkiem co znoszę
Jak o łaskę o śmierć proszę —
Syt jestem życia krótkie już dni moje
Czemuż się srożysz nademną
Wszakciem ja parą nikczemną
Odwróć odwróć oczy twoje. —

Czemże jest człowiek że cię tak wielmożysz —
potęgą twoją nań srożysz,
Że mnie szukasz z wschodem słońca
i na chwilę nie porzucisz
Śledzisz i dręczysz bez końca —
Nigdyż odemnie tych oczu nie zwrócisz
Comci zawinił ludzi śledzicielu
Ja nędzarz pośród cierpień bez celu
ja ciężar sobie samemu
mogęż być wrogiem tobie potężnemu
Wszak ja proch jestem tyż uciesz oczyma —
Szukać mnie będziesz — a mnie już niema —

Roz: 8^my^

Szukasz chcesz bluźnić niebacznie
i Boskie niczować rządy
Chcesz by Bóg działał opacznie
I sam własne łamał sądy
Gdy twoje zgrzeszyły syny
Karę poniosły za winy —
Ty gdy się zwrócisz ku Bogu
gdy korne wzniesiesz błaganie
gdyś nie stwardział w złym nałogu
On twoją tarczą zostanie —
On twe niewinne plemię uszczęśliwi
Choć nawet wszczątek zbyt mały
Ale zczasem w blasku chwały
Nowem wzrostem świat zadziwi —
Przeto zapytaj dawne pokolenia
i rozmów się z ich Ojcami
Bo my wczorajsi, my bez doświadczenia
i dni nasze [illegible] cieniami

Q

A w nich pociecha gotowa
Bo z ich serca mądre słowa.
Sitowie bagno urodzi
i z pod wody rogoże wschodzi
jeszcze zielone, jeszcze nie dojrzeje
A rychley niźli wszelki chwast więdnieje
— Taka obłudników jest droga
Taka nadzieja bez Boga
Ufność jego pajęczyna
podporą krucha trzcina
Oprze się na niey i zdradnie
Tem pewniey na ziemię padnie
— Przed światem stoi drzewo pełne siły
gałęzie jego ogród obramiły
Korzenie jego nad zdrojem splecione
jako podstawa muru umocnione
Lecz niech mu słońce śmiertelnie dopiecze
Wyprze się miejsca nie znałem cię rzecze
To jest jego przeznaczenie
A przecież jego korzenie
w nowe za czasem gałęzie odrosną
I to cieszy śmierć żałosną
Tak Bóg prostego zasłoni
Obłudnym nie poda dłoni
I tobie pociech udzieli
Twoje usta rozweseli
Wrogi twoje wstyd owładnie
I dom bluźnierców zapadnie —

Roz: 9ty

Ach wiem że tak jest, bo gdzież porownanie
Tak, tak, poznaję i to mię nie dziwi
Bo którzyż przed nim będą sprawiedliwi
gdy człowiek z Bogiem do rozprawy stanie
A gdy by przed nim mógł przyjść ku rozmowie
na tysiąc pytań i raz nie odpowie.
I nasz rozjemca jeszcze się nie zrodził
Coby wśród nas stanął i zgodził
Niech on się łaską położy
Niech mnie swą siłą nie trwoży
A śmiało z nim się rozprawię
i niewinnością zastawię —
Mocny w swej sile w przedsięwzięciu stały
Kto się mu stawił i kto wyszedł cały
On góry zniesie, a żadna z nich nie wie
Że on je niszczy w swym gniewie
Drżącą ziemię z miejsca ruszy
I jej posady pokruszy
On sam rozciąga niebios przestwora
I chodzi po wałach morza
Przykaże słońcu i słońce nie wstanie
I gwiazdom zamknie mieszkanie
On spełnia cuda niepojęte dzieła
Których myśl ludzka nigdy nie objęła
Minie koło mnie i ktoż go spostrzeże
Nim ~~go~~ się obaczysz wszystko ci zabierze
I ktoż go zatrzymać zdoła
I kto co czynisz, zawoła. —
Ktoż się mu oprze, kto mu odpowie
Drżą przed nim ziemscy panowie
A ja ktoż jestem bym z nim prawo czynił
Abym z nim wchodził w rozprawę
Miłorałbym przed nim choć dobrą mam sprawę
Łaski bym prosił choćem nie zawinił —.
A choćby słyszał moje wołanie
Do rozmów z ziemną nie stanie
w chmurze się na mnie uzbroi
Tysiące ran we mnie złoży
Duszę goryczą upoi
Tysiącem cierpień zatrwoży
Pójdę na siłą cóż z mocnem dokażę
Pójdę do prawa gdzież na niego sędzie
Choć ja bez winy on przecież mnię skaże
Choć prawo za mną, on mym sędzią będzie
Lecz po co mam się przy cnocie upierać
Choć bym sam jak śnieg był biały
On mnie w kał wmiesza i tak ohydzi
Że się [illegible]

Ach i moje dni jako goniec miną
i zniknąn próżne słodyczy
spieszą jak łódź między trzciną
jako orzeł ku zdobyczy
A choć myślę że mem zabaczeniem
wygładzę złoto i ulżę mey doli
Lecz wnet się wzdrygam nad moim cierpieniem
Bo wiem, że on mię nigdy nie wyzwoli

Rozd: 10ty

O jak mi tęskno w tym ciele
więc śmiało, śmiało skargi głoszę
że ja niewinnie tak wiele
tak gorzkich cierpień ponoszę
Wstrzymay twą rękę (i tak go będę prosić)
i powiedz na co tyle mam znosić —
J zkądże tobie się wzięło
potępiać własne twe dzieło
Czy widzisz jak my widziemy
tak czujesz jak my czujemy
byś chwilowem panem świata
jak nasze krótkie twe lata
że tak twardym moim krokiem
Tak surowym śledzisz okiem
Choć Ty wiesz dobrze żem się źle nie sprawił
że niemasz ktoby od ciebie mnie zbawił
Twoje mię ręce zewsząd ulepiły
teraz przemożne zrażyesz na mnie siły
pomnij żem z gliny, że się rozproszę
i znowu w proch wrócić muszę
(10. 11. wypuszczone)

Wylałeś na mnie tak zdroje
Oddeiku strogło miłosierdzie twoje
A przecież myślą tajemną,
To uradziłeś nademną
Że gdybym zgrzeszył tyś mi to naznaczył
J że mi żadney winy nie przebaczysz
A choćbym był bez nagany
Jak żebym mógł podnieść głowę

Jużeś twe wyroki surowe
wstydem i nędzą znękany
— Gdybym się podniosł jak lew byś się rzucił
dopędził byś mię i wrócił
wtedy byś mi zagniewany
zadane rozjątrzył rany
straszniejsze męki byś wznowił
i nowe wkoło straże postawił

— —

J na cóż tak żyć się zdało
Ach czemuż matki nosiło mię łono
Oby me oko nic tu nie widziało
Oby martwe moje ciało
prosto od matki wcześnie zaniesiono

—

Lecz kiedy mi ten wyrok był Boży
wszak i tak wszystko mój koniec obaczę
Niech że swój pocisk choć na chwilę złoży
Niech wolniey nieco nad sobą zapłaczę
Zaczem tam póydę zkąd nie cofnę kroku
w krainy wiecznego mroku
Tam już dla mnie noc bezpieczna
bo nierozwadna i wieczna
A tu w południe noc mamy
Tu się bez ładu błąkamy
zwodne światełek promienie
a istotne nocy cienie —

Roz 11sty

Nie będziesz końca tey zuchwałey mowie
Nikt że cię nieupokorzy
Będąż przed tobą siedzieli starcowie
J żaden ust nie otworzy
mówiłeś prawdą są moje wyrazy
czystym się w wierze bez skazy —

— —

Gdyby Bóg jednak na ten spór się stawił
Gdyby tajoną swą mądrość objawił
Wnet byś poznał z zawstydzeniem
Jak wiele twych win pokrył zapomnieniem

Czy —

Czy sądzisz że twój rozum to co Bóg osięga
I że w to trafisz co jego potęga?
Ona się wznosi nad niebios wzniesienia
głębiej dosięga niż piekielne cienia
Ona jest szerszą nad morza
Obszerą nad ziemi przestworza —

Niech nawet przed sąd człowieczy
spętanych ludzi postawi
Wszystkie ich czyny wyjawi
I kto mu wtedy zaprzeczy —
On zna tajny śmiertelnika
których żaden nie przenika
i przed Jegosz to oczyma
człowiek się pychą nadyma
Który się mniema zrodzon do swobody
jako na łąkach źrebek dzikie młody

Wypowiedz służbę niecnocie
wyprzątniej łupy w twoim namiocie
puść z ręku nieprawe zbiory
wznieś ku Niebu głos pokory
a wtenczas pojrzysz śmiałem obliczem
wolny prawdziwie nie stworzony niczym
a wnet ci każda przeydzie przygoda
Jako mijająca woda. — (nieskończony rozd.)

Rozd. 12.

Iż prawdą wy za cały lud staniecie
Z wami już mądrość wymrze na świecie
ale w rozumach ludzkich mały przedział
I któżby tego co wy nie wiedział —
Na gawiskiem przyjaciół zostałem
Ja który z Bogiem przymierze trzymałem
Ta jest niewinnych nagroda
Ta nieszczęśliwych ochłoda
Szczęśliwy zawsze w swej dumie
nieszczęście winą rozumie
I tego kogo Bóg dręczy
dodanem ciosem domęczy
Tak jest poczciwym!; — zuchwali
szczęście tylko otrzymali. —

Łotra jaskinie nikt nie napada
Bezpiecznie łupy posiada
Ten ma pokój przed swem progiem
u którego pięść jest bogiem

To ci ptak z góry wymieni
To ci zwierzęta powiedzą
I krzewy ziemskiej powierzchni
I ryby co w morzu siedzą —

I któż tego nie pojmuje
Że to jest Boga zrządzenie
Który w swych dłoniach piastuje
Życie istot — ludzi tchnienie

Starzy, mówią rozum mieli
starzy mądrze powiedzieli
On mówi wszystkim włada
u niego mądrość i rada —

Co on raz zburzy, nikt już nie postawi
kogo on spęta tego nikt nie zbawi
on wodę zamknie i wszystko omdleje
wody rozpuści i wszystko zaleje
On jest kierownik on cel naznaczony
Zanim iść musi zwodzca i zwiedziony
Mędrców rozbroi rycerze
Szlachetnych ze czci obierze
Często z rozumu odbierze możnych
każe im błądzić w postępach bezdrożnych
że jak w nocy ociemnieją
i jak pijani się chwieją
On co ukryte na światło wyjawi
i w miejscu światła ciemności postawi
Wzniesie narody i znowu je zrzuci
inne umocni i znowu ocuci —
Z pasu obierze przemożne książęta
postronkiem lędźwie ich spęta
usta zarazem stałych ucieli
że zamilkną jakby mówić nie umieli

Oczi pozbawione wiary Kapłany
oskrytu powala pany —

Rozd 13

To ja widziałem na swiecie
To moie ucho słyszała
Wiem to wszystko co wy wiecie
z wami się spierać niezdałe

z Samym wszech mocnem chciałbym się rozprawić
z nim tylko na sąd się stawić —

Chcecież wy Boga przez wybiegi bronić
Chcecież go kłamstwem zasłonić
Jedneyże stronie mają słuszyć sędzie
byśże Bog w nich tylko obrońców mieć będzie
a gdy on kiedyś na sąd was powała
gdy weźre oczy panu Nieba
Jak ziemskiem pochlebstwa trzeba
byśże stronności wasza obronić was zdała
— poznacie wtedy gniew Boga
Struchlałych przeymie was trwoga
A mądre wasze zdania wproch zwiane zostaną
Bo te twierdzenia wasze są twierdzą glinianą.

Jnacoż mi się przydało
Jak szwiesze wzębach unosić me ciało,
J w ręku życie jako skarb ukrywać
biegoż ja mam się spodziewać
by dłużey oczy w kroczy żyje
wszak wiem że mnie zabiye.
Jabym chciał tylko powiedzieć mu w oczy
że mnie niewinnie tak tłoczy
Już i to za mną bo kto przewinił
gdzież by tak smiało z nim czynił
— A więc niech każdy z was słucha
Smiało niech mi staną sędzie
Co powiem przyimie do ucha
Wiem że prawo za mną będzie

niech więc występi kto wie na mnie winy
Gdy mu zamilknę niech zginę

Dwie tylko Boże mam do ciebie prozby
Zdejm ze mnie rękę i usuń twe groźby
wtenczas odpowiem ty badaj
Lub mnie day pytać a ty odpowiadaj

Jakiż występek mię maże
Niech moje zbrodnie okaże. —

Rozd 14.

O jakże smutne życie smiertelnika!
Skąpa dni liczba w goryczy mu płynie
Jako kwiat zwiędnie i minie
Jako cień leci i znika —

J mnież ty ścigasz twojemi oczyma
Jeszcze do sądu z sobą mię wodzić
Mogłżem się czysty z nieczystych urodzić
Ktosz się przed tobą utrzyma?

Tyś człowiekowi dni jego odliczył
Ty ich liczbę masz na oku
Tyś mu zakres ograniczył
Za który nieruszy kroku

Odwróć więc oczy, aby wżeń pospieszył
By jak wyrobnik swym dniem się ucieszył

Drzewo gdy zostanie ścięte
Jeszcze mieć może nadzieje
że w gałęzkach rozwinięte
na nowo zazielenieje —
Jeżeli korzenie w ziemi wysuszone
jeżli pień jego na proch się rozłoży
wnet gdy ie wonny deszcz zmoczy
w nowych gałęzkach zakwitną zielone

Lecz gdy smierć stworzy człowieka
Co mu zapewni byt przyszły?
Oto z morza wody wyszły
w spiekłych polach wyschła rzeka
On wiec grobu nie zrzuci
Już chmury deszczu nieleją — już

Juz się i Niebo starzeją
A jego nikt nie ocuci

Obyś mię ukrył gdzie w cieniowo krajnie
Obyś mię ukrył aż gniew twoj przeminie
wtenczas o mnie wspomniy sobie
wtenczas mi, wtenczas wytchniy zawad nowy
ale ach! złożony w grobie
nikt już nie podniesie głowy.

Więc chcę iescze żyć wnadziei
Boleści zbywać miłczeniem
może się stęchniesz za twojm stworzeniem
J mnie zawołasz szkaley
nie będziesz potem liczył mych bezdrozy
J mimo puścisz ciężki przewinie
Twa ręka dawne me grzechy zawinie
J pieczęć na nię położy —

Lecz ach! jak gora zerasem się pogrąża!
Jak skała z miejsca odwiecznego ruszy
Jak woda kamień wydrąża
J łamy na proch rozproszy
Tak lecz twoj oddech rozwieje
Choćby naymocnieysze nadzieje —

Ty nań naciérasz srożysz gwałtownie
Twarz mu oszpecisz wyślesz w kray daleki
a czyli szczęsne nosnie iego plemie
on o tem niewie nawieki
czy wzgardę cierpią jego synowie
on się już wiecznie niedowie
Jednak na ciele cierpi każdą dobę
Dusza wnim płacze sama nad sobą.

Rozd 15

pocosz próżnemi słowy się srzyrzysz
daremna, daremna praca
w niedościgniony cel mierzysz
J wiatr ci pociski wraca —
Tłumisz w ludziach Boską trwogę
Bezbożnym wskazujesz drogę
przewrotne wszystkie twe słowa
nie ja lecz własna potępia się mowa
Byłś ty syn pierworodzony
wprzod nizli góry stworzony
byliś się Boskim przysłuchał obradom
J wszelkiey mądrości świadom
ktoście uchylił zasłonę
Tego co nam zatajone
J nam wiek świadczy siwy głos na głowie
starszych niż twoj ojcowie
a ciebie drażnią ich słowa cieszące
J zrucasz oczy iskrzące
czy wiesz ty że twa mowa zuchwała
Na Boga prosto powstała?
Coż to jest człowiek by był niezmazany
niewieściy na świat wydany?
przed niem święty wiary niema
nie bo nieczyste przed jego oczyma
Dopieroż człowiek ktory wczystym życie
ktory jak wodę nieprawość pije
Słuchay mię teraz, albowiem;
To com ja widział opowiem —.
Jam to od dawnych słyszał uczycieli
Oni to jeszcze od ojców posłyszeli
Co jeszcze sami dzierżyli tę ziemię
J obce nie niey nie postało plemie —
" Nędznaszy duma Tyrana, przędzy on swe życie
niewie ktora zechcial jego ugodzić go skrycie
postrach brzmi we uszach jego, a wchwili pokoju
On watem otoczony wciąż gotow do boju
pośrod nocy czekający podejrzliwie krąży
Drząc czy nad zawieszony miecz zemsty niedąży
Gdy =

„Gdy dzień przyjdzie żądany, nie podniesie go ręka
By posiłek czyli śmierć do ust niesie ręka
Coraz ciaśniejszem wałem okrąża go trwoga
Coraz na boy śmiertelny mocniejszy głos wzywa
Bo Króla Królów wzywał. — Ten pomimo tarczy
pomimo twardey zbroi, rzgony go obarczy

„Chociaż wmiasta zwaliskach siadowić się będzie
w domach wyrzniętych ludzi jak w grobach osiędzie
Nie podniesie państwo nowych nie skrwawiony ziemi
Ni trwale lud osadzi, ni zboże na zpleśni
Jego złty duch omroczy, zbiory ogień spłonie
J Bóg kwitnące rozgi zaraza ozionie
Nanic dumnie nie buduj, jak próżna potęga
tak i zawsze znikome owoce osięga
próżne cele dalekie, zawsze nieworaz skona
ani lato nosł jego zakwitnie zielona
Owinnic jego obnącą owoc niedojrzały
J ołodki kwiat młody będą otrząsały
Nieptodne będą bowiem obłudników nadzieje
ogneim spłoną namioty przekupstwa i zdrady
Niezrzęsciami brzemienni, złotasną zgubą rodzą
„ J boleściami parci, fałszywy płód rodzą — „

Pazd: 16ty

Juz takie słowa z tysiątem odwielu
Lecz Ty nędzny cieszycielu
Co ciebie mówić niewoli
Abyś urągał mey doli —
Walczcie jak ja z boleściami
Ja wtedy stanę nad wami
i rozpuszczę się mową
i będę potrząsał głową
i dla tego ktory takiemi
przemądrych słów mi nie brakuje.

Ja chociaż mówię, boleść się nie zmniejsza
Jezli zamilknę, ciężkim spokojniejszy?
O Boże, Boże, na moje cierpienie
J sędziów usta przeymuje milczenie,
Bo w pętach przed niż w luce mię twe ramię
Ktamca za świadka przeciw mnie staje
sromotnie w oczy mi kłamie
a on mi rany zadaje
On zgrzyta zębem potyszka oczyma
J rozszarpanego przed niemi mię trzyma,
To widząc wszyscy powstali
Zgodnie mnie winnym uznali
miotając na mnie potwarze — Każdy

Każdy jak sądzi mię każe
a przecież Bóg mię z rąk z tych nie wybawił
I przed niesłusznym sądem mię stawił —
mnie przed tych sędziów widzę natrzywie
Znaki ochydne wyrył na mey twarzy
On się natrząsa i świadczy fałszywie
rzuca zapienionych nieszczędzi potwarzy

Szczęśny ja byłem ale on mię rozrył
i schorzałego do ziemi przytłoczył
za cel na swoje wystawił mię groty,
obstąpiły mię jego strzelców roty
Rana zalegała rana
ziemia moją żółcią zlana

Wtedy się ukazałem w żałobney zasłonie
i popiołem na popiół sypałem na skronie
I czerwoność od płaczu twarz moją osiadła
i pomroka na oczy wypłakane padła
I czyste modlitwy wznięcie
a przecież łupu mojej nie dotknęły ręce

nie zmyj krwi mojej, ciebie ziemio proszę
nie utłum głosu który teraz wznoszę
Jest jeszcze świadek ku mojej obronie
Sam mię zna sędzia na niebieskim tronie
Do niego dusza moja się ucieka
on nie tak sądzi jak człowiek człowieka
Krótkie już krótkie dni moje przesmucę
to pojdę ścieżką którą już nie wrócę —

Rozd 17

Słaby mój oddech dni moich już mało
wnet ziemi oddam umęczone ciało
Oby przynajmniej umilkli szydercy
aby wolniej dobiło to serce
Obyś Ty Boże przy sobie mię stawił
Tybyś mię jeden od siebie wybawił.
Tych bowiem czarną okryłeś zasłoną
niechcesz by tacy twoi byli obroną

Za cel mię oddał podłych stworzeniom
Smutne me oko ciało równe cieniom
nato co cierpię zadrży ludzi prosię
Sama niewinność ludzi porządności
a przecież prawy swojey drogi nie zboczy
Silny dłoń będzie co się krwią nie broczy
wy tylko ciągnij chętni rozprawiacze
pomiędzy wami mądrego nie baczę

Jmsię noc tałwo a dzień zamienić zdaje
i światło widzą gdy już noc nastaje —
Gdyż znikł tym dla mnie światem nic niedziele
I już w ciemności łoże sobie ścielę —
Zgniliznę mowię, tyś jest moim światem
Robactwo matką, i siostrą, i Bratem —
I poco już jeszcze mam żywić nadzieję
I kto mi powie gdzie ona dos . . . . (trudno przeczytać)
Tam do ciemnego pojdzie zamną lochu
Tam oniąż pospołu odpoczniemy w prochu —

Roz 18

Patrzcie jak zapamiętały
w swojey wściekłości się pieni
czyż się dla ciebie ziemia odmieni
I z swych posad ruszą skały

Blask bezbożników niedługo świeci
i zapał jego płomień roznieci
Dla niego gwiazda nieba niejest jasną
a światła własne w przybytku mu gasną
ściśnion w postępach sam w sidła swe wpada
I własna pokwę go rada
w drodze postronek uwikła mu nogi
Żelaziem własne zastawią mu progi
zewsząd przed trwogą uchodzi
zewsząd zniszczenie nań godzi
skóre jego i ramiona
toczy śmierć pierworodzona —.
— Kiedy spokojny w namiocie zasiędzie
przed Krola trwogi wywleczony będzie

Strach odrudzicy jego mieszkanie
J siarki narzucą na nie
Korzeń się jego wysuszy
Gałązki upał pokruszy
pamięć jego zakazaną
wspominać wmiastach przestaną
z ciemnie swojego wygnania
nieujrzy światła mieszkania
niebędzie ponim synow i rodziny
Obeym rostawi dziedziny
Smierć jego ztrwogą wspołczesny wspomni
Zdumieją się nad nią potomni.
Te Bezbożnego domowi
Wyroki niebo stanowi —.

Rozd 19

J puki ~~[illegible]~~ czemi wyrazy
Chcecie doraniać to serce
skaleczone tysiąc razy.
O wy bezwstydni bluźniercze!
Bo wreście jeślim pobłądził
Jużem sam siebie osądził —
Lecz wy nademną wielmożyć się chcecie
a czyim winien niewiecie
Ale wiedzcie że Boga potęga
wsieć mię złowiła i biczami sięga
O prawo wołam, a prawo niesłucha
Litości proszę a litość jest głucha
Drogę mi moję zagrodził,
Scieżki cierniem poobwodził
Zdiął ze mnie szaty godowe
i z wieńca obnażył głowę
On mię zewsząd wykorzenił
że bez otuchy niezroję
jak drzewa które wyplenił
odebrał wszelką nadzieję

policzył mię między wrogi
Zbrojne nanmię wysłał siły
że zaległy wszystkie drogi
J. moy namiot otoczyły
Od Domu mego odstraszył mi braci
Chwastem wkoło zarosły już ślady
Któremi domnie chodziły sąsiady
A kto mię znał, ten pamięć dziś traci
wdomu jestem jako cudzy
nieznają mię moi słudzy
Ja com wydawał rozkazy
do prozb układam wyrazy
Duch mey choroby odstraszył mi żonę
Gdym się nadziei daremnie błagał
J wychowanie moje ośmielone
Szydziły ze mnie gdy się język moj wzmagał —
porzniktym ciele skoro kości obległa
J warga zzębow odkrytych się zbiega —
Wyście przynaymniey żalcie mnie mężki
Gdy od pańskiey cierpię męki
Wyście do Boga jeszcze przykładacie
pastwić się na waszem bracie!
— Oby te skargi zapisane były
J w księge są dow wciągnięte
Bogday by rylcem na kamieniu rznięte
na wieczną pamięć służyły —
— Żyje moj mściciel i on mię wybawi
On w końcu zemną do szranek się stawi
Niech cierpi, niechaj niszczeje to ciało
Lecz kiedyś będzie na Boga patrzało
wtryumfie się przypatrzę wybawcy mojemu
Ujrzę go w sercu moim, bo tęsknię ku niemu
w tenczas wy sprawę moję zkorzenia poznacie
Za cośmy go dręczyli, zwstydem zapytacie
W tenczas błyśnie miecz zemsty trwoga
was posiędzie
Drżyjcie na to co mówię albowiem sąd będzie

rozdziały następne to jest: 20. 21. 22. 23. popomazywane — dopiero Rozdział 24. cokolwiek czyściey napisany następuie —

Rozdz: 24

Czemu Bóg usuwa czasy
I źli dopełnią swey miary

Kamień za obce posuną granicę
Sieroty zajmą oślicę
Ubogich z drogi do jarzm swoich zgonią
Jeśli się wpuszczą nie schronią
Z tąd oni w puszczach żyją wrazem dziczy
Okrutni przez niedostatek
Tłumnie się rano biegą chcąc zdobyczy
Żywności niosąc dla dziatek
W jaskiniach jako zwierzęta
Tulą swoie niemowlęta —
Bici dżdżami jesieni
Drżą do skały przytuleni
Tłoczą panu winnic prasy
Którzy żną bez wytchnienia
Nago zbędą nocne wczasy
Zimę przeżyją bez odzienia
Ci pod ciosem zieją ducha
Z miast zdobytych słychać jęki
A litość wołała głucha
A mściwey nie widać ręki

Z tąd oni światła są wrogi
I nie znają jego drogi

Ledwo światło dzień unadzie
Morderca w pole wypadnie
I bezbronnemu zachadzie
I w nocy jak złodziej kradnie
Cudzołożnica nocy czeka
Oczka do zbrodni spełnienia
W nocy podkopują domy —
— Którym w dzień jasny naznaczą
W nocy czynią lub kryjomy
I drżą gdy światło zobaczą

Niech tak w miotany będzie
Po wałach morza burzliwych
Niech nigdy dóbr nie posiądzie
Przeznaczonych dla cnotliwych
Jak przed słońcem śniegi płoną
Tak niech go piekła pochłoną
Niech go opuści rodzina
A robaki z nim zostaną
Niech nań wszystko zapomina
Jako na laskę złamaną —
Niechay niepłodna spiżona
Wdowa od męża wzgardzona —

Ale on choćiasz zwątpiały,
Trwa w swey sile i wrzydzie
Zawsze spokojny i cały
Choć Bóg jego kroki widzi
Wysoko w górę się wzbiję
I za chwilę już nie żyje
Za iednem razem upada
Jak kłos dojrzały do żniwa. —
Teraz niechay odpowiada
Komu ta mowa fałszywa.

Tu kończą się Kruliony rozdziałow —
a następuią wypisy rozmaitych urywków
bez porządku w ćwiartkach z których
co wyżej naznaczone i nie przeniesione
wypiszę ———

38 podtorbe w.1-9

Ktoor jest Ktory bez rozumnie
Smie wiKtac moje uKtady ~~wszystko moje~~
Opasz twe biodra, jak mąż zbliż się ku mnie
J pytac będę ty wskasz twojej rady

Gdzie byłeś wtedy gdym ziemie zaKładał
powiadaj Kogom się radził
powiedz Kto jej długość nadał
J Kto po niej wcięcz prowadził
na czem opart jej posady
Ktory założył Kamień węgielny
Gdy mu aniołow pocześt nieśmiertelny
Gdy mu gwiazd samych śpiewały gromady

Kto zawart morze w warownem Końcie
Kiedy się z matki łona wyrywało
Kiedy chmurą zapowicie
a mgłę na odzienie miało

39 w.1-11

Kto skalnym Kozom skreslił czas do płodu
Kto Krzepi łanie rodzące
naznaczył ilość porodu
zliczył ich ciąży miesiące
Kto łosia puscił pomiędzy lasy
J odjął pęta zbiegowi
w pustyniach jego wczasy
w skałach mieszkanie stanowi
Tam on szydzi z miejskiej wrzawy
niema głosu poganiaczy
Lasem gorą ślady znaczy
zroczone więtrząc trawy
— Czy zmusisz zebra do twojej posługi
by noc stał ci przy żłobie
Czy na roli służył tobie
J w jarzmie ciągnął ci pługi —

R.39 w.19-25 132 27

Czyli przez ciebie koń życiem natchniony
Kark jego wspaniały wstał otoczon grzywy
Jako szarańcza przesadza zagony
i nozdrzem parska dla wrogow straszliwy
Rwie grunt Kopytem siłą wesoły
Tętniąc rwie się między wrogi
Z niem natrząsa się z trwogi
Nie drży gdy błyszcze miecz goły —
Nad nim poświst strzał szeleszczy
szabla błyska tarcza chrzeszczy
piaski wyrywa strzyże uszyma
Trąbę posłyszał, już miejsca nie trzyma
Trąba głośniejszy znak dała
już się puscił jako strzała
wietrzy zdala boju szyki
głosy wodzow wojsk okrzyki

albos ty wiedział śnięgowe zapasy R.38 w.22
Czyliś poznał skarbiec gradow
Ktory na wszelkie zachowuję czasy
na czasy zbrojnych napadow
Kto bywa ojcem powiedzi w.28
Kto wydaie Krople rosy
Czyje łono lud urodzi
Kto mrozem iskrzy niebiosy
Kiedy pod lodem ukryje się mona
jak Kamień morskie stwardnieja przestwora

Czy ty ułowisz lwice niezdobytą w.39
albo nakarmisz lwięta Kiedy ryczą
albo lężąc przed jaskinią
na zwierza zasadzki czynią

№ 140 R.30 w. 12 -15

Od prawej wschodu spadły mnie wrogi
spętawszy zdradnie podcinawszy nogi
ścieżki mi zryli i opadli w nocy
niby to ktoby przyszedł ku pomocy
wpadli jak rzeka przez mur podkopany
jak rzeka przezarli wyniszczywszy tamy.
Dziś niczem jestem sława moja brzmiąca
zniknęła jak obłok, który wiatr roztrąca

149 R.42 R.42 w. 2

Wiem że twa ręka wszechwładna
nie sprosta tobie moc żadna
dotąd o Tobie słyszałem jedynie w. 5-6
Teraz oczyma cię widzę
przeto przeklęty sam sobą się brzydzę
i w prochu pokutę czynię —

150 R.40 w. 3-9,

Chcesz że jeszcze prawom przeczyć
I dziełom moim złorzeczyć? —
Jeśli mnie równym się szczycisz
czemuż piorunów nie chwycisz
przyodziej się majestatem
nad olśnionym stańże światem
I zatop w gniewie powodzi
Wszystko co szyderstwo wychodzi
Spraw niech się dumny zapadnie
wiernie przyklaśnij go nad dnie
wtenczas ja cię będę sławił
żeś dzieła sprawił —

(przeważnie)

144 R.39 w. 26-30

Czyliś ty drogi naznaczył sokoła
że ku południowi leci
czy twój głos orła ku obłokom zwoła
aby na skałach słał gniazdo dla dzieci
na skałach mieszka wysoko
tam twierdzę swoją zakłada
z dala mierzy jego oko
Jako strzała na łup spada
krwią napawa swoje dzieci
gdzie trup leży tam przyleci

Z 151 albo powinno być w końcu

R. XLII w. 9-15

Wszyscy trzej uczynili wedle woli pana
a tak prośba Hioba była wysłuchana
że Hiob za przyjaciół swoich się ukorzył
Wrócił mu Pan dostatki i nowych przysporzył
Nawiedziali go znowu krewni przyjaciele
Jedli z nim w jego domu, dziwili się wiele
A litość wyrażając potrząsali głowy
na wszystko co ucierpiał z przestania Jehowy.
Każdy mu jedną owcę i pierścień zostawił
Bóg stanowi Hioba więcej lat ogołacił
bo teraz sześćset miał owiec za poślednich rządów
tysiąc oślic, dwa wołów, a sześć koni wielbłądów
Miał siedm synów, trzy córki, nazwane Jemima
Kesja i Kerenhapuch zdarzenie oczyma
w całym kraju nie krasnych dziewic
nie zobaczył

Im Hjob wraz z synami dziedzictwo rozmnożył } R. 42 w. 15-16
A sto lat czterdzieści ~~oyty~~ życie złożył
Gdy już życia 4go pokolenia dożył —

Z — 150 to powinno bydź pierwszy —

Tą wszystko do Hioba gdy skończył Jechowa R. XLII w. 7-8
potem do Themanity te przemówił słowa
„ Rozgniewał mnie zasłużyłeś i Ty i ci oba
Niewidzę w was szczerości mojego Hjoba
a tak z baranów — z wołów dane —
a gdy ogień ofiarny złożycie w ob.... (nie skończyła.)
Niech za was Hjob błaga, a może ofiary
wasze, dla niego przyjmę i daruję kary
Bo nierozumem gniew mój ściągnęliście sobie
w was niema tej szczerości co w moim Hjobie ——— ———

37. jeszcze urywki .
R. 37 w. 1-5
Ach na to duszy serce moje
zmięsza się swego podnoże
Drżycie słuchajcie jak swoje
wszechmocny wyroki głosi
Głos jego niebo zalega
I skrzydła ziemi obiega
za nim życzą jego gromy
grzmi wkoło jego potęga
lecz nam głos ten nieznajomy
nasz go rozum nie dosięga w. 5

41 R. 11 w. 17-20
przyjdzie wesołość południa upale
choć cię noc czarna okryje
jako jutrzenka zabłyśniesz wspaniale
nadzieja twoja ożyje
sam sobie grób twój przygotujesz w pokoju
zaśniesz, i nikt cię nie wzbudzi do boju
Źli wtedy w wielkiej potrzebie
błagania wzniosą do ciebie
Lecz dla nich tylko wieczne pragnienie
ach jak ich nędzne ostatnie tchnienie

——— ——— ———

R. 21. w. 27-34
Ale ja widzę przez co wy zmierzacie
80/27 skąd pewne czerpacie gniaty
gdzie mówicie dom moczący
gdzie jego pyszne namioty
mówcie co chcecie spytany podróżny
Nawet innym zdaniem nie będzie, różny — Źli (zuchwale) swojej nie dopełnią miary
U'dają szczęśliwie dnia kary — Kto to zbrodnie wy oczu mu czyny
Kto odpłaci jego winy — w uchronnym grobie bezpieczny się skryje
Nawet i nad grobem żyje — Ledwo go jego mogiła
z kamieni rzeczonych pokryta — Z tąd jego śladem pójdzie świat cały
Jak jak szły poprzednie wieki
Teraz dowody pociechy mi niesie — Obłudni tylko jesteście ✓—

Urywki zdalszych xiąg Hioba poprzekreślane ręką Autora jako inaczey zapewne i poprawniey porobione były

R. 40 w. 10-19

145/15 Behemot ztobą stworzony pospołu
Trawą żyie równy wołu
patrz jak mocne jego żyły
jakie wbiodrach jego siły
wkoło strumienia wabi go pasza
cień mu dają Lotu drzewa
Nagłe wezbranie wód go nieustrasza
Stój choć Jordan paszcze wylewa
J niedrząc da sięułowić wniewolę
j nos mu sznurem przekolę 31 —

R. 38 — 37-38
Czyjesz to oczy obłoki zliczyły
Kto rzuci zasoby żywota, deszcz sączy
Że zbrytą, spłyną się bryły
a proch jak kruszec się łączy

R. 138/8 w. 8-11
Kto mocże opasał wałem
Kiedy gwałtownie się parło
J złona matki wydarło
Gdy je jak dziecię odziałem
mgłę mu dając za powicie
nocne mroki za okrycie
Gdy mu rozmierzyłem tamy
warowne narzuciłem bramy
J rzekłem tu kres twey drogi
nie postąpisz za te progi

139 R. 38 w. 16-19
Byś dosięgł skał w Oceanie
Śledził dno jego głębokie
Byś otwarł śmierci otchłanie
Byś oczyma świadomemi
zmierzyłeś szerokość ziemi
powiedz, gdzie do światła ścieżka
powiedz, kędy ciemność mieszka

R. 40 w. 20-22
146/25 Lub czyli wędą Lewiatana zdradzą
J oczy ścisną mu linę
J nozdrze przekolą trzciną
J na ieżarną obręcz poprowadzą
Lub czyli ptaszące będzie ptakał szczerze
J skumbie jak [illegible] rzucił

R. 40 w. 23-27
— Czy ztobą weydzie wprzymierze
Byś go twym sługą uczynił
Czyż go dłoń twoja jak ptaszka uchwyci
Dziewicom kwoli uwiąże na nici
Czy go czarami przywabisz do dołu
Gości nim twoich uraczysz ustołu.
Czyli przeszyiesz go grotem
Niewód na głowę zarzucisz
Sciągniy nań rękę, już potem
Do walki znim niepowrócisz

R. 41 w. 4-18
patrz na jego uzbrojenie
Kto zwlecze zniego odzienie
J kto śmiały sięgnie ręce
Ku jego dwoyney paszczęce?
Kto jego gardło rozczepi
gdy straszne zęby naieży
Grzbiet jego jak dach pukleży
i łuska złuską się lepi
Ogień bucha zjego pary
Oko jako ogień błyska
zpaszczy kłębem miota żary
Gdy parska, iskrami pryska
jak z naczynia wary wrzące
Z nozdrzy jego dym się wali
dech jego węgle rozpali.
wkarku jego siła siedzi
przed nim strach zatacza koła
Ciało ulane jak zmiedzi
piorun go wstrząsnąć niezdoła
Gdy się dźwignie, drżą mężowie
pierzchną gdy na brzegu lęże
miecz nie utkwi wjego głowie
Grot ni oszczep niedosięże
Stal się zanim jak źdźbło kruszy
żelazo jak próchno drzewa
pocisk precz jako plewa
Ato żagl go zmieszcza nieruszy —

= ~~[illegible]~~
Z ostrem rowcę dziedzę mondrowcą
natorgsa się drewnowo sile
pod spodem kolce mu sterczą
I bruzdy orze po ile — — (dalej brakuje)

Буйницкій

Польскій писатель

136–139

Рукопись польскаго

писателя К. Буйницкаго.

Rzeczony Brat Seguin często jej dokuczał nieprzyzwoitemi pytaniami. Razu jednego pytał, złą francuzczyzną, jakim językiem niebieskie głosy do niej przemawiają? – „Lepszym od waszego," odpowiedziała; a gdy ją znowu pytał azali wierzy w Boga? odparła mu: „Tak jest, mocniej jak wy." – W ostatnich życia swego chwilach, stojąc przed krwawym trybunałem swych nieprzyjaciół, na niezliczone podstępne, subtelne, wykrętne i bezczelne pytania Sędziów odpowiadała z jednostajną zawsze stałością umysłu, prosto, zwięźle i trafnie. Granice tego pisma nie pozwalają mi wypisania całej tej osobliwszej inkwizycyi (x) kilka więc tylko odpowiedzi dziewicy pozwolę sobie tu przytoczyć:

Pytanie: Niewiadomo Ci, azali SS. Katarzyna i Małgorzata nienawidzą Anglików?

Odpowiedź One miłują to co Bóg miłuje a nienawidzą co Bóg nienawidzi.

P. – Nienawidzi Bóg Anglików?

O. – Czy Bóg miłuje czy nienawidzi Anglików i jak o duszach ich trzyma nic nie wiem; ale to wiem dobrze że Anglicy będą wypędzeni z Francyi, wyłączywszy tych którzy tam umrą, i że Bóg ześle Francuzom zwycięztwo nad Anglikami.

(x) Ciekawym całego processu nieszczęśliwej Joanny zalecamy szczególnie następujące dzieła. –

1º Histoire de Jeanne d'Arc surnommée la Pucelle d'Orléans, tirée de ses propres déclarations, de 144 dépositions de témoins oculaires et des manuscrits de la bibliothèque du roi et de la tour de Londres, par Lebrun de Charmettes 4 vol. –

2º Memoirs of Jeanne d'Arc surnamed la Pucelle d'Orléans, with the history of her times, in two volumes. London 1824 (przez bezimiennego) i nakoniec wyżej cytowane dzieło G. Görresa w języku niemieckim. –

18

P. Alboż cię Anioł nie zawiódł we względzie szczęścia ziemskiego, kiedy tu jesteś w niewoli?

O. Ponieważ tak się Bogu podobało, wierzę zatem że z lepszem było dla mnie wpaść w niewolę.

P. Czemu na koronacji w Remskim kościele, sztandar twój niesiony był przed sztandarami wszystkich innych wodzów?

O. On miał udział w potrzebie, słuszna więc była aby miał także udział w zaszczycie (Il avoit été à la peine, c'était bien raison qu'il fut à l'honneur)

P. Joanno, czy rozumiesz się w stanie łaski.

O. Jeśli nie jestem, oby Bóg mi ją dał, a jeżelim jest, oby Bóg mnie w niej utrzymał. (Si je ne suis, Dieu veuille m'y mettre, si j'y suis, Dieu veuille m'y tenir.)

P. W jakiej myśli ludzie całowali twoje ręce, nogi, i szaty?

O. Biedni ci ludzie chętnie garnęli się do mnie, bo im nie robiłam żadnej przykrości, owszem wspierałam, broniłam ich podług mych sił. (x)

Lecz w chwilach stanowczych bitwy, ta istota łagodna, cicha i pokorna, przeistaczała się nagle z jagnięcia w lwicę. Głos jej, jak dźwięk trąby bojowej, dolatywał do ostatnich szeregów i zapalał żołnierza odwagą. W tedy już mowa jej tchnęła najwyższą energiją, i w miarę potrzeby podnosiła się aż do strofowania i groźby. Tak w Orleanie strofowała walecznego hrabię Dunois, grożąc mu karą śmierci jeśliby jej roskazu należycie nie wykonał, a bohater twarde słowa te

z uległością

(x) Listy dziewicy Orleanu odznaczają się także stylem pełnym godności i prostoty, duchem pokoju i razem energiją wypływającą z głębokiego przekonania o nieomylności swego objawienia.

zuległością przyjął. Dnia jednego strudzona bojem usnęła, a wtem wszczęła się opodal bitwa pod murami. Dziewica zrywa się z łoża, woła o swa zbroję, i wybiegłszy spotyka swego giermka Ludwika de Contes. „— Ah, „niegodziwy chłopcze, rzecze doń, tyś mi nie powiedział że krew francuzka „płynie!" — Spotyka ranionych i wykrzykuje: „Ile razy patrzę na krew fran„cuzów włosy mi powstają na głowie!" — Tak żywe uczucie narodowości „nie jest ze dziwnem wowej epoce zjawiskiem.

Zdaje się, iż jedynem przeznaczeniem Joanny było, wprowadzić Karola do Remów, i przez namaszczenie i koronację utwierdzić prawa jego do tronu. Cudu potrzeba było aby dokonać tak trudnego dzieła, i tego cudu ona Boskiem stała się narzędziem. (x) W Remach więc był kres jej zawodu. Wszystko co od tej chwili do czynienia pozostawało wchodziło już w granice sił ludzkich. Wojska Angielskie zbite i rosproszone, główni ich wodzowie polegli lub pojmani, król Karol bespieczny co do osoby i praw swoich; wszystkie niepodobne rzeczy były dokonane: Missja przeto dziewicy spełniona. Czuła to Joanna i objawiła królowi wnet po skończonej uroczystości w Remskiem kościele, (xx) dodając iż co tylko uczyniła było to zobowiązku jej powołania, a gdy odpowiadano na to że podobnych rzeczy wżadnej księdze nikt jeszcze nie czytał, odrzekła: „

(x) Król Karol VII, na pamiątkę swej koronacji i na cześć Dziewicy, kazał wybić medal, wyobrażający na jednej stronie wizerunek Joanny, a na odwrótnej rękę uzbrojoną mieczem, z następującą legendą: Consilius Confirmata Dei.
(Görres i inni)

(xx) Oto jak mówiła do króla, u nóg jego z płaczem „O gentil Roi, maintenant est fait le plaisir de Dieu, qui voulait que je fisse lever le siège d'Orléans et que je vous amenasse en votre cité de Rheims recevoir votre saint sacre, maintenant que vous êtes vrai Roi et qu'à vous doit appartenir la couronne de France.

20

„Pan mój ma księgę w której żaden uczony czytać niepotrafi, choćby był dwa razy uczeńszym niż jest." — Miała nawet przeczucie bliskiej śmierci, bo kiedy zbliżającej się z królem do miasta Remow, lud zabiegał drogę śpiewając hymny, rzekła głosem rzewnym: „Oh, dobry ten lud!.... Jeśli mam „umrzeć, byłabym szczęśliwa, gdyby mię tu pogrzebiono." — Joanno, zapytał Arcybiskup, gdzież ty myślisz umrzeć? — „Nic o tem niewiem, odpowie„działa, gdzie się Bogu podoba.... Oby wola jego było abym wróciła „paść owce z moją siostrą i braćmi.... Jakaby to była dla nich radość... „Zrobiłam przynajmniej wszystko co mi Pan nasz roskazał." — I oddała dzięki, podnosząc oczy ku niebu. Wszyscy co ją wtedy widzieli, mówi stara Kronika, uwierzyli mocniej niż kiedy że to było z Boga. (x) Prosiła potem króla aby jej pozwolił wrócić do rodziców, ale król i jego Rada na to się nie zgodzili, stawiąc tym sposobem po raz drugi mądrość ludzką przeciw wyższemu natchnieniu dziewicy. Widzieliśmy bowiem jak się ociągali powierzyć jej wojsko wtenczas kiedy, z rozkazu bożego, tego się domagała, a teraz przeciwnie zmusili ją zostać przy dowództwie, kiedy już roskaz boży była spełniła. Od tej też chwili nie widzimy w niej bohaterki boskiem uzbrojonej ramieniem. Jest to już tylko Niewiasta-chrześcijanka, bogobojna, posłuszna swemu Monarsze, odważnie staczająca boje, ale nie z tym zapałem co wprzody męztwo jej podnosił do nadzwyczajności, widzimy ją nie już na czele wojska, ale za wojskiem idącą z głową spuszczoną, z rezygnacją i cierpliwością ofiary prowadzonej na śmierć. Otóż właśnie ta okoliczność nowym zdaje się być dowodem, iż owa przemijająca potęga jej indywidualności skutkiem była szczególnego bozkiego natchnienia: ta zaś późniejsza uległość, ta słodka rezygnacja, to zamiłowanie swojego poziomego stanu, ta skromna praktyka cnót niewieścich, były znowu własnością przyrodzonego jej charakteru. W obu tych położeniach

Joanny

(x) Michelet.

niemu nie wystawi dowodow. — Najchętniej oddajemy P. Michelet tę sprawiedliwość iż wiernie, podług najlepszych zrzódeł, opisał główne tego zadziwiającego dziejowego wypadku szczegóły; podziwiamy wielkiemu talentowi z jakim to wykonał; przyjmujemy nawet — z pewnemi atoli ograniczeniami — moralność jaką z tej cudownej historji wyprowadza; ale na zasadę czyli teorję, podług ktorej usiłuje on wykrywać przyczynę owych faktow, zgodzić się nie możemy: nie przeto iżbyśmy nieuznawali tej filozoficznej prawdy iż fakt oddzielony od swej przyczyny nie ma żadnego znaczenia, i że teorja jest niejako duszą obserwacji, ale że, zdaniem naszem, teorja rzeczonego dziejopisarza jest w tym razie błędną, że przyczyna przezeń tu wykryta nie zgodną jest z naturą swych skutkow. Wypadki nadzwyczajne mogąż wypływać ze zwyczajnych przyczyn? — Należało więc, albo poczytać całą historją Joanny z Arc za bajeczną, lub też, uznając ją za prawdziwą, szukać przyczyny niepojętego fenomenu w najpierwszej przyczynie wszech rzeczy, także niepojętej rozumem, ale głęboko wyrytej na sercu człowieka w Bogu. Chwalebna sumienność niedozwoliła znakomitemu pisarzowi zaprzeczyć tylu niewątpliwym historycznym dowodom, nieszczęsne zaś przywiązanie do systematow qui expliquent tout, niedozwoliło mu przypuścić bez-pośredni wpływ Boga na losy narodow ziemi.

„ Racjonalista (mówi X. Chołoniewski (x)) zabierający się do pisania dzieła historycznego, tak ma głowę nabitą rozlicznemi traktatami o filozofii historji, iż on niczego bardziej się nie obawia jak żeby się nie wydał światu mało-filozoficznym." I dalej mówi tenże głębokiej nauki Autor: „

(x) w Rosprawie o wpływach racjonalizmu na teraźniejszą Literaturę i Kunszta. (patrz 9ty Numer Pielgrzyma 1842.)

autor: „W takim systemacie historycznym nigdzie nie jest wykryta rę-
ka Boska przerzucająca swe pasma złote wśród pogmatwanej przędzy
dziejów świata. Opatrzność, szafarka sprawiedliwości, mścicielka zbrodni,
zupełnie umilkła w tej szkole.“ —

Pan Michelet, uczeń Hegla, obrał sobie stanowisko między racjona-
lizmem i prawowiernością. Obłąkany logicznemi następstwami swojego
Mistrza, nie wyzwolił się z więzów jego teorji, ale dalekim pozostał
od bezbożnych zasad spekulacyjnej filozofii. Sumiennym jest bada-
czem historji, a to już wielką czyni mu zaletę. Zbyt on ma pięknych
głębokich uczuć, zbyt, wzniosłej poezyj w duszy, aby zabijać fakta
za pomocą abstrakcyj i oddawać ich trupy pod dyssekcyę zimnej
analizy. W Dziejach Francyi szczególnie (we wstępie do Dziewicy [?]) Orleańskiej rozlane są uczucia mocne
patriotyczne, nacechowane [?] Filozofiją życia. Jeszcze krok, a piękny
ten gieniusz wyznając bez wahania się nieomylność praw religijnych,
wyjdzie z tego nie pewnego pośrzodka, na którem go dzisiaj słusznie
poniekąd dosięgają zarzuty tak ze strony racjonalistów, jako też i
prawowiernych. —

K. Bujnicki.

(Dalszy ciąg później)

Одинецъ

Невскій полкъ

Автографъ знаменитаго
польскаго поэта

„Одынца"

Jakież gdzie indziéj wydały owoce
Krwawe katusze i srogie przemoce?
Daliż się zachwiać kaźni okrucieństwem,
Ci, co ból szczęściem, a śmierć zwą zwycięstwem,
I wkoło bratnich rusztowań lub stosu,
Zazdroszczą tylko męczenników losu;
Lub biegną sami rozwijać zuchwale,
Pozór cnót Rzymskich, przeciw Rzymskiéj chwale?
Lekkiém ważeniem, obojętną wzgardą
Jam chciał i mniemał zgiąć ich pychę hardą;
Lecz głos Cezarów jest mi głosem Bogów.
I najpodlejszy z ukrytych mych wrogów,
Oszczerca moich czynów i zamiarów
Świadczyć to musi przed tronem Cezarów.
(do kapłanów i ludu.)
Arcykapłanie Feba, i zebrani
Obywatele Rzymscy i poddani,
Słuchajcie wszyscy! a słów moich treści
Niech każdy wszystkim w Kartadze obwieści!
Jutro — nim dłonie różanéj Aurory
Ogniste wschodu otworzą zapory —
Kapłani, wojsko, lud, z dala i z bliska,
Niech się na święte gromadzą igrzyska,
Ku czci Augusta Septyma Sewera,
Imperatora, Pana, Bohatera,
Boga — któremu, gdyby kto zuchwały
Odmówił hołdu ofiary i chwały;
My przyodziani Romy majestatem,
Choćby był naszym ojcem, synem, bratem

Na śmierć naszemi skazujem go usty.
Tak każe Senat i oba Augusty.
(do Vulpiska).
Ty będziesz z nami: — wybór mam rodzaju,
Tobie zostawim wielkomyślny Kaju!
(Olympiusz i Vulpiscus odchodzą).

Lud.

Niech żyje Priskus! na śmierć Chrześcianie!
Na stos! na pastwę lwóm!

Scena IV.

(~~Wchodzą~~ Arcykapłan i kapłani, wysłani przez ~~Arcykapłana~~, na początku poprzedzającej sceny (wchodzą))

Kapłan Pierwszy.

Arcykapłanie!
Zbiegliśmy wszystkie ścieżki i zakręty
Świętego gaju, lecz nigdzie nie tknięty
Śladem stóp ludzkich kwiat i piasek świeży.
Ale nam jeden z spotkanych pasterzy,
Co pasę trzody pod murami miasta,
Rzekł, że dziś jakaś, znać stara niewiasta,
Krążyła, widział, w pobliżu świątyni.
Wnet potém druga znalazła się przy niéj,
Młodsza, jak wnosił z jéj ruchów, a wzrostu
Córki twéj, Panie.+ Obiedwie po prostu
Odziane w długich płaszczach Afrykańskich,
Szły spieszno w stronę mogił chrześciańskich,
I owych pieczar, gdzie mnie swe schadzki
I odbywają obrzęd świętokradzki.

Nikt z nas ich śladem iść nie śmiał tą drogą;
Ty wiesz, o Panie! jak Prokonsul srogo,
Na mocy niby praw Marka-Aurela,
Karze, nie winnych, bez oskarżyciela;
Co z gorliwości v cześć naszych Bogów,
Chciałby nie odkryć Chrześcian, ich wrogów.

Arcykapłan: Wiesz

O! przyszła chwila, że śmierć i męczarnie
J ~~[illegible]~~ słuszna pomsta ich wszystkich ogarnie!
Jakoż przed całej obliczem Kartagi,
Krwią ich obmyjem krzywdy i zniewagi
Nasze, i Bogów naszych, co w swych próżnych
Świątyniach stoją bez ofiar pobożnych,
Odkąd ich gniewu sprawiedliwe gromy
Jasik namiestnik świętowładnej Romy.

Jdźcie! i wszystkich, o których poszlaki
Macie, lub ~~[illegible]~~ wieści, lub choć domysł jaki,
Wywleczcie wszystkich z ich kryjówek ciemnych,
Z grobowych lochów, z ich jaskiń podziemnych.
Choćby najbliższy był naszego Sena,
Każdy jak zbrodzień, jak Bogów bluźnierca,
Niech będzie wleczon do stóp ich ołtarzy,
Ofiarne ognie swem ciałem rozżarzy,
A sprośne ślady, któremi je splamił,
Niechaj obmywa ~~Krar~~ swej krwi strumieniami
Bogdy sąd Bogów swój wyrok wyrzeka,
Kapłan nie w sobie zapomnieć człowieka.

Idźcie! — ja biorę Prokonsula straże,
Sam zburzę miejsce schadzek ich, i skarzę
Opór ich jawny, lub rozbrój skryty.
Z was, ktoby odkrył ślad mej Felicyty,
Niech wie, że ojca ma w Arcykapłanie.
Idźcie! a hasło: „na śmierć Chrześcianie!"

Kapłani

Idźmy! — a hasło: „na śmierć Chrześcianie!"
(wychodzą)

Koniec Aktu Pierwszego

Idźcie! ja biorę Prokonsula straże. —
Gdzie jest ów pasterz? wezwij go, niech wskaże
Drogę tych mężów. — nie sądzę, nie wierzę,
By była ona; — lecz kto wie, co może
Zemsta bezbożnych: czy chytre układy
Nie chcą ją zgubić w przepaści jakiej zdrady,
Pozorem cnoty lub wielkości w czynie?
Sam idę zburzyć ich zbrodni jaskinię.
Wy spieszcie każdy w swą stronę; — a który,
Znajdzie ją samą lub wskaże jej tory,
Niech wie, że ojca ma w Arcykapłanie. —
Idźcie! a hasło — „na śmierć Chrześcianie!"

Kapłani

Idźmy! a hasło — „na śmierć Chrześcianie!"
(wychodzą)

Koniec Aktu pierwszego

Akt Drugi

Scena I.

(Ciemna, sklepiona budowa, oświecona kagańcem, zawieszonym ze środka sklepienia. W głębi ołtarz, w kształcie stołu, przy którym Dyakonowie i Dyakonissy, łamią chleb i wydają obecnym: Dyakonowie mężczyznom, Dyakonissy kobietom, całując i uściskając przyjmujących. Z ~~Naprzodzie~~ na przodzie, ~~przed stołem,~~ przed stołem, ~~stoją~~ stoją ~~Satur, Deodatus, Artaxius i Kwintus~~ Satur, Deodatus, Artaxius i Kwintus.

~~Scena I.~~

~~Satur, Deodatus, Artaxius i Kwintus, stoją na przodzie sceny, przed stołem.~~

Wieczerz.

Hymn Chrześcian

Ojcze nasz, Stwórco, Boże na Niebie!
Serc naszych miłość, ust naszych śpiew,
Duch Ci nasz, Panie, święci sam siebie,
Lecz Ty je uczyń godnemi ciebie,
Przez Twe Najświętsze Ciało i Krew.

Świat powstał na nas; do Twego celu
Iść groźny jego broni nam gniew.
W pokorze serca, w ducha weselu,
Daj nam go znosić, o! Zbawicielu!
Przez Twe Najświętsze Ciało i Krew!

Gdy płomień bucha, gdy miecz się sroży,
Gdy wściekły na nas miota się lew:
Ty spraw, o Panie! niech nas nie trwoży,
Ty nas pokrzepiaj Baranku Boży,
Przez Twe Najświętsze Ciało i Krew!

(Podczas śpiewania hymnu, Dyakonowie i Dyakonissy ~~skończą~~ kończą-~~dzą~~ obrzęd łamania chleba, i zajmują się uprzątaniem stołu.)

Satur

Bracia! ofiara skończona. Pan z Wami!

Chrześcianie

Dzięki ci, Ojcze!

(rozchodzą się w różne strony.)

Scena II.

Satur, Deodatus, Arkadiusz, Kwintus

Satur

Ze wszech stron z listami
Przybyli bracia; a z wszystkich ich treści,
Jak w ludzkie serce płynie zdrój boleści,
Tak chrześciańskich dusz rośnie otucha,
Że Pan da tryumf mocy swego ducha,
I prędzej później liść palmy męczeńskiej,
Zwiśnie na krzyżu, jak wieniec zwycięzki.

Deodatus

Ach! czyż nie pora, Ojcze! czyż nie pora,
By się już stało, co się stać powinno?
Długoż, podobny do gladiatora,
Świat, jak on w cyrku, będzie krew niewinną
Lał, lub ma spływać, dla sprośnej uciechy
Spodlonej Romy, co z dzikiemi śmiechy
Klaszcze i wrzeszczy, nie ~~[illegible]~~ czując, że razem
~~Nędznik~~ ~~być~~ ten ~~wszystkich już ludów obrazem~~,
Nad własnym swoim urąga obrazem,

~~Któremi jeden, tyran jéj i świata,~~ Gdy jak za wozem tryumfu wleczona
~~[illegible] ięga, lub z wzgardą pomiata,~~ wespół z nią Parthi się Gdzie na pastwę igrzyskom Nerona
~~Którą czci w sobie, a hańbią przez siebie~~
~~Wszystko co święte na ziemi i w Niebie~~?

Ojcze! Któż temu wreszcie kres położy,
Jeżeli nie my — nie przez nas Syn Boży,
Co nas ~~[illegible]~~ z piekielnej niewoli łańcucha
Wyrwał, nauczył czcić swobodę ducha.
I za cel wskazał pomiędzy bliźniemi,
Królestwo swoje rozszerzać na ziemi. ~~[illegible]~~

I zgadł snać pańskie drogi niewiadome,
Szatan, co owładł Romą, i przez Romę
Światem, i w żywych i martwych bałwanach
Cześć sobie dawać każe na kolanach;
Zgadł że się przez nas objawia i zbliża
Dzień wyzwolenia, pod znamieniem Krzyża,
I ztąd tchnie ku nam z łona ślepej dziczy,
Złość i swej trwogi instynkt tajemniczy.
Bo jest-że w ludzkiej naturze, co budzi
Nienawiść przeciw miłośnikom ludzi?

Lecz długoż cierpieć będziemy że piekło
Bezkarnie na nas zionie złość swą wściekłą?
Długoż Krzyż tylko ma być męki godłem,
Lub zdrój chrztu tylko też męczeńskich źródłem?
Wnet przyjdzie chwila, że całą w ramiona
Ziemię objąwszy, przytuli do łona;

Że nowy potop, Łaski a nie kary,
Wodą chrztu jego świat odrodzi stary.
Co ma być kiedyś, czyżby ludzką siłą
Nie można sprawić, aby rychlej było?
Czyż już nie Boska wskazała prawica,
Gdzie ma być Jego Królestwa stolica?
Bo gdy przed wieki — coś pewnie świadomy —
Kładziono kamień pod budowę Romy,
Gdzie dziś piętrzą mury Kapitolu;
Martwa tam głowa znaleziona na polu,
Czyż się nie zdała pierwszym budowniczym,
Przyszłej wielkości znakiem tajemniczym,
I czyż tej wróżby nie sprawdziły lata?
Tak, Roma dotąd była ~~[illegible]~~ głową świata,
Głową człowieka starego rodzaju,
Co go wąż przywiódł do wygnania z Raju.
I snać nie indziej, jak w tej samej Romie,
Ludzkość się w Bogu odrodzi widomie,
Gdzie pod nowego Kościoła budowę,
Pierwszy Apostoł położył swą głowę;
I toć jest węgieł i owa opoka,
Co zwalczy piekło i zdepce łeb smoka. v ~~[illegible] smoka~~
Czemuż więc zwłoczym objąć w imię Pana,
Ziemię potęgi, co nam obiecana?
Czyż nam czas kiedy lepszą porę poda,
Lub pomyślniejsza zaświeci pogoda?
Co było w Romie ziarn mocy i chwały,

Wszystkie w Sewerze wzrosły i przejrzały;
Co było pychy i złości pogańskiej,
Wszystko wyzionął na świat chrześciański.
A my, co wtedy z bojaźnią nie drżeli,
Nas-że dziś słabość urąga nie ośmieli?
Dziś, kiedy tronu Cezarów posada,
Sama się przez się na dwoje rozpada,
A w ręku synów ~~walczących~~ niezgodnych Sewera,
Pas jej uroku na pół się rozdziera?

Ojcze! tyś święty w Kościele; twe słowo,
Życie i siłę tchnąć może w myśl nową.
Tysiące braci, jak dziś na męczeństwo,
Czyżby nie rączej biegli na zwycięstwo,
By z mocy piekieł Niebu podbić ziemię,
I stargać węzły, które ludzkie plemię
Wlec jeszcze musi przez wiekowe lata,
Nim je przegryzie rdza krwi i łez świata?

Satur — Scena —

O Deodacie! tybyś krwią Chrystusa,
Chciał tylko spełnić dzieło krwi Brutusa;
Krzyż zrobić godłem krzywd Rzymskiego ludu,
By ~~jak~~ stare fałszywe Bogi ~~stare Cezary~~ i ofiary,
A ~~Rzym~~ chrztem obmyty ~~chrztem z~~ ze spodlenia ~~hańby i niewoli~~ brudu,
Dawną swą cnotę wzmógłszy siłą wiary,
W pomoc Rzymskiemu wziął Boskiego ducha,
I zmartwychwstały w ~~chwale~~ pełni chwały majestatu,
Rzekł znów przodkowie i panować światu,
A świat go słuchał z czcią, jak dziś [illegible] słucha.

O Deodacie! w duszy twej Rzymianin
Nazbyt żyw jeszcze, aby obok niego,
Jak w Rzymskiem państwie, nowy Chrześcianin
Mógł ożyć w pełni życiem mistrza swego.

Jako duch z ciałem, tak węzły mocnemi
~~Dusze~~ Serce człowieka do rodzinnej ziemi
Sam Bóg przywiązał; lecz jako duch w ciele,
Z pomocą ciała, wyższe, Boskie cele
Pełnić tu winien, aby z nim i ciało
Na nieśmiertelne życie zmartwychwstało:
Tak Chrześcianin w ojczyźnie widomej,
Nie służyć tylko jej chwale znikomej,
Lub grzesznej pysze; lecz całą swą siłą
Czynić ma, Bogu by się stała miłą.
A w jakich cnót ją chce widzieć ozdobie,
Takie ma naprzód rozwijać sam w sobie.
W onczas, jeżeli ~~Bóg~~ Pan przyjmie te chęci,
W pomoc mu zejdą Aniołowie święci,
Słowom i czynom jego, Boską władzą,
Nad ludźmi siłę Boskiej woli dadzą,
Aż na wzór jego stanie naród cały
W wieńcu tryumfu i cnotliwej chwały.
Lub gdy lud jego zasłużył na karę,
~~Bóg~~ Pan za błagalną przyjmie go ofiarę,
I da mu porę, że jako Syn Boży,
Sam zań swą męką albo krew położy;
Lecz w krwi tej będzie dla jego plemienia
Moc oczyszczenia i moc odrodzenia.

Bo kto swój w Bogu ukochał, Bóg cudem
Żyć będzie przezeń między jego ludem;
Bóg, co na szalach kary i nagrody,
Sam tylko wznosi i zniża narody.

Nie nam więc skracać skryte drogi Pańskie,
Nie nam przyśpieszyć, co snuć On odaleka
Zbrójmy się tylko w cnoty chrześcijańskie,
W sobie i w bliźnim Boga, a człowieka
Kochajmy w Bogu — i dzieł tej miłości
Nie skąpmy każdy ~~w kole~~ — wedle koła ~~każdy cyrkla~~ swego;
Zbierze je ręka Jego wszechmocności,
I z nich się złoży dzieło łaski Jego:

Jeśli więc wierzysz, jako i ja wierzę,
Że Krzyż nad światem ma być wzniesion w Romie,
Wierz też, że kogo Pan na to wybierze,
Znak mu swej woli objawi widomie.

Artaxiasz   Dru—

Prawdęś rzekł Ojcze! nie siłą oręża
Prawda się krzewi, walczy i zwycięża.
Bóg sam jest Prawdą; Jego tylko droga
Prowadzi do niej; — a jako u Boga
Przedewszystkiem było Słowo a nie Ciało,
Nim przez nie wszystko stało się, co stało:
Tak i przez Słowo tylko wpośród ludzi
Prawda się naprzód objawia i budzi,
Nim stworzy ciało swe; — i biada ciału,
Coby przed Słowem, z pychy czy zapału,
Moc swą za Prawdę śmiało stawił w czynie,

Bo samo ciało ciałem walczy, tem zginie.

Zkąd ~~za~~poszła wielkość ~~siła~~ i potęga Romy,
Że na twarz przed nią upadł świat poziomy?
Oto, nim ramię podniosła do czynów,
Czuła już sercem każdego z swoich synów,
Prawdę najwyższą, jaką ludzka głowa
Ogarnąć mogła bez Bożego słowa:
Prawdę ojczyzny — lecz nie wiecznej w niebie.
Prawdę swobody — lecz tylko dla siebie.
Z tych ziarn wzrosły jej i świata dola;
Państwo jej chwały, i świata niewola.
Z tych ziarn wzrosły jej grzech i jej kara:
Pycha jej samej, i pycha Cezara.
Któż był nad niego? — lecz moc jego była
Z ciała nie z Prawdy; — i cóż uczyniła?
On wolność Romy; świętość władzy w Romie
W nim zabił mściciel; — aż Szatan widomie,
W mroku prawd wszelkich rozpostarł swe państwo:
~~Podłość niewoli, i władzy tyraństwo.~~

Lecz nas — że mylna ma łudzić otucha,
By mocą ciała zmódz choć złego ducha?
Mistrz nasz, Bóg-człowiek, szerząc prawdę nową,
Umarł tu ciałem, lecz zostawił słowo;
Duch jego zesłan na rodzaj człowieczy,
Wziął kształt ognistych języków nie mieczy;
Albowiem słowo, nie miecz jest orężem
Przez który Prawda, i my z nią zwyciężem.

~~Niech się więc tylko~~ W słowie więc naprzód w ludzką myśl i serce,

~~Rzucajmy prawdy ziarna~~ Idźmy siew Prawdy siać choć po iskierce,

A Pan we porę, gdy tchem swego ducha

Iskry te w ~~płomień~~ ogień ofiarny rozdmucha,

Aż świat, jak Niebo, zajaśnieje cały,

Jedną + światłością, jednej Bożej chwały.

Satur ~~Mówca~~

Bracie! w twych słowach jest prawda dla ucha,
Lecz ~~Bóg~~ czy sam ~~dobrze~~ dobrze znasz prawdę ich ducha,
Bo nigdzie łacniej, jak w ludzkim rozumie,
Szatan w Anioła przedzierzgnąć się umie ++

~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

(ox) ~~[illegible]~~ Bo wówczas każdy, prostując w pokorze
Własne swe ścieżki, i bratu też może
Dać wzór i radę, lub go w błędnej drodze
Wstrzymać, miłością, nie pychą, w przestrodze. #
Lecz Prawda Pańska, jak słońce na niebie,
~~Sama~~ Sama się tylko objawia przez siebie,
I tyle tylko każdemu stworzeniu,
Światła i ciepła zsyła w swém promieniu,
Po ile on zwróci się do nieba,
Ile znieść może, lub ile mu trzeba.
Jeśliż więc człowiek zamyśli w swej dumie,
Wszystkie jej blaski skupić w swym rozumie,
I sam zapragnie, o własnej swej mocy,
Świecić w jej miejscu, jak latarnia w nocy;
Człowiek ten wierzy w Szatana, nie w Boga;

++ I mieszka w samo słowa [illegible] ciało)
Myśli swej pychy, zamiast Boskich woli.
Błąd był [illegible] w tobie, jeżeli rozumiesz,
że więcej tylko co sam wiesz, i umiesz,
Mniej już prawdy stałej się obrazem (o)

(o) W Słowie Chrystusa był czyn i cud razem,
Czyn, Bóg w człowieku i cud, [illegible]
Nam grzesznym [illegible] nie danej [illegible]
Na uparcie Prawdy wszystkich [illegible]
Aż w nie [illegible] [illegible]

(x) [illegible] [illegible] myśli [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] (ox)

Bo wierzy słowom duszy naszéj wroga,
Któremi uwiódł Adama, gdy wróżył,
Że może zrównać temu co go stworzył.
Lecz że fałsz często, jako mgła od ziemi,
Prawdę, jak słońce, oczom ludzkim ciemi,
Błogosławiony mędrzec chrześciański,
Co jako powiew, w którym tchnie duch Pański,
Mgłę tę porusza, rozwiewa dopóty,
Aż się lub we łzy rozpłynie pokuty,
Lub nakształt dymu błagalnych kadzideł,
W niebo ją wzniesie wiatr Anielskich skrzydeł,
By miłosierdzie tam ją osądziło,
A słońce Łaski znów tu widne było.
Z wiary w Szatana się Filozofowie,
Co sami prawdą głoszą się w swem słowie,
I jak kłamliwych Sybilli wyroki,
Myśli swe plączą w słów ciemnych obłoki,
Jakby choć przez to ujść za Bogów w tłumie, v aby
Że ich nie pojmie nikt i nie zrozumie.
~~Lecz dzieci Boga~~ Ale moc Łaski mieszka w mędrców łonie ~~[illegible]~~,
Co sami ~~prawdy~~ ~~[illegible]~~ w Pańskim ćwicząc się zakonie, ~~[illegible]~~
Serc tylko bliźnich prostują zawiłość,
By wierząc, czuły pokorę i miłość:
Bo, gdzie te cnoty duch w sobie rozniecí,
Tam prawdę sama światłem Łaski świecí.

Kwintus.

Dobrze to ojcze! lecz prawdy i wiary,
Cóż jest owocem i znakiem? – Ofiary.
Bóg nam nie tylko rzekł swéj prawdy słowo,

Lecz je sam stwierdził ofiarą krzyżową.
I czém ta prawda rośnie tak zwycięzko,
Czy tylko słowem, czy i krwią męczeńską?
Przebacz mi Ojcze, lecz żar mego ducha
Płomieniem wstydu na twarz mi wybucha,
Ilekroć ~~myślę~~ wspomnę, jak mało odwagi,
Jak mało ognia w Kościele Kartagi.
Gdy świat w koło nas od końca do końca,
Brzmi czcią i chwałą wyznawców tysiąca,
Co w ogniach stosu, ~~w bestyj~~ lub zwierząt paszczęce,
Męczeńskich zwycięstw osięgają wieńce: Cev —
My, jak pisklęta bez sił i bez lotu,
Jak trwożna trzoda, na sam odgłos grzmotu
Tulim się w cieniu, którym nas otula
Skrzydło Rzymskiego łaski Prokonsula;
I wielbiąc tylko poświęcenia drugich,
Trwonim czas sami na rozprawach długich,
Lub na posługach, w czém nas każda z miasta
~~[illegible]~~ Wyręczyć lepiéj potrafi niewiasta
W kojeniu chorych, lub słabych pociesze.
Ale ja czuję, czuję że nie zgrzeszę
Gdy duch mój śmiały, nie pamiętny na nic,
Wyrwie się na przód ~~pierwszy~~ ~~naprzód~~ ~~naprzód~~ z wiążących go granic,
I w pośród Forum, wśród świątyń ich progów,
Wyzwie do walki Romę i jéj Bogów.
Mnież to ma trwożyć ich groźba i kara,
Gdy celem moim jest tylko ofiara?
Mnież to ma wstrzymać wzgląd, że może inni
Boją się czynić, co czynić powinni?

Może cudza słabość być mej siły miarą,
Lub duch mój stygnąć czyjąś zimną wiarą?
Dość gdy im z siebie dam wzór wobec nieba,
Jak wyznać, cierpieć i umierać trzeba.
W kim duch mnie równy – za mną na męczeństwo!
Im więcej ofiar, tem bliższe zwycięstwo.

<u>Satur:</u>

Synu mój synu! Oby słów twoich w Niebie
Pan nie dosłyszał i obyś je z siebie,
Wyrzekłszy, w duszy naprawił ich źródło,
Bo serce twoje w pychę cię uwiodło!
Że krew młodzieńcza wre ogniem w twoich żyłach,
Skąd śmiesz tak ufać w ducha twego siłach,
Że gdy krew owa pod katowskim biczem,
Na wpół wypłynie przed sędziów obliczem,
Na wpół w podziemnych wyziewach zastygnie,
Że cię duch ~~wtedy~~ wtenczas wzmoże i podźwignie,
Duch, co w ~~[illegible]~~ najlżejszej pokusie i próbie
Jeśli zna siebie, nie ufa sam w sobie,
Lub gdy się nazbyt, jak Judasz wynasza,
Bałby się winien upadku Judasza.
Synu! tyś jeszcze nie cierpiał, nie badał
Tych co cierpieli; – tyś marzył i gadał.
Marzeniem zwycięztwo, wzdął pychę odwagi,
W słowach przechwałki, stłumił głos rozwagi.
I już być ~~[illegible]~~ mniemisz niezrównanem męstwem
Nie chcieć, nie mierzyć sił z niebezpieczeństwem;
I już się targasz, w szalonym zapale,
Wyrwać z rąk Boga Opatrzności szalę.

By wtrącać, dziełem płochego pośpiechu,
Braci do zguby, a ~~pogan~~ wrogów do grzechu,
By krew niewinną, chociażby nie chcieli,
Mieczem praw swoich przelewać musieli.
Nieszczęsny! nie wiesz, jak już te zamiary
Są najstraszliwszém bluźnierstwem ofiary,
Której cię wyraz czaruje i łudzi!
Tak jest, Bóg żąda ofiary od ludzi,
~~Lecz~~ Bo my za wszystkie łaski jego dary
Ludzie nie mogą dać nic prócz ofiary.
Ale mój synu! jak prawda i wiara, Zer
Tak jedna tylko jest święta ofiara,
Ofiara Boska: gdy MU w niej dajemy,
Co ON mieć pragnie, nie co my dać chcemy,
Co duch sumieniu natchnie, nie krew ciału;
Ofiara z powinności, a nie z szału,
Ofiara z posłuszeństwa, a nie z pychy.
Czyniąc inaczej, czyżby się proch lichy
Nie równał z Panem, jak by się śmiał ważyć
Świadczyć mu łaski, lub go wzajem darzyć?
Lecz chcieć być nadto, w uniesieniu dzikiem,
Nie już ofiarą, lecz i ofiarnikiem,
Prześladowania stawać się pochodnią —
O! to już nie jest szaleństwem — lecz zbrodnią,
I biada temu, tu i tam na sądzie,
Gdy Sprawiedliwość na wyrok zasiądzie,
Biada szaleńcy! co krwią swego brata
Chciał był okupić choć zbawienie świata.
Nie jemu miejsce przy Baranka tronie
Lew go ryczący jak swój ~~płód~~ pochłonie.

Scena III.

Ciż i jeden z Chrześcian wchodzi.

Chrześcianin.

Ojcze! dwie jakieś niewiasty w zasłonie
Chcą mówić z tobą tajemnie: — a w tonie
Głosu tej, która mówiła, i w drżeniu
Drugiej milczącej, znać pospiech a trwogę.
(Chrześcianin odchodzi.)

Satur.

Niech wnijdą!
(na stronie.)
Panie! tyżeś to w widzeniu
Woli mi Twojej chciał ukazać drogę!
(głośno).
Bracia! nie ~~śmiałem~~ śmiałem trwożyć was przedwcześnie,
Ni sam brać władzy proroczego ducha.
Lecz mi dziś dano objawienie we śnie,
Którego duch mój mimowoli słucha.
Przyjście tych niewiast każe mi, że muszę
Mówić wam o tem: bo gdyby się stało
Com widział, trzeba, aby wasze dusze
Czuły w tem wolę Boga, i w nim śmiało
Ufały wiedząc, że czuwa nad wami.
Usnąłem wczoraj z cichemi myślami,
Z rozradowaniem nawet, w skutek treści
Krzepiących z Rzymu i z Azyi wieści.
W tem zdało mi się, że na me wezgłowie
Zszedł z góry Anioł, w postaci dziewicy:
Znam ją, i wkrótce nauczona w słowie
Miałem ją przywieść do chrztu tajemnicy.

W prawicy miała pochodnię, od której,
Dziwny blask kręgiem twarz jéj opromieniał,
A w drugiéj ręce, wzniesionéj do góry,
Zgięty jak w wieniec, liść palmy zieleniał.
Milczała, ale z słodyczą w spojrzeniu,
Jakiéj głos ludzki wysłowić nie może.
Wstrzęsła pochodnią — i wnet w okamgnieniu,
Płomieniem moje okryło się łoże. —
Jam się przebudził, i już resztę nocy
Jan —
Trwał na modlitwie.
Bracia moi mili!
Jeśli Bóg zechce doświadczyć méj mocy,
Bądź wola Jego! — lecz w téj strasznéj chwili,
Bracia! jam starzec grzesznik z krwi i ciała,
Nie ufam sobie: — proście Pana w Niebie,
Aby mu we mnie była cześć i chwała:
Proście go za mnie — i może za siebie,
Jakem ja za was, wasz Pasterz, Go prosił.
(do Diodata.)
Byś dotrwał mężnie, jako Rycerz wiary,
(do Artaxiusza.)
Byś światło zawsze prawdy Pańskiéj głosił
(do Kwintusa.)
A byś był świętéj dopełnił ofiary.
A teraz Bracia przebaczmy wzajemnie
I wrogom naszym — jako Pan na krzyżu.
(uściskają się).
(widząc wchodzące niewiasty)
Idźcie! — z niewiastą chcę mówić tajemnie

Ale tu na mnie czekajcie w pobliżu.
(Deodatus. Artaxius. Kwintus odchodzą)

Scena IV.

Satur. Felicyta. Kryspina. (w zasłonach).

Felicyta (rzucając się do stóp Satura.).
Ojcze mój, ojcze!
Satur (podnosi ją i uchyla zasłonę).
Powstań! – Felicyta!
(Opuszcza zasłonę. wznosząc oczy i ręce do nieba nastronie)
Stało się! Otom sługa twój o panie!
Myśl serca mego przed Tobą odkryta.
Jak chcesz i sądzisz, niech mi się tak stanie.
(do Felicyty).
Córko! wiem, smutne przy~~nosisz~~ ~~noszasz~~ mi wieści.
Felicyta.
Przebacz ach! ojcze! przebacz mej boleści,
Przebacz grzesznicy – że staje przed tobą
Wiedząc, że może śmierć wiedzie za sobą.
Satur.
O nie, nie, córko! nie! tyś w tem niewinna.
Felicyta.
Ja czynię, zda się, com czynić powinna
Lecz ty sam chyba, ty jeden, mój Ojcze
Zdolasz ukoić zgryzoty zabójcze,
Co jak mieczami szarpią moją duszę.
Słuchaj mię, ojcze! bo wszystko ci muszę
Wyznać – ach! wszystkie uczucia i grzechy,
By żebrać rady – i może pociechy.

Zdały się niczem, obok tej zniewagi
W oczach mnie samej, którą moję duszę
Wstrząsł do dna dumny Prokonsul Kartagi.
Posłuchaj Ojcze! raz wedle zwyczaju,
W świątyni, Dyanie poświęconym gaju,
Gdzie nikt z śmiertelnych, prócz Arcykapłana,
Wejść nigdy nie śmie, i tylko wybrana
Kapłanka może nieść ofiary Tebie niewieście
Dumałam sama: — Księżyc lśnił na niebie
I drżąc przedzierał drzew zasłonę ciemną.
W tem usłyszałam szmer, i On przedemną
Stanął. — Ach! ojcze! jakby zda się cała
Ziemia podemną w tej chwili zadrżała,
Jakby sklep Niebios runął w okołomnie —
Wzrok mój się zaćmił, stałam nieprzytomnie
Dźwięk jakiś dziwny napełnił me uszy. —
Teraz ja czuję, że się los mej duszy
W strasznej tej chwili, ważył w ręku Bożem,
Między Szatanem i Aniołem Stróżem
Lecz wtedy, Ojcze, co serce żądało,
Co myśl marzyła — gdyby się to stało,
~~Czuję, niestety! że żadna już siła~~
Gdyby choć pozór czci owej powinnej,
Gdyby choć maska miłości niewinnej,
Czuję, niestety! że żadna już siła,
Żadnaby ludzka moc mię nie zbawiła. —
Lecz się Bóg mojej słabości użalił,
Wziął tylko szczęście — i tem mnie ocalił.
Dumny Rzymianin, zamiast dzielić ze mną,

Moje wzruszenie, mą trwogę tajemną,
Świętości uczuć godła tajemnicze.
Tryumfujące, spokojne oblicze
Obrócił ku mnie; jakby sam Apollo
Ulitowany nad ziemianki dolą,
Zszedł z nieba przyjąć uczuć jéj ofiarę
I pierwszém słowem śmiałém, pewnym
Jak Pan ku brance, serca mego wiarę
Zabił ku sobie: — i z dumnym zapałem
Postąpił ku mnie i podniósł ramiona
Jakby mię z łaski przygarnąć do łona.
Wtenczas, ~~ach~~! ojcze! jak blask błyskawicy,
I gniew, i siła Afrykańskiéj lwicy
Zawrzały we mnie; — i musiał w mém oku,
Musiał w méj twarzy wyczytać kto jestem;
Bo słów nie pomnę; wiem tylko że gestem,
Jak niecofnionem skinieniem wyroku,
Wskazałam jemu by odszedł, i sama
Z dumą, i wzgardą odeszłam w swą stronę.
Ale mój ojcze! ta czci mojéj plama,
Ten wstyd, to serce tak upokorzone —
Ach! tu się straszne czasy zaczęły męczarnie.
Nie śmiem ich wspomnieć, i myśl nie ogarnie
Jak je znieść mogłam: ja, biedna sierota,
Sama, bez matki, któréjby pieszczota
Żal mój koiła; któraby swe dziecię
Wsparła swą radą; którą bym na świecie
Kochać tak mogła, jak jego kochałam.
Ojciec mi nie mógł pomódz w téj potrzebie

Kochał mię, wielbił, jak ja niegdyś siebie,
Lecz by mię pojąć nie mógł — a nie śmiałam
Wyznać mu wszystko, by w słowach zbyt śmiałych,
Broniąc czci mojéj i Bóstw swoich chwały
Nie ściągnął gromów Namiestnika Romy.
Lecz choć milczałam, ojciec był świadomy
Pierwszych mych uczuć i widać rozumiał
Że je podziela on; — bo nie przytłumiał
Ognia ich we mnie, ach! raczéj rozniecał.
Częstsze niż przedtém ofiary zalecał,
Przy których, przed nim, pieśń moja, i chwała
Coraz się wyżéj wznosiła i brzmiała.
W sercu mu za to dziękowałam nie raz
I uprzedzałam chęć jego — lecz teraz,
Po owém strasznem spotkaniu, po owém
Wiecznem, o! wiecznem rozstaniu — stać przed nim,
Na czele choru, by wzrokiem lub słowem
Pieśń mą pochwalał; lub by ją powszednim
Okrzykiem witał gminnych tłum słuchaczy.
O! nigdy! nigdy! i pierwéj bym raczéj
Poszła za śladem rozpacznéj Safony,
Niż spełnić Ojca rozkaz niecofniony.
Szczęściem natura — ach! nie! — Boska siła,
Ona to, ona, w pomoc mi przybyła
I wyczerpnąwszy zdrój krewkiego zdrowia
Do śmiertelnego przykuła wezgłowia.
By co być miało zmierzchem nocy wiecznéj
Zamienić w przedświt jasności słonecznéj;
By dusza moja u granic Erebu,
Umarłszy światu, ożyła ku Niebu.

(wskazując na stojącą w oddaleniu Kryspinę.)

Oto jest ona, Ojcze mój, ta, której,
Jak życie ziemskie mej matce z natury,
Tak winnam pierwsze tchnienie życia wiary. –
Ona piastunka moja od powicia,
Jej matka moja, czując koniec życia,
Zbawienia mego ~~[illegible]~~ zleciła zamiary, + Względem mnie czule zdała swe zamiary.
I sama przez nią umarła ochrzczona.
Ale nie o tem nie wiedziałam wprzody;
Bronił jej mówić wprzód ~~wiek~~ mój młody,
A potem próżność i pycha szalona.
Ale w chorobie – jej czułość matczyna,
Pamięć dzieciństwa, posłuszeństwa słowu
Straconej matki, serce moje znowu
Zwróciły ku niej; – i odtąd jedyna
Ulga mej duszy była z nią w rozmowie,
W zwierzaniu przed nią wszystkich mych boleści:
Znalazłam echo w jej duszy niewieściej;
I głos zbawienia poczułam w jej słowie.
Ojcze! tyś reszty dokonał; tyś wiarę
Mój oświecił; tyś oznaczył drogę
Myślom i sercu; tyś wskazał ofiarę,
Którą uczynić chciałam – i nie mogę.

Słuchaj, o! słuchaj wyznania grzesznicy!
Mimo mej krzywdy, mimo tych katuszy,
Com młoda poniosła; – ach! mimo różnicy
Wiar naszych – Ojcze! on zawsze w mej duszy.
Dzisiaj to, dzisiaj poczułam najsrożej,
Dziś, w strasznej chwili, gdy głos woli Bożej
Rzekł mi wyraźnie, że się wyrzec trzeba
Lub całkiem ziemi, albo całkiem Nieba.

Ojciec mi wczoraj objawił swe chęci,
Bym dziś chór znowu wiodła przy obrzędzie,
Którym Kartago tryumf Romy święci.
Chciałam się oprzeć — lecz w gniewu zapędzie,
Co w nim nie z myśli, nie z serca, nie z ducha,
Lecz z krwi Libijskiej zbyt łacno wybucha,
Kazał mnie milczeć i ~~odejść~~ słuchać.

Irene — Ach! ojcze!

Jakżeś wysłowić te straszne katusze,
Te walki serca, te myśli zabójcze,
Co przez noc całą miotały mą duszę.
Słowa modlitwy oniemiała trwoga,
Nadzieję, wiarę zaćmiła żałość;
Płakałam ojca, lękałam się Boga,
Drżałam na obraz męczarni; — lecz miłość,
Miłość, ach! czułam że była dla niego.
Jedna mię tylko krzepiła otucha,
Że ojciec jeszcze próśb moich wysłucha,
Lub ty mię wyrwiesz z mocy ducha złego.
To był ostatni środek i jedyny
Zbawienia mego; — lecz Bóg, jest ~~był~~ świadomy
Mąk mej bojaźni, by na cię z mej winy
Nie spadła pomsta kapłanów i Romy. —
Ojciec, niestety! — gniew go tak zatwardził
Na głos swej córki: — odepchnął mię, wzgardził
Prośbami memi; — cóż mogłam więcej,
Uledz, lub jawnie złamać posłuszeństwo?

Wyrzecz się Boga, lub iść na męczeństwo,
Bez żadnéj siły w duszy — przeciw rozpaczy?
Ach! i ta rozpacz — wyznaję ci, ojcze!
Wyznaję, co już zapisano w Niebie
Był straszny moment, ojcze, ~~[illegible]~~ ~~by zbawienie~~ by zbawić ciebie,
Szatan tchnął we mnie myśli samobójcze —
Bóg strzegł mię przez nią. (wskazuje na Kryspinę)
Ona mi podała
Sposób, wyjść skrycie z przybytków świątyni. —
Teraz jam z światem na wieki zerwała.
Pan daléj przeciw niech wolę swą czyni.
Ty tam sądź, ojcze, czym godna chwili takiéj,
Ty radź, ty wspieraj, ty wskaż mi drogę,
Gdzie iść — bo tutaj pozostać nie mogę.
W Tebajskie stepy, ~~lub~~ czy w Libijskie piaski,
Wyślij ~~mię~~ nas, ojcze, gdziebym mogła przy niej
Wiek mój w pokucie strawić na pustyni,
Aż Bóg — licz ojcze, uspokój mą trwogę,
Ukoj zgryzotę — niech mię, czy mogę
Prosić Go za tych, co kocham na ziemi,
By ich oświecił — i mnie złączył z niemi.

Satur

Błogosławionaś córko! coś już tyle
Zniosła dla Pana! O! co bądź wypadnie,
Pan będzie z tobą: — zawierz Jego sile,
Kto w Nim nie w sobie ufa, nie upadnie.

Scena V.

Ciż. Deodatus, Artaxius, Kwintus i wielu Chrześcian. (wchodzą z pośpiechem)

Deodatus

Coś przepowiedział, ojcze, już się stało.
Prokonsul z Rzymu ~~odeb~~ otrzymawszy gońca,
Kazał na jutro ofiarę wspaniałą
Ogłosić w mieście, przed świątynią Nowa;
Śród której każdy podejrzany o wiarę,
My, przed umarłego posągiem Sewera,
Złożyć cześć Romie i Bogom ofiarę,
Lub umrzeć. — Ojcze! lud w tłumy się zbiera,
Kapłani ku nam jątrzą złość zawziętą;
Co czynić każesz?

Satur.

Trwać i ufać w Bogu.
Oni się w mieczu, my w cierpliwości świętą
Zbrójmy; — tuż naprzód, u wieczności progu,
Ostatnią może spełnijmy powinność.
(wskazując na Felicytę)
Oto dziewica! — może jej i niewinność
Pan upodobał; — niech święta chrztu woda
Zmyje jej skazy, a zbawić się doda. —
— Djakonowie spieszcie się z posługą!
A teraz bracia, módlmy się.

Wszyscy.

Cześć Panu.

Satur (wznosząc ręce ku niebu)

Ty! co świat chcąc obmyć krwi Twej strugą,
Samś się wprzód dałeś obmyć chrztem Jordanu!
Jak ~~wonczas~~ wówczas ciebie, spraw, niech nas w tej chwili,
Duch Twój osłoni skrzydłem Swej opieki,

Byśmy swe grzechy radzi skruchą swą zmyli,
I z martwych w Tobie powstali na wieki.

Wszyscy

Amen.

(Dyakonowie i Dyakonisse czynią przygotowania do chrztu: ustawiają znowu ołtarz i przynoszą chrzcielnicę.)

Chór.

Duch wesela, duch pokoju,
Duch nadziei w Tobie, Panie!
Niech w twym chrzestnym spływa zdroju,
Dusze skropi w życia znoju,
Śmierć przemieni w zmartwychwstanie.

Wejrzyj Panie! usłysz Panie!
Serc potrzebę, ust wołanie,
Łaska Twoja niech się stanie!

(Dyakonisse prowadzą Felicytę do chrzcielnicy)

Satur

(dając znak ręką, stojącej zawsze na ustroniu Kryspinie i Deodatowi)

Zbliż się, niewiasto! i ty Deodacie!
Tyś ją przyjęła u jej życia progu,
Tyś ją zjednała, — ty ją podaj Bogu.

(do Deodata)

Z ducha i z wiary bądź ojcem jej, Bracie!
Nim będziesz mężem; — bo wnet ją polecę
Męstwu i Rzymskiej twej cnoty opiece.

(Obrzęd chrztu. Dyakonisse podają w ręce Felicyty zapaloną gromnicę; Satur wkładzie w jej usta krople miodu; Dyakonisse okrywają ją białą szatą. Podczas gdy się ta po kolei odbywa, śpiewa chór.)

Граф Ржевуский

Польский писатель

155-193

N. 1.

155

Król Stanisław

Wyjątek z rękopismu JW. Hrabiego Henryka Rzewuskiego.

Żytomierz

Roku 1841go Miesiąca Maia 15 dnia

6122

Król Stanisław.

Nie jest to ~~rzecz~~ łatwo sądzić o rzeczach publicznych, a tym więcey o mężach którzy na nie wpływali. Stąd wedle mojego zdania, naywiększa przysługa, co ją wysoki rozum dla kraju uczynić może, jest opisanie należyte jego dzieiów. Cycero mawiał, Historia magistra vitae - a przecię lubo głęboki mędrzec, i nadzwyczayny krasomowca, lubo przez jego ręce przechodziły najważnieysze interessa Rzeczypospolitey nie dowierzał sobie, i nie odważył się wydac dzieiów Oyczystych. Po Zagranicznych krajach gdzie liczni piśmowi Rzemieślnicy, uprawiają papier pod xiążki jak u nas Szlachta role pod żyto i jęczmień; tam mnoży

2. To są historyie różnego rodzaju. Ja ich nieczytałem, bo oprócz swojego i nieco łacińskiego, żadnego obcego języka nierozumiem, a przecię pewny iestem, że teich pisma lubo pokupne, żadnego istotnego pożytku nieprzynoszą. Kto przedsiębierze opisać dzieje jakiego narodu, powinien wprzód obeznać się gruntownie nie tylko z jego językiem, ale ieszcze z jego prawodawstwem, z obyczajami obywatelów, a zasiliwszy się takowym zasobem dopiero wziąść się do roboty. a i wtedy nawet niema pewności, aby się ona udała. Bo niedość to wszystko znać, ieszcze trzeba mieć jakieś doświadczenie w prowadzeniu ludzi. – Kowal gwoli kuje lemiesz czy podkowę, ale naród nie jest sztabą martwą w ręku tego, co mu przewodniczy. Choć on prowadzi podwładnych, przecie

nie robi się z niemi tylko to, co daje się robić;
bez wątpienia włada niemi a iednak niewi-
docznie ulega sam ich woli. Nawet tam,
gdzie Samowładztwo, a cóż dopiero w narodach
~~wolnych~~ niezależnych. Pod tym względem uważając rzeczy,
można-by sobie oszczędzić wiele zapytań, kto-
re z pierwszego rzutu rozwiązać się nigdy
niedadzą. Dla czego Jagiełłowie maiąc Lit-
wę i Ruś po sobie, nieutwierdzili dla sie-
bie spadkowego tronu w Koronie, iak go
mieli we własnym ~~oyczyźnie~~ kraju. Dla czego Ba
tory Prus Xiążęcych z Polską niezjednoczył.
Dla czego Zygmunt III niegruntował
syna na szwiedzkym tronie ~~spuściźnie Carów~~? Dla czego Jan III
niczego nieobwarował dla Rzeczypospoli
téy, biegnąc na ratunek Wiednia. Dla
czego Konfederacya Barska wybuchnęła

bez porozumienia się w przódy, że wszystkiemi Województwami, aby iedney chwili wszystkie razem powstały. Dla czego Konfederacya ~~ona~~ Barska przybrała nasto niepolityczne przeciw Dyssydentóm. Wszystkie takowe zadania nie iednokrotnie słyszałem, i po szczeremu wyznaię, że na nie dać odpowiedź nieumiem; ale zdaie mi się, że i wiadomego odpowiedź była=by w rodzaiu tey, co ia kiedyś uczynił pewien biegły woysk dowódzca, lekkomyślnemu młodzieńcowi chcącemu go sztuki wojennéy nauczyć — Owemu dowódzcy niebyło się razu iednego szczęśliwie powiodło, a tamten chciał mu dowieść po kazuiąc palcem na mappie iakąś rzekę, że gdyby był przez nią woysko swoie przeprawił, na głowę nieprzyiaciela=by poraził, —

waszin palec nie iest mostem, odpowiedział
zniecierpliwiony wódz. Żeby dobrze opisać dzieje
swojego narodu, bo wątpię aby opisanie cudze-
go udać się mogło, trzeba mieć jakieś doś-
wiadczenie w kierowaniu ludzi, przy okoli-
cznościach zawiłych, a zbyt rzadko łączy się
w jedney głowie i dzielność w czynnościach i
dar przełożenia tychże czynności w xięgi.
Dajmy na to, że takowe zjawisko się znaydzie,
jakże trudno, nieraz się uwolnić miłością wła-
sną, i stronnością, bo mąż piszący rzeczy, do
których sam wchodził, częstokroć musiałby
sam siebie obwiniać. Cieszę się, że nie ma-
my historji ostatnich naszych czasów, bo
niezawodnie byłaby nic do rzeczy. Niech
każdy stary sumiennie pisze to, czego sam był
świadkiem, niech pióro po swojemu, rzeczy

121
16

uważając z własnego, a nie uczonego sta-
nowiska — a dopiero jak będzie potrzeba,
znajdzie się taki, którego Opatrzność
wzbudzi, aby z tego wszystkiego pożyteczną
ułożył historję. — Całkowitą młodość
przepędziłem w otwartych bojach z kró-
lem Stanisławem, lub w domach jemu
nieżyczliwych, a jednak wszystko po Bo-
żemu rozebrawszy, potępiać go nie śmiem,
ani jemu przypisuję ~~nieszczęść naszych~~ nieszczęśliwszy wiary.
Pewny jestem że jeden człowiek, wiel-
ką ofiarą, nadzwyczaynym poświęceniem
się cały naród swój może zbawić, ale
żeby jeden człowiek choć najwyższy wy-
stępkami swojemi mógł naród potępić
tego nie przypuszczam, bo mniejsza z bo-
dnia przeciw Bogu istności, niż sprawied

liwości i miłosierdzia. Nie królów ale pod
danych grzechy ~~[illegible]~~ gubią ~~[illegible]~~ narody
Bo z chlubą wyznać możemy, że żaden tron
na świecie niepochwali się panami tak
łagodnymi, tak sprawiedliwymi, tak u-
czonymi iak Polski. I Król Poniatow-
ski miał wielkie cnoty, większe bez
wątpienia niż niektórzy a poprzedników ~~iakiegokolwiek współczes-~~
~~nego~~ iego. ~~iemu monarchy~~. Przy innych oko-
licznościach byłby sobie uzyskał odgłos wiel
kiego króla. Jakoż widzieliśmy ~~widziemy~~ rozmaitych
władzców, którzy przed naszemi oczymi,
rzecz swoię nieźle prowadzili, uchodzili za
mądrych i przezornych, a przecie ani
rozumem ani wiadomościami ani łagod
nością obyczajów naszemu Stanisławowi
sprostać-by niemogli. Całe nasze niesz

częście że w-=padliśmy były w taką zagmatwa-
nine iż najwięnszy Człowiek niedałby jéj ra-
dy. Wiele z tego dwóch na iednego mówi
przysłowie, a cóż dopiero iak tłum go
weźmie w obroty. Chociaż=by nie więdzieć się iak od-
gryzał, ~~przytym na koniec został~~ nie postawi nigdy na swojém.
Niechaj mędrcowie swidrzą rozumem,
a ja po prostu ~~nasz upadek tłumaczę~~ tłumaczyć się będę:
~~był by ieden przeciw nam, dali byśmy
mu radę, dwóch iuż by cięższo było, a iak
zmówiło się trzech a każdy z nich samo-
pas od nas silnieyszy musieliśmy upaść, chy-
ba by iuż nie kocioł garka ale garnek
kotła miał rozbić.~~ Prawda że pan
Bóg cuda niekiedy robi, ale strzeż nas
Boże dopytywać się czy ia była wina, że
on ich nam nieużyczył. Bo iak

zacznìem siebie szkalowàć, tym ani ziarnko szkody naszey nieodrobi. Czyżby nielepiey ieżeli zgoda i iedność nie są zupełnie przeciwne naszemu przyrodzeniu, ich się chwycić żeby każdy ieśli co mu przeciw drugiemu panu Bogu to poruczył, a wszyscy myśleli tylko o odzyskaniu szkody całkowitey bo i myśl ma swoię potęgę. Odwróćmy więc oczy od tego wszystkiego co w naszych mężach zdaie się ~~iż~~ nam było naganny, a może rzeczywiście nim niebyło. A skwapliwie podawaymy z ust do ust co było w nich godziwego, wielkiego, świętego a Bóg świadek że to wszystko w nich było. Nasze Pany dobrze uważali zagraniczną chmurę nad nami wiszącą, szukali więc związków zagranicą, by iakoś podzielić naszych troistych wrogów. ~~Sprzyiali dawniei~~

w. Saskiemu który choćby samym pokrewieństwem z nayprzerwszemi tronami, mogł nam podać nadzieię iakieyś stanowczey opieki. Jakoż pokąd Sasi panowali, piędzi naszey ziemi niezaprzepaścili, nawet czego wielki Sobieski mężtwem niedokazał, oni zwiazkami swemi Kamieniec nam powrócili. Króla Stanisława magnaci niecierpieli bo wedle ich przekonania on był narzuconym ~~poprzewagą obcego mocarstwa~~ ~~Grzech Króla Stanisława~~ jest to grzech pierworodny, na który zbyt ciężko chrzest wynaleźć, a chociaż mu nieprzeczyli ani rozumu, ani zdatności, niedowierzali atoli tyle tym przymiotom, by myślić że niemi zastąpi tę powagę, co ją ród wysoki i dziedziczne państwo Saskiemu Domowi zaberpiecza[?]ły. Magnaci tak dalece byli przekonani że niebyła pora piastowi panować,

iż żaden z nich o koronę się nie pokusił. Bo nie ma co liczyć Xięcia Lubomirskiego, Człowieka ze zmysłami pomieszanemi, a którego intryga wystawiła była w czasie bezkrólewia, aby ostabić jedność Magnatów. Xiąże Karol Radziwił, Woiewoda Wileński, głowa tej partyi w ktorej tyle lat walczyłem, iako żołnierz i ziemianin był nie tylko głębokim ale poczciwym statystą, bo ile mógł, przeszkadzał królowi Poniatowskiemu, i nawet usiłował zepchnąć go z tronu, na którym wedle iego przekonania nieprawnie był zasiadł, obstaiąc za Domem Saskim, z poswięceniem wszelkiej prywaty, gdyż mógł mieć żal do nieboszczyka króla za odmówienie mu Buławy Litewskiej po śmierci jego oyca. Ale skoro się upewnił że żadnego wsparcia z zagranicy

mieć niemożną, że Dom Saski przestał o nas myslić, że wszystkie Dwory obojętnie ~~patrzą~~ na nas ~~na zmienie się~~ ~~Moskiewskiey przemocy.~~ Przekonał się iż jako tonący za brzytwę się chwyta, kiedy innego nie ma wsparcia, tak poczciwym obywatelem nie zostawato nie więcej, ~~tak~~ tylko tulić ~~się~~ się do króla zespolić wszystkie narodowe korzyści z jego osobistemi korzyściami, aby on czując siebie bezpiecznym, między swoiemi, nie zebrał wsparcia u postronnych, a tak iżby każdy uważał bydź naywiększą zbrodnią, wszelką usilność ~~by~~ w czym=kolwiek ~~nadwątlić~~ będzie nadwątlić tę jedność króla z narodem, w przekonaniu na doswiadczeniu opartym, że każda partija przeciwna królowi, będzie tylko narzędziem, którym szerzyć się będzie

wyłom ~~co go można zdołać wybić w~~
co go rząd w ~~narod~~ ~~kraju~~ ~~sprawować~~ wybić od lat tylu.
~~szańcach Rzeczypospolitey~~. Jak się więc po-
godził z królem, mimo siebie puszczaiąc
prześladowania, których od niego doświadczał, więcéy
pogodził się szczérze, i aż do śmierci ani on,
ani żaden z jego partji, która całą Litwę
zajmowała, niezłamali mu wiary i pod-
daństwa. Owszem na wszystkich Seymach
Posłowie Litewscy jednomyślnie z dworem
głosowali. Jakoż pamiętna Sessja Sey-
mowa roku 1786 kiedy rzecz chodziła o
przyznanie królowi (Subsidium Charitativum)
dość długo rozprawiały stany koronne w po-
łączonych Izbach, ale kiedy koléj przyszła
ła na Litwę, Xiąże Woiewoda Wileński
objawił i żyrliwość Litwinów, i swoję włas-
ną potęgę temi słowy „ nie mitrężyć czasu

in

„tak drogiego przy kończącym się Seymie, ~~w~~
w „imieniu całéj Prowincyi Litewskiey affirmative"
; ani w Stanie rycerskim, ani nawet w Se-
nacie nieznalazł się żaden, coby mu tego peł-
nomocnictwa zaprzeczył. — Pan Bogusz niegdyś
Sekretarz Generalnéj Konfederacyi Barskiey, był
może najgłębszym w całéj Polsce Statysta, i
nadzwyczaynie poświęcał się dla kraju. Kiedy
jego i ~~nasze nadzieje~~ starania na niczém spełzły, na małém
przestał, osiadł na dziesięcio dymnym Folwa-
reczku, na którym miał dożywocie z łaski
naszego Xięcia Woiewody, bo więcéj nic od niego
przyjąć niechciał. Tam zaymował się pie~~sz~~lęgno-
wa~~cz~~niem pięknych kwiatów, i rzadko kiedy
dom opuszczał nawet dla Nieświeża, ale daw-
nych znaiomych rad był w nim ugoszczać. Razu
jednego kiedy mu służyłem w jego domku /

z Panem Swiętorzeckim także wielkim Sta-
tystą a jego ścisłym przyjacielem, zgadało się
wedle naszego zwyczaju o rzeczach publicznych
pan Bogusz mnie znał, kiedy to jeszcze byłem
pokojowym u JW. Ogińskiego Woiewody Witeb
skiego, i nie mało czasu strawiliśmy z sobą
w dwóch konfederacyach a tym bliższy wstęp
miałem do niego, że nie chwaląc się, na takiej wo
dze postawiłem mu interes z Sukcessorami te
goż JW. Ogińskiego, że na pół darmo godząc się
z niemi, czterdzieści tysięcy mu odliczono. A słu
żyłem mu z przyjaźni bo żadney nagrody przy
jąć nie chciałem, chociaż kilkakrotnie coś mnie
chciał wetknąć w rękę. Otóż Pan Bogusz za
czął mówić o potrzebie powiększenia władzy
królowi, że nasze starodawne cnoty za nadto
już były zbutwiałe, byś=my nie mogli nadal

po dawnemu.
cieszyć ~~temi zapełnemi mobodami, do kto-~~
~~rych byliśmy nawyknieni~~. Pan Swiętorzecki
na to się godził, jako utrzymywał, że po-
wierzyć się niemożna panującemu Reynan-
towi. – Jakże – mówił – oddać skarb i wojsko
marnotrawcy i tchórzowi? – Na to Pan Bo-
gusz tak odpowiedział. „Panowie Bracia,
„nikt więcej odemnie nieprzedkował Królowi
„bo przekonany byłem że tylko panowanie
„monarchicznego Domu mogło nas ocalić.
„Ale jeśli ma być koniecznie Piast, może z po
„między wszystkich zdatniejszego nieznajdzie-
cie. Na tośmy obadwa powstali. – A co to Panie
Sekretarzu! – oderwał się Pan Swiętorzecki – czy
(daleko) szukać trzeba zdatniejszego Piasta a wszak
ze trzy ~~mil~~ mile niespełna liczymy do Nieświe-
ża, godziliż się przypominać naszego

Xięcia – A Pan Bogusz „ Moi Panowie gdyby to
„ odemnie zależało, a Litwa była odrębnym naro
„dem, ani=bym się wahał uwieńczyć koroną, to pa
„nowanie, co nasz Xiąże swojemi cnotami, nad
„nami otrzymał. Ktoż więcej odemnie przypatrzył
„ się jego szlachetnym postępkom, i poświęceniu
„ się dla ~~Oyczyzny~~ dobra ogólnego? Ale nasza Litwa jest tylko czę-
„ ścia Rzeczypospolitey, a wam wiadome uprzedzenia
„ naszego Xięcia na=przeciw wszystkiemu, co nie
„ z Litwy. Każdego Wielkopolanina nazywa kaszubą, kto z małey Polski, u niego Cygan, a
„ kto z Rusi koronnéj ten u niego Kuśnierz. W
„ dobrach, co ma w Koronie, żaden z tamecznych
„ stron officyalista, w jego służbie się nieutrzyma
„ wszędzie naszych rozsyła, ~~tym~~ czém jeszcze więcey Lit-
„ wę obowiązuje – Ale nie królewska to rzecz dla
„ jednéj prowincyi być wylanym, a drugie od siebie

18 „odganiać. a po=tém czy=byście dokazali, żeby
„fałdów przysiedział w Warszawie. W czasie Sej-
„mu ledwo szósty tydzień dotrzymał, tak tęsknił za
„Nieświeżem. a przecię król w swojéy Stolicy nie
„szkać musi. Jeżeli tedy on przy tak wielkich
„cnotach duszy, i nadzwyczajnym dowcipie przy
„rodzonymi, nie myśli by dla swoich przesądów
„całéy Rzeczypospolitéy mógł dopisać – Czy znaj
„dzie się iakiego inego Piasta, co=by był zdatniej-
„szym do rządu, od teraźnieyszego. Nie tajnowam
„jak ściśłe stosunki miałem ze wszystkiémi
„naszémi Magnatami. otóż powiém wam,
„że jako ich wszystkich widziałem godzących
„się na królewicza, tak pomimo ściśléy przy-
„jaźni, co ich w jedno grono łączyła, każdy z
„nich tak dalece poznawał, czego drugiemu
„niedostawało, że prędzéy zezwolił=by na

„Poniatowskiego jak na którego ze swoich, za-czyna-
„jąc od naszego Xięcia„. Wiem dobrze że w duchu
„król Stanisław niewiele o nas trzyma, ale już
„i to wiele, że sobą władać umie. Pytaiąc
„naszych zakutych Litwinów, bywaiących w War-
„szawie, a każdy z nich powie o królu, że jest
„pełnym powagi, niewdaje się w żadne śmieszki,
„każdego poddanego przyjmuie jednako, i choć
„miłuje swoich Litteratów, niezaniedba niemi
„gospodarzów — A na Xięcia Jenerała skarżą
„się że ich w pośmiewisko obracał. Tak więc wszy-
„stko rozebrawszy, wnioskuję, że najlepiej by było,
„aby Sasi jak panowali nam blisko lat Siedmiu-
„dziesiąt, i daléj panowali, bo z pomiędzy zagra-
„nicznych Domów, on jest najmniej obcy na-
„szym wyobrażeniom. Ale że wola Pana Boga
„aby tubylec nami rządził, oddajmy więc jemu sprawiedliwość

„ ~~naszym przeciwnikom, że to nam podobi co mo-~~
„ ~~że być naylepszego.~~ A jak nie stanie Stanis-
„ ława Augusta, (a my się tego doczekamy)
„ na ten czas obróćmy naszą życzliwość ku wiel
„ kiey i dobroczynney krwi Jagiellońskiey, ku te
„ mu Domowi skąd Król teraźnieyszy, czerpał i
„ swój wzrost, i te nadzieje, których Opatrzność
„ tak hoynie ziściła". Skoro Pan Bogusz nam
dowiódł, że nasz Xiąże nie byłby zupełnie do=
godnym dla całey Rzeczypospolitey, obojętna
była dla nas rzecz, niezdatność do korony i innych
Magnatów, alesmy niemogli niepodziwiać że
on, tak czynny przeciwnik partyi Czartoryskich,
do nich skłaniał przyszłe nadzieje. Spostrzegł
szy nasze podziwienie, tak się nam tłumaczył. „ Panowie Bracia, obywatel poczciwy po
„ winien ile możności bronić ustaw swojego

„[Kraju] ~~Ojczyzny~~, z poświęceniem nawet własnego przeko-
„nania, bo gdzie o powinność chodzi, tam już nie
„ma miejsca na rozumowanie. Jednak, [Nasz] wcześ-
„niej czy później nadchodzi czas potrzeby nowych
„warunków dla społeczeństwa. Poczciwi ludzie
„co im się opierają, dopełniają swojej powinnoś-
„ci, ale nigdy zwycięztwem cieszyć się niemogą.
„Bo starość musi ustąpić miejsca młodości, ~~na~~
„na którą kiedyś kolej przyjdzie także zostać
„starą. Rzecz pewna że ci, którym obmierzł
„dawny porządek, nieskładają cnotliwszej części
„Narodu, gdyż namiętności [129. for. 17.] ~~zawsze … nowościom~~
„sprzyjają: ale cóż na to poradzić, kiedy doś-
„wiadczenie nas uczy, że na=koniec słuszność
„jest przy nich. Nieżałuję ofiar i poświęceń
„moich dla dawnego porządku, i dziś jeszcze=bym
„[je] ~~ich~~ odnawiał, chociaż w przekonaniu, że

„ że one na nię się nieprzydadzą – bo niemasz nic
„ wspólnego między dopełnieniem powinności,
„ a przeczuciem pomyślnego skutku. Ale jak=
„ kolwiek bydź może, że prywata kieruje po
„ stępkami ludzi, co pokonzą nowości, wąt-
„ pić niemożna że przyszłość jest ich a nie
„ naszą spuścizną. – Próżna więc usilność chcieć
„ wskrzesić to, co już nieżyje. Lepiej po szla
„ chetnym oporze godzić się z nowemi wyo-
„ brażeniami, by przy tej zgodzie zachować
„ to, co jeszcze zachować się może. By przy-
„ najmniej ocalić pamięć sławy naddziadów, sta
„ rając się ile możności do nich łączyć te nowe
„ wyobrażenia. Pokąd sława przodków jest
„ świętą dla narodu, niema jeszcze nic dlań
„ niego rozpaczającego – ale skoro ~~ona~~ ta będzie
„ zniewarzoną, pomiataną, w pośmiewisko

„ obróconą, wszystko wtedy ~~przepadło~~, bo już to iest
„ oznaka oczewista że naród niewart bytu, że
„ nawet żyć niemoże, ponieważ już się oderwał
„ od korzenia z którego żywot swój czerpał.
„ Przyznam się wam, że w przyszłości lękam
„ się mocno o sławę wielu naszych godnych mężów,
„ którzy nie poprzestając na tym co już chwa
„ lebnie dopełnili; dla zachowania dawnych
„ naszych ustaw, niechcą za przykładem na
„ szego Xięcia, szczerze się pojednać, z po
„ łożeniem rzeczy nieodzownym. Strzeż
„ Boże! ażeby kiedy przyjdą ostatnie Rzeczy
„ pospolitey zapasy z uporem swoim w prze
„ paść ich nieutracili, woląc się chętnie łą
„ czyć z obcymi ~~naiezdnikami~~, niż podzielać z
„ ziomkami to, co uważaią być błędnym."

Te były słowa tego wielkiego Statysty, który tak zgłębił rzeczy ~~Polski~~ naszę, iż ledwo nie duchem wieszczym przeczuwał, w co się one obrócą. Szczęśliwy, że nie doczekał nieszczęść których nigdy nieprzestawał przewidywać. — Ale te słowa jego nigdy mi nieuszły z pamięci.

~~W samey rzeczy w obrzydłey Targowicy, w obrzydliwym ieszcze Seymie Grodzieńskim byli Mężowie co ich żywot był tyle poświęcony dla oyczyzny iżbym się końca Swiata prędzey spodziewał niż widzieć którego z nich przychodzącym~~ — Był=że Senator wyższy w Swietle, wolnieyszy od Samolubstwa, równy w poświęceniu swoim dla kraju Xięciu Antoniemu Czartoryskiemu. Był=że większy Obywatel od Sewerina Rzewuskiego Hetmana Polnego-koronnego, i.t.p. i.t.p. ~~owego pięcioletniego~~

~~za wiarę i wolność męczennika~~. Był-że w konfederacji Barskiey Wódz świadomszy, i dzielnieyszy od Szymona Korsakowskiego, żołnierz wspaleernieyszy od Rudnickiego. Czyżby pomimo zasług osobistych, sama pamięć Oyca, i brata naywiększego Bohatera tey konfederacyi, nie powinna była ochronić od wszelkiey słabości serca Antoniego Pułaskiego, — a przecię na jak okropne stanowisko popchnął ich wszystkich upor w zamiłowaniu rzeczy godziwych, i świętych, ale do których cały naród już smak był utracił. —

W Roku 1784 Król Stanisław obieżdżając wielkie Xięstwo Litewskie, nie ominął stolicy naszego Nowogroda. Między nami Nowogrodzianami przeciw niemu wielkie krążyły uprzedzenia, ale na widok jego dostoynej Osoby, jego maiestatu, prawdziwie królewskiego, wszystkie one stajały, jak

Snieg kwietniowy przed Słońcem. Napatrzy-
łem się na niego, było coś czarującego w tych
rysach pięknego oblicza.
~~obliczach~~. Na granicy naszego Woiewództwa
gdzie go odprowadziły Urząd i Szlachta Brze-
ska Litewska – przyjętym został od star-
szyzny i Szlachty Nowogrodzkiey – Wszys-
cysmy byli na koniach, a na czele naszym
JW. Niesiołowski nasz —— Woiewoda, który
go powitał czułą mową. – a Król nieprzy-
gotowany dziwnie pięknie na nią odpowiedział,
dziękując za przywiązanie szlachty oświad-
czone mu przez cnotliwe usta nieskażonego
w zawodzie pełnym zasług ich. Sędziwe-
go Woiewody. a potém gdy ten mu przed-
stawiał Urzędników i Szlachtę, każdemu
coś powiedział takiego, co go za serce uchwy-
ciło. Nawet gdy między innymi przedstawiony

mu był Pan Michał Reyten nasz Pisarz Ziem
ski, z taką czułością wspomniał Brata jego
Tadeusza, ~~którego nazwał męczennikiem sła~~ Po
~~wy narodowey~~, że wszystkim przytomnym łzy
dobył z oczu
~~poruczył~~. Dopiero wedle Staropolskiego oby-
czaju, Urzędnicy Brzescy zdali urzędnikom No-
wogrodzkim usługę Królowi, który w ciągu swo
jego pobytu nosił mundur naszego Woiewodz-
twa. W. Rdułtowski nasz Chorąży, zastę
pujący mieysce pierwszego Urzędnika odeb-
rał z rąk J.W. Niemcewicza Podkomorzego Brze
skiego Litewskiego pod regestrem szaty i sprzę
ty podróżne Królewskie, przyiął i dozor nad
jego dworem, ciągle się sam zaymował odzie
waniem Króla i ścieleniem jego łóżka —
przy assystencyi innych Urzędników tak, że
przez cały czas jego pobytu tylko possessionati

 et bene nati dotykali się naszego pomazańca. Była wielka okazałość przy nim, i siła pieniędzy poszła na wydatki jego podejmowania a te pieniądze nie z jego kassy wyszły, ale nasza były krwawica. Kiedy Urzędnicy zbierali między sobą składkę, my Szlachta bardzo się obruszyli, że nas nie porywają. Pan Łukasz Hreczecha w naszym imieniu się odezwał: „a coto panowie Urzędnicy, sami tylko czujecie się bydź godnymi podeymowania Króla a nas szlachtę za bai i bardzo macie?" Dopiero każdy z nas co mógł sypał, a szczérze, bo kiedy Szlachcic się rozczuli, rachować się nie umié. Dość że taka nawała brzęczączek padła u pana Stefana Wereszczaki, Skarbnego Nowogródzkiego, że kiedy Król nas opuscił, to choćiaż po Królewsku był po-

deymowany, a do tego każdy z jego dworzan i sług stosowny do swojego znaczenia otrzymał upominek. - Więcey dziesięciu tysięcy zostało w pana Skarbnego, z którycheśmy uchwalili fundusz, na co-roczne wybicie medalu złotego a cztéry srebrnych z popiersiem królewskiém, na nadgrodę uczniom Nowogródzkim nayle piey odznaczającym się w czasie szkolnych popisów. Król otoczony czołem Woiewództwa i tłumem Szlachty, wjechał konno do Nowogródka i przed farnym Kościołem stanął chcąc naypierwéy uczcić Pana nad pany. Kiedy z=siadał z konia, pan Chorąży Rdułtowski podał mu swoje ramię a pan Stanisław Orzeszko Koniuszy Nowogródzki trzymał jedną ręką trzęzle a drugą strzemię. U drzwi Kościoła na czele Duchowieństwa JW. Xiądz

Koncewicz Kanonik Wilenski, a Oficjał No-
wogródzki orderu krolewskiego kawaler, po-
witał go mową. Po=czém Król ciągle klę-
cząc słuchał Taiemnic Pańskich, w czasie kto-
rych wymieniony szanowny kapłan, przyniosł
mu Mszał, i klęcząc podał mu święta Ewan-
gelję do ucałowania. Po Mszy świętey Urzęd-
nicy Woiewodztwa, oddzielili się od Szlachty
i skupili się w grono, JW. Gedeon Jeleński
Kasztelan Nowogródzki zabrał głos, którym
oświadczył w imieniu tychże Urzędników
radość publiczną z powodu dnia tak świet-
nego, w którym Łaska Naywyższego użyczy-
ła ich Woiewodztwu, nacieszyć się obliczem Pa-
na i Oyca całego Narodu ~~Oyczyzny~~. Xiąże Radziwił Woie
woda Wilenski lubo i był zaproszony do
grona Urzędników, stał między nami, os-

wiadczaiąc iż nieznaiąc Urzędu, w tém Woiewodztwie jest prostym Szlachcicem. Gdy skończył mówić JW. Kasztelan, od nas witał Króla (Jegomości) Pan Paweł Odyniec — Po tych mowach i królewskich odpowiedziach, bo Król na każdą mowę, odpowiedział dziwnie pięknie a głosem tak miłym, że jak=by wdzięczna muzyką wszystkich serca wabił ku sobie; dopiero Duchowieństwo, Urzędnicy Szlachta, ba i prostaczkowie nawet, zaczęlismy spiewać Te Deum Laudamus. Po odspiewanym hymnie poszlismy wszyscy za Królem do Szkoły Woiewodzkiéy. Xiądz Krzysztoff Haraburda Rektor przyiął Króla łacińską mową, na którą Król odpowiedział tym=że językiem ale tak płynnie, jak=by rodowitym, czém do reszty nan zawoiował. Po=tém od każdéy

szkoły uczeń wystąpił ~~do~~ przed Króla z mową - od Poetyki w języku Francuzkim perorował pan Julian Niemcewicz Podkomorzyc Brzeski, ~~a~~ ~~kilka lat potem tak się wsławił w Sejmie Rewolucyjnym, później podzielał więzienie Kościuszki, a teraz tyle zaszczytu przynosi Oyczyznie mądremi pismami.~~ Widać było że Król był uderzony wymową tego kawalera, jakoż mnie upewniali świadomi przytomni, że ta mowa miała bydź bardzo piękna. Ale wspomnienie téj uroczystości rozdziera moje serce - młodszy mój syn, mój Karolek od Syntaxy mówił przed Najjaśnieyszym Panem, i podobał się Królowi, bo od dziecinstwa dziwne miał szczęście do ludzi. Wielkie na nim nietylko my rodzice ale i przyjaciele pokładali nadzieię

bo i twarz jak=by Aniołka i przy wielkiéj zdat-
ności nadzwyczajna pilność i potulność. Pan
Bóg mi go dał Pan Bóg mi go odebrał, niech
Mu będzie chwała na wieki wieków! Po skoń-
czonych szkołach, że miał ochotę do Wojska, ku-
piłem mu Chorąztwo w ósmym pułku Li-
tewskim _ Pod Zelwą bił się jak Lew, że cho-
ciaż desarmacyja zastała go Podporucznikiem
~~kiedy naród powstał w Wilnie~~ Pan Jasiński
tymczasowy Naczelnik w Wilnie Kapitanem go mia-
nował w tymże samym pułku. Ale nie
długo się cieszył swoim stopniem _ pod Sa-
łatami gdzie szesnastu oficerów ósmego puł-
ku poległo, padł między niemi mój Karo-
lek pięciu bagnetami pchnięty - Pogrze-
ban został na ziemi swojéj jeszcze ~~swojéj wolnéj~~ to jest
jedna pociecha, co mi zostaje. Król miał

przeslicrna do naszéj młodzi, mowę prawdziwie jak
oyciec do dzieci przemówił, a tak że aż ryk
dał się słyszeć po wszystkim Kościele. A gdy po
tém własną ręką rozdawał medale, celu-
jącym uczniom, gdy go przypinał mojemu
Karolkowi, niewiém co się ze mną stało, ale
wszystkich roztrąciwszy, przedarłem się wprost do
króla, jak długi padłem mu do nóg, i rozbe-
czałem się, że sam król bardzo się rozczulił, pod-
niosł mnie, dał rękę pańską do ucałowania,
pobłogosławił mi Syna, i jak się pożniéj
okazało, dał dowód, że ta moja rzewliwość
niebyła mu od smaku. Że była właśnie
na=ten=czas Kadencja Sto Michalska,
król oświadczył, iż rad=by nawiedzić Sądy.
Pan Ignacy Rzewiński, Przydujący w Ziem-
stwie, z kolegami swoiémi spiesznie udał

się do Sądu, aby Króla przyjąć w czasie gotowey
Sessyi. I tak się uwinęli, że kiedy Król przybył, za
stał Sędziów na miejscach swoich, słuchających
agitującey się sprawy. Indukt dopiero zaczęty przer
wany został, a Pan Prezydent krótką mową
powitawszy Nayiaśnieyszego Pana, zaprosił Oy
ca i Naywyższego Sędziego narodu, aby raczył
osobiście wymierzyć tę sprawiedliwość, co ią oni
iego powagą i imieniem, poddanym głoszą.
Król zasiadł w krześle, a wszyscy Sędziowie
stali w milczeniu, bo w przytomności Króla
pełność władzy Sądowniczey w iego tylko oso
bie zostaie. Pan Fabian Woynitowicz (właśnie) induko
wał sprawę dość z siebie mało znaczącą. Rzecz
chodziła o otrzymanie dekretu nakazuiącego
wypłatę summy, z prostego długu należney,
po dwóch kondemnatach uzyskanych na panu

Komerze Marszałku Oszmianskim, przez pana
Jakuba Potrybokowskiego, w ziemstwie Nowog-
rodzkim – Pan Jelec umocowany Pana Mar
szałka, stawał z tym ze jego stronie zaocz-
nos niesprawiedliwie przypisana była, gdyż
pozwy niebyły kładzione na jego dobrach
w woiewodztwie Wileńskim, na których
opiéra się ubezpieczenie summy zaciągnię-
tey ale pozwy położone były w Nowogród
ku, gdzie piedzi ziemi nieposiadając, pil-
nować się niemógł – domagał się tedy uchy
lenia zapadłych kondemnat – ale Pan
Woynitowicz stanął z prawem, którym jak
vot forum ubiquinarium całemu W. Ks.
Litewskiemu jest dozwolony w sprawach
simplicis debiti – ale w ciągu induktu zna-
cznie zrobił zwrot do króla, którego

w imieniu Palestry ziemskiey powitał — z mocy więc
prawa wypadł wyrok na pana Marszałka aby
pod winą wywołania, na naznaczonym termi-
nie summę zapłacił, a ten wyrok przez Króla
podpisanym został. Pan Jeleń lubo sprawę
przegrał, w imieniu swojego pryncypała za=
dowolnienie podpisał, oświadczając że jest nad
to wiernym poddanym, aby w czém=kolwiek
różnił się w zdaniu z Panem swoim. Wszystko
to i godziny nie trwało, bo wszystko było przy
gotowane, by Królowi czasu nie kwasić. Po ogło
szeniu wyroku Najjaśniejszy Pan poszedł do
Grodu, gdzie go Pan Kazimierz Haraburda
Sędzia Grodzki prezydujący powitał, podob-
nie jak w Ziemstwie prosząc go, aby raczył
wysłuchać sprawy. Jakoś się nie opatrzył, że
nie było przyzwoitą grzecznością prosić Króla

aby zasiadł w Jurysdykcyi, gdzie nie w jego, ale
w Woiewody imieniu wyroki się głoszą. Ale Król prze-
dziwnie się znalazł, bo przyjmując to jego oświad-
czenie za dowód życzliwego poddaństwa, co
w istocie tak było, oświadczył ze swojej strony, iż
w namaszczeniu swoim przyjął stopień duchow-
ny a za=tém wedle Kanonów do spraw krymi-
nalnych udziału sądowniczego mieć nie może;
dziękując Bogu, że mu prawo niepozwala karać
miłych poddanych, czego=by mu i własne serce
zabroniło. A ia w imieniu Palestry Grodzkiej
miałem rzecz do Króla. Łaskawi przyjaciele
le winszowali=mi, że jakoś nie naygorzej
mi poszło, wiém przynajmniej że jeśli tam
były pochwały Królowi, nie=pochleb-
stwa, ani z podłych widoków pochodziły, ale
były istnym wynurzeniem mojego przekonania

a Król w krótkich wyrazach okazał, iż mi jest rad. W dniu tym był wielki obiad dany królowi przez Szlachtę w kościele OO. Dominikanów – Więcej nas tysiąca ~~było~~ siedziało za stołem. Przykro nam było że król rad nie rad wielkie grzeczności wyświadczać musiał ~~Xięciu Rep~~ jednemu z obcych Xiążąt ~~ninowi~~, kazał jego na ten obiad zaprosić, i posadził go tuż przy sobie. Bo kiedy dzieci Ojca przyjmują, nieradzi, by wtedy cudzy do nich się przymięszał. Tam wedle starego obyczaju Urzędnicy Województwa wzięli się do służby, a na czele ich W. Chryzostom Rdułtowski nasz Chorąży. Pan Benedykt Tmieniński Miecznik Nowogródzki stał przy królu z pałaszem dobytym. Pan Hippolit Korsak i pan Michał Ginter, jeden Stolnik, drugi Podstoli zajęci kuchnią, zastawiali półmiski przed

królem, podawali je, i chleb mu krajali. Pan
Jan Kiersnowski Cześnik, przynosił butelki, i korki
dobywał, a pan Antoni Zwierowicz Podczaszy,
nalewał wino królowi, którego butelka wię
céj Stu złotych kosztowała, a nalewał go
w malutki kieliszek, gdyż Król niebył we zwy
czajony do trunku, owszem brzydził się w nim
zbytkować. Pan Wojciech Ptaszkowski Kraj-
czy rozbierał pieczenie, i krajał mięsiwa
królowi przeznaczone. A inni Urzędnicy mię
dzy sobą podzielili dozór nad Hajdukami pa
skiemi i inną Liberyą, z rozmaitych dworów
obywatelskich zebraną, dla publiczney usługi,
Podzielili ich na oddziały tak, że każdy oddział miał
nad sobą urzędnika. – Srebra były zbierane
z całego Województwa, ze wszystkich jego posse
sjonatow, których z herbów można było poznać a nać

tym kosztownym kredensem miał dozor pan
Ignacy Rewieński Prezydent Sądu Ziemskiego.
Jeszcze to w czasie obiadu Xżę gość ~~Repnin~~ widząc
że pan Zwierowicz królowi wino nalewa, kiw-
nął na niego i swój mu kielich ~~pokazał~~, by i jemu
nalał — ale nasz Podczaszy że tylko swemu obo-
wiązany służył, jak=by go nierozumiał, posta-
wił butelkę na stole. A Xżę ~~Repnin~~ tylko
marsem na niego spojrzał, o co on mało dbał,
i sam sobie wina nalać musiał. A że my to
uważali, była nam pociecha, że przynajmniej
duma upokorzona została.
~~choć te upokorzenie obchodził odźwierny naszego~~
~~pana, a nas wiatalny wróg.~~ Przy obiedzie speł-
niono kilka wiwatów, jednak towarzystwo nie
bardzo było animowane, bo ten dokuczliwy intruz ~~mos-~~
~~kal~~ prół nam zabawę. Starszyna nie chciał
nas zagrzewać do kielicha, aby któremu z nas

coś się nie wypsnęło, bo by jak kolwiek człowiek był os-
trożnym po trzeźwu, to przy kieliszku nie naj-
lepiej wyjdzie oby, który się tam urodzi, gdzie go nie
poznali. Ale z tem wszystkiem nie dość mog-
liśmy się nacieszyć naszym królem. Po obiedzie
król z Xięciem Woiewodą Wileńskim poiechali
do Nieswieża na całą noc, gdzie przededniem
stanęli. Król tam miał dwie doby zatrzy-
mać się i wszyscy urzędnicy nie odstępując kró-
la, za nim poiechali. Król obiecał Panu
Radułtowskiemu przyjechać do niego z Nieswie-
ża, ale że on jako zastępujący mieysce Podkomo-
rzego, ani na jedną chwilę nie chciał się oddala-
lać od przełożeństwa nad królewską usługą,
więc pojechał za nim do Nieswieża wraz
ze wszystkiemi urzędnikami, gdzie i żona jego,
Xięcia Woiewody rodzona Siostrzenica, umyślnym

uwiadomiona pojechała. Ale zaprosiwszy całą
Szlachtę Nowogródzką do Snowia na dzień po
jutrzny, uprosił przyjaciół i sobie obowiąza
nych, aby wprost natychmiast ruszyli do Sno-
wia, by rozporządzenia w jego niebytności zro
bili, do przyjęcia tak okazałego i licznego
gościa i mnie tam wyprawił, mówiąc: pil-
nujcie się, by mnie wstydu niebyło a zajmiać
się gospodarstwem, bo czasu niewiele. — Ja
srebra i szkła zebrane, z sobą zabrałem. a
chociaż gospodarstwa niebyło, przy pomocy licz
nych przyjaciół i krewnych tego domu, jakoś
się urządziło, tak snadnie, że wszystko pokazało się być przy
jemniej. Nazajutrz w nocy nasze Chorąstwo
przyjechawszy do domu, a opatrzywszy się, bar-
dzo się ucieszyli, i czule nam dziękowali, mó-
wiąc że gdyby sami się byli wszystkim zatrudnili, nigdy by

44 niezdołali ~~tak się~~ popisać się lepiej. Uwiadomił nas
Chorąży, że Król JMć bardzo był wesoł z przy
jęcia Nieświerskiego, a chcąc w domu Xcia
pana dać dowód szacunku swojego, całemu na
szemu Województwu, obu ~~...~~ naszych Posłów,
Pana Adama Rzewuskiego Chorążyca Wgo
Litewskiego, i Pana Kazimierza Jabłońskie
go, Wojskiego Nowogrodzkiego, raczył zasz
czycie orderem Sgo Stanisława, świadczą
jąc że w Snowie innym obywatelom na
grody rozdawać będzie. Tłumy szlachty przez ca-
ły ranek przybywały dla powtórnego powi
tania Najjaśniejszego ~~Pana~~. a przed połud
niem samym, urzędnicy nasi przybyli z Nieś
wieża, z doniesieniem, że lada chwila Król
przyjedzie. Jakoż nie długo czekaliśmy na
karetę dworską, z której wyszedł Król, Xiąże

Woiewoda Wileński, JW. Woiewoda Nowogrodz
ki, i Xiądz Naruszewicz, Pisarz wielki Litew
ski, a za nim rozmaite karéty z których Jan wy
siadały: Infuły, mitry, ordery, krzesła i tak
daléj. Gospodarz przyimując u ganku wysia-
daiącego Króla, padł mu do nóg, dziękując
za zaszczyt przyniesiony jego domowi, i my
wszyscy klękli. Jak ojciec przez dzieci, tak
król przez wiernych poddanych powitany
został, i mocno go rozrzewniła czołobit
ność nasza – Nie obawa to była ale mi-
łość, a tego słodkiego uczucia, tylko (dobrzy, ojcowscy) Króle
~~wolnych narodów~~ doświadczyć mogą. Pani
Chorążyna, podała rękę królowi, i zapro-
wadziła go do obszernéj sali bawialnéj, która
w okamgnieniu się napełniła. Król kilka
chwil zabawiwszy się trochę z Obywatelami

rozmawiał, chwaląc uprawę roli w No-
wogrodzkiém, iż nawet na Rusi piękniej-
szego zboża ~~chleba~~ nie widział, ale w krótce kazał
się zaprowadzić do komnaty jemu przez-
naczonéj, i tam poszedł z Xiędzem Naru-
szewiczem, by odprawić expedycję do Warsza-
wy, a my zebrani na pokojach pomaga-
liśmy gospodarstwu bawić gości, zwłaszcza
tych, co składali orszak królewski; a było
dość mężów z Warszawy za królem przyby-
łych, odznaczali się jego czterej Szambela-
ni, nieodstępni od jego osoby przez całą pod-
róż. Ci byli: Pan Trembecki sławny wier-
szopis, już wieku dojrzałego, a tamci trzéj
młodzi byli. Pan Szydłowski Wojewodzic
Płocki, Pan Grocholski Kasztelanic Brac-
ławski, i Pan Morykoni nasz Litwin, bo

chociaż jego przodkowie wyszli aż z Turieckiéj ziemi, gdzieś tam pod Krymu, ale on był onadtym Obywatelem w Wileńskim Wojewodztwie, a nawet został niedługo potém Starostą wiłkomiérskim; młodzi to byli panicze, po niemiecku się nosili, i pudrowali czupryny – Ale jak uważałem, przysłuchując się ich dyskursom, dobrze z Polskiémi rzeczami byli obeznani. Bo kiedy się zgadało o odmianach co je w rządzie naszym uskutecznił Sejm 1766 roku. Pan Butrymowicz Podstarosta Piński, ośmiodziesięcioletni starzec, mąż wielkiéj powagi, temu Sejmowi gdy jął przyganiać iż ścięśnieniem prawa de Liberi Voces, zniosł przywileje Narodu, że to prawo słusznie od przodków naszych było uważane iako pupilla libertatis bo zasłaniało naród od skutków korrupcji

która w czasach tak zepsutych ogarnąć mo-
że większość Izby Sejmowej; wstrząsnęło to, na
niego wielu powstało, a szczególnie szam-
belani królewscy. Pan Szydłowski bardzo
gruntownie dowodził, że zerwanie Sejmu przy
lada materji, zawsze było przeciwne duchowi
naszego prawodawstwa, że to było nadużycie
niektórych wyrazów Jana Zamojskiego, że
przed=tém in Volumine Legum śladu nie
było tak dziwacznego przywileju, a powszech-
niejącego tylko nierząd, i intrygi w narodzie
a że nakoniec samowolności nie na tém zależy, aby
ulegać większości Izby prawodawczéj, ale
dawać się wiązać przez widzimi się jednéj
osoby. Pan Butrymowicz chociaż wielki
prawnik widno że nienajlepiéj sprawy bro-
nił, bo dość słabe były jego argumenta. Zdało

się także o potrzebie exekucyi dekretów, nasz
Poseł, pan Rzewuski z wielką wymową powstał
na nadużycia Starostów, którzy w Warszawie
przesiadują, a przecie bez ich podpisu grodzkich
Sądów wyroki exekucyi nie mają; i swoje rozu
mowania zakończył mówiąc że: „sam skorzys
tawszy ~~tawszy~~ z tego nieładu, mam prawo o nim mó
wić, wyobraźcie sobie panowie, że pan Turkuł
Łowczy Bracławski, zyskał na mnie w Gro
dzie Kijowskim dekret, nakazujący zapłacić
mu sześćdziesiąt tysięcy. Prosiłem go o umiar
kowanie żeby przynajmniéj rozłożył wyp
łatę na dwa termina, ale zaufany w dekrecie
tak się okazał twardym, że ani mówić sobie
nie dał o układach. Udałem się do Warszawy
gdzie mieszkał Xiążę Lubomirski Wojewo
da a razem Starosta Kijowski, człowiek

umystu nieprzytomnego, i tylko kobiétami zatrudniony. Otóż [115 tam mój umocowany 19] wszedł w układ z jego Faworytą, iż co dzień będzie im płacił po jednym czerwonym złotym, aż pokąd Xiąże niepodpisze dekretu zwykłą formą, ~~ten per me [illegible] except~~ Rozumié się że ta Jmość niedopuściła Xięciu takowy podpis zrobić, by niestracić aksydensu, tak; że Pan Turkuł nie mogąc się doczekać exekucyi swojego dekretu, przecię zmiękczał, i ze mną wszedł w układy. Na przyszłym Seymie da Bóg doczekać, jeśli będę Posłem wniosę, aby odjąć Starostom ten przywiléj, tak uciążliwy dla Szlachty i domagać się będę aby nadać Sądom Grodzkim moc exekucyi dekretów, jako ją mają Ziemstwa. "I w sa-

mij rzeczy w Grodnie na Seymie 1784 na wniesienie tegoż Pana Rzewuskiego Posła w=ówczas Wołyńskiego, prawo o exekucyi dekretow iednomyślnie uchwalone zostało. Tak te dy o publicznych rzeczach wszyscy byli zajęci mową i słuchaniem; gdy król wrócił na pokoje z Xiędzem Pisarzem, ~~niey~~ i kiedy zgromadzeni poddani cieszyli się ~~zgromadzeniem~~ oglądaniem pana; Gospodarz oderwał się trafiaiąc w ich myśl, o uszczęśliwieniu Woiewodztwa tą pierwszą, a tak długo oczekiwaną, bytnością Króla na Litwie; ale król przerwał żywością "Mości panie Chorąży Nowogrodzki jak widzę masz nas za obcego, wszakeśmy rodowitym Litwinem, urodziliśmy się i chrzest święty przyięliśmy w Wołczynie a będąc w stanie ryczerskim, sprawowaliśmy urząd

Stolnika Litewskiego. Nawet byliśmy ~~w~~
w Lidzie na Sejmiku, na ktorym utrzymaliś-
my na Poselstwie, teraz tu ~~przytomnego~~ obecnego
waszego godnego Woiewodę. Mości Woiewodo
Nowogrodzki, przyświadcz nam, żeśmy wte-
dy szczérze wam dopisali." — Skłonił się JW.
Niemojowski dziękując za łaskawą pamięć
Nayiaśnieyszego Pana, a Xiądz Kuncewicz
Sufragan Nowogrodzki, sędziwy starzec, ale
wielce lubiący gawędzię, wmięszał się do dys-
kursu; — "Pozwol Nayiaśnieyszy Panie, przypo-
mnieć pewną okoliczność jednego pobytu
Waszey Krolewskiey Mości na Litwie. To
było w Wilnie, za Xięcia Biskupa Pocie-
ja. Już byłem Rektorem w Kollegium
Sgo Kazimierza, a JW. Pisarz Wielki Li-
tewski tylko co został Professorem; jeszcze wtedy Pani

myślano o kassacie. Dano przeto wiedzieć Xięciu Xię-
ciu Biskupowi, że na ponarskiej puszczy, lud
taiemnie się zbiera dla odbywania jakichś za-
dawniałych obrządków pogańskich, i że tam
stoi dąb poświęcony, ogromnéj grubości —
przed którym lud klęka, pokłony bije i
ofiary pali — już iego poprzednik bywał
o tém uwiadomiony, i dał był rozkaz, by
ten dąb zwalono i spalono, ale było mnie-
manie, iż jak kto toporem po dębie uderzy,
sam siebie zetnie, stąd myślała że jak-
by Bóg swój dąb broni, a inni wnosi-
li, że być może, iż djabeł ludzi oma-
miał, dość, że nikt się nie odważył na ten
dąb porwać i rozkaz dopełnionym nie został,
a zabobony jak trwały tak trwały. O-
tóż Xiążę Xociej, równie światły jak gor-

liwy, że tak na podagrę cierpiał, iż od dwóch lat z łóżka niewstawał, niemógł osobiście zjechać do Ponarskiey puszczy, ale wysłał ~~tam~~ kommissyę, a na jey czele niebosz-czyka Xiędza Juraha Officyała wileńskie-go, i mnie tam wysłano z Oycami Jezui-tami, był z nami i Xiądz Naruszewicz, tu ~~przytomny~~ obecny a ten mi kłamstwo zada, jeśli zmyślam. Siła była Dominikanów, Bernardynów, i innych Zakonników, nieli-cząc świeckich, dość że omal całe Duchowień-stwo wileńskie nie zjechało się, kto z rozka-zu, kto z ciekawości, a do nich mnóstwo pa-nów i Szlachty się przyłączyło. Przybyli ~~śmy~~ my tedy w las, a już z całey okolicy spę-dzono prostaczków, ile tylko ich można było nagromadzić. Dopiero Xiądz Juraha miał

naukę do narodu, w którym go przekony-
wał, że to Katechowalstwo porzucić trzeba
a przestać naszego Zbawiciela krzyżować
gardząc nauką Jego Kościoła, aby chodzić
za baśniami, i czartowskiemi wymysłami
a po skończonym Nabożeństwie, kazał
ów dob zwalić. Ale żaden prostak nie chciał
mu bydź posłusznym. „A co to prawi jeden podra-
gim, mam sobie samemu być wrogiem, niech xię-
ża sami po probują go ścinać." Nie trzeba także
zapomnieć o tém że wielu było świeckich mężów
Xiądz Juraha mówi JW. Chlebowiczowi
Kasztelanowi Wileńskiemu; „Jako wysoki
Senator, daj panie z siebie przykład, któ-
rym lud oświecisz, a Pan Kasztelan odpo-
wiedział pokazując na JO. Xięcia Radzi-
wiła Hetmana wielkiego Litewskiego,

który był razem wojewodą Wileńskim. –
" A to jest pierwszy Senator naszéj prowin-
cji, strzeż mię Boże, abym przywłaszczał
sobie pierwszeństwo," – ale Xżę Hetman: "– Ry-
beńko, przyzwoiciéj aby stan duchowny za-
czynał, a my po=tém – " Tu Xiądz Juraha:
" – To=by było przeciwko powagi Stanu du-
chownego, toporem machać". – Tak wszyscy
stanęliśmy jak wryci, tylko się na siebie oglądali-
my, bo choć wiara była wielka, każdy
myśli sobie, a nuż czort omami, kto sie-
bie pewny, kiedy on na Sanctus Sanctorum
odważył się porwać. Świeccy jeszcze więcéj zwąt-
pili o sobie, piękna=by się rzecz zrobiła, tu
uczą naród, aby w takie zabobony nie
wierzył, a tu sami nauczyciele tak się
polękali, iż żaden odważyć się nie może
na to

~~na~~ przeciw ~~cięgi~~ ciele mu piorunuje. Aż jeden pan ~~m~~łodziuchny, po zagranicznemu odziany, ale dziwnéj urody, podobniejszy do anioła niż do człowieka, widząc te korowody, porywa topor i śmiało nim po dębie, raz drugi i trzeci zacina. Dopiéro jak zobaczył lud ~~naród~~ że jemu nic, za nim z toporami tak żwawo ~~że~~ dębisko duchem zwalone runęło z hukiem o ziemię ~~zostało~~. My ciekawi, co to za Pan tak odważny i piękny, dowiadujemy się, że to Pan kasztelanic krakowski, dzisiejszy nasz pomazaniec, który zaszczyca nas swoim maiestatem a który daj Boże, aby nad waszemi prawnukami panował, jak teraz nad nami szczęśliwie panuje. Tak ledwo z dzieciństwa wyszedłszy nasz wielki Monarcha, uzupełnił dzieło Władysława Jagiełły, tamten w pogan

skich narodach prawdziwą wiarę zaszczepił, a ten ostatnie szczątki Bałwochwalstwa zniszczył, a Pan Bóg mu to nadgrodził, powierzając mu panowanie nad ludem, którego śmielszy od nas wszystkich, na drogę zbawienia naprowadził" — Podobało się bardzo królowi, to zaszczytne wspomnienie jego pierwszéj młodości, tym więcéj że w tém zgromadzeniu było kilku tego naocznych świadków tejże, a wielu z nas o tém wiedziało, ale tylko jak o słyszanéj rzeczy. Pan Trembecki zaczął trochę prześladować Xiędza Pisarza wielkiego litewskiego, że z siebie przykładu nie dał, ale ów JW. Xiądz się tłumaczył: „Co to WPan myślisz, że u nas w Zakonie, jak między szlachtą, gdzie każdy starszy, u nas wara młodzikowi, co=by się z czém=kolwiek wyrwał przed swoim przełożonym, nie sprawdzaj mości Suffraganie

że będąc Rektorem był=byś mnie w ciupie zaparł
gdybym bez rozkazu jął się ~~do~~ siekiery. a nako-
niec sameś napisał mości Szambelanie o na-
szym pomazańcu, ~~że naczył powszechne~~ ××
~~światło rozprowadzić. I myśleć nas nauczył,~~
~~i po trzeźwu radzić~~. wszystko idzie ad Coesaris
exemplum. Za Sasow byliśmy pijaki, tchórze
i ciemni, teraz jesteśmy trzeźwi, mężni i
światli. Onegdaj my starzy w Szkole Nowo-
gródzkiey przekonać się mogli, iny że dziś dzieci
więcey mają nauki, niż za naszych czasow
wysokie urzędniki" To młodzieży się podoba-
to, ale starzy trochę czoła namarszczyli, jeno
że król spostrzegłszy się, ~~wraz~~ net temu dał in-
ny obrót" Byliśmy tak szczęśliwi, ~~obejmując~~ rzedł
rządy powierzone nam od Boga, iż znaleź-
liśmy wielu starych, którzy uskutecznili

×× że naczył nam powszechne światło rozprowadzić; myśleć nas nauczył, i po trzeźwu radzić;

nasze zamiary, względem rozpowszechnienia nauk między młodzieżą. Bo bez pomocy tych weteranów, ~~starych~~ o których widno, iż żartując tak lekko wspomniałeś, Mości Xięże Pisarzu Litewski na=nie=by się nie przydały starania nasze". A temi słowy król mocno uradował i całą naszą publiczność. Po=tém Pani Chorążyna za prosiła króla, by raczył pozwolić sobie służyć obiadem w Stodole, przepraszając" iż nie mają sali tak obszernéj, w któréj=by mogli umieścić liczne obywatelstwo, taknące oglądzieli gody królewskie. Król odpowiedział uprzejmie, że najwłaściwiéj króla rolniczego narodu w Stodole nakarmić i podawszy rękę gospodyni domu, z nią poszedł na gumno. Gdyśmy za przykładem i pozwoleniem Najjaśniejszego Pana, zasiedli za

stołem, zwróciłł uwagę krolewn.., przy nim
stojący na ogromnym półmisku z ciasta i
cukru misternie zrobiony wizerunek, Piasta,
siedzącego na wozie, dwóma wołami ciągnionym
a naładowanym kołami, ktoremu u wrót
Kruszwicy, Wojewodowie koronę i berło przy
noszą. Ta cudna robota, ktora długo się jesz-
cze potém chowała w Snowiu; była dziełem wę-
drownego Snycerza Niemca, który wła-
śnie jak=by z rozporządzenia Boskiego, na
ten=czas w Kościele Ojców Domini-
kanow e Nawagródzaich różne ozdoby koś-
cielne kształcił i złocił. A że jako Nie-
miec do wszystkiego był zręczny, kazał przeto Pan
Chorąży nam go zabrać z sobą do Snowia
gdzie przez dwa dni nieśpełna, tak się
nam popisał, że mu Pan Chorąży po od-

jeździe króla dwadzieścia pięć czerwonych złotych
z dobrego serca dał nadgrody. Z powodu
tegoż wizerunku, zaczęto rozprawiać, czy-
też w istocie tak było, czyli to tylko wy-
mysł dziejo=pisarza, — Jedni ~~twierdzili~~ dowodzili rze-
telności tego wypadku, drudzy a między niemi
szczególnie Pan Szambelan Trembecki, uważał
to być allegoryą. Rozpierali się jak to zwyk
~~le~~ po między uczonymi, aż król się oderwał: „Zmi-
łujcie się nie odbierajcie nam naszego Piasta,
niech on nam służy na zawsze za dowód, że
w ~~wolnym~~ zacnym narodzie prosty kołodziej, cno-
tami swojemi może dostąpić najwyższej
władzy." Jeszcze się w=ten=czas doskonale udało,
Panu Chorążemu, stojącemu jako gospodarz
za krzesłem królewskiem — „Najjaśniejszy Pa-
nie, powiedział, „Wasza Królewska Mość jest dla

nas zupełnym Piastem, nawet kołodzieiem
iak on, bo toczysz koło fortuny Polskiey i
Litewskiey." Co król mu odwdzięczył miłym
uśmiechem. Potém król zaczął po francuz
ku rozmawiać z Panią Chorążyną. Zaczęła
się animować kompania za hasłem przez gos
podarza danym, który ogromnym kielichem
spełnił zdrowie Jego królewskiey mości w rę
ce JW. Niesiołowskiego Woiewody naszego. A
potém kielich puścił się na wędrówkę mię
dzy nami, przy tém zdrowiu śpiewano wier
sze naprędce ułożone przez Pana Chorąży
ca Litewskiego naszego Posła, a brata ro
dzonego gospodyni domu, król małym kie
liszkiem pił zdrowie gospodarstwa, i szla
chty, ale widno było, że to mu nie służyło,
i choć w małey ilości nie przyjął bez widocz

nego wstrętu; ale my Szlachta, rozrzewnio
na iego bytnością, pozwoliliśmy sobie że przez
cały czas obiadu, zabawa była dosć animo- [153. fer. 20.]
wana. I Panowie z królem przybyli, cho-
ciaż do Warszawy nawykli, niegorzey nam
dopisali, a szczególnie Xiądz Naruszewicz Pi-
sarz Litewski, który pił, że aż miło, jednak
jakieś było umiarkowanie, bo Pan Chorąży
wstrzymywał nasz popęd, gdyż król ~~mające~~ miał
po obiedzie rozdawać urzędy, trzeba więc ~~było~~ Gos
podarzowi być trzeźwym, bo iako zastępu
iącemu miejsce Podkomorzego, wypadało jemu
mówić z królem, o wakansach, i przekładać
mu życzenia obywatelskie. Jakoż po obiedzie
król wezwawszy JW. Woiewodę i Kasztela-
na Nowogródzkich i Pana Chorążego Rzut
towskiego do swojej komnaty - konferował z ni

z niemi o nadgrodach zasłużonym Obywatelom i o rozdaniu wakansowych urzędów tym, co opinią publiczną mieli za sobą. Po skończoney konferencji, wróciwszy na pokoje, gdzie my zebrani z wielką niecierpliwością oczekiwaliśmy ich przybycia Król Jegomość kazał Xiędzu Naruszewiczowi ogłosić nazwiska Łaskobierców. Orderem Orła białego zaszczyceni wtedy zostali: JW. Gedeon Jeleński kasztelan, i Xiądz Kuncewicz Biskup Adrumetański Sufragan Nowogródzki. a Stego Stanisława Pan chorąży gospodarz domu, Pan Obucho=wicz Podwojewodzy, i Pan Rzewieński Prezydent Sądow Ziemskich, Pan Siemioradzki który przed rokiem złożył nasze Stolnikowstwo *in favore* Pana Hippolita Korsaka, otrzymał urząd Sędziego Woyskowego. Wakujące Strażnikowstwo i Mostowniczwo

Nowogródzkie dostali: Pan Celestyn Czeczot i Pan Józef Barzobohaty, także kilka Starostw król naszym rozdał, i nieco urzędów exotycznych. W tym hoynym wylewie szczodroty Najias- nieyszego Pana, i mnie jego łaska nieominęła; dostało mi się Cześnikowstwo Parnawskie. a sposób w jakim król te godności rozdawał, był nam wdzięczniejszy jeszcze, niż one same. Bo każdemu świeżo zaszczyconemu umiał coś obowiązującego powiedzieć. Gdy przyszło do mnie; „Mości Cześniku Parnawski, powiedział; zawsze się staramy zasłużonym obywatelom podawać co raz obszernieysze pole do dalszych ich zasług. Wiem że długo byłeś nam przeciwny, ani wam to za winę przypisujemy, boś szedł za swoiem prze- konaniem. Spodziewamy się atoli iż odtąd jedna tylko opinja niedopuści żadnych domowych rozterek

w naszéy Rzeczypospolitey. I że z równą wier-
nością będziesz służył królowi ściśle zjednoczo-
nemu z całkowitym narodem, jakeś służył téy
części która niefortunnemi okolicznościami od
niego się była odłączyła. Tuszym, że mieć zaw-
sze będziemy w WPanu wiernego sługę i
przyjaciela." — Klęknąłem na tychmiast przed
królem i u nóg jego odnowiłem przysięgę
wierności, co ją aż do samego końca dochowa-
łem jemu. I nie tylko ja, ale wszyscy obdarze-
ni z równym zapałem przysięgali mu wia-
rę. Taką miłością zapaliliśmy się do naszego Pa-
na, że byliśmy jak w gorączce, żaden z nas nie
umiał by dokładnie przypomnieć sobie coś-
my wyrabiali. To tylko pamiętam, że usta-
wicznie padaliśmy do nóg, płakaliśmy i
śpiewali na przemian a pili, co się wlezło.

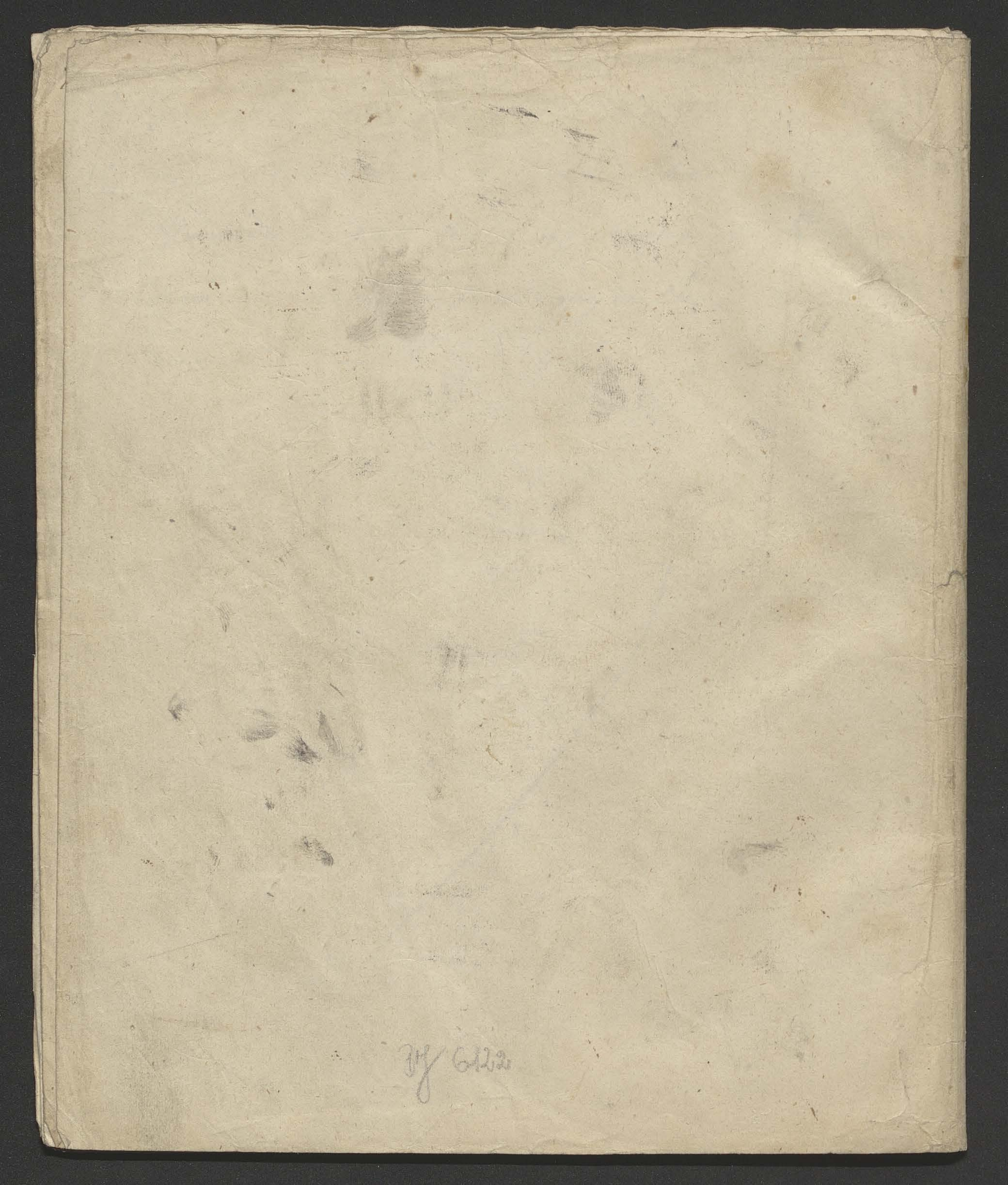
Choć król okazywał iż był rad tym naszym
wynurzeniom, pewny jestem żeśmy mu na-
przykrzyli się, bośmy mu chwili wolnéj nie
zostawili, co jeden kończy to drugi zacznie, a
Gospodarz tylko chodzi od jednego do drugiego
i przekłada, że król nazajutrz z=rana mu-
-si jechać, że podróżą i pracą zmęczony, że
wczasu mu potrzeba, na siłę my się prze
konać dali. a taki, zabrawszy się w Officynie
żeby hałas nie pokucał królowi, całą noc pi
liśmy, że kiedy z=rana król wsiadał do ka
réty, zastał nas przed gankiem na nogach,
lubo dobrze chwiejących się. Dopiéro znowu
nowe śpiewy i klękania przy pożegnaniu
i prośby, by nam dał ojcowskie błogosławień
stwo, które ~~gośmy~~ śmy zaniesli żonom i dzieciom
naszym. a większa część naszych choć ledwo

na nogach się trzymała przez wino i niewczas;
króla konno odprowadziła aż do granicy naszego
Województwa. Ale kiedy po odbyciu wszystkiego, wró
ciłem do Doktorowicz; co to była za radość żony i
czeladki! zsiadając z bryki, pierwsze moje słowa
do żonki która na przyjście moje wybiegła, by
ły— Żonko! dziękuj Bogu, że nam nadspodziewanie
poszczęściło. Był już z jego łaski majątek i
dziatwa, urzędu tylko niedostawało, aż król
Jegomość raczył nas i urzędem zaszczycić. cho
ćia Cześnikowo Parnawska! powitaj=że swojego
męża — Co powiadasz mój kochanku? — Tak,
tak, moja Magdusiu. Pamiętasz jakeś moc
no uczuła roku zeszłego, że nasza sąsiadka
Pani Rajska Miecznikowa napisała do ciebie, mnie
wielce Mościwa Pani i kochana Siostro;
rzewnemi łzami płakałaś przedemną ska

rzaé się na jéj niegrzeczność — a ja ci powiedział żeby Pani Miecznikowa, mogłaż by spuście ze swego prawa, by nim niepopokarzać Sąsiadki; przeczyć jéj tego prawa nie można, bo ona urzędniczka, a ty po prostu szlachcianka. Ledwom cię ukoił, toś przez cały rok ofiarowała Boskiéy Opatrzności, poniedziałki suszyć, byś także została urzędniczką — widzisz że kto z Bogiem, Bóg z nim — i my teraz z Jego łaski jesteśmy Wielmożni — ach mój Sewerynku pozwól niechno wyprawię foryśia do Pani Miecznikowéj, z doniesieniem o naszym szczęściu które listownie jéj oznaymię jako Sąsiadce łaskawéj. — Dobrze moja Magdusiu; pisz; niech wszyscy wiedzą, że my na ludzie wyszli. Moja Magdusia do siebie nie mogła przyjść z radości. A ja patrząc na tę jéj ra-

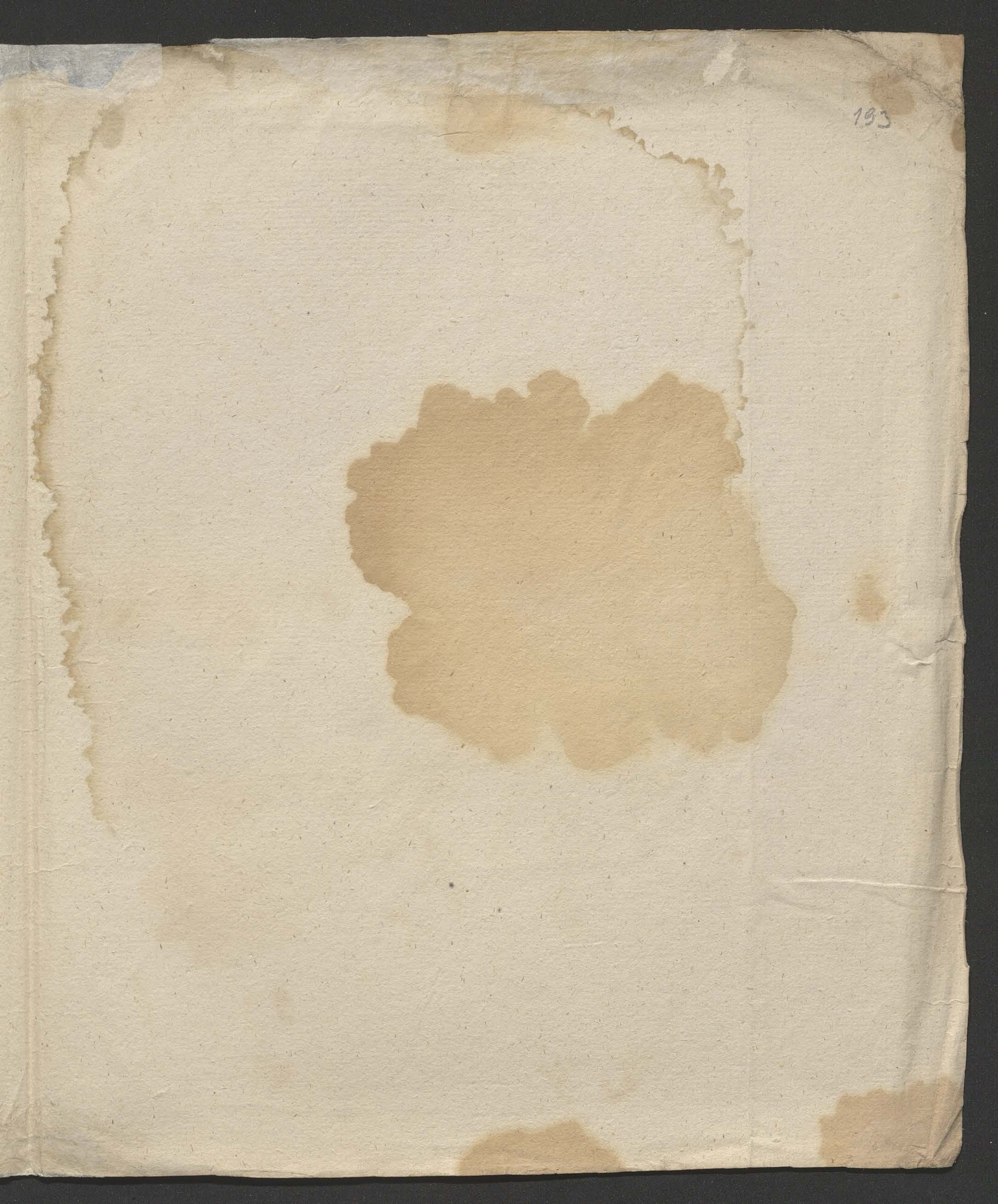
dość, więcej czułem moje szczęście, niż kiedym je
otrzymał w Snowiu z rąk Najjaśniejszego Pa
na _ a w domu z jaką pociechą Lala moja Cze
ladka, i wiejska gromada przybyli do mnie z
z powinszowaniem! _ Pięćdziesiąt kwart gorzałki
dałem gromadzie, aby na moim dziedzińcu rado
wała się z nami, a mój stary dyspozytor Pę
kalski, który mojego dobra gorliwiej niż włas
nego pilnował; (a którego synów moim kosztem w szko
łach utrzymywałem; to też mnie rozczulił,
bo jak mu Magdusia oznajmiła; że Czesni-
kiem zostałem; powiedział mnie: _ Panie!
już teraz spokojnie umrzeć mogę; kiedy do-
czekałem że zasługi Pańskie, nie poszły
marnie. Ledwo nie przez cały kwartał
zjeżdżali się do mnie Sąsiedzi, by mi win-
szować zaszczytu, i niemało kosztu ten ich

życzliwość nam przyczyniła - aleśmy tego nie żałowali, i Magdusia choć skrzętna Gospodyni, tak była ucieszona swojém zna czeniem; że na żadne wydatki dłoni nie ściskała. ——



Żywoty znakomitych Ludzi.

NB. Tu dodać jeszcze żywot
Peszklewskiego umieszczony
w Pamiętniku warszaw-
skim

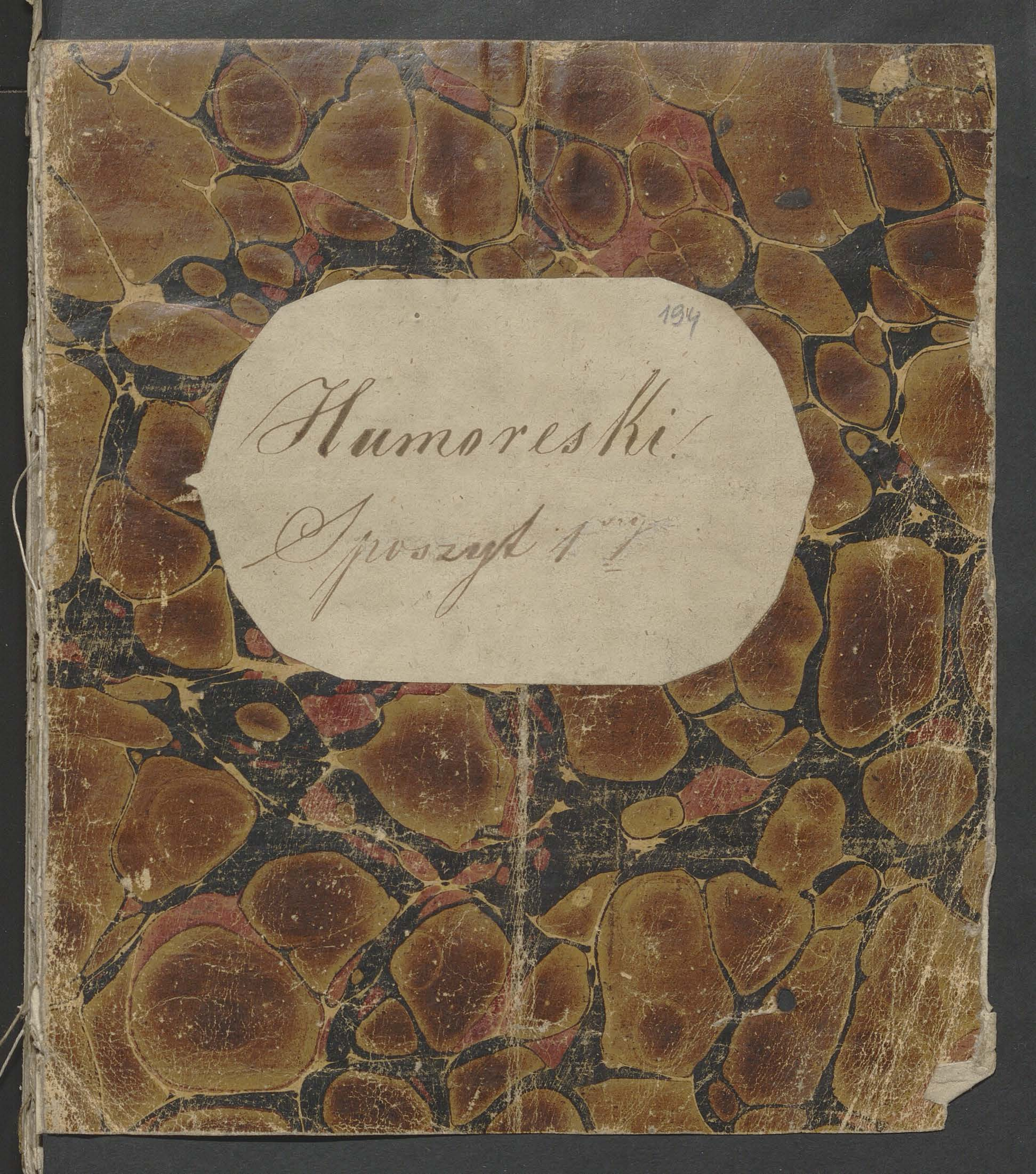

193

Войтилович

(„Бурешук")

Польский писатель

194 – 269


194
Humoreski!
Sposzyt 1 I

Humoreski

czyli

Szkice humorystyczne,

Fraszki

i inne szpargały

z mózgownicy ~~własnej~~

pozbierał i wydał

Jacek Burzymucha

przydane

z innej

(osobna teczka) Sporzył 1824

Pozwolono drukować pod warunkiem złożenia po wydrukowaniu exemplarzy prawem przepisanych w Komitecie Cenzury. —

Wilno 1848 roku 19. Października.

Cenzor Jan Waśniewicz.



N 210 22 Czerw. 1848 r. 196 1

Dedykacia

J. [illegible]

dla moich Przyjaciół.

[illegible]

Przemowa do nich.

[illegible]

Wam to drodzy przyjaciele
Na tym nędznym płaczu świecie
Niosę szpargał gdzie znajdziecie
Sensu mało, pustot wiele.. Po
A jeżeli myśl wesoła
W złotych chwilach zapomnienia
Boleść smutek spędzi z czoła
Niech wesołe me marzenia
Każdy wówczas w rękę bierze
Niech je kupi, niech przeczyta
I swe zdanie powie szczerze
Lecz kto zgani z drużby wita!
Bo wam powiem Mospanowie
Wszakże wspomnieć nie zawadzi
Dawne niesie nam przysłowie
Czem bogaci tém i radzi

I temi krótkiemi słowy
Kończę kartkę mej przemowy. —

Do Czytelników i Czytelniczek

Przemowa i Rekomendacia

Płci męzka, wdówki, dziewice
Przeczytające moie Szkice
A ręczę was jak Bóg w Niebie
Swych przyjaciół tu znajdziecie
Nawet nazwiska powiecie
Nie znajdziecie tylko siebie
Bo proszę któż się osmieli
Zajrzeć w tajniki sumienia
Kiedy się łatwiej ocenia
Sąsiadów i przyjacieli. –
Z pokorą mędrcom zostawię
Szerzyć głębokie nauki
Już dokażę wielkiej sztuki
Gdy choć przez chwilę zabawię.

Że pierwsza miłość ab ego

Więc chcę byście mnie poznali
A potem bacznij słuchali
Powiastek sługi waszego. –
Zwę się Jacek Burczymucha,
Zawsze modnie się ubieram
Wąs mam od ucha do ucha
Przez szkło na ludzi spozieram
Ala malcontent czupryna,
Kanarkowe rękawiczki
Broda jakby u Rabina
Z brylantów w chemise guziczki
Gram w karty i gracko piję,
Hegla do diabła wyprawię
I wszystkich dowody zbiję
Gdy bezczelnie się nadstawię
Grosza mało, długów wiele
Lecz świat gada żem bogaty
Róbcie jak ja przyjaciele
Lepsze weksle jak intraty. –
Zapewne jednak mniemacie
Żem może kupczyk korzenny,
Krawiec lub faktor sukienny?

Nie! z Szlacht szlachcic Panie bracie
A na jasny dowod tego
Macie wyciąg z Paprockiego:

I od przodków mych zaczynam
A in primo przypominam
Jak słyszałem od sąsiadek
Jak nieboszczyk mawiał dziadek
Od Kazmierza ród nasz idzie
Bo gdy król w miłosnej biedzie
Długie wieczory i ranki
Jak historya nam podała
Spędzał w szynku u kochanki
Zazdrośna żona czyhała
Czyli go u niej nie złowi
Wówczas byłoby Królowi
Lecz nasz pierwszy protoplasta
Głowę z mięsa miał nie z ciasta
Wierność szczerze w sercu chował
Królowej kroków pilnował
I gdy się ona zbliżała
Z zazdrości wybladła cała

Drukować nie można

On taiemne dawał znaki
A król z okna hajża w krzaki!

Lecz szala szczęścia niestała!
Królowa się dowiedziała
Że te wszystkie króla sztuki
Z protoplasty szły pobudki
Straszne były gniewu skutki
Aże nie nosił peruki
Wymówiwszy całą winę
Wyrwała rudą czupryne.

Drukować nie można.

Zważając liczne zasługi
Że w służbie spędził czas długi
Że wiernie służył krajowi
A ieszcze wierniej Królowi
Że z chytrego zrządzeń losu
Nie zostało ani włosu
Z przepysznej przodka czupryny
Więc na ojca i na syny
Łejąc licznych łask dowody
Król szlachectwa dał wywody,
Za herb, mitrę i ostrogi

A nad mitrą kozie rogi.-
A choć heroldia zuchwała
Pomazała przywilcie
Herb nasz i dotąd istnieie
Rogi i mitra została. —

Życie. Miłość. Nuda.

Życie Miłość i Nuda są to trzej Rządcy świata, Miłość panuje despotycznie, Życie posiada swoią konstytucyą a Nuda jest najpopularniejsza. Jeśli Czytelnicy zechcą poświęcić tylko kwadrans na przeczytanie mojej bazgraniny, to w tym krótkim przeciągu czasu uczują sami Życie Miłość i Nudę.

Czem jest Życie? Życie jest niewyleczoną chorobą z której każdy człowiek umrzeć musi. Czém jest miłość? Miłość jest tylko jedno Nie z któ-
7 rego serce całe światy tworzy, to Nie iest razem wszystkiem, i to wszystko jest także Niczem. –

Czém iest Nuda? Nuda jest pedantem rozprawiającym o nieskończoności czasu, Nuda jest pustelnikiem rozmyślającym tylko o wieczności

Czém jest życie? Życie jest ziółkiem wydającém

truciznę

truciznę śmierci. Czém jest miłość? Miłość jest tłómaczeniem z nieziemskiego na ziemskie dawniej nieźle przekładano, ale w dzisiejszej miłości najczęściej spotykamy tłómaczenia wolne, które rzadko bywają wierne. Czem jest Nuda? Nuda jest tém zagadkowém spędzeniem czasu który jeden człowiek lepiej wypełni niżli kilku razem. Powszechne Życie posiada przeciw-truciznę od Nudy dwóch rodzajów Szczęściem i nieszczęściem zwane.- Nieszczęście nie zna nudy, głęboka
8 rozpacz i boleść nie śpią, prawdziwe nieszczęście nie dozwala nam dostrzedz jak czas ubiega. Kto wzdycha ten się nie nudzi bo myśl jego jest czém inném zajęta, a w oku łzą nabiegłem ospałość nie znajdzie miejsca.- Życie, Miłość, Nuda.- Znajdują się w świecie samoluby którzy dla siebie tylko żyją, siebie tylko kochają, i sami sobie nudę sprawują. Ludzkie życie dla tego tak jest krótkiem, aby miłość

V. mogła bespieczniej na dozgonną wierność przysięgać. –

Rodzice wychowując dzieci nie uczą ich nigdy jak mają kochać, ale jak mają żyć na świecie, a jednak sztuka kochania jest ważniejsza od sztuki życia; człowiek bowiem może się kilka razy w życiu zakochać, ale kto swój wiek raz odżył dla tego już się wszystko skończyło. –

Nuda przyszła na świat pierwiej od miłości
9 Gdy Adam był jeszcze sam jeden w raju, nie znając miłości począł się diabelnie nudzić i usnął; ale sen pochodzący z nudy okazał się bardzo niezdrowym i niebezpiecznym, albowiem gdy smacznie zasypiał Pan Bóg wyjął mu żebro a przy ocknieniu już był żonatym chociaż sam o tem nie wiedział.

Przy tej zręczności powinniśmy złożyć dzięki Wszechmocnemu Stwórcy że on z najwyższej swojej dobroci i przezorności utworzył niewiastę z żebra mężczyzny. Przedstawcie sobie Łaskawi Czytelnicy coby się działo na

świecie

świecie gdybyśmy zostali utworzeni z żebra kobiety? Uważając je jako swoją własność ciągle cisnęłyby się do naszych żeber.— Lone—

Napisano wiele książek o sposobie przedłużania ludzkiego życia, ale niechby ktokolwiek odkrył sposób przedłużenia ludzkiej miłości.

10 Można zabezpieczyć nasze życie, ale któż zabespieczy naszą miłość. Zabespieczenia dla miłości są zupełnie przeciwne zabespieczeniom od ognia; niektórzy utrzymują iż nigdy nie było tyle pożarów jak od czasu wprowadzenia towarzystw od niego zabespieczających, a najmniej znajdujemy prawdziwej miłości od chwili kiedyśmy uczuli potrzebę wprowadzenia i dla niej podobnych towarzystw zabespieczenia.

Życie jest to przechodzące lato, mające swoje dni pogody i nawałnicy, swoią kanikułę, swój czas siewby i żniwa, swoie kwiaty i owoce. Życie jest przelotną wiosną z pięknie wschodzącą jutrzenką, śpiewem skowronka i roznoszną wonią kwiatów, ale dla dzisiejszych

mężów miłość nie jest lubą wiosną ale starym babim latem następującym po przeslicznej porze. Nuda iest to zbliżająca się zima, zamieniająca
11 najkrótsze letnie wieczory, w nieskończone noce zimowe. Przeciw Nudy szczurów i złych kobiet znajduje się wiele specyfików ale żadno z nich nie działa skutecznie. Kiedy szukamy towarzystwa dla przepędzenia nudy to jeśli nie siebie, będziemy innych nudzić. Dobre towarzystwo powinno jak teleskop składać się z gładkich ciemnych i światłych wypolerowanych szkiełek, dzisiejsze jednak towarzystwa składają się najczęściej z pustych głów i pełnych szklanek. Całe nasze bon ton i bon sens ogranicza się jednem słowem bon jour. A od czasu jak nuda wyszła za mąż za pana jour fixe mamy ją zawsze au jour fixe np. śniadania muzykalne au jour fixe tańcująca herbata au jour fixe, literacki wieczór bez literatury au jour fixe itp co pokazuje że i nuda poszła po rozum do głowy i chce posiadać quel-
12 que chose de fixe. Mężczyźni także mają w
niek=

niektórych miastach swoje kluby, au jour fixe w pięknych i bogato umeblowanych salonach do których się zbierają dla nudzenia się i palenia cygar, opłacając za to u drzwi pogłówne pieniądze. -

Odru

A propos Pogłówne pieniądze. Co za sprzeczność? Kto ma głowę rzadko posiada pieniądze, kto ma pieniądze prawie nigdy nie ma głowy. Pieniądze odbierają częstokroć człowiekowi najlepszą głowę; ale najlepsza głowa rzadko dzisiaj zbierze pieniądze. Ludzie mówią częstokroć „głowa mi boli", a żaden nie powie „pieniądze bolki mi sprawują, chociaż niejednemu więcej boleści przyniosły pieniądze niżeli głowa. Nawet ludzie którzy swoje pieniądze jak najgłębiej do ziemi zakopują aby ich nikt nie odkradł nos i głowę zadzierają do góry, a przeciwnie ludzie z głową nie
13 ukrywają swoich pieniędzy a udzielają potrzebującym. Żaden człowiek nie wstydzi się powiedzieć „nie mam pieniędzy", ale nikt nie przyzna się i nie powie „niemam głowy!" - Głowa człowieka gotowego w każdej chwili pokazać że ją posiada rzeczywiście, bywa dobrze przyjmowana w towa-

rzystwach i jest du bon ton; ale gotowe pieniądze
więcej mają przewagi i są du meilleur ton. –
Oprócz tego lepszego tonu nie ma u nas innych
tonow. Ton naszych <u>jour fixe</u> jest zawsze Barytonem
nie posiada bowiem ani swojej własnej głębokości
ani wysokości. Dążność mężczyzn do oswobodzenia
się od towarzystwa kobiet dowodzi braku prawdzi-
wej oswiaty i wielką ich czczość umysłową. Im
więcej się żenują w towarzystwie kobiet tem się
mniej żenują w swoiem własnem. Mężczyzn
można nazwać owocami na drzewie życia, kobiet
14 zaś kwiatami tegoż drzewa; dla owoców potrze-
bną jest inna pogoda, dla kwiatów także inna,
i dla tego przeznaczenie dało mężczyznom w
udziale nawalnice burze i gromy, a kobietom
piękne majowe poranki pełne zapachu i roz-
koszy. –
Miłość przyszła najprzód do mężczyzn i każdy
ją przyodział w swoją domową liberię; takim
sposobem powstały miłość synowska miłość bra-
terska, miłość poddanych, miłość własnego kraju
miłość pieniędzy itp. ale taka liberia była za
ciasną i niedogodną dla miłości, a wtém nadeszła

kobieta

kobieta z rozdartem sercem, suchem okiem, tęskniącą duszą, a lica jej zapałały się jak roztopione złoto kiedy z wstydliwością, pełną uroku wyrzekła „*Kocham*"! cichym ledwie dosłyszanym głosem tejże chwili miłość uciekła ze swoich więzień, wstą-
15 piła do serca kobiety, i dla tego bardzo często mężczyźni posiadają serca kobiece a kobiety serca męzkie. –

Życie i *Miłość*. Jeśli kogoś szczerze kochamy nazywamy go zwykle *moje* życie. Jeden czuły małżonek rzekł pewnego razu do swej połowicy „Jesteś jedynem moim życiem, ale to życie stało mi się nieznośnym ciężarem!" Niegdyś ludzie dłużej żyli, dłużej kochali i mniej znali nudę, dzisiaj krócej żyją, krócej kochają, ale zato dłużej się nudzą. Kiedy ludzie żyli lat 900 albo 1000 miłość ich trwała najmniej lat dwieście lub trzysta. Trudno dzisiaj dać temu wiarę, ale gdyby wróciły owe błogie czasy, jakiby to obfite było żniwo dla naszych romanso-pisarzy. Teraz w czwartym albo najdalej szóstym tomie, bohaterka jest zmuszona albo wyjść za mąż, albo zakończyć życie; lecz

gdyby miłość jakiej czułej pary lat dwieście po-
16 trwała, można byłoby napisać półtorasta tomów
a Nuda Czytelnika byłaby tak długą jak ich mi-
łość i Życie. –

Nasze teraźniejsze dziewice przyrzekają kochać przez całe życie, ale ich życie zmienia się co chwila, przysięgają być wiernemi do śmierci, ale skoro trzy dni w tej przysiędze wytrwają, miłość ich umiera a przysięga nie sięga za groby. Dziewice wymagają miłości, mężatki zaś pragną tylko okazywania miłości; a teraźniejsi mężowie nie potrzebują, ani jej miłości ani jej okazywania przestając na jedynym tylko posagu. Dziewczęta są daleko słabsze od chłopców, chłopak trzyletni biega i podskakuje a częstokroć trzydziestoletnia panna siedzi. W dzisiejszym wieku mężczyźni zrobili z miłości jakąś handlową spekulację i mocno mnie dziwi że jej dotąd nie rozdzielono na akcye. –

W starożytności Grecy Miłość i Śmierć przedstawiali jednostajnie jako idealną piękność z pochodnią w ręku. Teraźniejsza miłość także nosi

pochodnię

pochodnię, ale na to jedynie aby zajrzeć do kieszeni ulubionej osoby. —

Widzicie więc moi łaskawi Czytelnicy i Czytelniczki że w teraźniejszem życiu i miłości ludzie wszystkiem pogardzają i tylko jedna nuda zachowała przyzwoitą powagę. Czem są nasze towarzystwa jeśli nie zebraniem licznego grona osób z którychże każda płaci haracz nudzie. Od czasu jak pozczęto drukować Conversation-Lexicon towarzyska rozmowa ukryła się do tych foliałów. Rozsądnie prowadzić rozmowę rzadko kto umie i potrafi, teraz albo siedzą w milczeniu, albo zajmują się plotkami, kobiety brzęczą na fortepianie i tańcują, a takowe
18 chwile można nazwać wakacjami ich języka, mężczyźni dzisiejsi także rozmawiać nie mogą, albowiem ich język tak jest dymem cygar okurzony iż wygląda jak uwędzony ozór na wielkanocnem święconem. —

Z tego com dotąd powiedział przekonywamy się że Życie Miłość i Nuda same z siebie są humorystami, albowiem mogą być przeciw siebie stawiane i uważane w porównaniach rzeczy najwyższych z zupełnie pospolitemi. Ja naprzykład

1 znajduję że ludzkie życie i ludzie mogą być po-
równani z kiszkami i można ich tak jak kisz-
ki na rozmaite gatunki rozdzielić. np. magnaci
są to kiszki tłustością nalane, uczeni i pisarze
są to kiszki nadziane chlebem i posilnemi krupami
ludzie au jour fixe kiszki napełnione dymem
a łapigrosze i skąpce kiszki nadziane złotówka-
mi. Mamy zimne kiszki i zimnych ludzi, mamy
19 kiszki z solą i pieprzem i ludzi można także z
solą attycką znaleść. Tak w kiszkach jak i w lu-
dziach trudno z powierzchowności sądzić i odgadnąć
co się w ich środku znajduje i również o jednych
jak i o drugich możemy dać wyrok tylko wten-
czas kiedy ich wewnętrzną wartość poznamy. —
Ale już kwadrans upłynął, nagadałem wam
drodzy Czytelnicy o Życiu Miłości i Nudzie i pochle-
biam sobie że wy kiedykolwiek w ciągu
swojego Życia przypomnicie Nudę, której dla
Miłości Autora doświadczyliście czytając tę
bazgraninę. —

v

Nieszczęśliwe Skutki odwarzonej Śmietanki.

Pół-bajki i Pół-prawdy. –

zw

Chciałbym choć raz cni Panowie,
Prawdę powiedzieć otwarcie;
Lecz któż ją dziś w oczy powie
A więc lepiej ukryć w żarcie
Ona dawno już nie w modzie
Któż ją swem imieniem zowie
Chociaż powiada przysłowie
„Mądry Polak lecz po szkodzie."

Był sobie Pan i Pani, oboje młodzi i bogaci. Pan służył kiedyś w ułanach lubił poumizgać się, pohulać, pograć z towarzyszami w karty, ale wyszedłszy w odstawkę i jak się ożenił opuścił wąsy nasz Rotmistrz. Żoneczka wprawdzie była nie tego i nieszpetny posag wniosła, ale

Cóż z tego kiedy taka zazdrośnica że Pana męża ani na krok od siebie nie puszczała. Wychowana w klasztorze ciągała z sobą małżonka to po odpustach, to po roratach, a Jegomość wolałby albo popolować z chartami, lub przypomniawszy szczęśliwe kawalerskie czasy z sąsiadami stosika pociągnąć. W długie zimowe wieczory kiedy Rotmistrz leżąc na kanapie kurzył fajkę i pogwizdywał obozową piosnkę, żonka brała się do brewiarza i Jegomość musiał odpowiadać Ora pro nobis. Potrzeba czcić i chwalić Pana Boga, ale tylko wtenczas nasze modły bywają przyjętemi kiedy z serca a nie z musu pochodzą. — Państwo Rotmistrzo-
22 wie mieszkali na wsi; a wiecie zapewne wszyscy że kiedy mąż z żoną na bakier, to nie bardzo wesoło czas im schodzi. Ale od dawnego czasu weszła taka moda, że chociaż się jakaś tkliwa para w domu za łeb wodzi, przy obcych ludziach kiedy są na nich oczy zwrócone pieszczą siebie wzajemnie okazując że żyją w zgodzie i miłości gdyby turkowki, i dla tego chociaż w Zalesiu majętności Rotmistrzów od rana do wieczora Jmość się z Jegomością kłócili, sąsiedzi mniemali jednak że w

całym

całym powiecie nie było czulszych małżonków. — Pan Rotmistrz zapewne jeszcze z dawnego wojskowego przyzwyczajenia lubił niekiedy poglaskać po twarzy kawiarkę Agatkę nieszpetną, rumianą i hożą dziewczynę. — Kupował dla niej u kramnika to kilka łokci jaskrawej wstążki, to krasną chustkę tyftykową, to galonowany gorsecik na co Jejmość spoglądała bardzo zazdrosnem okiem, i biednej Agatce dostawały się od niej codzien-
123 nie szturchańce i dosyć ciężkie policzki chociaż dziewczyna Bogu duszę była winna. Prawda że Jegomość także starał się odwetować ile zdołał. To ulubionego szpica żony kopnie nogą, to faworytce kota wysmaruje nos sokiem od fajki, to swojego ubłoconego wyżła Brylanta zawoła do pokoju, rzuca chustkę na krzesła sofy ukosienka Jmości i każe mu ją podawać; jednem słowem: obie strony nie ustępowały z placu w zaciętej domowej walce

Pewnego razu w dzień Świętego Michała sąsiad ich Marszałek Z. zaprosił rotmistrzów na imieniny które co roku solennym obiadem obchodził. Na wsi gdzie nuda od wieków obrała swoje siedlisko, takie doroczne fety stanowią ważną

epokę w życiu codziennem — Obiad trwał do
godziny piątej, Marszałek nie szczędził szampana
24 i gdy wstawano od stołu, muzyka w przyległym
pokoju ozwała się hucznym mazurem. Młodzież
poskoczyła do tańca a podeszli wiekiem zasiedli
do wiska. Rotmistrzowa acz w klasztorze wycho-
wana lubiła jednak w skocznym tańcu pohasać
a Pan Asessor co tydzień odwiedzający Zalesie i na
którego Rotmistrz dosyć kwaśno jak zwykle na
Asessora spoglądał; jeszcze przed obiadem zamó-
wił ją, na wszystkie tańce. Pan Asessor był to
galant powiatowy umizgający się do wszystkich
ładnych panien i mężatek, do czego śledztwa częs-
to mu zręczność podawały. Rotmistrz któremu
szampan już w głowie szumieć poczynał, zap-
roponował stosika i storublową assygnatę założył
w banku. Znaleźli się ponterowie, moja, twoja
prawo lewo, i w minut dziesięć już nie było
assygnatki. Rotmistrz dobył drugą, przegrał, wydo- 25/3
był z kieszeni trzecią, i ostatnią, i ta poszła z wiat-
rem; westchnął, pokręcił wąsa, łyknął jednym
haustem szklankę Madery i począł przypatry-
wać się tańczącym. Właśnie w tej chwili Jmość

rz wystro-

z wystrojonym Assessorem przebiegała po sali. As-
essor podskakiwał jak rozhulany baran uśmie-
chając się wdzięcznie za każdym hołupcem do Wa-
swej tancerki. Nasz Rotmistrz stojąc we drzwiach
krzywo spoglądał na skaczącą parę, marszczył czo-
ło i pokręcał wąsa, bo kiedy człowiekowi chmielno
w głowie, a zgra się jeszcze do szeląga w karty to
chociażby był Aniołem w diabła się przemienić
musi. Wreszcie taniec się skończył. Jmość zbliżyła
się do męża ujęła go pod rękę a odgadując z
kwaśnej jego miny że assygnatki poszły do bie-
sa przechadzając się po pokoju kiedy wszyscy podzi-
wiali ich czułość, poczęła mu wycierać kapitułę i
rozmaicie dopiekać nazywając go po cichu pijakiem
26 i szulerem. W domu nasz rotmistrz posłałby ją do
stu kaczorów, ale w przytomności licznego towa-
rzystwa był zupełnie rozbrojonym; uśmiechał
się za każdym słówkiem połowicy aby okazać że
zupełnie o rzeczach postronnych rozmawiają, w
duszy jednak przysiągł przy pierwszej zręczności
odwetować Jmości za swoje. —

Powracając do Zalesia ledwie rotmistrzowa wsiadła

zaledwie do pozarciu, natychmiast poczęła cichym głosem odmawiać pacierze; wybieg religijny ale razem i wojenny który się jej dotąd zawsze uda-wał, wiedziała bowiem z codziennego doświadcze-nia że małżonek acz impetyk i nie bardzo skłon-ny do różańca, nigdy nie rozpocznie kłótni i nie ozwie się ze swoiemi żołnierskiemi gorącznościa-mi, dopóki ona nie skończy pacierza; a tymcza-sem pierwszy gniew przepali się w sercu i tność

27 prym otrzyma. Na ten raz jednak trochę się omyliła w rachubie, bo chociaż odmawiała jesz-cze pacierze rozbierając się w swoim pokoju, Rotmi-strz milczał, ale jedną fajkę po drugiej nakładał głaskał wąsa, brwi marszczył, kaszlał i chrząkał co chwila jakby tem chciał przerwać lub skrócić żony pacierze. –

Ale różaniec następował po różańcu, nowenna szła za nowenną, rotmistrz nie odchodził do swego pokoju na spoczynek, a żona nie przestawała szep-tać pacierzy. Bóg wie jak długo trwałby ten ro-zejm domowy, ale w chwili kiedy rotmistrz może już piętnastą fajkę nakładał, kotka zeskoczyła z pieca na stolik i zrzuciła na ziemię puszkę

z tytuniem

z tytuniem. Rotmistrz który jak to mówią tylko okazii czekał, porwał faworytkę za ogon, okręcił ją parę razy w powietrzu i tak silnie cisnął o ścianę że biedne zwierzę bez życia rozciągnęło
28 się na posadzce. Ale Imość nie odwróciła nawet oczu od wizerunku swojej patronki przed którym klęczała wyrzekła tylko głośniejszym i dobitniejszym głosem - „I odpuść nam nasze winy jak i my odpuszczamy naszym winowajcom" i znowu dalej różaniec swój ciągnęła. Osłupiał nasz rotmistrz, spodziewał się wybuchu najsilniejszego gniewu, ale ta nadzwyczajna pokora i cierpliwość do której niebył przygotowanym tak go zmitrężyła, że nie rzekłszy słowa, wymknął się cicho i poszedł do swojego pokoju. Zaledwie drzwi się przymknęły Imość przestała modlitwy spojrzała rozrzewnionem okiem na martwe zwłoki ulubionej kotki i zacisnąwszy pięście „Pożałujesz ty tego" wrzasnęła z wściekłością a rozkazawszy wynieść z pokoju trupa faworytki położyła się do łóżka rozmyślając o zemście. - Okropna walka gotowała się na dzień następny.

Pan Rotmistrz lubił bardzo kawę i rzecz dziwna

zwłaszcza w człowieku wojskowym co w żołnierce do wszystkiego powinien się być przyzwyczaić, chciał zawsze aby mu co się zowie doskonale była sporządzona, nadewszystko wymagał aby śmietanka była tłusta i gęsta. Jmość przyuczona w klasztorze do oszczędności sama zwykle chodziła z kluczami do mleczniey wydawać Agatce śmietankę. W jasne i pogodne dni małżeńskiego pożycia; śmietanka była zawsze dobra, ale teraz po śmierci kotki mściwa żoneczka nalała garnuszek takiej która już się zsiadać poczynała. —

Rotmistrz wstał z łóżka później niż zwykle dręczyła go zaraz ociężałość i ból głowy jak się to zawsze zdarza po hulance, żałował
30 przegranych pieniędzy bo właśnie zamierzał kupić konia pięknego pod charty wierzchowca którego od pół roku targował u jednego ze swoich sąsiadów, gniewał się na żonę i w humorze jak tylko można wyobrazić najgorszym z fajką w zębach wszedł do sypialnego

Jmości

Imości pokoju na kawę. Małżonkowie nie rzekli nawet jedno do drugiego „dzień dobry" Jegomość rzucił się na stojące przy stoliku krzesło, a żona w milczeniu podała mu szklankę czarnej kawy podsuwając także garnuszeczek mlecz. ze śmietanką. Rotmistrz wrzucił parę kawałków cukru, rozpuścił go w kawie, rozmieszał łyżeczką i dolał śmietanki, ale twaróg w sporych kawałkach natychmiast się na wierzchu szklanki ukazał — „Cóż do stu diabłów" rozwrzasnął nasz ułan „Imość mi nawet dobrej śmietanki żałujesz, natychmiast żeby mi świeżutka
31 była bo do licha dłużej tych kaprysów i klasztornych fochów znosić nie będę!" —

— „Jam nie winna że protegowana Jegomości faworyta której i słowa powiedzieć nie można nie raczyła dopilnować i w brudnym garnuszku zagotowała." —

— „U Imości zawsze winna Agatka! Czego u diabła chcesz od tej dziewczyny? Czepiasz się do niej jak smoła słusznie i niesłusznie a wszystkiemu winna głupia babia zazdrość."

— „Tak! Zazdrość! Alboż ja ślepa i nie widzę, co się w domu pod moiem okiem dzieje? Alboż nie słyszę jak zawsze w kawiarni umizgasz się do niej? Agatko, duszko podaj mi ognia do fajki! Agatko, każ mi moja rybko osiodłać konia, a byle kramnik wszedł z krobką na dziedzińcu to zaraz i sprawunki dla Agatki!
32 I to wszystko zapewne tak sobie bez żadnych osobliwszych zasług — tylko z łaski“ —

— „Dosyć tej niepotrzebnej gadaniny pójdź lepiej po śmietankę“!

— „Niechaj Agatka idzie bo ona Pani w domu a nie ja“!

— „Słuchaj szkulepo! wrzasnął rotmistrz „w klasztorze chyba sam diabeł a nie mniszki zrobili z ciebie taką piekielną jędzę. Co ty mi wyjeżdżasz na plac z Agatką, a twój Asessor, ten wydrwigrosz z baranią głową, co się ciągle wciąż koło ciebie kręcił jak pies na uwięzi? He? co? myślisz może niewinna Zuzanno że tego nie widziałem“?

— „Asessor? Czego chcesz odemnie ze swym Asessorem. Chyba że nie taki pijak i szuler jak Jegomość

mość!"–
–„Aha! On pewnoby nie zabił twojej kotki. Słuchaj! Jeśli raz jeszcze dostrzegę że się mizdrzysz do Assesora to tak go otnę nahajami że przez
33 miesiąc nie siądzie na bryczkę a dla Ciebie znajdziemy świeżej brzeziny"! Pauza
–„Co! Dla mnie brzeziny" krzyknęła Imość i pieróg który w tej chwili kroiła rzucony silną, jej ręką burknął w powietrzu i trafił w sam nos Jegomości.–
Małżonek nie zwlekał z odpowiedzią – Szklanka kawy z nieszczęśliwą odwarzoną śmietanką poleciała w oczy żony i wonna Mokka w czarnych strumieniach popłynęła po jej tyftykowym szlafroku. Imość rzuciła się do drzwi, w tej chwili na dźwięk rozbitej szklanki spieszyła Agatka i biegącą rotmistrzowę silnie uderzyła otwierającemi się drzwiami. Potężny policzek w którym się cała złość Imości malowała odbił się na rumianej twarzyczce Agatki.– Jegomość chwycił za pejcz leżący na kanapie i pobiegł doganiać żonę. Ale o fata! W ciemnym
34 kurytarzu leżał Brylant ulubiony wyżeł Jegomości

Zbudzony ze snu i przelękniony nadzwyczajnym hałasem porwał się nagle właśnie w chwili kiedy Imość raptem drzwi otworzywszy chciała wybiedz na ganek i rzucił się prosto pod nogi rotmistrzowej, ta nie zdołała zachować równowagi i potoczyła się po schodach. Jegomość stojąc na ganku tryumfował i cieszył się z wygranej, a Agatka patrząc na to wszystko przez okno z kawiarni podskakiwała z radości. Tegoż samego dnia rotmistrzowa podała do konsystorza prośbę o rozwód, małżonek bynajmniej się temu nie przeciwił i ledwie siedm miesięcy upłynęło, Imość powróciła do rodziców a Agatka została Panią Rotmistrzową i codziennie daje mężowi swemu tak smaczną do kawy śmietankę że zapewne z tej przyczyny nigdy nie przyjdzie do wojny domowej.—

35 Otóż wam pół bajki i pół prawdy kochani Czytelnicy. Alboż to mało u nas podobnych małżeństw? Ileż rozwodów powstało z przyczyn równie błahych jak odwarzona śmietanka! Wy piękne moje Czytelniczki pamiętajcie zawsze że łagodność pokora i uległość najwięcej zdobią kobietę, a wy

panowie

panowie mężowie dla tego żeście silniejsi nie uży-
wajcie na złe waszej mocy, powinniście czuwać nad
kobietą, bo ona jest słabą jak kwiatek, ale ten kwia
tek troskliwie pielęgnowany może wam uprzyjem-
nić całe życie i otoczyć je niewypowiedzianą rozko-
szą. Kobieta zawsze rządzi się sercem i czułością, prze-
to jako istota słabsza od nas więcej ma drażliwości;
małym jej wadom i wykroczeniom powinniśmy
przebaczać, a ciągle okazywanem przywiązaniem
potrafimy zmienić jej charakter; takim sposobem
będziemy w niej mieli dobrą i kochającą żonę,
czułą i przykładną matkę naszym dzieciom
i poznamy prawdziwe szczęście na ziemi. Jeś-
li zaś moi Czytelnicy i Czytelniczki przyjdzie
wam ochota sprzeczać się i kłócić o rzecz ma-
łej wagi, wspomnijcie moją gawędę i nieszczę-
śliwe skutki odwarzonej śmietanki.. —

Kone—

37

Modlitwa

Redaktora codziennej Gazety. —

O Apolinie! Rzuć łaskawem okiem na bied-
nego nowiniarza, wysłuchaj jego niewinne pro-
żby, wypełnij skromne żądania, zeszlij mu co-
dziennie wiele ciekawych nowin aby jego Gazeta
zyskała jak najwięcej prenumeratorów. —

Niech Wisła albo Wilija wystąpią ze swoich brze-
gów i rozleją się szeroko zatapiając nadbrzeżne
domy abym mógł opisywać klęskę mieszkań-
ców. —

Rozkaż Wezuwiuszowi, Etnie albo innemu jakie-
38 mu wulkanowi, aby choć raz jeden jeszcze przy-
walił swemi popioły jakiekolwiek miasto i
mieszkańców, byłby to bardzo smaczny kąsek
dla czytelników mojego pisma. —

Zlituj się nad moją biedną gazetą i niechaj upad-
nie grad przynajmniej wielkości kamieni młyń-
skich, tylko nie w tem miescie gdzie ja mieszkam. —

Niechaj

Niechaj co miesiąc ziawia się na niebieskiem sklepieniu nowa kometa okropnego kształtu i postaci jeśli można z długim ogonem i uszami aby pospólstwo do przestrachu, a mędrków i astronomów do sporów i kłótni doprowadzić.-
Zeszlij dla rozmaitości deszcz nie taki jak zwykle, ale z oliwy lub atramentu szuwaksu lub Eau de Cologne, piwa lub porteru, a w miejscu śniegu niech lepiej upadnie kilka bogatych handlowych domów.-
Dru-
39 Niechaj co tydzień rodzą się dzieci z karmazynowemi oczyma, albo zielonemi ~~oczami~~ włosami z dziesięcio językami i jednym palcem, albo też zrosłe z sobą razem jak Siamscy bliźnięta.-
Zrzuć nam na ziemię nowych Kartuszów Rinaldów Abellinów, niechaj codziennie zatrzymują poczty, mordują przejeżdżających, rabują i podpalają domy.-
Daj nam codziennie jednego nowego Paganiniego Liszta albo Bosko.-
Choć raz w roku niech się urodzi jakie nadzwyczajne dziecie któreby w pierwszym roku życia tłómaczyło nierymowym wierszem Szekspira,

w drugim napisało traktat o moralnem wychowaniu kobiet, a w trzecim otrzymało stopień Doktora Filozofii Medycyny albo Prawa. —

Niechaj Anglicy wynajdują codziennie nowe machiny gospodarcze, a mozgownie francuzow wy-
40 myślają nowe mody fraków sukień czepków i kamizelek. —

Niechaj co wieczoru w teatrze lub na koncercie publicznym, albo kobieta porodzi, albo autora apoplexya na scenie zabije, albo się kurtyna zapali, albo podczas najpiękniejszej rulady prima dona kichai pocznie. —

Nadewszystko spraw łaskawy Apolinie aby w jakimkolwiek kraju wybuchnęła jak najprędzej wojna bo jeśli będzie trwał ciągle pokoj to on mnie do żebrackiej torby i kostura doprowadzi, gdyż bez wojny redaktor gazety jest bardzo biednem stworzeniem, biedniejszym niżli tancerz bez antrsza, adwokat bez processow, sprawnik bez śledztwa, doktor bez chorych, panna bez konkurenta, wdowa bez szpicow, poeta bez prawdziwego talentu, śpiewak bez głosu kot bez ogona, koń bez owsa i t. d. —

41 Naostatek błagam Cię Apolinie niechaj wszystkie inne

inne gazety i pisma periodyczne zbiorowe i niezbiorowe zostaną wyrzucone z literackiego świata jako niebespieczne i szkodliwe ziele, a moja gazeta niechaj trwa do końca świata mając corocznie tylu prenumeratorow ile jest gwiazd na niebie. — ~~nie~~ —

Te są moie niewinne prozby i życzenia wysłuchajcie ich łaskawe bogi inaczej zostanę zmuszonym pojść za przykładem moich kolegów i złamać jedno ze świętych przykazań Zbawiciela gdzie powiedziano — „Nie będziesz mówił fałszu i nieprawdy." — — . .

42

Pan Brzuch.

Przemówka.

Niechaj każdy z was wysłucha
Nadstawiając chciwie uszy
Rozprawy o sile Brzucha
Większej niż jest siła duszy.

Bo dziś komuż ona znana,
Cóż nad brzuch świętszego mamy
W brzuchu wielbiąc swego Pana
Jemu śluby przysięgamy.-
Gdy na uczucia hołota
Jeden brzuch tylko panuje
Dla nas niczem wiara cnota
Brzuchowi każdy hołduje.-
Że to prawda wraz przyznacie
Gdy nie łamiąc sobie głowy
Z cierpliwością wysłuchacie
Pochwalnej dla brzucha mowy.-

43 Kilka słów o Brzuchu

Muzo! coś opiewała czyny Alexego
Zdobądź się na słów kilka godnych Brzucha
mego.-

Podobno ze Słowackiego Prawidła Wymowy i Poezii.-

Nie ma ani jednego człowieka na całej kuli ziemskiej, coby chociaż raz jeden w przeciągu dnia nie pomyślał albo nie zapytał sam siebie - „Co będę

będę jadł dzisiaj?"—
Takowe pytanie podsuwa nam zawsze do głowy
Pan Brzuch najważniejsza w świecie figura, albo=
wiem wszystko co się tylko stało w przeszłości, i stać
się może w przyszłości, służyło i służyć będzie temu
delikatnemu Jegomości.— Cm

Woły i krowy, ryby i ptastwo, rozmaite rośliny i owo-
44 ce, wino i woda, porter i piwo, jednem słowem wszys-
tko co się tylko znajduje w przyrodzeniu, obowią=
zanem jest płacić dań należną despotycznemu Pa=
nu Brzuchowi.—

Dla kogoż jeśli nie dla niego jeszcze w dziecinnych
latach uczymy się od rana do wieczora w szkole,
a potem znowu w dojrzalszym wieku spędzamy
dni całe, to na polu z pługiem lub kosą, to w bió-
rach z piórem w ręku, to przy warsztatach rze-
mieślniczych, to w kopalniach pod ziemią, i na
ziemi, na wodzie przy ogniu i t.p. Dla kogoż jeśli
nie dla niego nie szczędzimy naszych trudów i
potu. Dla kogoż wszystkie nasze troski i starania nad
któremi trudzimy głowę, we dnie i w nocy. Czyliż
główną sprężyną takowych działań naszych mo-
ralnych i fizycznych nie jest myśl „aby było co jeść"
a pokarm nie jest potrzebnym dla rąk nóg i głowy

ale dla Brzucha.

45 Żeglarz powierza życie zdradzieckim falom i pusz-
cza się na wątłym okręcie w dalekie kraje, uczony
układa pudowe foliały i ogromną pracę głowie swo-
iej zadaie. Muzykus od rana do wieczora rzempoli
smyczkiem, woźnica nielitościwie biczuje biedne
szkapy. Tancmistrz kręci się w walcu i polce, a dla
kogo cała ta praca? Dla Brzucha! —
On tak chce! i tego dosyć — On tak samowładnie
rozkazuje jak niegdyś mały kapral i nic nie
zdoła przemienić jego woli. Jego despotycznych
rozkazów słuchają z pokorą wszystkie narody,
król sułtan, książe hrabia, każdy je również ści-
śle wypełnia jak nędzny żebrak ubogi rzemieśl-
nik i pracowity rolnik, i ani kostur szpitalnego
dziada, ani berło ukoronowanej głowy nie zmu-
szą go do milczenia gdy rozprawiać i rozka-
zywać pocznie

46 Z tego com powiedział widzimy iż Pan Brzuch
jest najszlachetniejszą częścią naszego ciała. —
A bogactwa które z takim trudem staramy
się zebrać, nie dla głowy i serca ale dla Brzucha
służą. Nie dla głowy i serca stajemy się adwo-
katami, kiełbaśnikami, rzeźnikami, lekarzami

apteka-

aptekarzami, kucharzami i kucharkami, ale dla Brzucha. –

Nawet w miłości gdzie tylko serce panować powinno, Pan Brzuch także pamięta o swoich wygodach. Skoro bowiem głowa umyśli połączyć serce związkiem małżeńskim z drugim sercem jemu ulubionem, natychmiast Brzuch zapytuje – „A wiele będzie posagu"? I jeżeli Pan Brzuch zostaje zadowolnionym odpowiedzią głowy natenczas dozwala sercu zawrzeć te związki. zer

Co się zaś tycze pierwszeństwa między głową i brzuchem, ostatni nieskończenie jest wyższym. Żaden
47 człowiek nie może żyć bez Brzucha, a bez głowy napotykamy codziennie ludzi których zdrowie jest w najlepszym stanie. Nawet niekiedy głowa jest rzeczą, bardzo niepotrzebną, a na Brzuch nikt się jeszcze dotąd nie skarżył, i dla tego większa część rodziców, pierwiej nim ukształcą głowę i serce swoich dzieci, starają się zebrać dla nich jak najwięcej grosiwa, pomniąc przysłowia – „Bogaty głupi gołego mędrca kupi". –

Pomyślmy tylko coby się działo na świecie gdyby odebrano człowiekowi Brzuch tego codziennego

poganiacza do pracy ruchu i życia. – Gdybyśmy
mogli obejść się bez pokarmów i napojów, zatrzy-
małby się bieg ruchowy wielkiej machiny świa-
ta. Lekarze i krawcy, rolnicy i szynkarze, szewce
i garncarze, jednem słowem rzemieślnicy, rolnicy,
uczeni i nieuczeni zaprzestaliby pracy. Codzien-
48 nie mielibyśmy niedzielę albo święto, i wszyscy
siedzieliby spokojnie w domach swoich lub przecha-
dzali się z kąta do kąta. Nie byłoby procesów albo-
wiem niebyłoby sprzeczki o moją i twoją włas-
ność. Całe narody zajmowałyby się tylko śpie-
wem tańcami, miłostkami, liczyłyby gwiazdy
na niebie, lub co gorsza jeszcze poumierałyby
z nudy. – Jest więc rzeczą dowiedzioną, że Brzuch
panuje samowładnie nad światem; a nasze da-
my nie mogące znieść nad sobą obcej władzy
chociaż poddają się jego panowaniu, wstydzą się
jednak nazwać go właściwem imieniem. Ale
jeśli ktoś swoje zamiary i postępki osłania imie-
niem miłości bliźniego ludzkości honoru,... nie-
wierzcie jego słowom, on wszystko to czyni dla
jednego tylko Pana któremu jest bezwarunkowie
podległym – dla Pana Brzucha.

Raritas.

Jan

49 Moi Łaskawi Panowie proszę do mnie proszę do mego Bud, ja będzie pokazać bardzo ciekawa rzadkości. Od wielka osoba kosztuje tylko złotowka, a od person en miniature półzłotuka. Proszę, proszę łaskawa Panowie i sierne Damen. —

Oto wielki wiatr maszyn wymyslony przez bardzo sławna angielska wiatr majstra. Za pomocą tego cudownego maszyn można z niczego coś zrobić. –

Oto kaszemirowa kamizelki. Pod tym kami-
50 zelkiem można schować tak że nikt nie pozna swoja kiepska serca kto taka posiadać. Ten bardzo rzadki sztuk zrobiona dla pewny wielki człowiek o którym cały świat gadać że on poczciwa, choć to był najpierwsza łajdaka.

Za pomocą tego maszyn co ja teraz pokazuję Łaskawej Publiczności, może każda kobiet zrobić ze swego męża co tylko zechcieć. – On będzie ślepy na wszystkie żony sztuk, będzie posłuszna

jak

jak baranki, będzie dawać Geld wiele żeni tylko za-
potrzebować, będzie kupować, kocz, karyt, szal, bry-
lant itd. Cudowna maszyn! –
Oto wielki czarny rząd, z tym rządem można wszy-
stki ludzi oszukiwać, – To samy cudowny wyna-
lazki. Kiedy potrzeba robić fałszywa przysięgi to
dosyć położyć na Krucyfix albo na Bibl trzy pal-
ca tego rząd i będzie wygrać processa. – Dawniéj
51 taki rządy bardzo drogo przedawałem, ale teraz
już każda człowieka prawie umie swoja wła-
sna rząd na taki przerobić. –
Oto okular co pokazywać człowiekowi wszyst-
kie tego własna wada, na to niema amatora
żeby ten towar kupił. –
Oto szczypt cudowna proszka co stary panny
jak piętnastoletni dziewic pokazywać będzie.
Były bardzo wielkie obstalunki, tak że wynalazca
nie mogła wszystkim wystarczyć i umarła z
ciężka robot w dnia i w nocy nad tego proszka
sekret razem z nim Caput sterben zrobił (dzwonki
głosy w tłumie) Ach jaka szkoda?!!
Oto policiant rękawiczki, kto ich choć raz woło-
żyła już nigdy ani jednego grosz niesprawiedli-
wie

wi ni wziąść będzie, bo tego grosz przyrośnie
mu do ręki; na ten raza sztuk niema także
amatora. —
Wur

52 Oto cudowna peruk co z głupia głowa rozum-
na zrobi. Członkowie ucronego akademia, dla
rzadkości jak gadali chociaż ich nie potrzebo-
wać. po dwie sztuk kupili za bardzo droga ce-
na. —
Oto cudowna z włosów pierścionka dla panowie
meżów, póki oni jego na palca nosić będzie
dopóty żon dochowa małżeńskiej wierności. —
Oto cudowna kruczki dla Panowie Adwokat
i sędziow, kto zajmować urzęda i mieć tego
kruczki może od swoich klientów wszystkie
pieniądz z kieszeni wyciągnąć. —
Teraz ostatni i najciekawszy kawałki moi Pano-
wie i Damen. Mit tego noża można ucrcirować
honora i sumień tak zabić, że już o nich
więcej człowiek ani pomyśleć będzie. —
Gute Nacht moi Panowie i Damen. Jutro pro-
szę do mego Bud ja będzie jeszcze ciekawszy
varitas pokazywać. —

53 ## Rozsądek i Zapał.

Rozsądek i Zapał są to dwaj lekarze duszy, jednak sposoby ich leczenia są bardzo sprzeczne i odmienne.- Pierwszy długo waha się i rozmyśla, drugi w okamgnieniu przepisuje silnie działające lekarstwo Pierwszy długo wybiera i przygotowuje swoje chirurgiczne narzędzia, przewiązki przymoczki i plastry i częstokroć chory umiera nim doktor Rozsądek przystąpi do operacii.- Doktor Zapał jednem cię-
54 ciem ostrego noża chorą część od zdrowego ciała oddziela, niezwracając bynajmniej uwagi na bolesne jęki cierpiącego, zostawując czasowi i zawsze dobroczynnej naturze zupełne uleczenie swego pacienta.-

Periody życia Kobiet.

Trzy periody życia kobiet łatwo można odróżnić W pierwszym kochają lalki i obrazki, w drugim modne ubiory i mężczyzn młodych i przystojnych, w trzecim psy koty karty i plotki.

O namiętnosciach. —

Ludzkie namiętnosci są to nawalnice i burze
w atmosferze ducha, smierć i życie ukryte w ich
łonie. Jezeli kompas Rozumu prowadzi nas do
brzegu, a polarna gwiazda Cnoty ciągle oczom
przyswieca; natenczas nawalnice i burze jeszcze
pomagają okrętowi życia prędzej przybić do portu
55 Szczęścia. Ale biada żeglarzowi jesli rudel swojego
okrętu w przeciwną zwróci stronę! Gwałtowne
wichry to miotają nim na wszystkie strony, to
uderzają o skały, to pogrążają w mętnych fa-
lach; i nakoniec ginie nikczemnie jesli go cud
od smierci nie wybawi. —

Charakterystyka lubowników Wina.

Uważny badacz z rozmaitych gatunków Wina potrafi odgadnąć charakter pijących go osób. Bladego koloru kwaskowate Vin de Graves przedstawia obraz codziennego naszego życia, dla tego

najczęściej piją go zamożni mieszczanie, członkowie dumy i magistratu, plenipotenci, adwokaci, jednym słowem wszyscy ludzie bijący się całe życie po świecie jak ryba na lodzie. Miłośnicy Medoku posiadają w sobie iskrę umysłowego życia, i stają się wzbie ducha do państwa estetyki i róż-
56 nych wiadomości. Po większej części piją go prawnicy drobni lekarze aptekarze i nauczyciele Gimnazyów. Miłośnicy Reńskiego zwłaszcza starego wina są to ludzie poważni i głęboko myślący pisarze powieści antykwaryusze, professorowie i adiunkci i inni tego rodzaju ludzie. Wino Szampańskie spijają zwykle autorowie beneficianci oficerowie, autorowie wodewilów szulery, w ogólności ludzie nie zastanawiający się nad jutrem, utracyusze posiadający więcej pieniędzy niżli rozumu, dla których świat ten wydaje się tylko ogromnym traktierem. Ci zaś którzy piją prawdziwe Burgundzkie wina, mogą się nazwać ludźmi comme il faut. Są to zwykle osoby bardzo poważne, z nosami czerwonemi jak buraki wyżsi urzędnicy, uczeni i artyści de la première
57 qualité; każdy z nich musi także zażywać tabakę. Ci zaś którym rozmaite gatunki wina, Portwejn

wein i Malaga Szampańskie i Madera jednostajnie smakują, zaliczają się do rzędu pasibrzuchów pijących tylko wino kupione za cudze pieniądze, a jeśli nie znajdują patrona coby im zafundował butelkę winnego soku; kieliszek kartoflowej wódki również bywa dobrym. —

wielka —

Książki i Ludzie

Książki i ludzie ulegają częstokroć jednemu przeznaczeniu, te, w których się ukrywa głęboka prawdziwa mądrość i czyste uczucie stoją spokojnie w niedostrzeżonym zakątku, niepozornie odziane, oddane na łup molów i zapomnienia; gdy tymczasem płoche i bez najmniejszej wartości wewnętrznej panoszą się w bogatych szatach i z rąk do rąk skwapliwie chwytane bywają. —

58 Książki i ludzie przechodzą do potomności tylko w druku. —

Człowiek prostoduszny i otwarty jest to książka

dużemi literami drukowana książka, dzieci nawet czytać potrafią. Człowiek skryty jest to tajemniczy egipski rękopism kreślony hieroglifami, których prawdziwego znaczenia nikt pojąć nie może. –

Dobra i łagodna żona jest to książka pobożna, podnosząca ducha, pocieszająca w nieszczęściu i smutku, rozweselająca duszę i serce, większa ich część nosi na sobie krzyże zwyczajną ozdobę dzieł podobnych. –

Młoda dziewica jest to książeczka w ładnej oprawie, złożona z samych szarad i zagadek; potrzeba dobrze wprzody głowę połamać nim się dojdzie prawdziwego ich znaczenia. –

Poważna matrona jest to poradnik we wszystkich
59 domowych wydarzeniach, chodzący gospodarczy kalendarz na wszystkie dni roku, z przepowiednią nieomylną jak wszystkich kalendarzy deszczu i pogody, zawierający w sobie rozmaite sposoby pieczenia pierogów, smażenia konfitur, wypędzania słodkich wódek, zamawiania rozmaitych chorób, wygubiania pcheł szczurów itp. –

Stare czterdziestoletnie panny mogą być porównane do Gazety drukowanej przed trzydziesta laty której nikt dzisiaj w rękę nie bierze. —

Kochająca się

Kochający się para jest to Compendium do Gesnera sielanek. para zamężna jest to zbiór sporow między Lutrem i katolikami. —

Nudny gaduła jest to dodatek do sztuki przedłużania życia Hufelanda. —

Pomm

Doswiadczony przyjaciel jest to książka pamięci, gdzie składamy najskrytsze nasze myśli, marzenia nadzie-
60 je i życzenia, wszystkie pomyslne i niepomyslne wypadki które się nam w życiu przytrafiają i potem po kilku latach otwieramy tę księgę i z rozkoszą rozpatrujemy wspomnienia naszej przeszłości. —

Rozprawiający o swej nauce i zdolnosciach jest to nudny dodatek do Kuriera Litewskiego. —

Pasibrzuchow i Gastronomow można porownać do Kucharskiej Książki Szytlera. —

Księgarze nie są niczem innem jak tylko chodzącemi katalogami i panagerykami swoich dzieł nakładowych. —

Niektorych Urzędnikow można porownać do nauki adwokackiego prawowania się, gdzie nic oprócz kruczkow prawnych znaleść nie można. —

Plotkarze i nowiniarze są to codzienne gazety ktorym rzadko kto daje wiarę. —

61 Niektórzy ludzie bardzo są podobni do kurierka

Warszawskiego albowiem prawie zawsze można ich znaleść w kawiarni. –

W książkach i ludziach częstokroć treść jest zupełnie sprzeczną z tytułem. –

Książki i ludzie najmniej zasługujący na uwagę mają zawsze nadzwyczajną łaskę u kobiet. –

Dla czego pedanci obładowują swoje stoliki ogromnemi foliatami, zapewne dla tej samej przyczyny dla której damy najczęściej przyjmują gości z książką w ręku. –

Dedykacya i oddanie w opiekę możnym magnatom również się używa dla książek i ludzi, jednak prawie zawsze te najmniej posiadają prawdziwej wartości które najbardziej wychwalano przed ukazaniem się na świat. –

62 Wiele książek i wielu ludzi w ciągu dzieła nie dotrzymują tego co w przedmowie przyobiecali, biedny kto w takich książkach mądrości, a u podobnych ludzi szczęścia i pomocy szuka. –

Niektóre książki i niektórzy ludzie przez wzgląd na swoją starość, zyskują pewny rodzaj powagi ale po zbadaniu ich treści tracą ją zupełnie.

Ludzie młodzi z ognistą wyobraźnią i wznioślejszem czuciem, nie lubią zimnej prozy ani w ludziach, ani

też

tej w książkach.–

O ludziach i o książkach nie potrzeba sądzić z tytułu, tylko po przeczytaniu do końca sprawiedliwe o nich zdanie dać można.– A ponieważ wszyscy ludzie mając początek muszą mieć i koniec, dla tego i moja fraszka o książkach i ludziach polecając się łaskawym Czytelnikom zamyka się słowem koniec.—

lunu –

63 Galerya Portretów

1. Pan w swoim domu.

Mój przyjaciel Pan Maciej Rzepko jest to człowiek
najlepszy w świecie, charakteru łagodnego, uprze-
dzający w grzeczności, gotów każdemu służyć przy-
jacielską radą a niekiedy i workiem i wszyscy są-
siedzi niezmiernie lubią poczciwego Rzepkę. Zaw-
sze, a zwłaszcza kiedy żona jest nieobecną, on
powtarza co chwila „jestem Panem w swoim do-
64 mu, wszystko dzieje się podług mojej woli, i com
raz postanowił to się koniecznie wypełnić musi.–
Ale do tego potrzeba tak silnego jak mój charakteru.

Natychmiast po ślubie oparłem się wszystkim kaprysom mojej żony, jej łzom prozbom i nawet spazmom, i radzę wszystkim młodym mężom pójść za moim przykładem, inaczej bowiem nigdy nie będą szczęśliwi w małżeńskiem pożyciu." —

Tak zawsze mawiał mój przyjaciel Maciej Rzepko i sąsiedzi słysząc jak codziennie jedno i toż samo powtarza wierzyli jego słowom, mnie jednak nie tak łatwo było oszukać, albowiem w ciągu życia przekonałem się nieraz że ludzie rozprawiający o swoim charakterze podobni są do niektórych lekarzów rozcinających śmiało arterię choremu pewni że operację na ślepo robią i do tchórzów rzucających się na nieprzyjacielską baterię drżąc
65 z bojaźni i przerażenia; a prawdziwego Pana w domu można poznać nie z próżnej gadaniny i przechwałek ale z czynności. —

Biedny mój Rzepko! Widziałem wahający się i posłuszny twój charakter, widziałem jak w najpiękniejszą letnią pogodę i nieznośny upał dźwigałeś na przechadzce szal i salopę żony, a pot dużemi kroplami występował ci na czoło, słyszałem jakeś się zachwycał nad tem co ona pochwaliła, a przyganiałeś temu co się jej nie-

podobało

podobało, widziałem cię nieraz stojącego przed nią, jak żaka w szkole przed srogim Mentorem; i nigdybym o tem wszystkiem ani wspomniał, gdybyś z zadartym do góry nosem, nie twierdził bezprzestannie że jesteś panem w swoim domu.

Pewnego razu jeden z przyjaciół Pana Rzepki zaprosił go na swoje wesele, ale nie będąc znajomym
66 jego żonie nie ośmielił się jej przysłać zapraszającego biletu. Imość bardzo się za ten brak attencii rozgniewała i rzekła sucho do małżonka „nie pojedziesz na to wesele" „Owszem pojadę" odpowiedział Rzepko na ten raz więcej stanowczym, jednak zapewne od gniewu drżącym głosem „muszę być koniecznie na tem weselu Pan młody jest to mój szkolny kolega i dawny przyjaciel, a dla tego cię nie zaprosił ponieważ nie ma zaszczytu być tobie znajomym; cierpiałby jednak wiele jeślibym się nie znajdował przy jego ślubie."—

Rzepko prosił abym punktualnie o siódmej godzinie zajechał zabrać go z sobą, gdyż i ja byłem także zaproszony. Przybywam w umówionej porze i Pana Macieja który miał na mnie czekać zupełnie ubrany i gotowy wystąpić na świetną uroczystość, znajduję spokojnie siedzącego

67 przed kominkiem, z fajką w zębach, w szlafro-
ku i pantoflach — „Jakto? zawołałem „tyś jeszcze
nie poczynał ubierać się?" — „Kochany przyja-
cielu!" odpowiedział trochę zmieszany „los dzi-
siaj postanowił mię prześladować. Wyobraź so-
bie tylko, moja żona poszła odwiedzić którąś
ze swych przyjaciołek, i przez roztargnienie
jedynie przez roztargnienie, musiała zabrać
z sobą klucz od mojej komody, nigdzie go bo-
wiem znaleść nie mogłem, dla tego nim ona
powróci nie mogę się ubrać. — Bądź łaskaw
zaczekaj chwilkę ona nie długo zabawi, bo
dobrze wie że nie jestem ubranym." —
Nie czekałem ani minuty zrozumiałem bo-
wiem co się święci. Jmość wróciła do domu
o północy, wprawdzie bardzo się użalała że
zapomniała klucze zostawić w domu, ale bie-
dny Maciej Rzepko cały wieczór przesiedział
68 w szlafroku i pantoflach i nie był na weselu
przyjaciela. —
Pan Maciej posiadał dosyć znaczne kapitały i
bardzo mu się chciało kupić dworek za mias-
tem. Pewnego dnia przyjechał do mnie i razem
udaliśmy się do Łukiszek bo właśnie znajdował
się tam

się tam do sprzedania ładny domek z ogrodem w najśliczniejszej okolicy położony, Panu Maciejowi niezmiernie się podobał malowniczy widok, wyniosłe w ogrodzie topole, kwiaty rozsiewające miły zapach, zielone łąki i td. wszystko to do tyla go zachwyciło iż klaszcząc z radości w dłonie kilkakrotnie zawołał. – „Kupię koniecznie ten prześliczny dworek, już on prawie jest moim i w przyszłą niedzielę zapraszam ciebie na obiad tutaj do mojego Maciejowa" Zapytałem go z uśmiechem „Czy twoja żona oglą-
64 dała także przyszłe Maciejowo? – „Nie odrzekł lecz to wszystko jedno, co się mnie podoba podoba się i mojej Anielce, a chociażby nawet ten dworek nie przypadł do jej gustu, zawsze go kupię, alboż nie jestem Panem własnej woli?"Ażeby cię przekonać że nie cofnę tego com wyrzekł natychmiast dobiję z właścicielem targu i dam znaczny zadatek. I w istocie targ był prędko skończony, a Pan Krzepko dał dwa dukaty zadatku. –

Gdyśmy wracali do domu, Pan Maciej prosił mię usilnie abym nazajutrz przybył do nich na obiad. – „U stołu" mówił naciągnę rozmowę do rozkosznego dworku, a ty wychwalaj go przed

7:

żoną moją ile zdołasz, skreślaj malowniczą piękność otaczających go widoków, i staraj się wzbudzić w niej ciekawość, aby zapragnęła tam pojechać. Zrobiemy tak nie dla tego aby to było nieodbi-
70 cie potrzebnym, ale dobre byłoby aby może kupno i jej przyjemność przyniosło." – Przystałem na próbę Macieja, ale narajutrz raniuteńko odebrałem bilecik od Pani Rzepko w którym nieskończenie ubolewała iż na dzisiaj pozbawioną jest przyjemności widzenia mnie w swoim domu, albowiem jej kucharka niespodzianie zasłabła; a gdy nadszedł poniedziałek nie obiadowałem u Rzepki na Łukiszkach w mającem się nazywać Maciejowie, ale za Ostrą bramą gdzie Imość najęła kwaterę u jednej ze swych przyjaciołek posiadającej letni dworek w tamtej stronie. Skorom przybył spotkał mnie jeszcze na ganku Pan Rzepko i natychmiast uwiadomił iż dla tego jedynie nie kupił dworku na Łukiszkach ponieważ mu doniesiono że tam bardzo niebespiecznie mieszkać dla złodziejów rozsianych wokoło. –
71 Nawet z małych nie nieznaczących drobnostek, możemy dostrzedz jak despotycznie Pani Rzepko trzyma małżonka swego pod pantoflem, chociaż

chociaż on jak najstaranniej ukrywa swoją niewolę, powtarzając ciągle że jest panem w domu. I tak naprzykład: zawsze widać na jego twarzy pewny rodzaj niespokojności, gdy który z przyjaciół doń powie. – „Jutro ciebie odwiedzę." – Kiedy jest razem ze mną w teatrze a sztuka przeciągnie się dłużej jak do dziewiątej godziny, kręci się na swoiem krzesle jakby siedział na szpilkach, co chwila spogląda na zegarek i przeklina w duszy Autora że taką długą sztukę napisał. – Jeśli towarzyszy żonie na przechadzkę, to nie może się ukłonić żadnej kobiecie: W biórze zażywa co chwila tabaczkę prawdziwą holenderkę, ale wstając od stolika o czwartej godzinie gdy powraca do domu na obiad, skoro tylko
72 wyjdzie na ulicę, natychmiast dobywa z kieszeni chustkę i wszelkich starań dokłada aby swój nos tak doskonale wyczyścić żeby w nim ani jeden pyłek tytunowy nie pozostał, albowiem w domu nie byłby się nie ośmielił pokazać przed żoną tabakierkę, ale gdy go nawet kto z gości częstuje tabaczką z podziękowaniem odmawia składając się mocnym katarem, i że doktor zabronił mu jej używać

w ciągu tej choroby. Jeśli mu się oderwie guzik od fraka albo rękaw rozporze natychmiast jak najstaranniej sam to poprawia i dla tego zawsze nitki igłę i naparstek nosi w kieszeni. Kiedy mu zaś żona daje jakie zlecenia do miasta zapisuje wszystko jak najdokładniej w pugilaresie, aby żadnego jej rozkazu nie zapomniał bo wtenczas pewnoby nie dostał obiadu. Wieczo-
str. 72 // wr. 7 rem dla rozrywki Pan Maciej wyczesuje pewny rodzaj skaczących zwierzątek z gęstych kudłów ulubionego szpica Jmości, a złośliwa bestyjka przy takowej operacii zawsze mu do krwi ręce pogryzie; jednak pomimo wszystkich wspomnianych nieprzyjemności Pan Maciej Rzepko nie przestaje utrzymywać że jest Panem w swoim domu. —

Charakterystyka narodów Europejskich

Gdyby Europejskie narody były zmuszone przesiedlić się na drugie półkule naszej ziemi, to Hiszpanie najprzód zbudowaliby klasztor, Włosi kościół, Anglicy okręt, Francuzi teatr i sklep mody, Niemcy handel piwny, a Polacy kawiarnię z ładnemi dziewczętami i ulubionym Warszawskim kurierkiem/ —

Błogosławieni

74 Błogosławiony mąż który nic nie umie, nie będzie się bowiem uskarżał że go nie rozumieją. —

Błogosławiony ten który nie posiada żadnych ziemskich dostatków; albowiem może być pewnym że go nie okradną

Błogosławiony ten który nikomu dobrze nie czyni, bowiem nie będzie się uskarżał na niewdzięczność ludzi. — Cm —

Błogosławiony nie mający przyjaciół, albowiem może być pewnym że go nie oszukają i nie zdradzą. —

Błogosławiony ten, co o wszystkich źle mówi nikt go bowiem o jednostronność nie posądzi. —

Błogosławiony ten który nic do ziedzenia nie ma albowiem może być pewnym iż nie zachoruje na niestrawność. —

~~Ale błogosławionym z pomiędzy błogosławionych jest ten kogo na szubienicę prowadzą, albowiem za kilka chwil on się ukryje na wieki od złośliwości ludzi i cierpień tego świata.~~

75 # Wędrowki Szubrawca

Urywek Iszy.

.... 21. Września. Po trzech dniach nudnéj
w słotną porę drogi, przywlokłem się nareszcie
o godzinie ósméj wieczorem do Nieświeża. Deszcze
trwające od dwóch tygodni, zapełniły wszystkie
ulice dawnéj stolicy Radziwiłłów błotem brunat-
nego koloru tak gęstem, że cztery moje Wiatskie
koniki wygrane w stosa u rotmistrza Ch... dobywa-
jąc sił ostatnich, zaledwie mię przyciągnęły do
76 wązkiéj murowanéj bramy, która zapewne dla
parodii Wileńskiej nazywa się Ostrą bramą. Deszcz
zmieszany z ostrym północnym wiatrem uderzał
z gwałtownością w okna nędznych karczem stercza-
cych po obu stronach drogi, które jak prawdziwe
morowe wrzody rozszerzały wódczaną zarazę pi-
jaństwa trującą okolicznych rolników i sąsiednich
mieszczan. Miły Boże! kiedyż pójdziemy po ro-
zum do głowy, otworzemy oczy i przekonamy się,
że wszystkie szynki i karczmy przynoszące nam
zaledwie po kilkaset złotych rocznego dochodu

są tyluż

się, tylko jaskiniami zbójców, gdzie uciśniony rolnik kieliszkiem spirytusowego napoju zabija swój dobry byt i zdrowie. Zostawcie biednym wieśniakom zwykły ucisk, odbierzcie im wódkę a wówczas biada biada wam będzie chciwi dziedzice i dzierżawcy. Biedny wieśniak odzyska
77 prawdziwe pojęcie swego nieszczęśliwego stanu pozna że jest człowiekiem, a trafiały się przykłady że w chwilach rozpaczy i budzącej się energii ludu, ostrze rolniczego pługa zmieniało się w oręż straszliwy i zabójczy. Takie to zer myśli snuły mi się po głowie kiedym z drewnianego mostu przez Ostrą bramę wskoczył iż tak powiem na garbaty bruk Nieświeża. W tejże chwili zostałem prawie ogłuszony przeraźliwym wrzaskiem ubłoconych żydów i żydówek zatrzymujących gwałtem mój powóz i zapraszających na nocleg z całą Izraelicką uprzejmością. — „Niech Pan do Rejzy zajedzie! proszę Jasnego Pana do mnie! Herstę, Czy mnie Pan nie poznał? Tu Pani Marszałkowa stoi, tu Pani Sędzina! Są ciepłe stajnie i piękne pokoie, owsa i siana, karty trunki, i... wszystkiego!... Ale żydek z niemiecka czysto odziany,

78 zyskał u mnie pierwszeństwo, stojąc bowiem spo-
kojnie na ganku swojego domu kiedym mimo
przejeżdżał uchylił grzecznie czapkę i przemó-
wił do mnie dosyć dobrą polszczyzną „Może
Pan Dobrodziej rozkaże słudze mu obejrzeć staj-
nie i gościnne pokoiki, a że nie będzie u mnie
najmniejszego żebrzerstwa i złodziejstwa za to
zaręczam" Zdziwiłem się niemało że właści-
ciel gospody acz żydek nie był jednak natrę-
tnym jak jego koledzy, kazałem się zatrzy-
mać, a gdy po chwili mój służący wrócił
donosząc że stajnie wygodne, a gościnne
izby chociaż małe jednak czyste i ciepłe,
bryczka moja wtoczyła się na dziedziniec
i zmokłe kasztany parskały wesoło, czując
zapewne tak jak ja potrzebę wygodnego
noclegu. —
Za nic śpiewy Catalani Sontag Szymanows-
kiej i innych w porównaniu z melodyjnym
79 szmerem wrzącego samowara uderzającego
słuch zmokłego i zziembłego wędrownika.
Wielką winnismy wdzięczność dzieciom niebies-
kiego państwa że przestając na zabijającem
opium.

opium którego nawet podług twierdzenia New
Monthly Magazine z cielęcą pieczenią używają,
nam udzielają wonne listki herbaty. Beati Chiń-
czycy, beati brodate Waśki Fedki i Michiny, u
których za trzy karbowańce można dostać funt
niebieskiego nektaru. – Mój gospodarz znał za-
pewne jego wpływ dobroczynny, w kilka bowiem
minut po rozlokowaniu się moim na kwaterze
wrzący samowar stał już na stole uwieńczony
imbrykiem z odbitem wprawdzie uchem, ale
którego w tej chwili nie zamieniłbym na naj-
piękniejszą Etruską wazę. Mój gospodarz Szmuiło
z rękami wtył założonemi spoglądał na mnie
z postawą zupełnego zadowolnienia, a w jego
80 oczach malowała się wybitnie wyższość jaką so-
bie przyznawał nad całem spółczesnem plemie-
niem Izraela. Kto czytał i chociaż niby zrozumiał
Trentowskiego jego Myślinię, lub Chowannę, taki
od razu ujrzałby wyrytą na twarzy Szmuiły ową
jaźń i Bewustseyn, o których tak często rozprawiają
rozmaite gęby, chociaż głowy w których te gęby są
umieszczone bynajmniej prawdziwego znaczenia
tych słów nie rozumieją. –

Nalałem dwie szklanki herbaty i jedną z nich dobrze osłodzoną z porządną dozą podróżnego araku podałem gospodarzowi. - Zdziwiła go taka moja popularność, a kiedym jeszcze wskazał mu krzesło, po tysiącznych ukłonach i podziękowaniach usiadł założył jedną nogę na drugą, a zmrużając oczy i smakując słodkowonny trunek
81 utonął z całą flegmą niemieckiego filozofa w tej materialnej przyjemności życia. -

Mieszkanie moje składała jedna izba dla jarmarkowej spekulacji cienkiemi deskami na dwoje przedzielona, co w żydowskim dialekcie oznaczało dwa pokoje. Za przepierzeniem pomieszczała się jakaś przybyła od dwóch dni pani z córką w tej chwili zachwycającą się woltyżerowaniem przybyłej na iarmark truppy Wolfa. Pięć łokci wzdłuż a trzy wszerz oto rozmiar mojego salonu. Muszę jednak wyznać że chociaż meble były zastosowane do rozmiaru salonów iarmarkowych i składały się z wąskiego łóżka stolierzka dwóch krzeseł i dwółokciowej kanapki, wszystko to jednak nosiło cechę porządku i czystości o które bardzo trudno w naszych brudnych i okopconych

conych karczmach. Herbata z mocnym arakiem
82 wróciła mi wkrótce dobry humor. Szmuił także
przebudzał się stopniowo ze stanu słodkiego od-
rętwienia i poczęstowany drugą szklanką her-
baty NB. także z arakiem po tysiącznych uk-
łonach zapytał:

— „A z dalekich stron Jaśnie Wielmożny Pan jedzie?"

— „Z Białej Rusi." —

— „Czy można zapytać o honor Jaśnie Wielmoż-
nego Pana"? Wacz

— „Kolegialny Asessor Burczymucha." —

— „Asessor!... Tu mój gospodarz któremu za-
pewne arak okazał w tej chwili rangę i powagę
asessorską podniesioną do nieskończoności, porwał
się z krzesła i załzawionem okiem to na drzwi
to na mnie spoglądał

— „No, cóż gospodarzu!" rzekłem zgadując przyczy-
nę jego pomieszania, i siadaj, pij herbatę, i powiedz
mi szczerze czy jest u nas kontrabanda?"

83 Tu żyd nie potrafił dłużej ukrywać wrażenia ja-
kie sprawił na nim czarodziejski wyraz „kont-
rabanda", zadrżał, zbladł, spojrzał bystro wokoło
siebie, a kiedym powtórzył zapytanie postawił
herbatę na oknie, z pokorą odszedł do progu i

niespokojnie na mnie spoglądając odpowiedział stłumionym i drżącym głosem:
– „Kontrabanda! Jaśnie Wielmożny Pan pyta kontrabandy? U nas żydki tak poholeli że nawet perkalu dostać trudno. Zkąd w Nieświeżu kontrabanda, czy to Szkłów, czy to Brody? Jaśnie Wielmożny Pan Assessor żartuje, a wreszcie ja biedny żydek skąd mam wiedzieć o kontrabandach, ja sobie pilnuję kwatery, usługuję, jak mogę, łaskawym Panom co do mnie zajeżdżają, i tylko trunkami handluję."
Niezdołałem dłużej wstrzymać się od śmiechu, 64 parsknąłem głośno, a zalękniony żyd zapewne w tej chwili sądził żem się zupełnie zwarjował. Drżący o los swoich jednowierców, na samą myśl że widzi we mnie Urzędnika przysłanego dla wyszukiwania kontrabandy, zmienił się na twarzy i lękając się wyjść aby nie dać podejrzenia że pragnie ostrzedz swoich znajomych, pobladł, kręcił się jak na szpilkach. Głośny mój śmiech jeszcze go bardziej przeraził, zlitowałem się nad biednym Szmuilą, i rzekłem doń śmiejąc się ciągle.
– „No uspokój się mój gospodarzu, umyślnie zapytałem o kontrabandę, aby ciebie nastraszyć.
ale

ale zaręczam słowem honoru że nie przybyłem
jej wyszukiwać chociaż jestem Asessorem"
—„ No, ale kiedy Jaśnie Wielmożny Pan Asesor?
Aby go uspokoić począłem jasno tłomaczyć różnicę rozmaitych stopni i nakoniec udało mi
15 się, nie bez trudności jednak objaśnić mu że urzędnik wydziału naukowego ozdobiony rangą kolegialnego Asessora jest figurą zupełnie różną i inną od Asessora sądu ziemskiego albo Prystawa Stanu. —
Odetchnął Szmuiło, dawna pewność siebie błysła znowu na jego twarzy, a każdy łyk mocnej herbaty dodawał mu śmiałości. —
—„ Bo to widzi Jaśnie Wielmożny Pan u nas strach jak biedne żydki lękają się teraz Assesorów. Cesarz łaskawy Pan nasz rozkazał nie nosić jarmułek łapserdaków i długich pejsaków. — No gut, daj mu Boże zdrowie i szczęśliwe panowanie! wszakże Warszawskie żydki dawno ich nie noszą, ja sam przez lat ośm mieszkałem w Warszawie i na meine mones wolę surdut i kapelusz jak tutejsze łapserdaki i jarmułki. Ale nasze
16 Nieświeżskie szejny Moreiny Meinchel Feinbery bardzo nie polubiły gdy im rozkazano podciąć

trochę pejsaków i porzucić nosić jarmułki," Aber was können sie machen? Pan każe sługa musi.- Dawajże lapserdaki przerabiać na surduty i tylko w szabas chodzili do szkoły w jarmułkach i lisich czapkach.- Aż tu jednego razu wieczorem na samo wielkie bosiny w szkole gwałt tertes hermider. Patrzym co to takiego a tu Pan Asessor z dwóma dziesiątnikami i sekretarzem łap cap za futrzane czapki i axsamitne jarmułki.- „A ukaz!" zawołał basem- „Tak to wy łajdaki słuchacie Ukazu! Do turmy, marsz do turmy!!". Co było robić? Biedne żydki nuż kłaniać się i prosić Pana Asessora; nareszcie dał się przebłagać oddał czapki i jarmułki i spokojnie dokończyliśmy naszego nabożeństwa. Od tej chwili to cały Mieśwież strach jak lęka się Asessorów".-

-„ Nie widzę, wiem nic złego." odpowiedziałem „Asesor wypełniając ściśle rozkazy Zwierzchności nastraszył was tylko abyście drugi raz posłuszniejszemi byli."

-„ Nastraszył! Gobrie tam nastraszył? Od kramarzy wziął to po głowie cukru to po kilka łokci sukna i materyj jedwabnych dla żonki, a my

biedne

Nie pamiętam Pamiętnie! —

biedne żydki od każdego komina złożyliśmy składkę w Kahale po półnarbowanu, a Pan Asesor z panem pocztmejstrem grają tylko w karty i wyprawiają wieczorynki Sprawnikowi i Strabczemu kiedy ci do Nieświeża przyjadą. Ale po co było gwałtem jak rozbojniki wpadać do szkoły? Mybyśmy i tak dali jemu Chachem, czy to pierwszy raz? Merste? Wszak sam Najjaśniejszy Cesarz gwałtem naszej wiary nie przemienia; nasze żydki co w soldatach służą chodzą do szkoły, a to żeby ważna persona, żeby przynajmniej Gubernator? a to tylko Stanowy Prystaw chociaż siebie to Horodniczym, to Policmejstrem tytułować każe." –

Nie powołane Przemowce.

W tej chwili usłyszałem że się drzwi za przepierzeniem otworzyły i moje sąsiadki wróciły z dziwnego i zachwycającego przedstawienia Jardy Wolfa et Compagnie. Głośny śmiech i szwargotanie przeplatane francuszczyzną z akcentem à la Vache espagnole łatwo dochodziły do mnie przez źle spojone i cienkie deski przepierzenia.

– „Kto to taki?" zapytałem cicho Szmuila i w tejże chwili zagasiłem świecę, aby przez szczelinę w deskach przypatrzyć się moim sąsiadom.

niemo

87 – „Pani Sędzina Dolańska" odpowiedział żydek, a przysuwając się cichutko do łóżka na którym się działem dodał z uśmiechem:
– „Niechaj Jasny Pan dobrze się im wszystkim przypatrzy, a ja potem powiem co to za jedna ta Pani sędzina?"
Przyłożyłem oko do szpary dosyć obszernej i ujrzałem: 1.mo Kobietę lat czterdziestu, ustrojoną chociaż modnie jednak śmiesznie i dziwacznie albowiem kiedy u góry chude jej żebra na pół osłonione atłasowym szalem sterczały jak szkielet Mammuta; u dołu turiu watowych spodnie czynił ją bardzo podobną do owej góry w połogu o której nam Lafontaine powiedział. Dosyć liczne zmarszczki ściągnięte w górę mocno związanemi włosami, acz kolwiek od pierwszego rzutu oka nie dawały się dostrzedz, jednak co
88 chwila przypominały swojej właścicielce bolesny sposób jakiego użyła do ich ukrycia, wyglądała bowiem jak Absalon wiszący na gałęzi; chociaż wymuszony uśmiech na chwilę nie opuszczał jej ust wykrzywianych od bólu. 2da osoba była jak mi żydek powiedział osmnastoletnia jej córka, dziewica o pięćdziesiąt procentów skromniej od matki ubrana. Rumieniec zdro-
wia

wia i młodości krasił jej lica dosyć z przyrodze-
nia powabne, ale niekiedy ten rumieniec niewin-
ności zmieniał się w żywy karmazyn oburze-
nia gdy figura 3cia młodzik dwudziestopięcio-
letni, ubrany podług najświeższej mody, z lor-
netką wiszącą na szyi kozłą brodą i uczernio-
nemi wąsikami, zbliżał się do sędzinej i dosyć
poufale szeptał jej do ucha zapewne bardzo Pozme
a bardzo dowcipne i pocieszne rzeczy sędzi-
na bowiem ciągle się śmiała mówiąc głośno
89 „Il n'y a que Vous Monsieur Jean pour com-
poser toutes ces choses là." Uważałem że im
głośniej śmiała się, i wykrzywiała gębą, matu-
la tem silniej rumieniła się, jej córka. W tej-
że chwili drzwi się znowu otworzyły i weszła
figura 4ta siedmdziesięcioletni jegomość zupeł-
nie osiwiały jednak czerstwy i krzepki, ubrany
w długi watowy surdut szaraczkowego koloru
a u jaskrawej kamizelki ozdobionej perło-
wemi guziczkami, wisiały trzy czy też cztery
bronzowe pieczątki, ważące każda łotów pięć przy-
najmniej. — „To Pan sędzia Dolański" szepnął Szmu-
iło, ale i sam odgadłbym prawdziwy stopień Je-
gomości w tej małżeńskiej scenie, skoro bowiem
wszedł do pokoju, Monsieur Jean cofnął się do

pieca, a Pani Sędzina w pół rozwaliła się na łóżku trzymając się za skronie co miało oznaczać migrenę, jedna tylko córka o ile dostrzedz
90 mogłem cieszyła się z przybycia Sędziego.—

Ciąg dalszy w następnym Szpargale

Sympatia Zmysłów

Wzajemna Sympatia zmysłów od dawna jest dowiedziona; Jeśli naprzykład mając jaką w sądzie sprawę, prosimy o radę adwokata albo Sędziego, a oni mają słuch trochę przytępiony, potrzeba złoto albo srebro wcisnąć im do rąk, wiadomo że te metale są najlepszemi przewodnikami elektryczności i natychmiast zmysł Słuchu przez dotknienie Metalu do rąk nabiera zupełnej działalności, nawet zmysł widzenia ulega tej tajemniczej Sympatii zwykle bowiem wtenczas na wszystko zamykają się oczy.—

[illegible]

~~69~~ 63. Страницы

Spis Rzeczy 1go Sporzytu



Przemowa. –

93.

W Imie Ojca Syna Ducha
Gdy w pismienny swiat ruszyłem
Gdy już młodość przemarzyłem
Choć mnie może nikt nie słucha
Znowu moje pioro kreśli
Humoresków Szpargał drugi
Nie zbyt krotki i nie długi
Bez sensu, lecz nie bez myśli
A jeśli was nie zabawię,
Możecie mnie i nie chwalić
Możecie kupić i spalić
Bo ja nie marzę o sławie. –

94

Cóż jest Sława? Głupstwo dym
Milszy mnie nad szabli brzęk
Nad pochwalny głupi rym
Dukacików luby dzwięk.

Pozwolono drukować
Cenzor Jan [illegible]

Żołnierz co za sławą goni
Gdy dostanie kulą w łeb
Choć mu pamięć laur osłoni
„In veritas tylko kiep.'
Autor co funty gałasu
Psuie, byle ruszyć w świat
Traci darmo mnóstwo czasu
Sława dzisiaj bierz ją kat
Złotko złotko gdy w kieszeni
Dzwoni lubo to mi raj
Z złotem nawet los nie zmieni
Z złotem żyj pij i hulaj.-

Byle Księgarz mi zapłacił
Dobre brzęczące rubelki
Tożem czasu nie utracił
Choć dziś z pióra zysk niewielki
Bowiem mamy mniej daleko
Czytelników niż bazgraczy

95 Chociaż w Lete oni ciekają,
Niech kto panów tych obaczy
Jak się trudzą i jak pocą
By drukowanemi zostać — Ponce —
Ile się naklopocą
By w składzie mogiłę dostać
Chociaż niekiedy te pliki
Które mrok czasów pokrywa
Księgarz za bezcen wybywa
Obwijać pieprzu funciki. —
Ale wara na współbraci
Tanie rzeczy głośno gadać
Niech kto jak chce swój czas traci
Jam nie Ksiądz jego spowiadać
I w autorska wlazłszy biedę
Śmiało żwawo dalej idę. —

Autor i Czytelnik.

96

Pytanie. „Czy znowu Satyry Mości Panie Jacku?"

Odpowiedź. „Broń Boże! Sama czysta i jasna jak słońce prawda szanowny Czytelniku„!

Pytanie. Ale bo już nas poczynasz diabelnie nudzić."-

Odpowiedź. Hm! Mości Dobrodzieju prawda w oczy kole, powiada staroświeckie nasze przysłowie.-

Pytanie. No dosyć już tych przysłowiów i staroświeczyzny, proszę nie przeszkadzać bo kiedy zapłaciłem za książkę to muszę przecie wiedzieć co się w niej znajduje."-

Odpowiedź. Bardzo przepraszam, będę milczał jak ~~podkupiony policjant~~, proszę czytać i sądzić. —

97 # Nic o Czemś cóś o Niczem

Próbka w rodzaju teraz-
niejszej modnej Filozofii. —
tonu —

Ludzie tak często rozprawiają o Niczem, i
obchodzą się z nim z taką pogardą, iż
zdjęty litością, przedsięwziąłem napisać
kilka słów na jego usprawiedliwienie i po-
chwałę; Łatwobym dopiął mojego celu
przedstawiając i wykładając Czytelnikom
niektóre spółczesne dążenia i teorie, wymie-
niając pewnych pisarzy i wynosząc pod
Niebiosa niektóre systemata dzisiejszej
98 Filozofii; ale o tem ci sami panowie aż
do znudzenia rozprawiają i ja dzisiaj tyl-
ko o nic mówić będę. —

-. Czem jest Nic? - Nic jest Niczem, a że jest Niczem więc już jest i Czemś. - Wszystko co jest Czemś musi mieć swoje własności i przymioty, więc to co posiada jakikolwiek przymiot nie może już być Niczem Jasny mamy tego dowód w codziennem ludzkiem życiu. Kto nie ma nic jest niczem, a kto ma Coś ten jest Czemś chociażby był Niczem. - Ztąd się przekonywamy że Szekspir bardzo fałszywie powiedział „Być czy nie być to wielkie pytanie” powinien był napisać „mieć czy nie mieć to wielkie pytanie.” Jeśli kto mię nie rozumie niech zajrzy do Gramatyki, gdzie słowo Mieć uważa się jako posiłkowe albo zpomocnicze, w niektórych nawet językach słowo Mieć słu-

99 ży posiłkowem do słowa Być, zkąd przekonywamy się oczewiście że ono jest daleko

waż-

niejszem.

Ale od Mienia i Bytu wróćmy się do Nic. – Zamierzam dowieść moim Czytelnikom że Nic nie tylko bardzo wiele posiada przymiotów, ale jest prawie wszystkiem i nawet więcej jak wszystkiem. Cały ogrom światów został stworzonym? – z Niczego. Drugie wszystko iest poczęciem bytu niczego. ergo iest jeszcze czemś mniejszem niżeli Nic. – Bóg stworzył świat? z Niczego. – Dzisiejsi filozofowie i tak nazwani Odrodziciele (Regenateurs) z całego świata tylko Nic tworzą, i to jest rzecz, bardzo naturalna, jakim bowiem sposobem ci Jehmościowie potrafią coś dla innych zrobić kiedy sami dla siebie nic nie zdołają, a ponieważ oni ze świata Nic robią, świat mści się na nich robiąc ich Niczem: natem-

czas zostając Autorami i najczęściej umie-
100 rają z głodu. Wtenczas narzekają na wszys-
tko, krzycząc głośno że wszystko jest niczem,
i rzeczywiście wszystko co od nich pochodzi
jest niczem; ale to co oni mienią być ni-
czem, dla innych jest wszystkiem. Dla nich
miłość wiara honor wierność przyjaźń
sława cnota są niczem, a przeciwnie dla
świata one są wszystkiem. - Tylko głupcy
wszystkiem pogardzają, a ponieważ do-
wiedliśmy że Nic i wszystko są identy-
czne, więc gardząc wszystkiem gardzą
także i niczem. Kto niczego nie szanuje
ten znowu wszystkiem pogardza i taki
jest głupim, a ludzki rozum i głupstwo
tak się plączą z sobą że częstokroć nie
możemy z pewnością określić gdzie rozum
działać przestaje a głupstwo panować poczyna. -

że może

Że moje twierdzenie realnej wartości Ni-
161 czego jest prawdziwem, dowodzi Sziller w
swojej tragedii Don Carlos, gdzie bohater mó-
wi do Alby: ~~niemocą~~ nicości

„Wy swą nicością bolesne uczucia"

Jakim jednak sposobem uczucie może być Ni-
czem? Gdyby nicość czyli Nic było stałym
Non ens; to z niego nie mogłoby powstać
żadne uczucie, a jednak to Nic uczucie
nie tylko jest czemś biernem ale nawet
czynnem bo jest bolesnem. - Nic nie może
być bolesnem, a więc Nic musi koniecznie
być Czemś. Gdyby jednak było nic coby by-
ło Niczem jużby się stało Czemś będąc
niczem. - Wszystko jest także Czemś, wszyst-
ko jest także Niczem, następnie Coś jest wszy-
stkiem. Jeśli zaś który z was łaskawi Czy-
telnicy nie zupełnie mię zrozumie to niech
jedzie do Niemiec słuchać wykładu dzisiej=

szych systematów filozofii a wtenczas się naocznie przekona że mam słuszność za 102 sobą, i że również dobrze napisałem Coś o Niczem, jak inni utworzyli ogromne pudłowe foliały Niczego o Czemś. —

Drodzy więc moi Czytelnicy nie pogardzajcie małym pisemkiem albowiem chociaż ono jest o Niczem wy już będziecie więcej jak Czemś biorąc to Nic pisemko pod swoją opiekę a ponieważ Nic jest teraz a la mode du jour i na każdym kroku spotkać je można pod najrozmaitszemi postaciami będzie na Autora łaskawi jak większa Część Nic na malutką Cząstkę tych którzy są Czemś i przy innych okolicznościach mogliby być nawet więcej jak Czemś. —

Karnawał i Swiat Pseudoliteracki

Cex

Dotąd mniemałem że księgarze byli tylko głównemi nieprzyjaciołmi literackiego świata ale przekonałem się że Karnawał jest naj-sroższym i najzaciętszym jego wrogiem. I
103 dla tego przepraszam jak najpokorniej wszystkich mających jakiekolwiek stosunki z drukiem książkami i makulaturą za moje fałszywe i barbarzyńskie o nich mniemanie. Dawna to i codziennem doświadczeniem dowiedziona prawda, że księgarze nie dozwalają Autorom żyć na świecie ale tylko wegetować, ale Karna-wał nie dozwala im ani żyć ani umie-rać, zmuszając błąkać się między nieś-miertelnością a niedostatkiem powszedniego.

chleba. - Karnawał jest to Ichneumon rzu-
cający się w paszczę literackiego świata
i pożerający jego umysłowe serce. Biada
Książce która natenczas wyjdzie z druku
Od Nowego Roku aż do popielcowej Środy
trwają wakacje dla głów i umysłów. Damy
i mężczyźni biegają po sklepach i modniar-
kach, głowa odpoczywa, nogi tylko jak per-
petuum mobile zostają w ciągłym jednos-
104 tajnie przyspieszonym ruchu. Estetyki nikt
nie szuka w książkach ale u modniarek
i krawców, Psychologiczna piękność jak już
pokazuje samo nazwisko musi się znajdo-
wać pod kostiumem Psyche. Zawikłanej
intrygi gdzież spotkać łatwiej jak na mas-
karadzie, Gładkości żadnego pióra nie zdoła
wyrównać gładkości posadzki Millera, a
lekkości? Tyle jej tam znaleźć można w
walcach, polkach, Galopadach Mazurkach

że gdyby ją

że gdyby ją, można było zebrać i ułożyć w tomy, mielibyśmy kilkanaście tysięcy tomów w śliczných okładkach a la Rococo, dziwnie rozmaitych, a ta ogromna biblioteka podług panującej dzisiaj paryzkiej mody byłaby jednak lżejszą od puchu. - Od Września do Grudnia to czas żniwa dla autorów, Zacny nasz Teofil Glücksberg wygotowuje na kijowskie kontrakta, mnóstwo nieprzysmażanych nieprzerabianych nieodegrzewanych ale jak powiada w prospektach Oryginalnych nowalii, a wszystkie te przysmaki świeżuchne, niektóre z nich prosto z gorącego pieca to jest z rozpalonych mozgownie powieściopisarzy i poetów, inne na zimno jak rolada z głowy głębokomyślących Erudytów powydobyte. Jeśli mi nie wierzycie zapytajcie Glücksberga on wam to sto razy na dzień darmo powtórzyć gotów. Spójrzyjcie

Zer

jaki ruch w jego drukarni. Spójrzyjcie jak się uwija z księgarni do drukarni i na powrót; mówiono mi nawet iż miał zamiar przywieść z zagranicy. parowe machiny któreby same bez pomocy Zecera litery układały, i jedną dla siebie zrobioną w kształcie ostrogi lub pantofla któraby go w ¼ sekundy podnosiła po wszystkich wschodach do drukarni i napowrót bez szwanku spuszczała. Niech żyje przemysł. niech żyją wynalazce machin parowych, niech żyją parowi nakładce niech żyje Glücksberg który jeśli nie pieniądze to rozum za rozum albo pseudorozum daje (NB. od Września do Grudnia) Pilnujcie tej błogiej pory moi kochani Kolędzy. - Wtenczas bo dla was jeśli nie złote to przynajmniej złotowkowe żniwo. - Zbierajcie póki pora służy, bo czas Karnawału to dla was czas Egipskiego głodu

Józefa u nas nie ma a teraźniejsi Izraelici
tylko na zastaw poźyczają, i za diabelskie
procenta. Strzeżcie się Karnawału więcej jak
cholery. bowiem podczas ogólnej zarazy za-
baw i szaleństwa stokroć lepiej być Tanc- 105
mistrzem Perukarzem Fryzierem Krawcem
Dorożkarzem niżli najlepszym Autorem. Bez
butow odzienia perukarskiego żelazka Antyma Jun—
drażek, nie można się obejść podczas Karna-
wału a bez książek bardzo łatwo. i jeśli
ktokolwiek zapyta o Książkę to tylko o Żur-
nał najświeższych mód Paryskich. - Jun—
Cisza, to błogie uczucie umysłu bez którey
żaden pisarz nic dobrego utworzyć nie
zdoła jak może być zachowana podczas
Karnawału. - Tańcujący i weselący się
świat balowy nie zostawi Autorowi ani
jednej chwili umysłowej spokojności. jeśli

się on wyrwie z objęć Momusa i schroni
się do swojej samotnej izdebki aby się ukryć
od zgiełku i szumu jakże gorzko bywa za-
wiedzionym w swoich nadziejach. Nad nim
rozlega się wesoła piosnka przy dźwięku for-
106 tepiana, a na dole w szynczku piszczy
przeraźliwie szyjne: katrynka i rozrywają
uszy hołubce pijanych szewców i lokajów. —
Okna sąsiednich domów oświecone rzęsistem
stearynowem światłem urągają się jego ło-
jowej świeczce. — Zaledwie pocznie wzbijać się
do krainy wyobraźni, gruby głos Szwajcara
spycha go na ziemię. Ledwie serce swoje za-
nurzy w morzu czułości zostaje natychmiast
zmuszonym wyskakiwać z tej rozkosznej kąpie-
li, bo daje się słyszeć mocne kołatanie do
drzwi, i milutki głosek sąsiadki — „Ach zga-
sła nam latarka, zabrakło ognia czy go
nam Pan nie udzieli?“ —

Jak perorował mój przyjaciel Józef Leon M....
autor niewydanych wielu dotąd powieści wier-
szem i prozą. W jego biórku leżały spokojnym
snem niewinności uśpione ogromne pliki Im-
107 prowizacii, Fantazyj Dum Trenów Elegii Ma-
rzeń i t. p. Był to człowiek jak sam siebie
nazywał excentryczny, nieoceniony, niepoję-
ty od ludzi, skupiający ducha swojego w
sobie i nie wydzielający się z niego. To nie-
rozumiałe dla mnie opisanie charakteru
mojego towarzysza musi być jednak praw-
dziwem, bowiem on sam zwykle tak
siebie określa. - I teraz postanowił nie
wychodzić z domu, czuł bowiem w swojej
piersi jakieś wieszcze natchnienie i zdolność
do utworzenia czegoś arcy-wielkiego i ar-
cy-cudownego; ja leżałem chory w łóżku
bom wywichnął nogę wracając ze Szlich-
tady i drzemałem spokojnie gdy Józef Leon M.
doświadczywszy wszystkich wyżej wspom-

nianych nieprzyjemności, gdy i głos sąsiadki zapalającej latarnę od półgodziny umilkł, wychodząc z kąpieli a zwłaszcza kąpieli czułości, wlazł do szlafroka, wdział włócz-
108 kową szlafmycę, rozparł się w krześle, położył przed sobą librę papieru i niemając zapewne czem twardo usnąć zaczął deklamować i pisać, niekiedy rozmawiając sam z sobą. – Całą tę scenę za której autentyczność zaręczam przedstawiam wam mili drodzy Czytelnicy:

Józef Leon deklamuje i pisze

Wy niebotyczne Litwy Ponary,
O wy, szwajcarsko Litewskie doliny,
Sosny Zakrętu, okoliczne jary,
Kto was oglądał śród nocnej godziny,
Gdy jak Liszt grato w sercu czuci wieszcze;
Niech Świtezianek Litwy się nie boi

Niech duszę swoją jak lutnię nastroi,
Okiem orła niech raz spojrzy jeszcze! —
Bo fala Wilij ma tyle uroku,
Jak szmaragdowa łza w oku dziewicy;
Tyś ją opiewał Litewski proroku.....
Mic—

Elegia byłaby prześliczna, tylko poeta łamał głowę jakby umieścić stosownie rym ostatni spodniey. Szperał w dziejach Litwy Narbuta chcąc się dowiedzieć azali Świtezianki nosiły ten ubiór który teraźniejsze damy tuzinami od razu wdziewają, gdy wtem z okropnym łoskotem drzwi się otwierają i dwónastoletnia dziewczynka synowica poety odziana jak Psyche rzuca mu się na szyję. — pag 109 fr. 10

— „A cóż Wujaszku, albo Misia nie ładna?
przypatrz no się jak ładnie wyglądam!
Pojedziemy z Mamą na maskeradę i ty
Wujaszku ruszaj z nami!“

pr.

Kilku cukierkami Józef Leon uwolnił się od natrętnych mu w tej chwili przymilań dziewczynki. –

„Tyś ją oglądał Litewski proroku
Gdy się kąpała… w… bez spod…
Źle! wszystko mi z głowy wyleciało. – Przeklęta maskarada! –

śpiews Tyś ją oglądał Litewski proroku…

110 Diabli wiedzą, co on takiego oglądał falę, łzę, czy też dziewicę!… Sprawiedliwie jakiś Turek powiedział że my podczas Karnawału dopóty się wariujemy nim nam ksiądz popiołu na łeb nie nasypie. –

Tyś ją oglądał Litewski proroku
Siedzące na szczycie góry u krynicy

Na honor! dzisiaj w mojej głowie wszystko przewróciło się do góry nogami. Kto u licha widział krynicę na szczycie góry?

bez

bez spodnicy nie można się obejść ale gdzie
tu ją u diabła wsadzić! Ten Narbut na-
pisał ogromne foliały, proszę w nich co od
razu znaleść, a nie wiem czy jest w świecie
tak rzadki ekzemplarz cierpliwości aby
te wszystkie tomy chciał przewertować. Li-
cho wie, z tą przeklętą maskeradą i spodnicą
jeszcze ogromnego napiszę Archaizmu więcej

/// Tyś ją opiewał Litewski proroku
Gdy się kąpała w przezroczej spodnicy.–"

–„Leosiu! mon chér Leon! mój ty szczurze
bibulasty, mój ty braciszku z makulatu-
ry ulepiony czy to myślisz cały wieczór
przepędzić w szlafroku i nie towarzyszyć
mi na maskeradę woła wchodząca Dia-
na siostra Poety. Porzuć te swoje tam
P-o-e-z-y-e chociaż raz jeden w życiu
bądź człowiekiem i ruszaj z nami."–

–„Mais, ma chère! Przerwałaś mi właśnie w chwili kiedy dziecię długo w piersi mojéj noszone miało wyjść na świat.–"

–„Cha, cha cha cha! Kiedy tak to nie żarty! posyłaj natychmiast po akuszerkę."–

–„Niech licho porwie wszystkie akuszerki Począłem pisać narodową obrazową Elegię i już prawie połowę napisałem gdy przed 112 chwilą Misia wystrojona jak Psyche a także ty moja droga z papierowym łukiem i kołczanem zupełnie odurzyliście mo-jéj Muzę.–

–„No to ruszaj na maskaradę a swoją odurzoną Muzę zostaw u bramy niech się na mrozie przetrzeźwi, bo jak Cię kocham mon cher twoja Muza to diabelnie nudna figura. Widzisz że ucze-się od Ciebie i klnę jak Huzar. Ale pokaż

no mi tę Elegię. –

– „Oddaj mi rękopism. To jeszcze brulion ani razu nie poprawiany, nawet syllab nie liczyłem. No oddaj proszę Cię Marynia!"

– „Zaczekaj chwilkę oddam natychmiast

(czyta) Pow[ieść]

Wy niebotyczne Litwy Ponary
Sosny Zaurełu . . . .
. . . .
. . . .
. . . . proroku"

113 „Bravo, bravissimo! Powiedz mi mon cher gdzie twoja Muza widziała trzy szmaragdowego koloru, chiba w przymaczu zrobionym z kocich oczu. – Ale domyślam się zapewne widziałeś płaczącego Mruczka koło mojej Misi. – Doskonale,

przewybornie! Ale zobaczmy co tam dalej będzie! –

Siedząc na szczycie góry u krynicy

To nec plus ultra licentiae poeticae jak tam nazywacie, ale ja ci lepiej poradzę będzie daleko poetyczniej i zbliżysz się do matki Przyrody. – W miejscu krynicy posadź na szczycie góry płaczącą brzozę i niech z niej wytryśnie fontanna soku, z którego mówiąc nawiasem litewscy wieśniacy nieźły kwas sporządzać umieją. – I ta fontanna źródło brzozowe czyli łzi brzozowa Niagara nazwij jak zechcesz niech orzeźwia twojego

114 go proroka kiedy mu się poczynie samemu robić ckliwo od takich wierszy. –

– „Eh, do licha! Przestań swoich uszczypliwych żartów wy się tak na poezyj znacie jak .....

– „No, no, nie gniewaj się zobaczemy dalej."

dalej. —

Siedząc na szczycie góry u krynicy....

— Aha! przemarano! poszedłeś do głowy po rozum... Łom —

Gdy się kąpała w przezroczej spodnicy

— „Mój ty Febie, Apolinie, przewybornie doskonale! w przezroczej spodnicy! No co do spodnic znam się na nich lepiej od Ciebie i zbawienną mogę ci dać radę. — 1mo Przezroczą spodnicę można tylko z Grosttiulu zrobić albo niewodowej siatki. Tiulu nie znano jeszcze za czasów Świtezianek, a niewodowa siatka? Ce serait trop vulgaire et invraisemblable. Napisz tak:

Tyś ją opiewał Litewski proroku
Gdy się pluskała w wodzie bez spodnicy
Ale i tak nie ujdzie! Kąpać się bez spodnicy

w przytomności Litewskiego proroka bardzo nieskromnie, a teraz publiczności zaczyna się moralizować nawet i na Paul de Kocka krzyczą. – Ha! Bravo jest i wiersz którego ci brakło i zakończenie. Słuchaj

Tyś ją opiewał Litewski proroku
Tak jak ja siedząc w wełnianej szlafmycy
Dla Ciebie Muza nieśmiertelność niosła
Ja swoją darmo ćwiczę gdyby osła

Pomimo najokropniejszego bolu zapomniałem o mojej nodze i parsknąłem głośnym śmiechem. Rozgniewany Józef Leon porwał się z krzesła cisnął pod stół nieszczęśliwą narodową-obrazową Elegię, „Przeklęta maskerada zawołał i zaczął nakładać fajkę. –

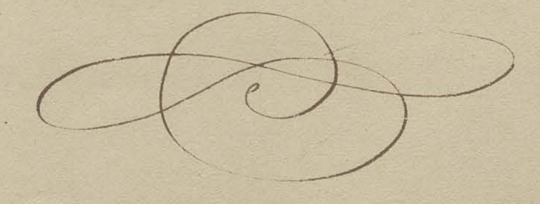
116 – „No cóż mój Febu, Czy pojedziesz ze mną na maskeradę. Pamiętaj że Kostusia

w kostiumie Westalki razem z nami będzie
Nie chcesz mi wierzyć..? Jak Cię kocham
mówię prawdę. —

— „Gdzie diabeł nie poradzi tam poszle kobietę mruknął Józef. — No Marynia ruszaj do siebie, ja się ubiorę i wraz przyjdę. — Józef Leon towarzyszył siostrze i Kostusi na maskeradę. —

Dzu

Zapytacie zapewne łaskawi Czytelnicy w jakim celu ta bazgranina? Nie zaczepiając Księgarzy i Publiczności z których jeśli nie chleb powszedni to odrobinę jego mamy odpowiadam iż napisałem ten Szkic jedynie dla moich kolegów również jak ja zarozumiałych pseudopoetów, a Siostrzyczka Józefa Leona przebrana za Dianę nazywa się Zdrowy Rozum. —



117 Puste Garnki i Puste Głowy. –

Puste Garnki i puste Głowy najwięcej dźwięku wydają, powiada staroświeckie nasze przysłowie Jednak znaczna i najrozmaitsza między niemi zachodzi różnica.. Puste Garnki można czem kolwiek pożytecznem napełnić, do pustej zaś głowy żaden mędrzec ani kropli oleju nie wleje. w tem więc razie wyższość pustego garnka jest oczewistą, i gdy przeciwnie niekiedy znowu puste głowy panoszą się i jaśnieją w koło głów NB. rownież pustych. bywają
118 chwytane poszukiwane i z rąk do rąk wyrywane a biedne garnki stoją spokojnie na rynku czekając nim ktoś zapłaci za nie trzy grosze:– Nie trzeba jednak Archimedesa aby dowiodł kto jest użyteczniejszem

---

Skąd powstał zwyczaj trącania wzajemnie kieliszkami pijąc wino. —

[illegible]

Zmysły ludzkie sądziły pewnego razu iż wszystkie mają udział w przyjemności jaką przynosi człowiekowi picie dobrego wina. Widzenie kiedy przypatrujemy się szklance z winem, mówiąc: co za śliczny kolor? Jaka przezroczystość? Powonienie: Kiedy szklankę zbliżamy do nosa i mówimy Jaka cudowna myszka, co za miły zapach? Smakowanie kiedy długo po wypiciu jeszcze smakujemy trącąc językiem podniebienie: Dotykanie Kiedy z matematyczną ścisłością rozcinamy drut owijający szyjkę butelki, z
119 ostrożnością ocieramy ją serwaty i dobywamy uwięziony w niej korek zawczasu ciesząc się myślą jakie nam zawarte w niej wino

wino przyniesie. Tylko jeden zmysł słuchu nie miał żadnego udziału i to go bardzo zasmucało. Ale Doktor Medycyny Z. bardzo biegły chemik i wielbiciel Bachusa i temu zaradził wołając: „Trącmy kielich o kielich a takowa szklanna harmonija będzie przyjemną dla słuchu. Usłuchano jego rady i kielichy wydały dźwięk cichy i roznoszny z którego zmysł słuchu został niezmiernie zadowolnionym. Lubownicy wina z pokolenia do pokolenia przenosili ten zwyczaj i takim sposobem on doszedł do naszych czasów. —

120 Rendez vous

z akompaniamentem Szpiców

Szkic z Życia Poety. -

C—

Jeśli Muza wasza kochani moi współbra-
cia po Apolinie tak się wypróżni iż bez
natchnienia ani jednego sonetu nie sklei
to w piękny majowy wieczór kiedy słońce
rzucając ostatnie swoje promienia jakby
żegna się z ziemią radzę udać się wam
do Zakrętu i tam przechadzając się nad
brzegami przezroczystej Wilii, to wpatry-
wać się w jej wody, to znowu myśl swo-
121 je na skrzydłach wyobraźni posłać het
tam do Nieba, aby biegała po gwiazdach
po księżycu i w tamtych krainach szuka-
ła natchnienia tego niezbędnego pokarmu

dla romantycznej Muzy bez którego ona u niektórych dzisiejszych poetów jak osioł bez siana obejść się nie może. -

Pewnego razu kiedym się błąkał pod sklepieniem niebotycznych sosen Zakrętu (jak mówią poeci) i nie znalazłszy natchnienia w niebieskich krainach, szukałem go na ziemi spuściwszy nos na kwintę i uważnie patrząc pod nogi aby znowu w jamę nie wpaść iak mi się to przed chwilą przytrafiło, nagle ujrzałem leżący w trawie włóczkowy damski woreczek. – „O losie szczęśliwy zawołałem z radością, Natchnienie któregem daremnie szukał po Niebie i ziemi skryło się do tego woreczka!" – Tu moia Muza jak koń ukłóty ostrogą,
122 puściła się z kopyta. Właścicielkę zgubionego woreczka w jednej chwili przyodziała we wszystkie wdzięki jakie tylko rozmarzona głowa

głowa dwudziestopięcioletniego poety utwo-
rzyć może. Włóczkowy woreczek stał się dla
mnie świątynią Westalek, lękałem się go ot-
worzyć i zgłębić go świętokradzkiem okiem.
Może tam był miłośny bilecik od szczęśliw-
szego rywala (już bowiem byłem we właś-
cicielkę woreczka śmiertelnie zakochanym
chociaż jej jeszcze nie widziałem) a może zer
pończoszka którą moja Dafne pour pas-
ser le temps wiązała siedząc na spadzis-
tym brzegu Wilii. — Tak rozmyślając przys-
pieszyłem kroku, i rychło napotkałem da-
mę z uwagą wpatrującą się w ziemię,
zapewne szukającą woreczka. Serce mi
drgnęło! bo w tejże chwili pomyślałem
Biedny szaleńcze! W coż się obrócą twoje
złote Marzenia jeśli ta dama jest starą
123 i szkaradną babą? Ale na ten raz los mię
nie oszukał. Zbliżająca się kobieta mogła
mieć lat 20 lub 22 najwięcej. Długa żałobna

suknia nie mogła ukryć jej zgrabnej kibici
a ujrzawszy w moim ręku swoję stratę – „Ach
wykrzyknęła z radością Co za szczęście! Pan
znalazłeś mój woreczek."
– „Ach odpowiedziałem z radością Co za szczę-
ście żem znalazł Pani woreczek! Tej chwi-
li nigdy nie zapomnę dodałem kładąc rękę
na sercu. – Ach jakżeś Pan dobry rzekła
moja piękność spuszczając oczy. – Nasza
rozmowa Bóg wie na czemby się skoń-
czyła ale przerwało ją nadejście przyjaciół-
ki mojej Dulcynei która pomagając także
szukać woreczka zabłąkała się była w nad-
brzeżnej gęstwinie. Prosiłem o pozwolenie
towarzyszenia damom do miasta na co
gdy się zgodziły, nie dostrzegłem jak w mi-
124 łej rozmowie czas mi prędko upłynął. Pod-
czas drogi dowiedziałem się że moja piękna
nieznajoma była wdową, miała imię Zofia
i mieszkała na Zarzeczu. –

Księżyc od godziny wypłynął już na niebies-
kie sklepienie gdyśmy przyszli do mieszka-
nia Zosi. Prosiłem aby nazajutrz wolno
mi było ją odwiedzić, po chwili wahania
się zezwoliła i przy pożegnaniu kiedym
jej drobne paluszki do moich ust podno-
sił, uczułem lekkie bez wątpienia mimo-
wolne ściśnienie ręki.– O młodości, młodości
periodzie szaleństwa życia i uczuć! Jakżeś
łatwowierna i że tak powiem głupia. Każde
cacko które nazajutrz złamiesz i znisz-
czysz z pogardą, dzisiaj Ciebie uszczęśliwia
i ten nędzny padoł płaczu na raj niebies-
ki zamienia.–

Jan–

Nie zdołałbym nigdy kochani Czytelnicy opi-
sać wam rozmaitych uczuć jakiemi byłem
125 przejęty wracając do mojej kwatery. Ja com
się przez kilka tygodni daremnie trudził
nad dobraniem rymu do wyrazu miałem

teraz w przeciągu godziny napisałem dwie Elegie pięć Sonetów i ogromną fantazyę dramatyczną a wszystkie te płody mojej Muzy były do woreczka albo o woreczku. — Nazajutrz zaledwie słońce błysnęło na horyzoncie zerwałem się z łóżka marząc i na jawie o mojej wdówce. Chwyciłem gorącą kawę z takim pośpiechem że razem z kożuszniem od śmietanki połknąłem skorkę ze spanonego mojego języka. Ale w tej chwili miałem że uważać na takie drobnostki. Posłałem po fryzjera, utorzył mi włosy a la Bajron, przywdziałem najlepsze moie suknie chef d'Oevres Korzeniewskiego, wylałem na siebie całą flaszeczkę Patszule i wskoczywszy na najstą dorożkę pospieszyłem do mojej
126 wdowy. Na skrzydłach niecierpliwości i nadziei wbiegłem na schody i ochłonąłem nieco tylko wtenczas kiedym u jej drzwi potrzykroć targnął sznurkiem od dzwonka. —

— „Proszę wejść!" — Waj! waj! waj! — „Proszę wejść" — Waj waj waj — „Ach to Pan bardzo proszę!" — Waj waj waj waj — „Jestem tak szczęśliwym....." — Waj, waj waj! — „Cicho Finetko! Bardzo jestem wdzięczna, Panu żeś nas nie zapomniał!" — Waj waj — „Leżeć Finetko!" — „Ach Pani któż zdołałby!" — Waj waj waj! — „Niech Pan będzie łaskaw usiąść." Waj waj waj! — „Z mojej śmiałości Pani źle możesz o mnie sądzić...." — Waj waj waj! — „Będziesz ty milczeć Finetko! Wszak widzisz że ten Pan nie złodziej!" Waj waj waj waj. — „Moja Finetka bardzo rozumna zawsze wtrąca się do rozmowy" — Waj waj waj waj waj. — Waj

127 Nakoniec Finetka dostaje kawałek cukru i zaczyna go zajadać nie złażąc z kanapy. Ja siadam obok mojej pięknej wdowy aby rozpocząć czułą i sentymentalną

rozmowę, ale zaledwiem usta otworzył
suka słysząc głos jej nieznajomy porzuciła
cukier i waj, waj przez minut dziesięć
nie dozwoliło mi skończyć zgrabnie ułożo-
nego periodu.
– „Finetko, pójdziesz za drzwi! Bo widzi
Pan ona ma teraz szczenięta dla tego
taka złośliwa." Waj Waj Waj – „Pani doz-
woliłaś mi zaszczytu..." – Waj Waj – Umil-
kłem ale Zosia rzekła – „Niech Pan mówi
ja wszystko słyszę bo już przyzwyczaiłam
się do jej szczekania" to mówiąc wzięła
Finetkę na ręce. Chwilę milczenia mówi-
łem dalej ... a serce moje nigdy się wywo-
dzięczyć nie potrafi... Tu dla większej
patetyczności chciałem jej wziąć za rękę
Waj Waj przeklęta suka skoczyła do mnie
128 i nim zdołałem usunąć rękę już mię
do krwi ugryzła. – „Finetko leżeć, wara
Finetko! Wdówka mocząc się mojej
wywody

krzywdy lekko ią uderza, a przeklęte zwierzę zaczyna tak przeraźliwie wrzeszczeć że nawet Sokratesa wyprowadziłaby z cierpliwości. - Nie -

- „Biedna zwierzątko tęskni do dzieci trzeba ją wypuścić mówi Zosia powstaiąc z kanapy, ale zaledwie drzwi otworzyła drugi ogromny szpic wcisnął się do pokoju a Finetka znowu wskoczyła na kanapę. - W. r r r r r r r. Hau Hau Hau!"

- Waj Waj Waj Waj - Hau Hau Hau waj waj - Wrrr. Hau wrrrr Hau waj waj - Hau - waj waj jaj jajaj aj -"

- „To Azor wujaszek Finetki - mówi moia piękność - Waj Waj - Hau Hau - „Czy może być pięknieisza psinka? Pan nigdy sobie nie przedstawisz jak jest zmyślnym mój Azor. -

Nakoniec przeklęte psiska uciszyły się na

129 chwilę. Zosia je głaszcze mówiąc. — „Nie szczekajcie na tego Pana to on wam cukierków przyniesie." —

Rozpocząłem znowu — „Szczęśliwy przypadek nastręczający mi nieziemską rozkosz poznania Ciebie o Pani! rozrzarzył w sercu mojem uczucie... do stu diabłów.... w tej chwili przeklęty Azor tak mię w nogę ukąsił że krzyknąłem z bolu i niebardzo delikatne przekleństwo zaledwie mi się z ust nie wyrwało.

Wdówka uśmiechnęła się „Pfuj Azor co to ma się znaczyć? On myśli że mi Pan chcesz coś zrobić. — Trudno wyobrazić jaka to rozumna bestyjka." Hau Hau Hau — Waj Waj Waj —

— „Muszę ich nakarmić powiada Zosia i wynosi z sąsiedniego pokoju talerz pełen mięsiwa. Znowu chwila spokojności z której korzystając mówię dalej — „Wdzięki twoie

Pani

Pani którémi niebianka tylko zdobną
130 być może, niech służą wymowną mojego
nagłego wyznania ucznią. – Ach Pani! spój-
rzyj w to serce pałające... A gdyby was jas-
ny piorun"! Azor i Finetka pokłócili się
o kostkę, Finetka z kawałem mięsa w zę-
bach wskakuje na moje kolana, Azor
wspina się aby go odebrać i moje karmin-
kowe świątecznie majtki odbierają ślady wściek-
zaciętej walki. – Wdowa zrywa się z ka-
napy – „Finetko! Waj Waj – „Azor! – Hau
Hau – Finetko Azor! Waj Waj! Hau Hau
Waj Waj! Nakoniec Finetka zeskakuje
z moich kolan i włazi do kapelusza któ-
ry siadając postawiłem na ziemi. – Azor
pragnie ją z tej obronnej pozycii wyru-
gować. Znowu rozpoczyna się walka i
obrana fortyfikacii którejby nawet Vau-
ban pozazdrościł, przeklęte bestie zaczy-
nają włóczyć po podłodze mój kapelusz

6

wstaję z krzesła aby go wyrwać z ich zę-
(3)bów i przypadkiem nadeptuję łapkę Azora.
Powstają piekielne wrzaski przerywane
użalaniem się niepocieszonej wdówki. -
- „Biedny Azor!“ Hau Hau - „ Precz Finetko!
Waj Waj - „Skrzywdzony biedny piesek“ Hau Hau
Hau - „ A pójdziesz że ścierwo Finetko“ Waj Waj
Waj - Podniosłem z ziemi szczątki mego
kapelusza - „ Muszę pożegnać Panią“ rze-
kłem Waj Waj Waj - Hau Hau Hau
Nie słyszałem co mi odpowiedziała kle-
czała bowiem przy kanapie dmuchając
na bolącą łapkę Azora, pożegnałem ją
upewniając że jutro przybędę odwiedzić
ją i Azora od czego jednak uchowaj
mię mój Patronie Święty Jacku! -

-

-

132 Niektóre uczone Spostrzeżenia
i uwagi Głowy a la Rococo.

Poawe—

Pytanie „ Cóż to takiego?
Odpowiedź. „ Co się na świecie zdarza

Co to jest takiego dzień przyjścia na świat
człowieka dziecięcia? mającego zostać czło=
wiekiem mężem? Jest to jakby teatralny
bilet na scenę świata gdzie się przedsta-
wiają najważniejsze dramata i tragiko-
medie. Każdy człowiek odegrywa jakąś
rolę w tych sztukach. — Jedni występują
zaraz w pierwszym albo drugim akcie, inni
133/17 znowu nudzą się i poziewają czekając nim
przed spuszczeniem zasłony przyjdzie ko-
lej na nich chociażby przez chwilkę uka-
zać się na scenie. — Jednakże teatr świata

tem się różni od przedstawień scenicznych
że tu każdy widz jest razem i działającym
aktorem, a jedna i taż sama tragedia jed-
nych do śmiechu, innych znowu do łez i roz-
paczy doprowadza. –

Wymiar długotrwałości i krótkości życia lu-
dzkiego także jest dziwnie rozmaitym, al-
bowiem kiedy dla jednych _godzina_ staje się
wiekiem, dla innych ludzi _lata_ jak _chwi-
le_ niepostrzeżenie przebiegają. –

Nie będąc w stanie określić długotrwałości
życia, tem bardziej nie możemy powiedzieć
z pewnością czem jest samo życie i zapew-
ne dla tego każdy człowiek z czem innem
je porównywa. – Skąd wypada że niektórzy
134 mędrkowie bardzo się mylą nazywając
życie darem niemogącym porównać się
z niczem. –

Ale skoro śmy zaczęli mówić o porównaniach

ja ze swej strony przyrownam życie najprzod do biesiady. – Biesiada i życie przedstawiają nam dziwną mieszaninę słodyczy i goryczy potraw ciepłych i zimnych zsiadłych i płynnych Dowcip uprzyjemniający życie ludzkie jest solą kuchenną, ktorą zaprawiamy codziennie na- sze potrawy. . Pieprz imbier i inne korzenie można przyrownać do namiętnosci drażnią- cych silnie naszą krew i nerwy. – Ktokolwiek używa nieumiarkowanie życia albo biesia- dy traci z czasem zupełnie gust do nich Niektore potrawy więcej służą dla oka ni- żli dla smaku, i niektorzy ludzie daleko więcej błyszczą pozornie i okazują się dla swiata niżli dla niego żyją; są to jakby

135 zgrabne cukrowe figurki używane jedynie do ubrania stołu. – Niektore potrawy chociaż łechcą nasze podniebienie, mniej są jednak zdrowe od posilnych prostych pokarmów; podobnież niektorzy ludzie

lone –

chociaż przez kilka godzin zdołają zabawić
salonowe towarzystwo dowcipną rozmową,
mało jednak posiadają wewnętrznej wartości
Inne znowu potrawy chociaż są wpraw-
dzie posilne, potrzebują jednak zdrowego
i silnego żołądka; tak i niektórzy ludzie
posiadający głęboką naukę, nie mogą jed-
nak udzielić z niej najmniejszej cząstki
braciom swoim, osłabionym moralnie,
pozbawionym siły woli i ducha potrzeb-
nych niezbędnie do strawienia ciężkich
umysłowych pokarmów. Innych zno-
wu potraw nie można bez niebezpie-
czeństwa razem w żołądku mieszać, i
ludzi różnego sposobu myślenia nie moż-
136 na łączyć w jednem towarzystwie, i
azaliż nie sprawiedliwie niektórych męż-
czyzn można przyrównać do posilnej sztuki
mięsa, a ładne kobiety do słodkich i łechcących
podniebienie

podniebienie wetów. — Jeśli ktokolwiek ma-
jąc oto pójść na biesiadę przyjmuje naj-
przód krople wzmacniające żołądek, stokroć
lepiej zrobi jeśli w domu pozostanie, po-
dobnież i człowiek występujący do biesiady
życia jeśli siebie do niej pobudza i przy- Dru-
musza, daleko więcej znajdzie rozkoszy w
cichej samotności, niżli w szumnem i licz-
nem towarzystwie. Skąpiec żałujący dla sie-
bie zdrowych i smacznych pokarmów
zawsze albo moralnie albo fizycznie by-
wa chorym, kto jednak żyje dla tego tyl-
ko aby jadł, ten pożera najlepszą cząst-
kę samego siebie jak Saturn karmiący
się własnemi dziećmi. — Taka jednak biesia-
da i takie życie są najlepsze z których
137 i ciało i dusza jednostajnie zadowolnione
bywają, i nawet w przyszłości zawsze ich
wspomnienie niejakąś rozkosz nam spra-
wia. —

Życie można przyrównać do każdej ze sztuk
teatralnych.– Z tragedią to ma wspólnego że
się nadto bez zabójstwa i mordów obejść nie mo-
że.– Biesiada również rozsiewa krwawe
mordy i wytępia okrutnie jeśli nie lu-
dzi to gęsi kaczki kury indyki, cielęta
i t.p. – Życie niekiedy nie jest tragedią
ale tylko udawaniem tragedii; a Kome-
dia i Życie pokazują nam śmieszności
i głupstwa większej części ludzi, stawiając
ich w rozmaitych trudnych i dziwacznych
położeniach; z których jednak mądra ręka
Opatrzności zawsze ich do jakiegoś wyż-
szego celu prowadzi.– Codzienne życie więk-
szej części ludzi czemże jest jeśli nie bez-
przestannem odegrywaniem komedii, i za-
pewne dla tego tak mało mają u nas
138 dochodu artyści dramatyczni (ex professio)
Dramat w Życiu podobnież jak i na
scenie składa się ze scen wesołych i roz-
czulających

czulających i naprzemian do łez i śmiechu pobudza. Życie może być porównane z Operą dla jego harmonij i dysonansow; ono ma także swoje Allegro, presto furioso, częste da Capo, i falszywie odegrywane Solo. Zastanawiając się nad Baletem dostrzeżemy łatwo, że i w Życiu ręce i nogi częstokroć więcej przynoszą korzyści niżeli głowa i serce. W Komedii i w ludzkiem Życiu małżeństwo jest prawie zawsze osnową sztuki i jak tragedia tak i Życie Końcy się śmiercią. — Kuracei

Nawet Życie ludzkie może być porównanem z galerią Obrazow, gdzie postrzegamy mnóstwo kwiatow, owocow i cierni, bitew, zasadzek myśliwskich polowań na ludzi i
139 zwierzęta i znowu & znajdujemy obok bazgraniny partacza cudowne portreta Salvatora Rosa Michel Angelo Rafaela i innych rownież sławnych mistrzów—

Człowiek stworzonym jest na to aby był szczę:
śliwym. – Świątynia Szczęścia otwarta dla
wszystkich ale rzadki kto do niej wejść pot.
rafi. Jednym brakuje Stałości Umysłu, drugim
Rozumu, innym Przezorności, innym zno-
wu Cierpliwości przewodników niezbędnie pot.
rzebnych bez których do tej świątyni tra-
fić nie można. –

Człowiek rodzi się Universalnym Geniuszem
np. Każdy jest Kucharzem i piwowarem, albo=
wiem zawsze dla siebie lub dla innych
kaszę i piwo warzy. Także rodzi się myś
liwym, i nieustannie ugania się to za
szczęściem to za dziedzictwem to za dziew-
czętami, niekiedy znowu to na małe i
słabe bezsilne ptaszki sidła zastawia, to
140 znowu na grubego zwierza poluje. –
Człowiek rodzi się także Ogrodnikiem, albowiem
każdy stara się albo rozkrzewić pożyteczne

warzywa

warzywa nauk i rzemiosł, z których w jesieni pożywny plon zbierać będzie; lub też zasadza ogródek kwiatowy złotych marzeń i nadziei łudzących go przez całe życie nie przynoszące żadnego owocu. —
Człowiek rodzi się także Muzykalnym artystą. Jedni w domu swoim grają zawsze na basie, drudzy od rana do wieczora trąbią, inni piszczą jak trelik na flecie, a niektórzy ale tych jest najmniej, dobywają rozkoszne tony z harmoniki słodkiego wzajemnego pożycia. —

Człowiek rodzi się Praczką, albowiem stara się zawsze nie siebie ale bliźnich z brudów oczyszczać, jest także Rybakiem i rzadko w czystej a częściej w mętnej wo-
141 dzie ryby łowi; jest także Jubilerem i fałszywe błyskotki za prawdziwe klejnoty przedaje, również jest Architektem buduje zamki na lodzie i w powietrzu, jednem słowem człowiek jest tem wszystkiem

czem być powinien, i jest także tem czém być nie powinien. –
W długotrwałości życia zwierzęta i rośliny przewyższają ludzi. – Na przykład żółw może dożyć lat stu, gdy mu zaś utną głowę żyje jeszcze tylko kilka kwadransów, a ludzie bez głowy mogą żyć lat kilkadziesiąt. Szczupak i karp żyją (NB. jeśli pierwej nie trafią na patelnię lat półtorasta, słoń może żyć lat dwieście. Dąb stoi lat tysiąc jednak on się wznosi i wzrasta powolniej od innych drzew i właśnie służy przykładem że i ludzie za pomocą długiej pracy i nauki, nie od razu ale stopniowo wznosić się powinni. –
142 A chociaż życie człowieka nie jest długotrwałem, to go jednak pocieszać powinno że nigdy nie jest <u>najdłuższem</u> to natomiast <u>najlepszem</u>, <u>najpiękniejszem</u> i <u>najszlachetniejszem</u>; a jeśli nie zawsze bywa takiem to

to przynajmniej takim być powinno. —
Jednak przed potopem ludzie daleko dłu-
żej żyli. dowodem niech służy następna po-
wiastka przez Szampoliona i Barona Bram-
beusa w przedpotopowych Archiwach wy-
czytana o miłości i muchach. którejmo-
żna nadać tytuł

<u>Starość i młodość</u> zer

Powieść przedpotopowa

Hilpa, najmłodsza z pięciuset cór naczelnika
pewnego pokolenia będąc jeszcze dwudziestolet-
niem przy piersi niemowlęciem, już się
odznaczała nadzwyczajną pięknością, a
143 w dziewięćdziesiątym roku swojego wieku
jako młoda dziewica przewyższała tak dale-
ce urodą czterysta dziewięćdziesiąt dziewięć
siostr swoich; że w każdym rodzaju Natu-
ry i Sztuki, wszystkiemu co tylko było naj-
piękniejszem nadawano nazwisko Hilpy. —
Schalem śliczny młodzieniec starał się pozys-
kać

kać rękę najpiękniejszej z najpiękniejszych.-
Miłość wstąpiła w serce Hilpy skoro jej młodość
poczęła rozwijać się w całej swojej krasie i blasku,
poczynała wówczas sto pięćdziesiąty rok swojego
życia, a młody Schalem zaledwie kończył rok
dwieście dwudziesty czwarty. Hieroglificzne
pismo w którem oświadczył jej swoją mi-
łość dosłownie przekładam. –
–„ Najśliczniejsza dziewico Zoro oumilająca
dni życia mojego.– Zaledwie siedmdziesiąt lat
ubiegło jak dusza moja polubiła twoją. Nie
144 sądź jednak abym był lekkomyślnym i
płochym młodzianem. Niech lat siedmset
ubiegnie a nie przestanę Cię kochać z tymże
samym zapałem. Ty jednak wspomnij że
krótki nasze życie nie sięga dłużej nad lat
tysiąc, a piękność kobieca zaledwie lat
kilkaset trwać może. Zastanów się perło
życia mojego nad tem wszystkiem i jed-
nem słowem swojem chciej uszczęśliwić
dotnieci

do smierci wiernego tobie

Schalema.–"

Rozkochana Hilpa nie długo kazała cze-
kać na odpowiedź.– Zaledwie lat dziesięć
ubiegło, że skromnością właściwą owoczes-
nym dziewicom wyznała Schalemowi że go
kocha. Przygotowania do wesela odbywały
się z nadzwyczajną szybkością, tak że w
lat piętnaście kochankowie już byli małżeń-
skim węzłem połączeni.– Hilpa mając lat
145 dziewięćset dwa oddała ducha 145–13 Bogu na rękach
ukochanego małżonka który ją tylko o sto
lat przeżył.– Fin–

Żyć lat tysiąc nie fraszka! Jednak widzi-
my że ludzie owocześni w tak długim
przeciągu czasu robili tylko to samo co i
my dzisiaj, to jest: żyli i kochali, uszczęśli-
wiali innych i sami byli szczęśliwemi.–

Teraz drodzy Czytelnicy zastanowimy się nad
świętojańską muszką której życie podług Buf-
fona

Żona trwa tylko dwadzieścia cztery godziny. Ona przez kilka minut jest dzieciecięciem, za chwilę matką w kilka godzin zgrzybiałym starcem, a z zachodzącem słońcem traci życie. Jednak ta mała nikczemna mucha żyła i kochała, powiedz cóż człowiek więcej zrobić w stanie? —

Przyrodzenie rozrządziło wszystkiem jak najmędrzej i stoletni słoń nie mógłby się
146 pochlubić że jest szczęśliwszym i doskonalszym od jednodniowej Świętojańskiej nikczemnej muszki. -

Pewien mądry natury badacz dowiódł że wszystkim nam znajoma pokojowa mucha posiada szesnaście tysięcy oczu. Bajeczny Argus nie może być z nią porownanym i jeśli mamy wierzyć niektórym naturalistom czemuż nie mamy dawać wiary podaniom o starożytnych Mitologicznych bóstwach? Pomyślny ile rozkoszy musi doświadczać

16,000 dięczno oczna muszka jesli zatopi mi=
tosne spojrzenia w takiejże liczbie oczu swojej
kochanki. - Jakiż rozkoszny widok sprawują za-
pewne krzyżujące się promienie 32,000 oczu
kiedy u nas co tylko dwoie posiadamy częstokroć
jedna wypadająca z nich błyskawica całą naszą
istotę nieznanym ogniem przejmuie ale z drugiej
strony jakże nieszczęśliwą i godną litosci jest ta-
147 ka muszka dręczona zazdroscią kiedy nie może
ani jednego swoiego oka ani na chwilę od ulu-
bionego przedmiotu odwrócić. Dziwi mię
mocno że dotąd zazdrosni mężowie nie odkry-
li jeszcze sposobu korzystania z tego domowego
owadu któryby zapewne lepiej stokroć od wszy-
stkich starych ciotek przestrzegał i pilnował
ich żon wiernosci. - Wena

Jednak z mojej strony bynajmniej nie zazdroszczę
muchom ich 16,000 oczu - dla mnie daleko
jest milsza para oczu slicznej kobiety kiedy
z nich wybłyska niebieski promień wewnętr-
nnego

nego ducha, i życia, kiedy one są zwierciadłem duszy, brylantem w koronie wdzięków posłańcami radości albo smutku, nadziei lub rozpaczy, szczególniej jednak lubię czarne oczy zwykle bowiem w nich się ukrywa jakaś luba i pełna rozkoszy czułość. –

148 Oko jest światem w miniaturze w którym miłość tron swój zbudowała. Dzieje wszystkich narodów składają jego Archivum, a czułość i pochlebstwo nie mogły znaleść silniejszego wyrażenia nad to. – „Moie ty oczko złote."
A oczko złote chociaż nie istnieje w naturze.
– [illegible] jest jednak godłem posągu również nam a niekiedy więcej miłego od najpiękniejszych oczu
Oko kobiety NB. młodej i ładnej jest butelką lejdejską ciskającą w około iskry electryczne, gwiazdą przyświecającą ostatowi naszego życia rozjaśniającą pomrok tęsknoty i świetną jutrzenką wschodzącą na horyzoncie miłości i nadziei.
Kolor oczu także znacznie wdzięk osoby podnosi jednych

jednych zachwycają oczy czarne, drugich błę-
kitne jednak oczy kochanki zawsze są naj-
piękniejsze jakiegoby one koloru nie były. –
Ale daleko wyższe na nas wrażenia blask
149 oczu. Chociażby były najpiękniejsze bez blasku
i życia żadnej siły nie mają, a najsilniejsze
wrażenie sprawują oczy zdobne cichym i
łagodnym ogniem. Również dziwną i czaro-
dziejską prawie siłę posiadają bystre żywe
czarne oczy, ale które się oprzeć zdoła spoj-
rzeniom tym nabiegłym, z których się jednak
wybija rozkoszny jakiś uśmiech. – Oczy peł-
ne ducha i ognia nadają człowiekowi pew- nie –
ny rodzaj powagi, a oczy wesołe nie będąc
prawdziwie pięknemi mogą nas jednak za-
chwycić i podbić pod swoją władzę. Zdarza-
ją się także oczy malujące cichość i spokój
duszy, a niektóre przepełnione są nie-
wypowiedzianą słodyczą działającą na nas

silniej niż prawdziwa piękność, również i w Kobietach szczerość prostota i łagodność częstokroć są nam droższe od idealnej regularności rysów. Szlachetne uczucia malują się w oczach, a czysta dusza przyozdabia je niezie-m-
150 skim blaskiem. Homer nadaje Junonie oczy królewskie, Minerwie błękitne, Wenerze miłośne, a oczy sławnej Aspazii nazywa dużemi. Siła oczu nawet tak jest wielka, że niekiedy oczy wpółzamknione nie mniej mają powabu, a łotrzyk Kupidyn co tyle psoty codziennie wyrabia, niераz ukryty pod spuszczoną powieką wyrzuca swoje pociski.-

Jakaż mowa może mieć tyle siły znaczenia i wyrazu jak mowa oczu! Skoro dla myśli zabraknie słów a dla uczuć wyrażeń, wtedy oko mówić poczyna, a jego mowę zgadują nawet obie osoby, i dla tego niektóre oczy można nazwać żywym Dykcjonarzem, prawdziwym

Polyglotykon. -

Najniebespieczniejsze zapalenie oczu powstaje od rany przez Kupidyna zadanej, a wtenczas wszystkie przedmioty ukazują się w fałszywem
151 świetle; z tej choroby rozwiązuje się natychmiast zapalenie serca. Wodę do oczu przedają w aptekach, ale prawdziwą wodą oczu są Łzy, niekiedy boleści, smutku tęsknoty albo rozpaczy, to znowu radości miłości szczęścia współczucia spadające jak rosa niebieska z oczu na serce i jak ona ożywiające kwiaty naszego życia. — więcej.

Nawet Królestwo zwierząt posiada swoje sławne oczy jakoto sowy i kota które w nocy doskonale widzą — łagodne gołąbka, przenikliwe ostrowidza bystre orła itd. Poeci rozprawiają często o dziewiczej niewinności oczu róży a gwiazdy zowią oczyma niebios. Ludzie niedaleko widzących mamy nie tylko fizycznie ale i moralnie nawet, to jest takich którzy o pięć kroków przed sobą nie dostrzegają

co ma ich spotkać; kiedy przeciwnie człowiek da-
152 leko widzący nie przestaje na teraźniejszości, ale
zawsze buja w przyszłości, pragnęć czytać w gwiaz-
dach i planetach, śmiało przeskakując wszystkie
zawady jakie w swej drodze napotyka. O dziwnej
sile niektórych oczu wiele napisano powieści. Plu-
tarch twierdzi że spojrzenie niektórych złych
oczu rzucone na kolebkę dziecięcia, wywiera zgu-
bny wpływ na całe jego życie, a nasze pospól-
stwo i teraz wierzy w urok złych oczu. Ja sam
najmocniej jestem przekonany ile można wycierpieć
od cudzych oczu, np. jeśli nie możemy zrozumieć
wyrazu ~~oczu~~ drogiej dla nas istoty jakże okrop-
na goryez i boleść przejmuje nasze serce. Iskra
jednem spojrzeniem rzucona zamienia się w
pożerający płomień z taką szybnością, iż uwa-
żamy bardzo niedoświadczonymi w miłości tych
ludzi którzy się dziwią ~~że~~ iż Nafta za przyb-
liżeniem ognia zapala się w niejakiej od nie-
154 go odległości. Spojrzenia lubej są słońce, większej

odległości zdołają rozniecić w duszy kochanka
najsilniejszy pożar. —
W największem i najszlachetniejszem znaczeniu
uważane oko jest obrazem cząstki Bóstwa, dą-
żącej do Bóstwa na skrzydłach wiary nadziei
i miłości, ono jest pochodnią ciała tak jak ro-
zum pochodnią duszy a despotyczni władcy sta-
rożytnego Rzymu nadawali tak wielką war-
tość oczom iż tylko największych zbrodniarzy
karano pozbawieniem wzroku i podczas ostat-
niego prześladowania Chrześcijan prawie więk-
szej połowie męczenników wypiekano je rozpa-
lonem żelazem. — Romer

Najlepszemi i najdogodniejszemi bez wątpienia
były oczy szklanne przez Luciana opisane, któ-
re podług własnej woli można było wkładać
albo wyjmować, tem samem patrzeć tylko na
te przedmioty które nam się podobały. Dobre
154 byłoby gdyby ktokolwiek i teraz odkrył spo-
sób robienia takich oczu. Każdy chory mógłby

swoie oko posłać do naprawy, a jeśliby go dob-
rze nie zreperowano, lub co gorsza do reszty
zepsuto zawsze mógłby kupić sobie drugie. Uda-
jący się w daleką podróż kochanek mógłby
dla pociechy w rozstaniu zabrać z sobą cho-
ciażby ~~[illegible]~~ jedno oczko swojej ulubionej, a częstok-
roć umyślnie i nieumyślnie zdarzałyby się
pocieszne takich oczu zamiany. —

Największem, naybardziej ognistem a razem i
naydumniejszem gdyż na świat cały spoglą-
da jest oko Nieba Słońce. W krajach wschod-
nich upadają na kolana przed jego pałającem
spojrzeniem tysiące ludzi, śpiewając hymny
i pochwały na cześć najpiękniejszego z naj-
piękniejszych oczu. —

To niezmienne oko świata kierujące całą
125 siłą wzroku światła i optyki jest także naj-
pewniejszą probą służyć mogącą dla rozróż-
nienia ludzi Orłów od ludzi Sów. Niektórzy
ludzie wzrokiem orła śmiało spoglądają
na słońce

na słońce oświaty karmiąc się chciwie jego
porywnemi promieniami, przeciwnie ludzie
Sowy zamykają oczy przed jego blaskiem,
dla takich ciemność jest najmilsza, nie
mogą bowiem przejrzeć przez zasłonę leni-
stwa przesądu i zabobonu. — Usta —
Chociaż pięknemi bywają oczy, ale również
pięknemi bywają i koralowe Usta rumie-
niące się jak nierozwinięty pączek róży,
dla tego oczy i usta wiodą nieprzerwaną wal-
kę o pierwszeństwo. niektórym bowiem ludziom
jedne innym znowu drugie więcej się podo-
bają. Nawet pewnego razu ja sam pod-
słuchałem u drzwi gabinetu młodziuchnej
wdowy następną między niemi sprzeczkę
i rozmowę.

Oczy My przesyłamy promienie miłości
156 do serca, otwierającego się tak na ich przy-
jęcie jak kielich tulipanu przed przyjściem
dobroczynnej rosy. —

Usta – „A słowa czułości, i przerywane westchnienia rozkoszy, którym umiemy nadać urok niezwykły, albożtakże nie przenikają do każdego serca jak rosa do kielicha kwiatu?"

Oczy. Jednak niekiedy zostajecie zmuszone umilknąć ze wstydem, kiedy my albo najokropniejszą boleść, albo największą rozkosz chcemy wyrazić." –

Usta – „Rumieniec wiosennej róży nie jest piękniejszym od naszego. –

Oczy. – „A w nas, albożnie błyska ogień Nieba, albożmy nie jesteśmy zwierciadłem duszy?"

Usta. – „A pogodny uśmiech, gdzież jeśli nie u nas obrał siedlisko? A pocałunek,
157 ten nektar niebieski który duszę z duszą spaja, czyliż nie z ust pochodzi?"

Oczy nie wiedziały co na ten ostatni

argument

odpowiedzie, już się zdawało że zostały zwyciężone, lekka mgła smutku ocieniła ich zrenice i wtem spadły dwie łzy toczące się po świeżych liczach. — Druku —
Na widok tych drogich pereł niewinności usta oniemiały i ja zaprzestaię na dzisiay prawie wam o nich bazgrać kochani Czytelnicy bo dalibog zaledwie i tak jakkolwiek potrafiłem dociągnąć do końca. — Bowiem nie ma w świecie nic bardziej nudnego jak pisać wielkie rozprawy niby uczone o wielkich głupstwach, ale ponieważ szumne głupstwa weszły u nas w modę, więc i ja staram się o ile mogę stosować się do ogólnego gustu, albowiem de gustibus non disputandum est. —



Ar.

158 # Fraszki i Aforyzmy. –

Fraszki.

Mówiono dawniej: „Głupia głowa do porzłoty, a dzisiaj podobno te głowy są najrozumniejsze, w których się rzę złocą. –

+

W pewnem mieście gdzie większa połowa ludności składa się z żydów, Urzędnicy policii zawsze noszą rękawiczki lękając się krosty. –

+

159 Że Cham był chłopem wszystkim to wiadomo, trzeba żeby ktoś dowiódł i przekonał że Sem i Jafet byli szlachtą. –

+

U Pani N. drugiej żony Pana N niedawnemi czasy umarł jéj pasierzb. Pan N płakał i lamentował. – Przygodna macocha

tak była iego żalem przejęta i wzruszona,
że ani jednej łzy wylać nie mogła. Szczę=
ściem we dwa tygodnie przeniosła się do
wieczności ięj szpic faworyt i Pani N odzy=
skała możność płaczu. Nawet tak była
tą stratą wzruszona iż przez dni pięć
z łóżka wstawać nie mogła. –

#

Panu B. gdy zasłabła nagle córka nie po-
syłał po lekarza zdając się na naturę,
lecz gdy mu klacz zachromała, natych-
miast posłał po konowała, córka umar-
ła, a klacz wyzdrowiała. –

#

160 W pewnem mieście gdzie się znajdują trzy
lazarety przejeżdżający doktor. X... założył
nowy szpital w którym żadnych lekarstw
chorym nie dają. Słyszałem iż dotąd żaden
z pacientow nie umarł. Podaję się do roz=

wiązania, czy nie lepszą byłaby metoda nie-
leczenia od metody leczenia i która byłaby
mniej zabójczą dla chorych. –

#

Dla czego teraz tak mało ludzi wesołych?
Bo najwięcej gołych." –

#

Powiadają że Pan Bóg dał człowiekowi
wolę i rozum, dziwna rzecz dla czego
wola postępuje prawie zawsze na przekór
rozumowi. –

#.

Niedawnemi czasy Książki zapozwały
Karty przed Trybunał Zdrowego Rozumu
161 oskarżając je iż kradną u ludzi czas.
który mógłby być obróconym na czytanie
dzieł pożytecznych. Karty dowodziły iż
istnieją tylko dla miłości bliźniego, albo-
wiem bez nich czas zdawałby się, nies-

skończenie

koniecznością. Rozum dozwolił xartom rozrywać głupstwo i czczość morzywać sine appelatione przedstawiając Książkom, że hańbą byłoby dla nich wciskać się tam gdzie ich nie proszą. —

#

Miłość kobiecą można przyrównać do Muscat=Lunell, chociaż słodka jednak z początku durzyć, później nudzić poczyna.

#.

Osioł na mownicy, Bernardyn w czepku i rozromansowany stary Kawaler są to trzy najśmieszniejsze maski na scenie świata. —

#

162 Bogactwo piękność i cnota od niepamiętnych czasów kłócą się z sobą, i zapewne dla tego nigdy ich razem spotkać nie można

#

Małżeństwo jest faraonowym bankiem
diabeł bankierem i zakłada posażne i nie-
posażne panienki w banku, my ponteru-
jemy ale najczęściej tylko bankier wygrywa

#

Dowiedziono niedawnemi czasy że dusza
ludzka siedzi w Rublu srebrnym albo-
wiem człowiek może żyć bez głowy bez
serca i tp. ale bez rubla najtrudniej. —

#

Asygnaty zapewne biorą nazwisko od
Asa często bowiem znajdują się w
jego towarzystwie zostawując po sobie
gnaty As=sygnaty. —

#.

163 Odstępne bardzo teraz wesoło w modę, gdyż
na publicznych targach uczciwości, biorą
nawet odstępne od Sumienia. ——

270 – 292

Korespondencya ofiarodawcy tego
zbioru pułkownika A. W. Żyrkiewicza
z Karolem Estreicherem

Въ Правленіе Краковской Ягеллоновской Библіотеки.

Посѣтивъ этимъ лѣтомъ г. Краковъ, его историческія святыни и достопримѣчательности, познакомясь съ Ягеллоновской библіотекою, обѣщалъ я пожертвовать туда нѣкоторыя рукописи и рисунки польскихъ дѣятелей, находящіеся въ моей коллекціи автографовъ. Охотно приводя въ исполненіе это обѣщаніе, жертвую слѣдующіе рисунки и рукописи: 1) рукопись стихотвореній Казимира Бродзинскаго (114 л., въ том. числѣ и рукопись Wiesław'a); 2) рукопись Войниловича („Бурлешки", „Юморески" (72 л.); 3) Автографъ поэта Кондратовича-Сырокомли; 4) Рукопись поэта Одынца; 5) Рукопись поэмы гр. Ржевусскаго (71 л.). 6) Подпись Фаддея Костюшки; 7) Письмо генерала Заіончека, 8) Автографъ королевы Анны, жены Стефана Баторія; 9) собственноручное письмо Королевича Константина, сына Яна Собѣсскаго; 10) собственноручныя – письмо и расписка Короля Станислава Августа Понятовскаго (къ его секретарю Жигайлову);

11) Собственноручное письмо короля Станислава Лещинскаго; 12) Автографъ писателя Бѣлинскаго; 13) Автографъ поэта Адама Мицкевича (на свидѣтельствѣ) и рисунокъ поэта съ его надписью (иллюстрація къ „Пану Тадеушу"). — 14) Рисунки и рукописи художника-писателя Артура Гроттгера (7 шт.); 15) Серія рисунковъ писателя Іосифа Крашевскаго (34 рисунка).

Рукописи, поименованныя въ п.п. 1, 2, 3, 4, получены мной при бывшей когда-то въ Вильнѣ типографіи Глюксберга.

Если въ Ягеллоновской библіотекѣ найдутся уже рисунки или автографы вышеперечисленныхъ авторовъ, то я ничего не имѣю противъ того, чтобы часть присланнаго было передана въ другія сокровищницы Кракова, напримѣръ въ національный музей.

Позволяю себѣ надѣяться, что почтенная Ягеллоновская библіотека приметъ мой скромный даръ, который поможетъ мнѣ лишній разъ показать, что мы, русскіе, умѣемъ уважать чужую славу, что между поляками и русскими — на культурной почвѣ исторіи, науки и искусства — возможно полное сближеніе и взаимное пониманіе. Смѣю увѣрить, что присылаемое попало ко мнѣ, въ коллекцію, неслучайно; что я отдаю его не изъ лишней болтовни... Нѣтъ! Я всегда съ

уваженiемъ относился къ исторiи Польши, какъ и къ исторiи другихъ великихъ народовъ, чтилъ и любилъ тѣхъ дѣятелей Польши, которые внесли свою лепту въ сокровищницу человѣческой мысли и чувства. Политика-же, какъ наука, основанная на лжи, вредѣ ближнему, эгоизмѣ и нарушенiи завѣтовъ Христа, даже когда она служила дѣлу государства, всегда была мнѣ противна. Для меня, патрiотъ, гнусенъ служитель алтаря, съ крестомъ въ рукѣ и именемъ Божiимъ на устахъ, убивающiй ближняго, проповѣдующiй ненависть и насилiе — во имя политики..... Но истинный патрiотъ, къ какой-бы нацiональности онъ не принадлежалъ — даже врагъ Россiи — неизмѣнно внушалъ и внушаетъ мнѣ уваженiе, если дѣйствуетъ искренно, благородно, открыто, борясь за честь и свободу родины. А служить родинѣ, борясь за нее, можно и на почвѣ культуры, съ духовнымъ мечомъ въ рукѣ!...

Никогда не забуду я того глубокаго впечатлѣнiя, которое произвела на меня Краковская усыпальница польскихъ королей и другихъ славныхъ дѣятелей Польши... Сколько было величiя, славы, надеждъ и страстей мирно успокоилось подъ безмолвными

кощунственными приемами! И как умеет поль-
скій народъ сохранить и чтить свои святыни!
Не забуду я и произведеній великаго польскаго
патріота, художника Матейки, поразившихъ
меня еще въ Вѣнѣ: они писаны кровью и
слезами!!... Въ Краковѣ я встрѣтилъ, какъ
русскій, столько предупредительности и уваже-
нія, что воспоминаніе о томъ никогда не
изгладится во мнѣ... А все потому, что я
пріѣхалъ туда не какъ врагъ или чужой, а
какъ другъ, какъ писатель и археологъ, съ
любовью и почтеніемъ къ чужимъ святынямъ,
не бередя старыхъ, еще незакрывшихся, ранъ, а
глядя на нихъ съ уваженіемъ, какъ на слѣды
страданія ближняго...

Большинство русскихъ также,
какъ и я, смотрятъ на патріотовъ Польши, на
ея народъ.- Тѣмъ больнѣе было мнѣ видѣть
на-дняхъ, въ Ченстоховской библіотекѣ пред-
меты, очевидно служащіе дѣлу полемики,
нарочно разжигающіе племенную страсть—
вражду объявленій, "говорить по-польски воспре-
щается", акварели, изображающія невозможное
(стыдно говорить!) событіе — казацкую сотню,
стоящую обѣдню въ ризѣ католическаго духо-
венства, ведущую на поруганіе священные
сосуды, — оффиціальной бумаги, въ которой
полиція отправила какую-то вещицу

за стеной, но, вопреки запрещенію русскихъ
властей, польскій романсъ... Особенно грустно
мнѣ было видѣть послѣдній „человѣческій" доку-
ментъ!... На что указывалъ онъ?!- Развѣ
только на то, что маленькій, незначительный пис-
русскій чиновникъ, в какой-то глуши, свято испол-
нялъ приказаніе начальства т.е. свой долгъ; что
польская публика умышленно нарушила устано-
вленный русскимъ правительствомъ порядокъ и
рекламируетъ теперь свой подвигъ клочкомъ бумаги,
вывѣшеннымъ для публики... Но кто былъ пра-
въ изъ нихъ двоихъ въ этомъ столкновеніи - безвѣстный
-ли чиновникъ или образованная особа?!.. Господа,
будьте-же справедливы, безпристрастны!.. И можно-
ли въ такомъ учрежденіи, какъ учено-Ягеллон-
ская библіотека, игра въ политику?!...

Для иллюстраціи словъ моихъ
приведу фактъ, за достовѣрность котораго я вполнѣ
ручаюсь. — Вскорѣ послѣ окончанія возстанія
1863-1865 г.г. Мать моя, проходя мимо
Виленскаго кафедральнаго костела, зашла туда,
чтобы укрыться отъ дождя. Въ костелѣ двигалась
духовная процессія и мать задала нѣсколько
вопросовъ о ней по-русски стоявшему у входа
жандарму. Этого было, однако, достаточно
для того, чтобы всю спину ея дорогого бурнуса
облили вітріолемъ... Представьте себѣ, что я
могъ-бы пожертвовать этотъ испорченный
бурнусъ попалъ-бы въ музей имени гр. М. Н.

Муравьева (в которомъ я работаю), показывают, что опасно ведь для характеристики польской нацiи и ея отношенiя къ намъ, русскимъ! Послѣдствiе приняли-бы. Но было-ли бы это справедливо?!.. Какой-либо темный фанатикъ сдѣлалъ гадкiй, варварскiй поступокъ по отношенiю къ русской женщинѣ. — Да развѣ тутъ виновата вся польская нацiя?!.. И развѣ одинъ фактъ, даже рядъ случайныхъ фактовъ, могутъ охарактеризовать цѣлый великiй народъ?!! Наша борьба вызываетъ грустныя явленiя. Но къ чему же возбуждать страсти единичными случаями, которые съ годами получаютъ навѣрное лишь значенiе анекдотовъ и забудутся?!. Къ чему?!.. Какъ все это грустно, странно, чтобы не сказать болѣе!!...

Мнѣ хотѣлось-бы вѣрить, что посѣщенiе Ягеллоновской библiотеки, сохраняющей въ стѣнахъ своихъ великiя, безсмертныя произведенiя человѣческаго ума и сердца, отвлечетъ все то, что, не характеризуя истинныя отношенiя Россiи къ Польшѣ, служитъ лишь къ праздному возбужденiю страстей, а содѣйствовало къ ускоренiю того радостнаго дня, когда (я вѣрю въ это твердо!) Польша пойметъ наконецъ Россiю, полюбитъ ее какъ сестру, найдя въ тѣсномъ единенiи съ нею на почвѣ науки и искусства новый источникъ къ продолженiю своей культурной

стрии... Сравните быт поляков в России с
тем, что испытывают они в Австрии и Пруссии,
Какой народ мягче, гуманнее, справедливее народа
Русского?!..

Да извинят мне эти строки, которые
сами невольно вырвались из-под пера, когда
воскресил недавно пережитое мною в стенах древняго
исторического Кракова!..

Но как много предрассудков и непони-
мания лежит между русскими и поляками!..
Во Кракове один образованный поляк, с
которым я случайно познакомился, выразил
(мимох.) искреннее свое удивление тому, что я,
уважая польский народ, его историю, в то-же
время состою членом Комиссии по устройству
Виленского музея имени гр. М. Н. Муравьева...
Вот что значит смотреть даже на науку, на
археологию, сквозь призму политики, затума-
ненную страстями!.. Если-бы этот почтенный
господин мог посетить Муравьевский музей и
воочию убедиться, с какой любовью, собирает
комиссия по устройству музея все, что относится
к последнему восстанию, все „за" и „против" его
деятелей - русских и польских!.. Еще не родился,
быть может, настоящий, беспристрастный
историк восстания 1863 - 1865 г. г.; еще живы
многие, которые близко видели события того

времени, и многое станетъ от действія - прави-
тельственныхъ и частныхъ. Но этотъ будущій
историкъ эпохи Муравьевскаго генералъ-губернатор-
ства будетъ пораженъ той научной тщательностью
и безпристрастіемъ, съ которыми стала Мура-
вьевская комиссія, состоящая изъ русскихъ, всякій
клочекъ, уцѣлѣвшій отъ всесокрушающаго времени,
даже если онъ говоритъ не въ пользу того или
иного русскаго человѣка...

У меня были и есть друзья между
поляками, которымъ обязанъ я отношеніемъ людямъ
близкихъ мнѣ лицъ. Тысячи поляковъ, находящихся
въ центральной Россіи и Сибири, благословляютъ
русскій народъ и мирно сжились съ нимъ. Все
чаще и чаще въ Польскомъ обществѣ и печати
раздаются честные и смѣлые голоса въ пользу
сближенія съ Россіей... Только въ Западныхъ
губерніяхъ да за-границей существуетъ предубѣж-
деніе противъ Россіи и каждый шагъ ея
получаетъ тамъ ложную окраску, неправильное
толкованіе. Откуда-же это?! — Это незнаніе
Россіи, это тѣ-же политики, которые подъ
видомъ „исторіи прошлаго" — [illegible] въ отноше-
нія двухъ славянскихъ народовъ... Каинъ убилъ
Авеля лишь тогда, когда темное, братское чувство
любви замѣнилось въ немъ эгоистичной поли-
тикою. Грустная исторія этихъ двухъ братьевъ
съ тѣхъ поръ постоянно повторяется на землѣ,

как между отдѣльными личностями, такъ и между народами... Государство, как это ни досадно, обязано заниматься политикою. Но Польша перестала быть государствомъ, а тѣмъ не менѣе народъ польскій живъ и не сказалъ еще своего послѣдняго слова... Значитъ, не въ политикѣ сила! И развѣ Евангеліе Христа, которое одинаково ложится въ основу вѣры и православныхъ, и католиковъ, служитъ дѣлу политики? – Развѣ не Христосъ сказалъ: „Воздадите Кесарево Кесареви и Божіе Богови!“? –

Какъ-бы счастливъ я былъ, если-бы мой посильный трудъ, при семъ прилагаемый, обратился въ одинъ изъ тѣхъ „единыхъ“ камней, на которыхъ друзья человѣчества общими силами, безъ различія національностей, во имя Христа, созидаютъ въ будущемъ единое зданіе братской любви между всѣми народами!.. И предоставимъ „спеціалистамъ“ заниматься политикою. Если-бы Польша когда либо возродилась, как государство – пусть эти „спеціалисты“ и возьмутъ на себя, по своей совѣсти, будущее созиданіе... А теперь мнѣ тяжело видѣть въ великомъ народѣ польскомъ, утратившемъ свою государственность, но сохранившемъ благородныя черты характера, эту игру въ

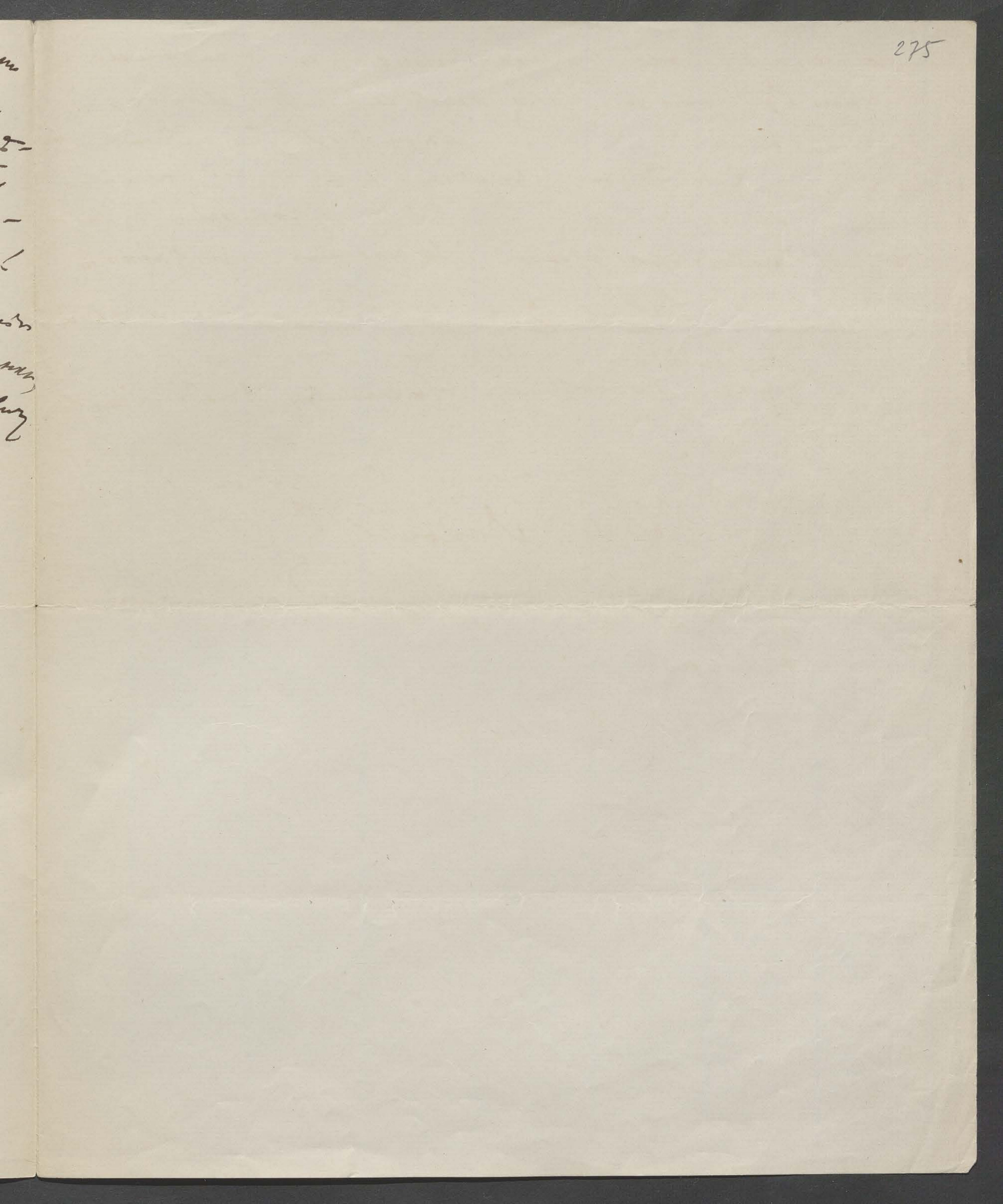
полицію, дабы немедленно разыскать украденные многіе предметы изъ Ясеновской библіотеки!.. Хочется думать, что они попали туда по недоразумѣнію... Ради Бога, спасите ихъ! не допустите непозволительнаго вандализма, коимъ одни чужеземцы, особенно русскіе, выносятъ изъ Кракова!

Прошу меня увѣдомить о полученіи бумаги по адресу: г. Вильна. Большая Погулянка д. Бутко, полковнику Александру Владиміровичу Мицкевичу.

Съ глубочайшимъ почтеніемъ и любовью имѣю честь быть.

Ал. Мицкевичъ

Г. Вильна
26 Октября 1906 года.



9 Марта
1902 г.

Милостивый Государь!

Я давно получил Ваше любезное письмо (от 26 февраля) но только теперь могу на него ответить: я был болен и занят до чрезвычайности. Вместе с сим посылаю на Ваше имя посылку с документами и рисунками для Румянцовской библиотеки. Иногда мне кажется, что лучше было бы мне не терять большой [illegible] и [illegible] фотографий в моем доме, когда их увидят. Но пусть Румянцовская библиотека опубликует, если не документы и

рисунки, в их чувстве, сознаю

сама я их надписью. При этомъ

приложено письмо мое на имя

Румянцевской Библиотеки,

написанное много месяцевъ тому

назадъ. Я оставила его при

бумагахъ, как доказательство

того настроения, при котором

я писала положения...

Благоволите, Милостивый Государь, ответить, получаются ли эти вещи и бумаги и принадлежности Румянцевской Библиотекой.

Со временем я надеюсь еще более пополнить Библиотеку.

277

9 marca 1902 r.

Szanowny Panie!

Dawno już otrzymałem pański miły list (z dn. 26 lut.), lecz teraz tylko mogę ~~na nie~~ nań odpowiedzieć: byłem bowiem bardzo chory. Zarazem z listem niniejszym posyłam posyłkę na imię pańskie z dokumentami i rysunkami dla biblioteki Jagiellońskiej. Niekiedy zdaje mi się że ~~moja nie~~ ofiara moja niema wielkiej wartości i że Pan się rozczaruje odnośnie do mego daru, gdy go Pan ujrzy. Lecz niechaj biblioteka Jagiellońska oceni, jeżeli ~~te~~ nie dokumenta i rysunki, to te uczucia, z jakiemi je ofiaruję. Do posyłki załączono list mój na imię biblioteki Jagiellońskiej, napisany przezemnie przed paru miesiącami.

Zostawiłem go przy papierach, jako dowód mego usposobienia, z jakiem przyjąłem te ostatnie.

Racz, Szanowny Panie, odpowiedzieć, czy Pan otrzymał w dobrym stanie papiery i czy one się przydadzą Bibliotece Jagiellońskiej.

Z czasem spodziewam się być użytecznym bibliotece.

Adres. Wilno. Sąd wojenno-okręgowy. Pułkownik Aleksander Włodzimierzowicz Żirkiewicz

Proszę przyjąć zapewnienie o pełnem poważaniu i życzliwości.

P.S. Posyłkę przesyłam pocztą, ponieważ ona nie jest wielka.

[illegible]

...ей!

...бря. Военно-окружному
Полковнику Александру
Андроновичу Лишкевичу.
Colonel Alexandre Liszke-
vitch, tribunal militaire.

Прошу уверение в
совершенном почтении
и преданности

А Лишкевич

P. S. Посылку отправлю
... , Вас [illegible]
... и [illegible].

А Лиш

Wilno [illegible] 279

31 [illegible] 1902.
jan(war)ja

Miłostiwyj Gosudar

[illegible]

Buducsi minuwszim

[illegible]

lietom w Krakowie i

[illegible]

posietiw Jagiellonow...

[illegible]

bibliotieku obiazatsia

[illegible]

Prawljenjju biblioteki

[illegible]

pożertwowat' niesk0lko

[illegible]

risunkow i autografow

[illegible]

znamenitych polskich

[illegible]

diejatalej.

[illegible]

Posyłki auto-

[illegible]

graf... leżat u menia

[illegible]

prigotowlennoj uže niekolko

приготовленной уже несколько

miesiacko no ja nie znaja

недель. но я не знаю

na cje imia adresowat' jego

на чье имя адресовать его

s tiem crtoby na granicie

и чтобы посылку на границе

posytku nie poportili

посылку не попортили

by i soderži moje w niej

бы и содержимое в ней

nie propatoby Nikak

не пропало бы? — Никак

nie mog najti ja udobnago

не могу найти я удобного

sTeczaja crtoby peredat'

случая чтобы передать

посылку непосредственно

posytku czerez Kogo libo

посылку через кого либо

jedusrorago o Krakow.

надежного в Краков.

Wo posytkie przedmiety

Во посылке — предметы,

K wywozu

[illegible] к вывозу

iz Rossii

из России.

Budte tak lubezny

Будьте так любезны

Soobszczitie mnie mogu li 280
Сообщите мне, могу-ли
czerez was otprawit' w
через Вас отправить в
Krakow? posyłku nie riskuja
Краков посылку, не рискуя,
czto nachodjaszczejesia w niej
что находящееся в ней
projdiet nużno li
пройдет? нужно-ли
strachowat' posyłku
застраховать посылку?
Kakoj wasz połnyj
Какой Вашъ полный
adresi?
адрес? Izwinitie mnie za
Извините меня за
bezpokojstwo waszi prieci-
беспокойство, Ваши предпи-
-niajemoje tiem pismom
сание тем письмом!
no mnie sowiestno czto do
но мне совестно что до
sich por ja nie ispołnił
сих пор я не исполнил
swoje obieszczanije a o waszem
своего обещания, а о Вашем
adresie ja uznał lisz
адресе я узнал лишь
na dniach i bolje mnie nie
на днях, и более мне не
k komu (obratitsia
к кому обратиться).

W nadiejżdie na skorij
Въ надеждѣ на скорый
otwiet, imieju czest' byt'
отвѣтъ, имѣю честь быть
Wasz pokorniejszij
Вашъ покорнѣйшій слуга,
преданный
и уважающій

Ал. Жиркевичъ

Мой адресъ:

Вильно. Военно-Окружной судъ. Полковнику Александру Владимировичу Жиркевичу.

Vilna. Tribunal militaire. Monsieur le Colonel Alexandre Jirkewitsch.

281

Recommandée

3 № 676 Вильна.

Autriche

Cracovie

Rue St. Anne, 8

à monsieur

Monsieur Charles Estreicher

Австрія, г. Краковъ.

Св. Анны ул., 8

Его Высокородію

Карлу Эстрейхеру

ВИЛЬНА 16 8 19 02 IV ПОЧТ.-ТЕЛЕГР. КОНТ.

De la part d'Alexandre
Zirkewitch. Wilna. Tribunal
militaire.
отъ Александра Жиркевича
Виленск. Военно-окружной
суд.—

KRAKAU 1 KRAKÓW 1
22 11 02
S

8. IV = 21. IV. 282

(1902)

Szan. Panie!

Ja dość dobrze rozumiem po polsku, ale niestety mówić i pisać po polsku nie mogę. Pozwalam sobie zaproponować co następuje: niech Pan pisze do mnie po polsku, a ja będę odpowiadał po rosyjsku; w ten sposób już koresponduję ze znaną Polką autorką Orzeszkową. Niestety o rysunku, którym się Pan z zrozumiałych względów interesuje, mogę powiedzieć tylko tyle, żem kupił go u wileńskiego żydka, i nie mogłem dowiedzieć się, od kogo on go przedtem kupił. Pan, który sprzedał rysunek temu żydowi, mówił, że rysunek ten był zrobiony przez samego Mickiewicza i przez niego podpisany, i że wyobraża Tad. i Zosię; czy to wszystko jest prawdą, nie mogę twierdzić. Wiem tylko że Mick. w różnych czasach podpisywał się rozmaicie, a na tym rysunku podpis wydawał mi się .... (starym?). Zatem mogło się zdarzyć, że rysunek dostał się do owego żyda, z jakiegoś archiwum; ja nie takie już rzeczy widywałem u wileńskich żydków! ....

Co się tyczy mojego daru, to nie czyniłem i nie czynię z niego tajemnicy, gdyż nie należę do ludzi tchórzliwych, a prócz tego wszystko, com Panu posłał, zdobyłem prywatnie i nie stanowi to dokumentów państwowych, ~~at~~ ale wyłącznie prywatne rysunki i autografy, które ~~wydzieliłem~~ oddałem z mej kollekcji, jako tyczące się polskich pisarzy i działaczy, i przez to drogie polskiemu społeczeństwu. Lecz sądzę, że dar mój jest o tyle skromny, że nie należy o nim wspominać w druku, a w inwentarzu Bibl. niechaj Pan zaznaczy, że autografy i rysunki zostały ofiarowane przez zwiedzającego archeologa, A.W. ~~Zwier~~ Zirkewicza z Wilna.

Kończąc, czy nie może Pan wysłać mi, dla wiadomości mojej, spis rzeczy przeze mnie ofiarowanych? Jeżeli to będzie możliwe, w przyszłości wyślę jeszcze kilka rzeczy dla Biblioteki. Czy Pan łatwo czyta i rozumie po rosyjsku? Otrzymawszy Pańską odpowiedź, wyślę Panu mój poemat.

Przyjmij Pan zapewnienia . - - - -

- - -

P.S. Między mymi znajomymi archeologami chodzi pogłoska, jakoby z Biblioteki Jagiellońskiej duplikaty . . . . do rąk prywatnych!?

г. Витебск
2 янв. 1902 г.

Милостивый Государь!

Вчера послал я посылкою по почте несколько рукописей и фотографий для Этнологической Библиотеки. Я не опечатывал посылку, так как по почте пересылаются по дешевой цене и мелкого содержимого.

Затем, дожидаясь до дня отсылки (я ее адресовал на Ваше имя) позволяю себе Вам

хранить — утѣшительно мало

отвѣчаетъ.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Вашъ покорнѣйшій

слуга, преданный

Ал. [illegible]

Адр.

Вильна. Военно-окруж-

ной суд. Александру

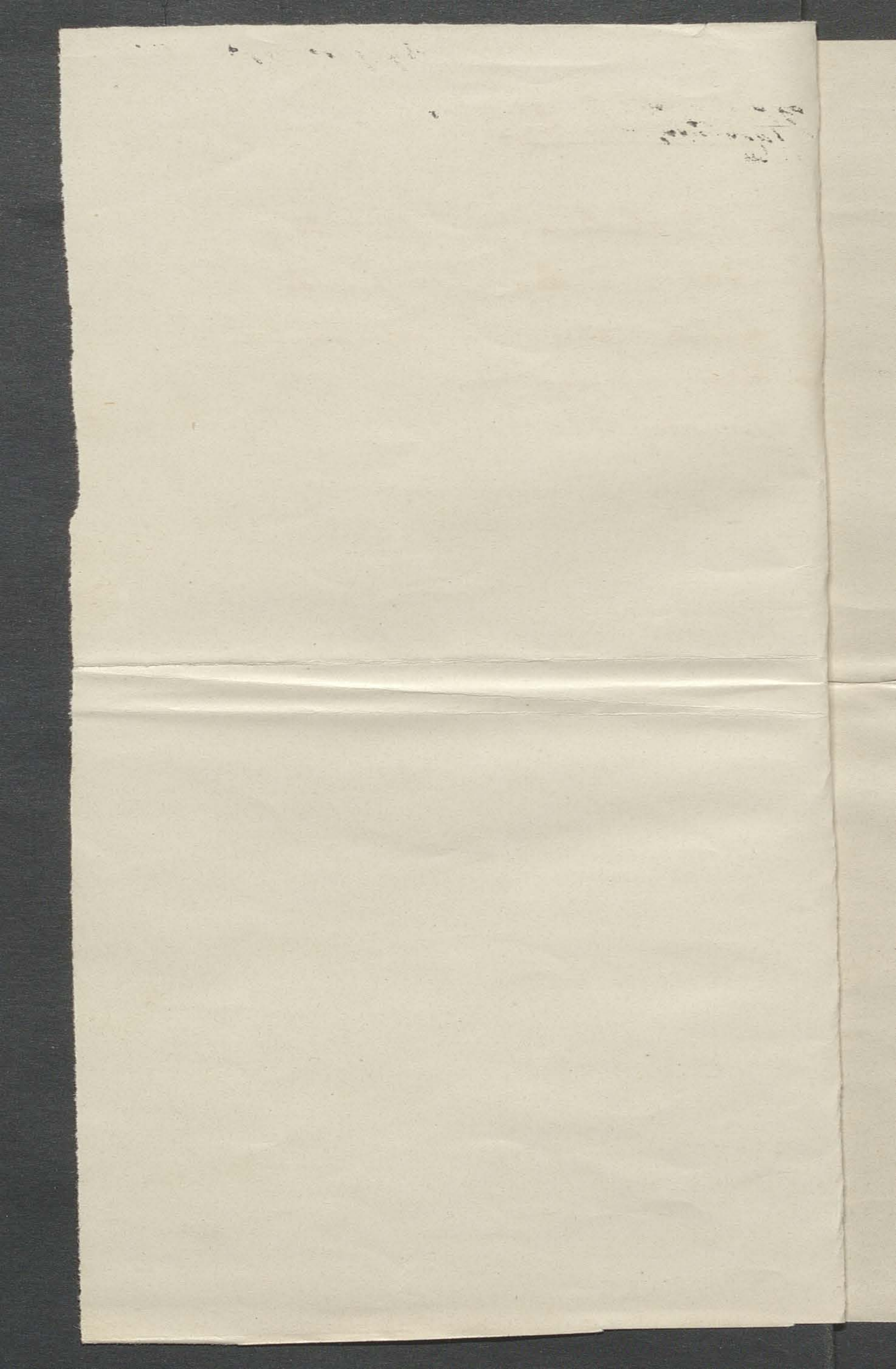
Владимировичу Жирке-

вичу

Treść listu.

Przesyła Bibliotece Jagiellońskiej kilka rękopismów i autografów poety, a po otrzymaniu tychże prosi o odpowiedź. Zarazem zapytuje, czy dar jego ma dla biblioteki jakieś znaczenie?

Na koniec podaje swój adres.



286

Вильна
8 Авг. 1902

Милостивый Государь!

Я довольно хорошо понимаю по-польски, но, к сожалению, говорить и писать по-польски не могу. Позволяю себе вследствие этого следующее: пишите мне по-польски, а я буду отвечать Вам по-русски. В этом роде уже переписываюсь с известной польской писательницей Э. Оржешко.

К сожалению о рисунке, который Вас естественно интересует, я могу только сказать, что купил его у Виленского еврея, не помнившего откуда, у кого он купил его в свою очередь. Господин, продавший рисунок еврею, говорил, что рисунок этот —

Делалъ этотъ рисунокъ А. Мицке-
вичъ и имъ подписано; что
онъ изображаетъ Тадеуша и Зосю.
Но рисунокъ-ли всё это — я не могу
утверждать! Знаю только, что
Мицкевичъ, въ разное время, под-
писывался различно, а подписывалъ на
рисункахъ карандашомъ иногда [illegible].
Легко могло быть, что рисунокъ
попалъ въ руки евреевъ изъ какого-
нибудь [illegible]. Я и
не такія вещи видалъ у Вильн-
скихъ евреевъ!...

Что-же касается до
моего пожертвованія, то я
изъ него не дѣлалъ и не дѣлаю
тайны, вообще не принадлежа
къ людямъ болтливымъ и зная,
что все, мною принадлежащее
Вамъ, [illegible] [illegible]
будетъ и не составляетъ
[illegible] [illegible]
[illegible], а лишь [illegible] рисунка

и автографы, которые я выдѣ-
лилъ изъ моей коллекцiи, какъ
принадлежащiе покойнымъ писателямъ
и художникамъ, и дорогiе польскому
обществу. Но по-моему, мой даръ
настолько скромный,
что о немъ не слѣдуетъ упо-
минать печатно. Въ инвен-
тарь-же Библiотеки благо-
волите отмѣтить, что
автографы и рисунки полу-
чены военнымъ писателемъ и архе-
ологомъ А. В. Жиркевичемъ,
изъ Вильны.

Кстати, не можете-
ли Вы выслать мнѣ — это
списокъ-перечень всего полу-
ченнаго?

Если окажется возмож-
нымъ, то въ будущемъ я еще
вышлю кое-что въ Библiотеку.

Свободно-ли Вы читае-
те и понимаете по-русски?

получив ответы, я возвращу Вам мою почту.

Примите уверение в совершенном почтении и уважении.

А. Марков

P. S. Между [illegible] [illegible] церковная [illegible], нужно-ли [illegible] Библиотеки [illegible] [illegible] моего [illegible] в [illegible] отлуч. Толст.-ли это?!

А. Марков

288

Милостивый Государь!

Я прочиталъ и Вашимъ письмомъ, и благодарностью Почтенной Библиотеки! Очень радъ, что принимаю много навсегда полезно пріюта у людей, цѣнящихъ свою исторію, литературу свою родную... Будь стихотворенія ли, хотя бы что либо, еще подойдетъ со временемъ.

Посылаю Вамъ мою поэму. Когда-то она читалась большой [illegible]

до сихъ поръ находились въ
другомъ въ публикѣ. Быть
можетъ Вы простите ея
безъ скуки?!

Если же вы желаете обращаться
у меня въ долгу, то при-
шлите мнѣ Вашу фотографію
съ надписью, которою я мою
и Константинъ давно просятъ
кончиться.

Какими трудами Вы
теперь заняты и не готови-
тся-ли что либо къ
печати?

Жена Ваша всѣ
хорошіе, искренно

Вашъ покорнѣйшій слуга и
преданный

А. [illegible]

Г. Киевъ
25 Авг. 1902.

Возможно узнать,
как Ваше здоровье „по-
отношению“?

А. [illegible]

Kraków d. 14. kwiet. 1902.
Biblioteka Jagiellońska

Szanowny Panie!

Wspaniały dar Pański dla Biblioteki, doszedł mnie dwa tygodnie temu. – Dar tak cenny, że było obowiązkiem mym odwrotną pocztą podziękować za takowy. Jednakże okoliczności tak się złożyły że nie mogłem szybko odpowiedzieć. Ja nie umiem czytać pisma rossyjskiego a urzędnik który umie, zachorował się i od trzech tygodni leży w domu. – Więc nie mogę się doczekać, ażby temu tłumaczowi obszerne pismo Pańskie – a że tłumacz jakiś od tygodnia nie pokazuje się, korzystam z uprzejmości jednego z professorów który ofiarował mi swoją życzliwość i przez niego przesyłam Panu ze strony Biblioteki najserdeczniejsze podziękowanie za dary. Chciałbym podziękować publicznie, ale nie jest mi wiadomo, czy to wyjdzie na Pańskie urzędowe stanowisko, mogłoby to być pożądanem. Dla tego oczekuję od Pana zezwolenia na podziękowanie publiczne.

Między darami szczególniej mnie zaintrygowała ~~rycina~~ rysunek podpisany przez Mickiewicza. W stroju ułana rycerz na temblaku i dziewczyna przy nim. Jest to Pan Tadeusz i Zosia z poematu. Ale poemat pisany był o dziesięć lat później niż data na rysunku; jakimżeby sposobem mógł powstać rysunek, przed egzystencyą poematu? Rysunek ma cechy dawne, a pismo zdaje się autentyczne. Krytyka jednak mnie zarzuci iż to nie podpis Mickiewicza, bo ~~rycina~~ rysunek jest przed czasem napisania P. Tadeusza. Wieleby mi zależało zatem, abyś mi Szanowny Pan doniósł, jakie może być pochodzenie tej ryciny. Czy przypadkiem nie z aktów śledczych i papierów po aresztowaniu go w r. 1824. przez zabranych, a które dotąd muszą się gdzieś w jakiemś Archiwum przechowywać. Byłbym bardzo Panu wdzięczny, gdybyś mi mógł choć przybliżoną dać wskazówkę pochodzenia tej ryciny.

A teraz zanim dojdzie rąk moich tłumaczenie Pańskiego pisma nie mogąc dłużej na to czekać, przesyłam mu szczere najserdeczniejsze podziękowanie.

Mocno zobowiązany

Estreicher

Rozliczne maszyny do pisania rozmaitych systemów, któremi zasypano Galicyę a specyalnie Kraków, nie odpowiedziały wymogom szerokich wars P.T.Publiczności a nie stojąc na wysokości swegi zadania nie potrafiły wyrobić sobie większego i trwałego pobytu.

Ich bin im Besitze Ihres Geehrten vom 21.ct.,auf das ich Ihnen ergeb. anzuzeigen mir erlaube, dass mein Vertreter, Herr R.S.binnen Kurzem

I

Wann nämlich irgend eine neue und daher paradoxe Grundwahrheit in die Welt kommt, so wird man allgemein sich ihr hartnäckig und

	8675.68	68575.68
------------	46.48	463.47
	4.49	4.49
	463.47	4635.48
		485675,56

Wann nämlich irgend eine neue und daher paradoxe Grundwahrheit in die
Welt kommt, so wird man allgemein sich ihr hartnäckig und möglichst

123456 789 I II III IV V VI X XX L XL C DM

4 291

KSIĘGOZBIÓR
ORD. HR. KRASIŃSKICH
W
WARSZAWIE
KRAKOWSKIE PRZEDMIEŚCIE 5.
Telefonu № 905.

Czytelnia otwarta od godz. 11 do 2½.
Wejście od ul. hr. Berga Nr. 2.

dnia 11 m. czerwca 1902 r.

Szanowny i Drogi Panie,

najuprzejmiej dziękuję i za list objaśniający z Wiednia i za nadesłaną fotografię rzekomego rysunku A. Mickiewicza. Papier może być starszy (sporo czystego papieru z XVI go i XVII go wieku nawet mają biblioteki), ale rysunek sposób wykonania są późne, nie z czasów wileńskich Mickiewicza.

Uważam to za żart czyjś dla
„Panny Izabeli" zrobiony – może
był to rysunek dla jakiegoś balu
kostyumowego zrobiony, wedle
którego-to rysunku miała się
ubrać panna Izabela i jej brat,
a ten kto rysował, prosił o „ścisłość"
w zachowaniu szczegółów kostyumu.

Bądź co bądź, to nie jest
pismo Mickiewicza, choćiaż
w podpisie starano się naśladować
litery A i M. – Argument
niezwyciężony: nigdy Mickiewicz
Adam nie byłby napisał daty
2/V, ale: „Maja, 2go" – Nigdy, w żadnym

292

bicie, z żadnej epoki, Mickiewicz nie wyrażał mieniąca cyfrą rzymską. Autografów (listów) miałem w ręku do wydania mego kilkadziesiąt od r. 1817 do 1855go.

W sprawie lwowskiej katedry dziwne panuje milczenie; przestaję się tem zajmować i urządzam się na zimę w Warszawie.

Serdecznie dłoń Pańską ściskam

J. Kallenbach

Rysunek,
o którym mowa
w liście Kallenbacha
z 11 VI 1902 (k. 291)
został przekazany
przez Jerzego Zatheya
do Oddziału Zb.
Graficznych

[illegible]
29 I 98